ANNALES

DES

SCIENCES PSYCHIQUES

RECUEIL D'OBSERVATIONS ET D'EXPÉRIENCES

Paraissant tous les deux mois

DIRECTEUR : M. le Dr DARIEX

SIXIÈME ANNÉE. — 1896

PARIS

ANCIENNE LIBRAIRIE GERMER BAILLIÈRE ET Cie

FÉLIX ALCAN, ÉDITEUR

108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108

Au coin de la rue Hautefeuille

—

1896

ANNALES

DES

SCIENCES PSYCHIQUES

ANNALES

DES

SCIENCES PSYCHIQUES

RECUEIL D'OBSERVATIONS ET D'EXPÉRIENCES

Paraissant tous les deux mois

DIRECTEUR : M. le Dr DARIEX

SIXIÈME ANNÉE. — 1896

PARIS

ANCIENNE LIBRAIRIE GERMER BAILLIÈRE ET Cie

FÉLIX ALCAN, ÉDITEUR

108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108

Au coin de la rue Hautefeuille

—

1896

ANNALES

DES

SCIENCES PSYCHIQUES

DOCUMENTS ORIGINAUX

EXPÉRIENCES DE L'AGNÉLAS

SUR

EUSAPIA PALADINO

I

Une Commission s'est réunie chez M. le colonel de Rochas, à la villa de l'Agnélas, depuis le 20 septembre 1895 jusqu'au 29, pour y étudier les phénomènes produits par le célèbre médium napolitain Eusapia Paladino, qui avait été déjà l'objet d'observations et d'expériences du même ordre à Naples, à Rome, à Milan, à Varsovie, à Carqueiranne, et, il y a peu de temps encore, à Cambridge, chez M. F.-W.-H. Myers.

La Commission était composée de :

MM. le docteur Dariex, directeur des *Annales des Sciences psychiques ;*
Le comte Arnaud de Gramont, docteur ès sciences physiques;
Maxwell, substitut du procureur général de la Cour d'appel de Limoges;
Le lieutenant-colonel de Rochas, ancien élève de l'École poly-

technique, membre honoraire du Comité des travaux historiques et scientifiques au ministère de l'Instruction publique ;

Sabatier, professeur de zoologie et anatomie comparées à la Faculté des sciences de Montpellier;

Le baron C. de Watteville, licencié ès sciences physiques et licencié en droit.

Trois membres de la famille de M. de Rochas ont pris exceptionnellement part à quelques expériences.

Avant de donner le compte rendu des expériences faites en présence de la Commission ci-dessus, il est bon d'exposer quel a été le point de vue auquel se sont placés les observateurs, l'esprit qui a présidé à leur expérimentation, les dispositions mentales qu'ils y ont apportées, et enfin les garanties auxquelles ils ont eu recours pour assurer un contrôle suffisant et pour éviter les fraudes et les supercheries possibles, tout en n'apportant pas un obstacle notable à la production des phénomènes.

Les membres de la Commission admettaient sans doute la *possibilité* des phénomènes dont Eusapia avait été l'auteur devant d'autres groupes de savants réunis pour les observer et qui avaient publié leurs observations, mais aucun des membres de la Commission n'avait été le témoin des expériences antérieures faites sur Eusapia; chacun d'eux était désireux de s'assurer si leur production correspondait à une réalité physiologique dépourvue de toute fraude, ou s'il fallait les rejeter comme entachées de supercherie et comme pouvant (toutes ou quelques-unes) trouver leur explication dans l'habileté et la ruse du sujet observé.

Nous parlons à dessein de *réalité physiologique*, car les membres de la Commission se sont placés, dans cette circonstance, tout à fait en dehors des préoccupations d'ordre occulte ou spirite, et ont voulu étudier les phénomènes peu ordinaires attribués à Eusapia, et qui allaient être soumis à leur jugement, comme des faits purement psycho-physiologiques, peut-être d'une fréquence plus grande qu'on ne le pense ordinairement, mais présentant chez le sujet en question un degré extraordinaire de puissance et de manifestation.

Les membres de la Commission se sont trouvés en présence de plusieurs modes possibles de procéder; et ils ont dû choisir celui qui leur a paru le meilleur à tous égards.

On pouvait, en effet, manifester au médium de la confiance ou de la méfiance.

On pouvait lui tendre ostensiblement des piéges en relâchant la surveillance et le contrôle.

On pouvait encore rendre le contrôle suffisamment rigoureux et capable de supprimer toute supercherie, ou bien exagérer les exigences du contrôle et le rendre extrêmement rigoureux et en quelque mesure surabondant.

Manifester au médium trop de méfiance, c'était évidemment agir d'une manière fâcheuse sur son état mental, et l'exposer à perdre une partie de ses moyens naturels.

Lui témoigner trop de confiance, c'était l'exposer, pour peu qu'il en eût la pensée, à introduire la supercherie dans la production des phénomènes.

Relâcher le contrôle, c'était l'exposer aux mêmes tentations; le rendre trop rigoureux, c'était peut-être aussi gêner les manifestations qui ne sont pas sans exiger de la part du sujet une certaine liberté de mouvements qui ne compromet en rien la valeur des résultats.

La Commission s'est laissé diriger dans la conduite et l'organisation des expériences par cette double considération et elle a cherché à associer d'une manière légitime et logique les exigences du sujet et celles des observateurs.

Quant au sujet, la Commission a considéré qu'elle n'opérait pas sur un corps inerte, sur de la matière non sensible, mais sur un être à la fois physiologique et moral; que le côté moral avait certainement sur le côté physiologique du sujet une influence très considérable et qu'il convenait, non seulement de laisser le sujet en possession de ses énergies, mais encore de les fortifier et de les accroître par des témoignages de confiance, de gratitude même et par des procédés bienveillants. Un orateur voit ses moyens considérablement accrus par la sympathie de l'auditoire; et il est souvent déprimé et comme paralysé par l'hostilité ou la mauvaise volonté de ceux qui l'écoutent. Et pourtant la valeur

virtuelle de son talent oratoire n'en est pas changée. Un soldat, un artisan, un lutteur voient leur pouvoir grandir ou décroître selon que leur état moral est relevé ou déprimé. Tout autorise à penser que des influences semblables et d'autres encore, jouent un rôle important dans les phénomènes attribués à Eusapia.

Ne faut-il pas en effet tenir compte de la sensibilité morale et physiologique du sujet? Dans le cas actuel, le médium est une femme, simple d'éducation, mais d'une grande fierté et d'une susceptibilité farouche qui s'offusque gravement du moindre signe de méfiance. Sa situation de médium *payé* (qui n'est pas sans l'humilier dans quelque mesure) est une circonstance bien faite pour aiguiser sa susceptibilité, pour la rendre ombrageuse, et peut-être aussi pour la pousser à obtenir par une voie quelconque des résultats attendus d'elle, et que des circonstances présentes l'empêchent de réaliser.

Eusapia est en outre un sensitif et, comme telle, elle est éminemment suggestible. Cette suggestibilité, qui s'accroît peut-être encore dans l'état de transe, peut avoir des conséquences psychologiques telles que la volonté du médium soit largement influencée par celle des expérimentateurs, par leurs désirs, par leurs soupçons, par leurs préventions. Un cercle d'expérimentateurs ne peut-il modifier la volonté et la puissance d'un médium très impressionnable et certainement impressionné?

La Commission, obéissant à des considérations de cet ordre, s'est efforcée de supprimer dans une certaine mesure ces causes possibles d'insuccès.

Mais, d'un autre côté, s'il fallait respecter l'état moral du sujet, il ne convenait pas moins de donner au contrôle toutes les satisfactions exigées par une bonne observation. Il fallait donc supprimer toute possibilité de fraude ou de supercherie, et pour cela mettre le sujet dans l'impossibilité d'y avoir recours.

Cela était, d'ailleurs, d'autant plus nécessaire que la Commission n'ignorait pas que tout sujet, médium ou autre, appelé à produire des phénomènes qui exigent de sa part des efforts pénibles et parfois même douloureux, peut être tenté

consciemment ou même *inconsciemment* d'avoir recours à des moyens plus faciles d'obtenir les résultats demandés. C'est là une disposition essentiellement humaine et naturelle, avec laquelle il faut d'autant plus compter que l'on se trouve (et c'était ici le cas) en présence de personnes habituées dès longtemps à servir de sujets d'expérience, qui ont pu penser souvent aux moyens de faciliter leur tâche par la fraude et en faire l'essai. Il y a là des habitudes de penser et d'agir qui prennent peu à peu place dans la manière d'être du sujet, et qui peuvent aboutir, avec le temps et la répétition, à des tentatives inconscientes et presque innocentes de tromperie.

Cette considération a son importance, car elle peut conduire à des conclusions négatives, un observateur qui n'y attache pas une attention suffisante. Surprendre un médium en tentative de supercherie ne suffit pas pour nier d'une manière absolue et sans appel la réalité des phénomènes.

A côté des essais de supercherie peuvent réellement exister les phénomènes sincères et positifs; et quand on veut observer dans l'ordre de faits qui nous préoccupe, on est tenu de penser qu'un phénomène obtenu par voie illégitime peut se mêler parfois à des faits sérieux et dignes de crédit. Il importe donc que les observateurs cherchent à saisir, à côté des observations douteuses ou suspectes, des observations faites avec la netteté et la rigueur de la méthode scientifique.

Nous inspirant de ces considérations qui découlent logiquement de la nature à la fois physique, physiologique et morale du sujet à observer, la Commission a cru devoir adopter l'attitude morale et les précautions de contrôle que nous allons exposer.

La Commission a dit à Eusapia et par ses paroles et par ses actes :

« Vous êtes, nous le savons, le sujet de phénomènes très remarquables, et qui ont été observés et contrôlés par des hommes de science d'une valeur telle que nous ne pouvons douter de leur témoignage. Nous sommes donc disposés à croire à la réalité des phénomènes que vous produisez. Ils nous intéressent au plus haut degré, et nous désirons en être les témoins. Nous vous serons donc très reconnaissants

de les reproduire devant nous. Nous considérons comme un grand privilège que vous fassiez pour nous ce que vous avez déjà fait pour d'autres. Nous sommes des gens de bonne foi et prévenus en votre faveur; mais nous sommes aussi des hommes de science, qui observons, non par vaine curiosité, mais pour connaître la vérité et pour la faire connaître aux autres. Le caractère étonnant et très frappant des faits que vous produisez, aussi bien que le respect de la vérité, notre situation scientifique et le soin de notre dignité et de notre crédit, exigent que nous fassions nos observations dans toutes les conditions de contrôle nécessaires pour qu'on ne puisse pas nous objecter que nous avons observé superficiellement, que nous n'avons pas pris toutes les précautions nécessaires pour éviter toute fraude et toute erreur. Un contrôle modéré pourrait, à la rigueur, ne pas porter atteinte à notre conviction, et nous permettre de croire à votre pouvoir remarquable. Mais il ne saurait en être de même de nos lecteurs, de ceux auxquels nous ferons le récit de nos observations. Pour eux encore plus que pour nous, il faut que toute objection possible soit supprimée, et que nous puissions entraîner leur conviction par la rigueur de notre contrôle. Sachez donc qu'en tout temps nous voulons prendre les précautions exigées par une bonne observation, et que nous ne considérerons comme faits acquis que ceux pour lesquels vous aurez autorisé tous les moyens de contrôle désirables et nécessaires. »

Telle est l'attitude que nous avons sincèrement prise vis-à-vis de nous-mêmes et vis-à-vis d'Eusapia dès le début de nos expériences. La confiance en elle, nous nous sommes efforcés de la lui témoigner, non seulement pendant les séances, mais par les égards et les témoignages de considération que nous lui avons donnés pendant la durée des quelques jours qu'elle a passés au milieu de nous à l'Agnélas.

Cette attitude, nous l'avons eue très ouvertement et très incessamment vis-à-vis d'Eusapia; et nous ajoutons qu'à mesure que sa confiance et sa sérénité morale s'affermissaient par les témoignages bienveillants dont elle était l'objet, à mesure aussi semblait s'accentuer son pouvoir de production des phénomènes psycho-physiologiques, quoique les moyens

de contrôle devinssent plus rigoureux et qu'à la fin les probabilités de fraudes nous parussent complètement supprimées.

Nous aurons complété ce que nous avons à dire de notre attitude et de la conduite des expériences, en ajoutant que nous n'avons certes pas perdu de vue nos droits d'expérimentateurs, que notre attention était constamment éveillée sur une supercherie possible, et que dans bien des circonstances favorables, ainsi que nous le verrons plus loin, nous avons essayé de surprendre le médium en flagrant délit de fraude.

Nous devons enfin, avant de clore ces considérations préliminaires, dire d'une manière très expresse, qu'au milieu de toutes les expériences, parfois complexes, d'une observation assez difficile et qui exigeaient le concours et le témoignage de plusieurs témoins, nous avons considéré comme une condition d'une importance capitale d'obtenir une expérience simple, démonstrative, où le contrôle pût être parfait et extrêmement rigoureux, d'où tout soupçon de fraude pût être *entièrement* écarté, et que chacun de nous pût observer très nettement et très clairement pour *son propre compte, en dehors du concours des autres*, et dans toutes ses conditions de production. Cette expérience, celle du pèse-lettres qui est décrite à la page 44, nous l'avons obtenue; nous l'avons répétée plusieurs fois sous les yeux de plusieurs observateurs et nous n'avons pu trouver le *moindre motif* de douter de sa sincérité et de sa loyauté.

La *certitude* de ces faits nous autorise au moins à conclure à la *possibilité des faits* du même genre pour lequel le contrôle a été moins sûr.

Quant aux détails et aux conditions de ce contrôle, quant aux précautions prises pour assurer la sincérité des résultats, le récit que nous allons faire des séances les indiquera suffisamment. Ce récit n'est d'ailleurs que la reproduction des documents obtenus de la manière suivante :

Pendant le cours des expériences qui avaient lieu dans le salon de M. de Rochas à l'Agnélas, un membre de la Commission, variable suivant les jours et parfois même dans la même séance, était installé dans le vestibule précédant le salon et

dont la porte restait toujours plus ou moins entrebâillée. Le secrétaire ne voyant rien de ce qui se passait dans le lieu même des expériences, écrivait le récit qu'on lui faisait des phénomènes au fur et à mesure de leur production. On lui dictait les détails du phénomène ; on lui spécifiait les conditions dans lesquelles il se produisait, et les moyens de contrôle employés. Par là, tout était noté, séance tenante, et tout oubli sérieux, toute confusion étaient évités. Mais comme quelques détails et les observations ou réflexions personnelles des divers observateurs pouvaient être négligés dans un récit que la succession parfois *rapide* des phénomènes rendait nécessairement laconique, une fois la séance terminée, les notes ainsi recueillies étaient lues devant les expérimentateurs, qui étaient appelés à signaler oralement les détails ou observations notés spécialement par eux. Ces corrections ou additions étaient soigneusement notées, et immédiatement un procès-verbal complet était rédigé dans la nuit même par le secrétaire aidé de ces documents. Ce procès-verbal était, le lendemain matin, communiqué à chacun des membres de la Commission qui le lisait en particulier et qui ajoutait en marge ses observations ou réflexions personnelles et les additions ou corrections qui lui paraissaient désirables. Lecture était ensuite donnée de tous ces documents devant la Commission réunie, qui arrêtait une rédaction définitive.

Nous espérons, par cet ensemble de précautions, avoir assuré autant que possible la sincérité et la valeur du récit qui va suivre.

II

Il y a eu six séances d'expérimentation qui ont duré de deux à trois heures chacune, sauf une, l'avant-dernière, qui n'a duré qu'une demi-heure environ. Ces séances ont eu lieu le soir à 8 heures et demie ou 9 heures, dans le salon de la maison de campagne de M. de Rochas. Cette maison est située à l'Agnélas, à 3 kilomètres environ de Voiron (Isère). Elle est isolée de toute autre habitation par des distances de plusieurs centaines de mètres, et située dans l'aire d'un espace clos de toute

part. Eusapia était arrivée à l'Agnélas le 21 septembre. Elle venait de Paris où elle s'était arrêtée quelques jours en revenant de Cambridge où avaient eu lieu des expériences. Elle n'avait avec elle *aucun compagnon* autre que le Dr Dariex, membre de la Commission, qui s'était chargé de la conduire de Paris à l'Agnélas. Elle n'amenait donc avec elle aucune personne que l'on pût soupçonner de lui servir de compère.

La première séance eut lieu le 22 septembre, en présence seulement de MM. de Rochas, Dariex et de Watteville.

La seconde eut lieu, le 23 septembre, en présence des trois observateurs précédents auxquels s'était ajouté M. le professeur Sabatier arrivé dans la journée.

Ces deux séances, qui donnèrent des résultats très intéressants et déjà fort encourageants, ne furent point fixées dans des procès-verbaux, attendu que la Commission n'était pas complète. Néanmoins elles eurent leur utilité pour le règlement du mode de procéder et de contrôler.

Les planches I et II (pp. 15 et 19), qui sont la reproduction de deux photographies prises au magnésium pendant la seconde de ces séances préliminaires, montrent Eusapia en transe et indiquent comment le contrôle fut le plus souvent organisé quand Eusapia était assise. Le premier contrôleur lui tenait la main droite, le deuxième la main gauche ; le troisième, assis sur un petit tabouret, serrait entre ses jambes les jambes d'Eusapia, lui tenant les pieds déchaussés avec sa main gauche, et contrôlait les mouvements du buste.

Dans la planche II, la table a été enlevée pour mieux montrer la position du contrôleur des pieds qui, ordinairement, était, comme ici, le Dr Dariex.

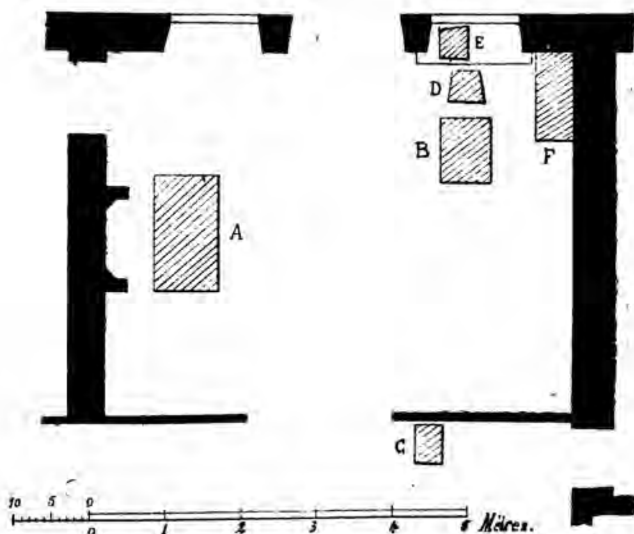
Le 25, la Commission étant au complet, les expériences furent reprises et donnèrent les résultats dont suit l'exposé.

III

3e SÉANCE, 25 SEPTEMBRE 1895

La séance est ouverte à 8 heures et demie. Les expérimentateurs prennent place autour d'une table de cuisine en bois

blanc, simple, à quatre pieds, dont le tiroir a été enlevé; les quatre pieds *droits* sont facilement observables dans toute leur longueur. Cette table, de forme rectangulaire, mesure 0m,80 de longueur sur 0m,55 de largeur et 0m,75 de hauteur; elle pèse 10 kilogrammes. Elle est placée au-devant d'une



A. Table sur laquelle repose la lampe au début des séances. En face d'elle est la cheminée; la porte figurée un peu plus loin et à gauche de la cheminée fait communiquer le salon avec la salle à manger.
B. Table légère servant aux expériences.
C. Table placée dans le vestibule, sur laquelle le secrétaire écrit les notes qu'on lui dicte.
D. Chaise sur laquelle s'asseoit Eusapia.
E. Siège servant aux expériences et sur lequel on place habituellement les petits objets comme le petit piano. Il est séparé d'Eusapia par les rideaux. (Le dessinateur a, par erreur, figuré ce fauteuil comme empiétant vers la droite d'Eusapia; il empiétait, au contraire, sur sa gauche.)
F. Bahut.

fenêtre pourvue de deux paires de rideaux en reps de laine très épais, très lourd et très résistant, doublés d'une solide étoffe blanche et portant une frange de pendeloques en bois, dures et pesantes; leur maniement et leur soulèvement exigent un effort notable; derrière ces rideaux s'en trouvent d'autres en guipure blanche, plus légers et plus souples. Les

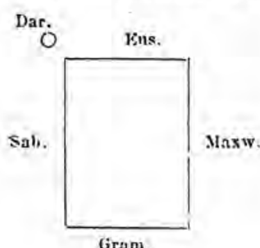
rideaux étaient dégagés de leurs embrasses, libres et suffisamment entrebâillés pour laisser apercevoir les châssis à vitres, et les volets pleins qui sont soigneusement et solidement fermés, de telle sorte que toute communication avec le dehors est impossible. D'ailleurs toutes les portes et fenêtres du salon sont fermées, sauf la porte de communication avec le vestibule où se trouve le secrétaire.

Un fauteuil vide, lourd et massif, à roulettes, se trouve dans l'espace compris entre les rideaux et la fenêtre. Sur ce fauteuil on a déposé un petit piano, jouet d'enfant, du poids de 900 grammes et dont le clavier comprend douze notes. Ce petit piano a 0m,34 de longueur, 0m,205 de profondeur et 0m,11 de hauteur. Cet enfoncement de la fenêtre *très soigneusement examiné* ne renferme *rien de plus*. On peut d'ailleurs, pour l'intelligence de ce qui précède et de ce qui va suivre, se reporter au plan ci-contre. A la distance de 2m,50, dans le salon, se trouve une grande table sur laquelle il y a une lampe à pétrole avec abat-jour de mousseline blanche, claire et transparente, et éclairant bien la pièce. Dans l'angle du salon, voisin de la première table, se trouve un bahut, qui est marqué sur le plan.

Le médium s'assied à l'un des bouts de la table, sur une chaise dont le dossier correspond à la ligne de jonction des deux paires de rideaux.

A ce moment l'éclairage de la pièce est donné par la lumière de la lampe à pétrole placée à 2 ou 3 mètres des observateurs; la flamme en a été légèrement abaissée, mais on y voit très distinctement, et assez bien pour lire un livre à petits caractères; et la lumière permet de se rendre un compte exact du moindre mouvement du médium et des assistants. Le médium est vêtu d'une robe noire plate très simple qui dessine exactement ses formes. M. Sabatier s'assied à droite du médium et tient de la main gauche la main droite de celui-ci; M. Maxwell s'assied à la gauche du médium et sa main droite tient la main gauche de celui-ci; M. de Gramont prend place en face du médium, à l'autre extrémité de la table, les mains du médium étaient embrassées par celles des observateurs de manière à ne pouvoir leur échapper; le Dr Dariex s'est placé à droite du médium, il

est presque couché sur le parquet, accoudé seulement sur un tabouret bas, au coin de droite de la table, surveillant ce qui se passe au-dessous. De cette position tout particulièrement favorable pour cette inspection, le Dr Dariex voit parfaitement le milieu de la table et les genoux du médium ; il voyait très clairement trois des pieds de la table en entier ; l'extrémité inférieure du quatrième pied étant masquée pour lui, par la robe d'Eusapia, était surveillée par M. Maxwell. Les mains d'Eusapia, séparées l'une de l'autre, et celles des observateurs qui les tiennent, sont posées au-dessus de la table sans rapport avec les bords mêmes de la table. Le médium entre « en transe », gémit, se tord, paraît souffrir de douleurs analogues à celles de l'accouchement. La lumière est affaiblie



graduellement, sur la demande d'Eusapia, à mesure que sa transe s'accentue, jusqu'au moment où l'œil habitué ne distingue plus que la silhouette des objets. A ce moment, la table, après s'être inclinée en s'élevant des deux pieds du côté gauche du médium, s'est élevée rapidement à 0m,30 au moins au-dessus du sol, horizontalement, les quatre pieds étant simultanément détachés du sol. Cette position se maintient pendant au moins trois secondes ; puis la table retombe brusquement. Pendant qu'elle est en l'air, MM. Maxwell et Sabatier, situés chacun d'un côté du médium et lui tenant chacun une main qui se voit très clairement, constatent que les mains, placées simplement au-dessus de la table, n'en saisissent nullement les bords, et se détachent même parfois de la surface de la table soulevée ; ils constatent aussi *de visu*, en se penchant, que les pieds de la table, voisins du médium, sont entièrement libres de tout contact avec ce dernier. M. Dariex, placé en observation au-dessous de la table, comme il a été dit ci-dessus, affirme que les genoux du médium sont restés immobiles et qu'aucune jambe n'a été avancée pour soulever la table par en-dessous et la maintenir ainsi en lévitation. Le même phénomène se reproduit

encore une fois dans des conditions semblables. M. Sabatier en profite pour passer sa main droite restée libre le long des jambes du médium, et constate qu'il n'y a aucun déplacement de ses jambes et aucun contact avec la table soulevée.

Il faut également noter que pendant cette première partie des expériences et pendant les premières lévitations de la table, le médium avait placé son pied droit chaussé sur le pied gauche de M. Sabatier et son pied gauche également chaussé sur le pied droit de M. Maxwell. L'un et l'autre ont pu sentir le contact continu des pieds du médium et les *voir directement;* et ils ont ainsi constaté qu'il n'y avait pas eu de mouvements des pieds du médium capables d'expliquer le soulèvement de la table. Voici comment M. Sabatier s'assurait de la main droite du sujet : il la tenait avec la main gauche, le pouce et l'index formant un anneau qui embrassait l'articulation du poignet et les trois autres doigts serrant les doigts d'Eusapia et étant serrés par elle. Pendant toute la période de la séance où M. Sabatier a tenu la main du médium, il affirme que cette main ne l'a pas quitté, et que c'est bien toujours la main droite du médium, et *elle seule*, qui a été en contact avec lui : il n'y a pas pour lui d'erreur possible à cet égard.

A ce moment le D[r] Dariex passe à gauche du médium et s'assied sur un tabouret bas de $0^{m},20$ de hauteur. Sur la demande du médium, la lumière est abaissée ; les pieds et les mains du médium sont contrôlés comme précédemment.

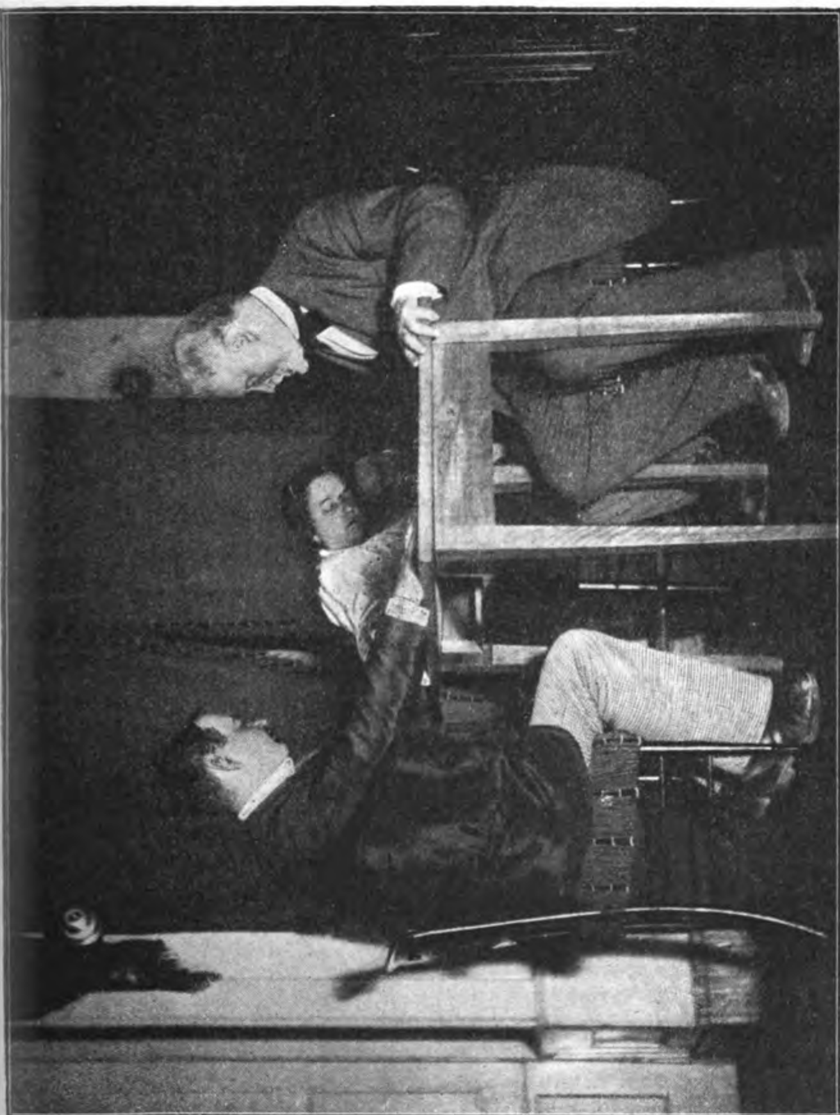
Il est à noter quant à la main gauche du côté de M. Maxwell, que c'est Eusapia qui *tient* la main de M. Maxwell ; elle entrelace quelquefois ses doigts dans ceux de M. Maxwell et insiste parfois pour que le contact soit assuré de cette manière ; le pouce d'Eusapia s'oppose aux autres doigts, et la pression est très forte. C'est donc Eusapia *qui tient* la main de M. Maxwell, mais le contact est toujours donné par la face palmaire de la main d'Eusapia, la position du pouce est observée soigneusement par M. Maxwell dont l'attention a été attirée sur ce point ; il a toujours l'impression d'être serré par une main gauche, le pouce est toujours replié, la main toujours la paume en-dessous, l'ongle du pouce d'Eusapia

fait fortement sentir sa pression par la tranche. Quand un phénomène se produit, la pression de la main d'Eusapia est très forte.

Le Dr Dariex pose sa main droite sur les deux genoux rapprochés du médium et la main gauche à plat sur la face dorsale des pieds également rapprochés de ce dernier. Dans ces conditions, la table, après quelques oscillations, s'est mise en lévitation horizontale, les quatre pieds de la table étant à 0m,25 ou 0m,30 du sol. Rien de suspect n'a été observé. A ce moment, sur la demande du médium, la lampe est emportée dans la pièce voisine (le vestibule), et n'éclaire qu'à travers la porte entrebâillée et par réflexion, mais cependant avec une lumière suffisante pour qu'on distingue les mains et la figure du médium et qu'on puisse en suivre les mouvements. Même contrôle pour les mains et les pieds fait par MM. Sabatier, Maxwell et Dariex. Le fauteuil, situé derrière le rideau, est déplacé avec bruit. A ce moment, trois notes successives du piano vivement frappées se font entendre. Le pied gauche appuyé sur le pied droit de M. Maxwell et tenu (ainsi d'ailleurs que le droit) par le Dr Dariex, produit des mouvements correspondant aux coups frappés sur le piano, mais ne constituant certes pas un déplacement notable du pied capable d'atteindre le piano placé en arrière du médium et sur le siège du fauteuil. On ne peut d'ailleurs constater aucun lien ou moyen de communication tangible entre aucune partie du médium et le piano.

A 8 h. 3/4, le Dr Dariex, *sur la demande du médium*, revient à la droite de celui-ci. Il s'assied sur le petit tabouret bas, dans l'angle formé par le médium et M. Sabatier. Eusapia place alors ses deux jambes entre celles du Dr Dariex et appuie ses deux pieds sur le tabouret. En outre le bras droit et la main droite de M. Dariex maintiennent le genou et les cuisses. Dans cette position, les pieds, les jambes, les genoux, les cuisses du médium sont continuellement contrôlés ; leur contact est constant et l'on peut se rendre compte du moindre mouvement des membres inférieurs du médium qui sont dans l'impossibilité de se dégager. Cette position des jambes ne changera pas jusqu'à la fin de la séance. Tout en la con-

PLANCHE I



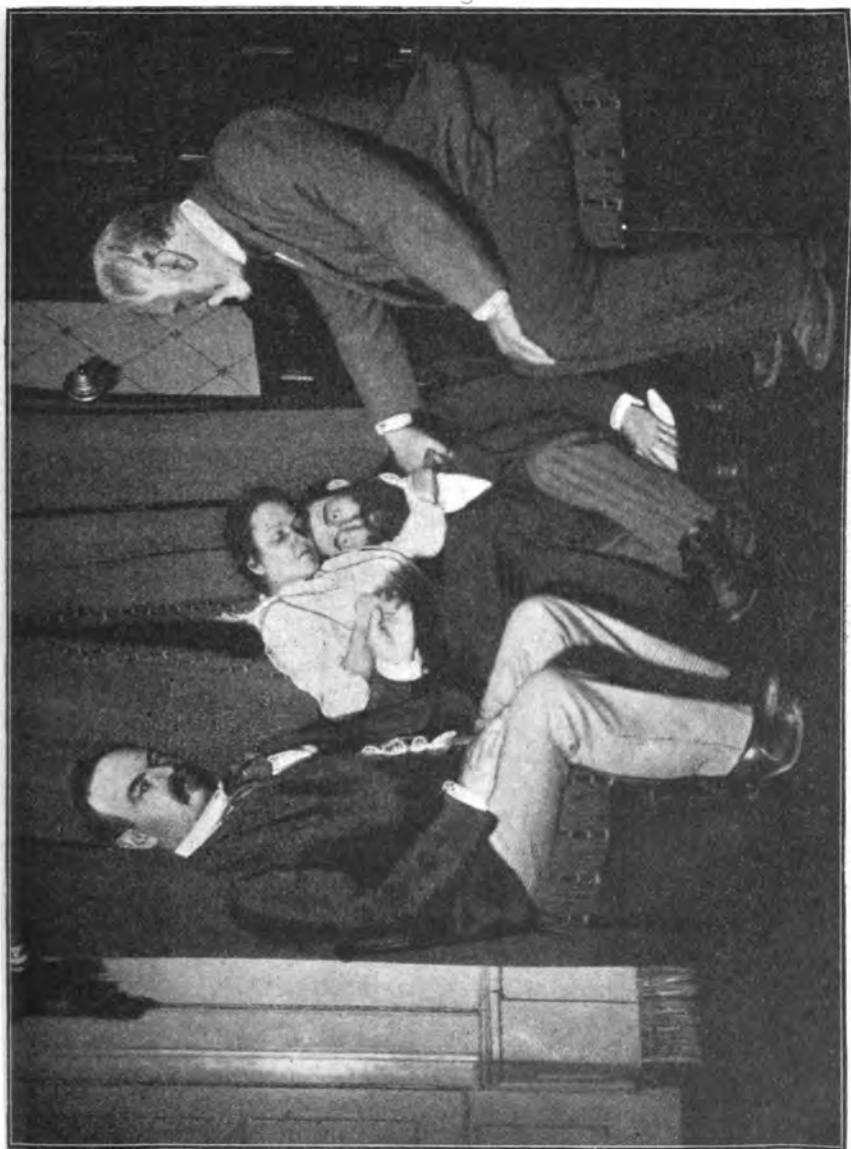
servant, le médium repose sa tête sur la tête de M. Dariex ; et celui-ci peut encore participer au contrôle du bras droit et de la main droite, en enroulant son bras gauche autour du bras d'Eusapia de telle manière que le pli du coude de M. Dariex embrasse la partie inférieure du bras d'Eusapia, que l'avant-bras de M. Dariex soit en contact avec l'avant-bras du médium, et que sa main repose sur la face dorsale du poignet du médium; en outre, par l'extrémité de ses doigts, M. Dariex touche la main de M. Sabatier qui tient, comme il a été dit ci-dessus, la main droite d'Eusapia. En résumé, M. Dariex tenait le médium de manière à être sûr des membres inférieurs, du bras droit et du poignet droit, qui ne quittaient pas la table, et de la tête, qui ne quittait pas la sienne. M. Maxwell tient toujours la main gauche, comme il a été dit ci-dessus ; M. Sabatier, la main droite, d'une manière très ferme. Le médium se plaint de la lumière ; la porte est fermée presque complètement, d'où il résulte une obscurité assez prononcée pour qu'on ne puisse distinguer que les objets volumineux ou de couleur blanche.

Le fauteuil qui se trouve derrière les rideaux est déplacé vivement, ainsi qu'on en peut juger par un bruit de roulement intense. Le rideau se gonfle, à environ $0^{m},80$ au-dessus de la tête d'Eusapia ; il est violemment déplacé et projeté sur la table ; il frotte contre la figure de M. Maxwell, qui a la sensation d'un corps dur frottant le rideau sur sa figure. M. Maxwell reçoit trois coups nettement localisés sur le côté droit de la poitrine ; toujours dans les mêmes conditions, le pied du fauteuil frappe trois coups violents ; on entend une série de notes jouées vivement sur le piano ; celui-ci passe sur la tête de M. Maxwell et est apporté sur la table. M. de Gramont a vu un objet blanc ayant l'apparence du rideau blanc de dessous et paraissant accompagner l'objet dans son transport : il a vu le piano se déplacer lentement et se balancer en passant entre Eusapia et M. Maxwell, comme si une main le tenait, enveloppé dans la doublure du rideau, puis, au bout de quelques secondes, se poser au milieu de la table. M. Sabatier a également vu les notes blanches du piano se poser tranquillement sur la table. M. Dariex, absorbé

par le contrôle des pieds du médium, était placé de telle sorte qu'il ne pouvait rien voir de ce qui se passait au-dessus de la table, mais il a entendu le piano se poser. M. Maxwell a eu l'impression suivante : une fois le petit piano placé sur la table, il voit un objet blanc de la forme vague d'une main, se détachant dans l'obscurité et se retirant assez rapidement pour entrer dans l'embrasure de la fenêtre. Est-ce le rideau blanc ? M. Maxwell ne le croit pas. Le rideau eût été visible comme une masse blanchâtre se retirant, tandis que l'impression a été celle d'une pince — comme le pouce et l'index opposés — coupée brusquement au niveau du poignet de la main. Aucune traînée blanche ne la rejoignait au bord du rideau rouge, derrière lequel elle disparut. Pendant ce temps la main de M. Maxwell est maintenue immobile par celle d'Eusapia et est restée, avec celle-ci, appuyée sur la table.

9 heures. — M. Sabatier tient bien la main droite d'Eusapia. M. Maxwell contrôle la main et le genou gauches d'Eusapia en ce sens qu'Eusapia appuie fortement la main droite de M. Maxwell sur sa cuisse gauche. M. Maxwell s'assure en remontant de la main au bras et au cou que c'est bien la main gauche d'Eusapia qu'il tient. Cette constatation est faite à deux reprises. Quoique la lampe fût absente et que la lumière ne parvînt que faiblement à travers une ouverture de la porte, le Dr Dariex voit la tête du médium et peut en distinguer les mouvements. Dans ces conditions, les pieds de la table se soulèvent et frappent trois coups violents : les mains, la tête et les membres inférieurs d'Eusapia n'ont pas bougé ; puis le fauteuil remue également trois fois. M. Maxwell s'assure, comme précédemment, que c'est bien sur la cuisse gauche d'Eusapia, près du genou, et en contact également avec la cuisse droite que se trouvent sa main et celle d'Eusapia. Après les mouvements du fauteuil, M. Maxwell, qui n'a pas perdu le contact de la main d'Eusapia (Eusapia a son pouce engagé entre les doigts auriculaire et annulaire de la main droite de M. Maxwell), remonte en suivant le bras gauche jusqu'à l'épaule gauche et au cou d'Eusapia ; il constate ainsi que c'est bien la main gauche qu'il tenait ; M. Sabatier est sûr d'avoir bien tenu la main *droite*.

PLANCHE II



N. B. — Les ombres, qui donnent aux yeux de M. Dariex une expression bizarre, sont dues aux reflets de la lumière du magnésium sur son binocle.

9 h. 10′. — Les conditions du contrôle restent exactement les mêmes.

M. Maxwell éprouve dans le dos la sensation d'une main le touchant d'un coup sec et brusque, comme si les doigts étaient écartés et présentés par la pointe. Il n'a nullement la sensation d'un bras passant derrière lui.

Le Dr Dariex a la tête saisie par une main entière qui s'applique sur elle et en embrasse le sommet avec les cinq doigts écartés dont la sensation est très nette. Il ne peut pas établir de différence entre cette sensation et celle que produirait la main même du médium.

Les observateurs, interrogés à deux reprises, disent être sûrs des mains du médium.

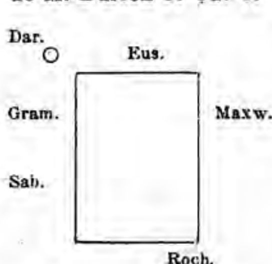
Le Dr Dariex déclare le contrôle parfait de sa part en ce qui concerne les membres inférieurs, la tête et le bras droit du médium.

M. Sabatier est fortement pincé à l'épaule gauche ; le moignon de l'épaule est nettement et vivement saisi et pincé à deux reprises successives, comme par une main. Dans tous ces cas de pression ou de pincement, l'action est vive, directe, et, quoiqu'il y ait obscurité, il n'y a aucun signe d'hésitation ou de recherche. MM. Dariex, Maxwell et Sabatier sont saisis avec décision et nettement.

M. Maxwell sent le rideau qui vient toucher sa main. Le Dr Dariex se dit toujours placé de manière à contrôler les jambes, les pieds, la tête et le bras droit. M. Sabatier est assuré de la main droite, M. Maxwell dit que le contrôle de la main gauche est également assuré.

A ce moment, M. Maxwell se sentant, dit-il, un peu fatigué, invite M. de Rochas à venir prendre part à la chaîne qui avait été établie précédemment entre le médium, M. Sabatier, M. Maxwell et M. de Gramont. M. de Rochas se place à gauche de M. Maxwell, entre lui et M. de Gramont. Les conditions de contrôle du médium restant les mêmes, le piano, qui était resté sur la table, se soulève et frappe un coup violent, comme s'il avait été vivement projeté sur la table par un bras vigoureux. Les observateurs disent que le contrôle continue à avoir lieu dans les mêmes conditions. Le

piano resté sur la table joue alors un air de 11 à 12 notes représentant un thème simple répété, comme celui de : *Au clair de la lune, mon ami Pierrot.* M. de Gramont *voit* les touches s'agiter sans qu'une main paraisse agir sur elles. Puis le piano se soulève, se balance et vient se placer sur la main gauche de M. Dariex qui, étant placé à droite du médium, enlace le bras droit de celui-ci avec son bras gauche et atteint par l'extrémité de ses doigts gauches le cou du médium. Le piano s'est donc transporté sur la main gauche de M. Dariex et sur le cou d'Eusapia. Le contrôle ne révèle



aucun mouvement des membres inférieurs, des membres supérieurs et de la tête d'Eusapia. En outre, le dessus de la table est suffisamment éclairé pour qu'on puisse apercevoir les notes blanches du piano ; et, malgré l'attention la plus vive des observateurs, aucune main ni aucun corps étranger n'est aperçu tapant sur les notes du piano, ou saisissant et transportant ce dernier.

Sur la demande du médium, M. Sabatier change de place avec M. de Gramont, qui passe à la droite du sujet pour tenir la main droite. M. Sabatier se place à droite de M. de Gramont sur le côté de la table ; sa main gauche est en contact , sur la table, avec la main droite de M. de Gramont, pour faire la chaîne; et sa main droite avec la main gauche de M. de Rochas, qui est lui-même en contact avec M. Maxwell. Il est à noter que le sujet, qui avait exécuté les premiers phénomènes sans qu'eût été formée une *chaine* de personnes, ayant ses deux mains comme point de départ et d'arrivée, a demandé à plusieurs reprises à ce qu'on lui donnât de la force en faisant la chaîne. Elle dit à certains moments qu'elle sent comme un fluide lui arriver du côté de M. Maxwell d'abord, et plus tard de M. de Rochas, quand celui-ci aura remplacé M. Maxwell, qui se dit lui-même très las.

M. de Gramont tient la main droite du médium avec sa main gauche, la face palmaire en haut ; celle du médium est

en-dessus mais n'a *jamais cessé* d'être serrée entre le pouce et les autres doigts de la main gauche de M. de Gramont, pendant *tout le temps* que celui-ci a été assis à côté d'Eusapia. M. Maxwell déclare aussi, à ce moment, que le contrôle de la main de son côté est incontestable. Celui de M. Dariex continue à être complet pour les membres inférieurs saisis entre ses jambes, et contrôlés, en outre, par sa main droite, et pour la tête appuyée à la fois sur son épaule et sur celle de M. de Gramont[1].

A ce moment, M. de Gramont, qui tient la main droite du médium, sent son habit tiré comme par une main qui aurait saisi le revers droit, c'est-à-dire celui des deux qui est le *plus éloigné* du médium.

Le piano frappe un coup sur la tête et l'épaule droite de M. de Gramont. Une série de notes résonnent. M. de Gramont lâche promptement de la main droite la main gauche de M. Sabatier et cherche à saisir la main ou le corps matériel qui joue de l'instrument, mais sans résultat. M. de Gramont dit alors qu'il est sûr de la tête et de la main droite du médium. M. Maxwell répond de la main gauche. Les membres inférieurs continuent à être tenus par M. Dariex avec la même rigueur et la même certitude.

Eusapia porte à *deux centimètres* au-dessus de sa tête sa main accompagnée par celle de M. de Gramont qui la tient toujours. Celui-ci a l'impression nette d'un courant froid s'échappant des cheveux du médium et qui est semblable à celui qu'on ressent près d'une machine électrostatique à influence.

9 h. 45'. — Les conditions de situation et de contrôle restent les mêmes. Mais, sur la demande d'Eusapia, la lumière a été diminuée, l'ouverture de la porte du vestibule ayant été réduite à une fente étroite. On n'aperçoit que les objets *blancs*, tels que les touches et le dessous blanc du piano, lorsqu'il est renversé.

M. Sabatier a senti le piano s'élever en l'air en lui frôlant l'ex-

1. Eusapia avait demandé à appuyer sa tête contre celle de M. de Gramont comme contrôle.

trémité de l'index qu'il avait laissé au-dessus de la table à proximité du piano.

M. de Gramont a l'impression que le piano, *sans poids*, repose à peine sur sa main pendant plusieurs secondes. Dans cette position, le piano joue quelques notes. M. de Gramont le repousse sur la table. Il se sent touché au bras gauche. Sa manche est tirée à deux reprises doucement, avec précaution, comme avec deux doigts, à la partie antérieure du bras.

M. Dariex est sûr que le phénomène n'a pas été produit par la tête du médium qui était maintenue à $0^{m},50$ du bras de M. de Gramont, par sa main gauche à lui, qui étreignait la nuque. En outre, la tête d'Eusapia repose sur celle de M. Dariex, tandis que celle de M. de Gramont repose sur celle d'Eusapia, dont la tête est, par conséquent, doublement contrôlée. Le Dr Dariex tient du reste étroitement enlacés les genoux et les pieds du médium. MM. de Gramont et Maxwell sont sûrs de bien tenir chacun la main de leur côté.

Le Dr Dariex est touché au nez, comme par des doigts qui lui caressent ensuite la barbe et le menton. M. Maxwell est pincé légèrement et chatouillé sous l'aisselle droite. Le rideau s'est approché de M. Maxwell, mais la sensation éprouvée a été semblable à celle que produirait une main pinçant légèrement.

Le fauteuil lourd, situé derrière le rideau, vient heurter vivement, à plusieurs reprises, la chaise de M. Maxwell. Celui-ci constate qu'au moment de la production du phénomène, la main gauche d'Eusapia, qu'il tenait, est glacée. Eusapia a agité la main pendant les mouvements du fauteuil, et synchroniquement avec eux. Mais M. Maxwell a tenu toujours la main d'Eusapia et l'a sentie devenir *très froide*. La chaleur est assez rapidement revenue. M. Maxwell, au moment où il a senti la température de la main s'abaisser, a serré avec le pouce la main d'Eusapia. Il est *très sûr* que c'est la main gauche qu'il tenait qui est redevenue chaude. Il affirme que le contrôle de la main a été très bon. M. de Gramont est sûr de la main droite, et M. Dariex des membres inférieurs, de la tête et du bras droit.

Le piano se soulève et se pose sur la main de M. de Gramont, et, sans exercer de poids notable, joue quelques notes. Les mains d'Eusapia sont bien tenues comme précédemment. Le Dr Dariex est sûr de la tête du médium sur laquelle repose la sienne. D'ailleurs le bras gauche de M. Dariex enlaçant le bras droit d'Eusapia, la main correspondante du docteur est placée sur le cou et la nuque d'Eusapia, dont la tête est ainsi fixée entre la tête de M. Dariex et sa main gauche. En même temps la tête de M. Dariex repose sur le bras droit d'Eusapia; le docteur est en outre sûr des jambes et des pieds qu'il tient enserrés entre ses jambes, tandis que son bras et sa main droite, appuyés sur les genoux et les cuisses d'Eusapia, achèvent d'immobiliser parfaitement les membres inférieurs de celle-ci.

Dans ces conditions, le piano est transporté sur la tête du Dr Dariex, puis il retombe sur la table. Le contrôle est déclaré excellent par tous les observateurs, chacun pour la part qui lui revient.

Le piano est revenu sur la table, il est visible à cause de sa couleur blanche, Eusapia penche la tête en avant pour souffler sur le piano. Le piano se déplace comme mu par ce souffle.

La main de M. de Gramont est élevée par la main d'Eusapia qui la lui tient au-dessus de sa tête. Aussitôt le rideau, quoique éloigné de cette main, s'agite au-dessus de la tête du médium. Cette même main de M. de Gramont est touchée au quatrième et au cinquième doigt par une autre main donnant l'impression d'une main de femme.

M. de Rochas prend la place de M. Maxwell, à la gauche du sujet, M. Maxwell prenant la place de M. de Rochas à la gauche de celui-ci ; M. de Rochas prend la main gauche du médium. M. de Gramont continue à tenir la main droite. Le médium se lève debout. Le Dr Dariex tient à pleine main la face dorsale des pieds, chacune de ses mains saisissant un pied. En outre, les jambes étaient enserrées entre le bras, l'épaule et la tête du Dr Dariex et par conséquent bien contrôlées. Eusapia, après avoir soulevé au-dessus du piano la main de M. de Gramont qui tenait sa main droite, et

après avoir ensuite lâché celle-ci pour chercher son mouchoir dans sa poche, s'en sert pour essuyer la sueur qui inondait son visage. Elle remet son mouchoir à sa place antérieure, et elle s'incline à droite vers M. de Gramont pour poser sa tête sur la sienne. La main droite du médium est reprise par M. de Gramont.

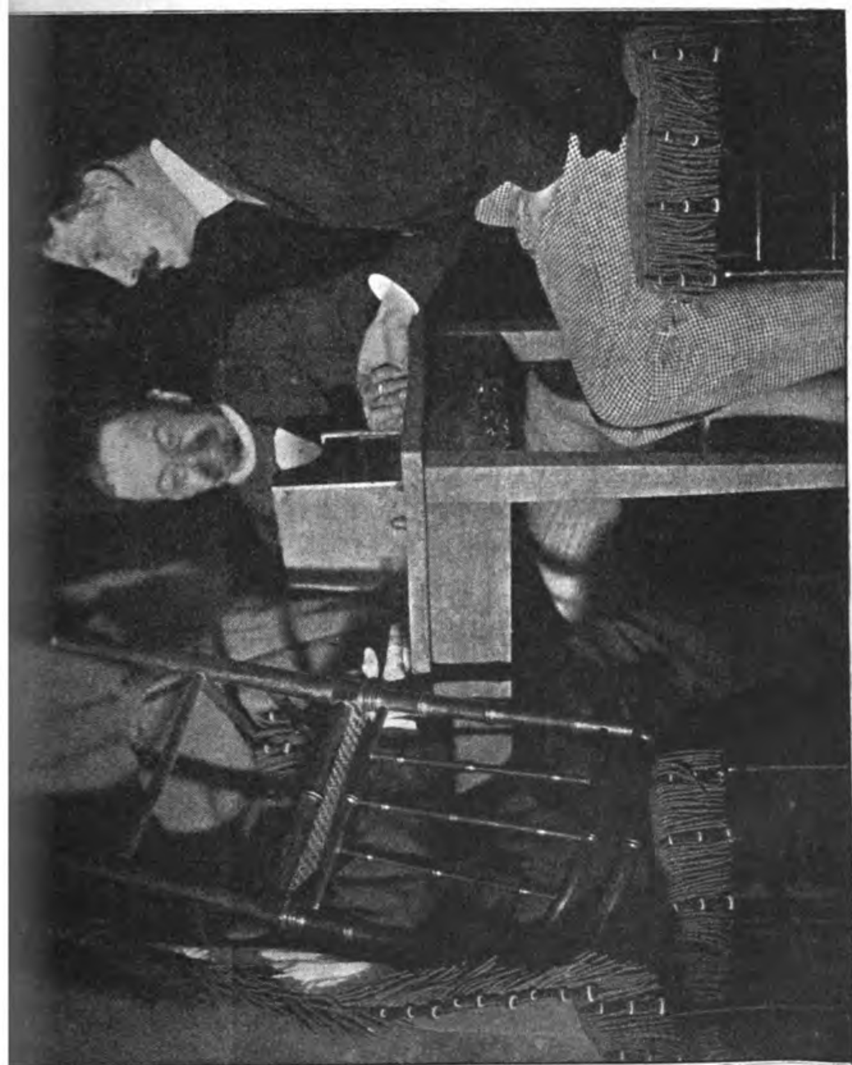
A ce moment les rideaux rouges et blancs du côté gauche du médium sont projetés *violemment* de manière à recouvrir une partie de la table ainsi que la tête et l'épaule droite de M. de Gramont, du côté de M. Sabatier. On redouble de vigilance quant au contrôle. Les mains, les pieds sont bien tenus comme ci-dessus. Le médium, de plus en plus en transe, geint, se tord, puis repousse du corps, vers la gauche et un peu en arrière, la chaise sur laquelle il est assis. Cette chaise pesant 2kil,500 s'est élevée *lentement*, en passant à la gauche de sa tête et au-dessus de son épaule gauche; elle s'est portée en avant, en basculant, de manière à se renverser, le dossier en bas, le siège et les pieds en haut, et est venue se placer, avec une douceur remarquable de mouvements, le siège sur le bras et l'avant-bras droit de M. de Gramont, et la traverse supérieure du dossier sur les genoux de M. Sabatier placé à droite de M. de Gramont.



Il convient de mentionner que, quelque temps avant le fait du soulèvement de la chaise et de sa projection sur M. Sabatier et sur M. de Gramont, Eusapia a fait remplacer la lourde chaise de velours et acajou sur laquelle elle était assise, par une chaise cannée, légère. On peut supposer que le médium ayant l'intention de produire le phénomène d'une manière quelconque a voulu diminuer l'effort à dépenser.

Les rideaux sont de nouveau fortement agités ; ceux de droite, restés à leur place, sont à leur tour projetés violemment de manière à venir recouvrir la tête et l'épaule droite de M. de Gramont. M. de Gramont se sent touché à la tête à tra-

PLANCHE III



vers les rideaux qui continuent à s'agiter. On apporte alors la lumière pour se rendre compte des situations et de l'état du contrôle. En outre une photographie est prise au magnésium (planche III). M. Sabatier qui, par sa position à droite de M. de Gramont, masquait presque tout l'ensemble, est seul écarté ; les autres personnes conservent *rigoureusement* leurs positions. A la lumière, on constate l'état du contrôle, qui est excellent. Aucun artifice ou truc n'est découvert ; les membres sont parfaitement tenus. La tête, précédemment contrôlée par M. de Gramont et par le Dr Dariex, a échappé au contrôle direct, le médium s'étant levé debout, mais le contrôle indirect, ou par continuité des bras et des jambes, n'a révélé aucun mouvement général et important du tronc et de la tête. Et il est aisé de comprendre combien eût dû être considérable un déplacement de la tête et du tronc, qui eût permis au médium debout d'aller saisir avec la bouche la chaise située en arrière et à sa gauche, pour la transporter par-dessus la table, de l'autre côté de la table et en avant. Les mouvements violents et la projection des rideaux en avant eussent exigé, de la part du médium, des mouvements violents et très étendus de la tête et du tronc qui n'eussent pu échapper aux observateurs chargés du contrôle des mains et des membres inférieurs. Or ces observateurs n'ont rien constaté qui leur permît de soupçonner des mouvements de la tête et du tronc du médium.

Comme remarque générale, il est important de noter qu'Eusapia, presque toujours, a annoncé les phénomènes au moment où ils allaient commencer à se produire, et que par là elle facilitait singulièrement la surveillance et le contrôle.

En outre, elle paraissait pendant tout le temps de l'expérience dans un état de transe douloureux et pénible, qui se traduisait par des soupirs, des gémissements, une toux nerveuse, une transpiration abondante. Quand un phénomène allait se produire, les gémissements redoublaient et on sentait en elle un état d'effort et de tension considérables. Dès que le phénomène cessait, elle retombait inerte et comme épuisée par la dépense de force qu'elle avait dû faire.

Il faut également noter qu'Eusapia *esquisse* généralement les mouvements de ses membres qui sont censés devoir produire le phénomène. Mais elle les esquisse seulement par des mouvements de faible amplitude, incapables d'atteindre les objets qui sont remués et transportés. Il y a là quelque chose qui rappelle les mouvements synergiques que l'on produit instinctivement lorsqu'on observe et que l'on veut aider un homme faisant un très grand effort. Ainsi, quand Eusapia veut attirer et mettre en mouvement un fauteuil placé dans son voisinage, elle porte un peu la main ou mieux le poing fermé du côté du fauteuil, et le retire ensuite, comme pour tirer le fauteuil à l'aide d'un lien matériel. Dans aucun cas, ce lien matériel n'a pu être ni saisi ni même soupçonné par les observateurs.

Notons que, dans le cours des expériences, Eusapia a quitté un moment la main de l'observateur de droite pour toucher le piano, qui était sur la table. Mais elle en a prévenu les expérimentateurs, et a ajouté qu'elle procédait ainsi pour bien savoir *où elle devait agir*.

4e SÉANCE. — 27 SEPTEMBRE

La séance commence à 8 h. 58'.

La table, de 10 kilogrammes, est à la même place que lors de la précédente séance. Le fauteuil est derrière la table, dans l'embrasure de la fenêtre et le petit piano est sur le siège du fauteuil. Eusapia prend la même position, assise sur une chaise.

M. Sabatier tient la main droite du médium ;

M. Maxwell tient la main gauche ;

Le Dr Dariex est assis par terre à la droite d'Eusapia ;

Le colonel de Rochas et son fils Charles sont à l'autre extrémité de la table et font la chaine avec M. Sabatier, Eusapia et M. Maxwell. Il y a une bonne lumière produite par une lampe à pétrole placée sur une table voisine.

9 heures. — Eusapia ferme les mains, serrant fortement les mains de MM. Maxwell et Sabatier, et promène vivement ses poings de gauche à droite et de droite à gauche alternative-

ment, à 0m,10 au-dessus de la table et par conséquent *sans contact* avec elle. La table suit les mouvements des poings et se dirige, *avec force*, dans le même sens que ceux-ci.

Pendant ce temps, les deux pieds du médium sont placés : le gauche, sur le pied droit de M. Maxwell et le droit sur le pied gauche de M. Sabatier et les jambes sont en contact avec celles des observateurs. Il y a *pleine lumière*, et l'on surveille très attentivement les membres inférieurs du médium qui ne font pas de mouvement et ne sont pas en contact avec la table. M. Dariex, assis sur le sol, se rend parfaitement compte de la position des pieds.

Eusapia prend la main droite de M. Maxwell et la porte à 0m,30 au-dessus de la table ; la table oscille et puis s'élève de ce côté. M. Maxwell presse en vain sur la table de sa main gauche pour la faire retomber. Elle résiste.

9 h. 3'. — La table se soulève horizontalement des quatre pieds et reste ainsi quelques secondes. Nous observons, en *pleine lumière*, les quatre pieds de la table et les membres inférieurs d'Eusapia et ne découvrons rien de suspect. Pendant que la table est en l'air, le médium gémit et manifeste un effort pénible. La table retombe brusquement et le médium pousse un grand soupir.

9 h. 6'. — Nouvelle lévitation horizontale de la table dans les mêmes conditions, les mains du médium tenues étant situées à 0m,10 au-dessus de la table.

A ce moment, la lampe est enlevée de la table du salon et placée sur le *seuil* de la porte du vestibule. Une lumière douce, mais suffisante pour distinguer les figures et les mains, pénètre dans le salon. Le contrôle reste le même, les mains étant tenues par M. Sabatier à droite et Maxwell à gauche, les pieds étant posés, le droit sur le pied gauche de M. Sabatier, le pied gauche sur le pied droit de M. Maxwell.

Trois coups sont frappés dans le bahut placé derrière M. Maxwell et séparé d'Eusapia par ce dernier. A chaque coup correspond un léger mouvement synchrone de la main gauche bien tenue par M. Maxwell.

M. Maxwell sent de légers attouchements sur le flanc droit. Ces attouchements se renouvellent.

On diminue la quantité de lumière en rétrécissant l'ouverture de la porte qui n'a que 0m,25; mais la lampe étant sur le seuil de la porte, la lumière permet de distinguer les silhouettes des objets, les figures et les mains. Le contrôle des mains restant le même, le Dr Dariex, assis par terre, surveille les pieds et contribue au contrôle des membres inférieurs.

Eusapia se *lève debout* et, avec elle, MM. Maxwell et Sabatier qui tiennent toujours les mains.

A ce moment, la table, à la surface de laquelle se trouvent appliquées les mains tenues d'Eusapia, se soulève d'abord du côté d'Eusapia, puis horizontalement des quatre pieds, et atteint ainsi environ 0m,90 au-dessus du sol. A ce moment, MM. Sabatier et de Rochas appuient fortement sur la table pour la faire tomber, mais en vain; elle ne retombe que quelques secondes après. Le Dr Dariex, qui a regardé les pieds du médium, n'a rien vu de suspect.

Tout le monde se rassied. Le contrôle restant le même, Eusapia, de la main gauche tenue par M. Maxwell, mime des coups à 30 centimètres au-dessus de la table; ces coups sont simultanément entendus, dans la table, d'une manière très forte. Puis elle dirige cette même main, tenue par M. Maxwell, vers le rideau derrière elle, mais sans atteindre le fauteuil placé dans l'embrasure; aussitôt on entend ce fauteuil se mouvoir en semblant suivre les mouvements de la main, comme si cette main était un aimant; contrôle parfait.

9 h. 15'. — Eusapia, qui avait gardé ses souliers, *les quitte à ce moment*. Elle place chacun d'eux sur le pied voisin de l'un des deux observateurs qui tiennent les mains. Elle dégage ses mains et prend la main droite de M. Maxwell et la frotte entre les siennes. Puis, de sa main gauche, elle fait faire à la main droite de M. Maxwell les mêmes mouvements que précédemment et les mouvements du fauteuil se reproduisent. M. Maxwell ne sent aucun effort, aucune résistance. M. Sabatier avait repris la main droite d'Eusapia dans sa main gauche; et sa main droite était placée sur les deux genoux d'Eusapia, de manière à s'assurer que les membres inférieurs restaient immobiles. En outre, M. Sabatier voit bien la main droite d'Eusapia sur la table et est *sûr* qu'elle

n'est pas rapprochée de la gauche. Les mouvements du fauteuil jettent le piano par terre; il est remis sur le fauteuil par le Dr Dariex.

9 h. 20'. — Eusapia frotte vigoureusement la main de M. Maxwell entre ses deux mains et le fauteuil *se précipite* contre la table.

Eusapia reprend les mains des deux observateurs Sabatier et Maxwell qui les tiennent. Elle met ses deux pieds sur les pieds de M. Maxwell (*Celui-ci déclare le contrôle des pieds insuffisant*).

9 h. 25'. — Sur la demande du médium, la lampe est enlevée du seuil de la porte, de sorte que la lumière devient très faible et l'obscurité presque complète. Les mains sont tenues : la droite, par M. Sabatier, la gauche, par M. Maxwell. L'un et l'autre sont sûrs du contrôle à ce moment. La main droite de M. Sabatier, placée sur les deux cuisses d'Eusapia, en contrôle les mouvements. La tête du médium est appuyée sur M. Maxwell. La chaise sur laquelle est assis M. Sabatier décrit *brusquement* un arc horizontal de 45° qui a failli jeter M. Sabatier par terre. M. Sabatier est pincé dans le dos.

9 h. 30'. — M. Sabatier est touché trois fois et tiré trois fois violemment par le pan gauche de sa jaquette. A ces contacts correspondent des mouvements synchrones du pied gauche tenu sous la table par M. de Rochas. Le contrôle de la main gauche est déclaré parfait par M. Maxwell. M. Sabatier tient la main droite de sa main gauche et les deux genoux de l'autre main. M. Sabatier est frôlé à la tête sur l'occiput, trois fois comme par une main. La chaise de M. Sabatier est encore fortement tirée, puis le rideau est lancé très violemment au-dessus de la table et des observateurs.

On apporte alors la lumière pour se rendre compte des positions et vérifier le contrôle. Rien de suspect n'est remarqué.

9 h. 40'. — A ce moment, M. de Gramont remplace, dans la chaîne, le colonel de Rochas et est placé entre MM. Charles de Rochas et Maxwell. M. Sabatier tient la main droite; M. Maxwell, la main gauche. Le Dr Dariex, assis sur un petit tabouret, à droite de M. Sabatier, tient les pieds du médium

avec les mains; M. Sabatier a, en outre, la main droite appuyée sur les cuisses du médium.

Le rideau se soulève et couvre M. Maxwell.

Un plat rempli d'argile molle est placé, par les observateurs, sur la table, dans le but de recueillir des empreintes, s'il y a lieu.

On entend des bruits répétés frappés sur la table. M. Maxwell est touché onze fois de suite sur le *sommet* de la tête. Les coups sont reproduits synchroniquement par le pied gauche du médium. La figure de M. Maxwell était contre celle d'Eusapia qui s'était penchée sur lui. La chaise sur laquelle est assis M. Sabatier est *arrachée violemment* et renversée et M. Sabatier tombe à demi couché par terre.

Le contrôle parait *excellent*, et aucun des membres du médium ni sa tête n'ont fait un mouvement suffisant pour produire un tel effet. M. Sabatier tenait bien la main droite, M. Maxwell la main gauche. La main droite de M. Sabatier reposait sur les deux cuisses du médium.

9 h. 50'. — La chaise de M. Sabatier se relève, va se poser sur la tête de M. Sabatier demi-couché sur le sol et puis va se placer à cheval sur le bras de M. Sabatier.

A ce moment, M. Édouard de Rochas remplace M. Charles de Rochas dans la chaine.

Les pieds et les mains étant tenus comme précédemment, le piano quitte le fauteuil placé derrière Eusapia et vient tomber sur la table.

Pour venir sur la table, le piano a passé entre Eusapia et M. Maxwell qui est placé de manière à en distinguer la silhouette. Celui-ci en a vu assez bien la forme pour remarquer qu'il se mouvait comme s'il eût été fermement tenu, la face inférieure étant à peu près horizontale. Il n'avait certainement pas l'apparence d'un objet mû par une ficelle ou par un fil de fer, car il n'eût pas gardé ainsi son équilibre. Le mouvement d'apport n'a pas été très rapide. Le piano émet deux notes qui sont accompagnées de mouvements synchrones des pieds d'Eusapia. Le clavier blanc est vu par M. Maxwell qui ne remarque pas de corps étranger passant au-dessus de lui.

A ce moment, Eusapia *recommande de regarder le piano*. Ce dernier se rapproche de M. Sabatier, il bondit à deux reprises et retombe sur la table. M. Sabatier voit les mouvements du piano. Le piano s'élève, frôle la figure de M. Sabatier. M. Sabatier n'a rien vu qui altérât ou masquât la blancheur des touches.

Eusapia fait des mouvements de la main tenue par M. Maxwell à 0m,20 *au-dessus* du piano, comme si elle voulait frapper sur les touches. Celles-ci rendent des sons synchrones à ces mouvements.

10 h. 5'. — Des contacts analogues à ceux d'une main sont sentis aux diverses régions du corps par MM. Maxwell, de Gramont, Dariex.

10 h. 10'. — Eusapia *dit de regarder le piano*. Le piano rebondit deux fois sur la table, va se poser au-dessus de la tête de M. Sabatier et donne quelques notes. M. Sabatier tient la main droite, M. Maxwell la gauche.

M. Sabatier déclare, à ce moment, que depuis quelques moments déjà, il observe dans les mains du médium des mouvements et des changements de situation qui l'obligent à faire *des réserves* sur la *garantie du contrôle* des mains. Il s'expliquera après la séance.

Le plat rempli d'argile va se poser sur la tête de M. Maxwell. Le plat tombe et se casse. M. Sabatier continue à trouver le contrôle des mains insuffisant.

10 h. 15'. — Eusapia annonce qu'elle va former une tête. Elle dit : « Regardez, vous allez voir une tête, ou la tête. » M. Maxwell regarde. Il tenait la main gauche d'Eusapia, qui appuyait sa tête sur la sienne. Il a alors vu à 0m,10 de sa figure une silhouette noire qui se profilait sur la partie de la muraille du salon placée en face de lui, et qu'éclairait la bande de lumière qui passait dans la fente de la porte. C'était une silhouette nettement découpée en haut, se perdant en bas et pouvant rappeler la silhouette d'une tête avec une saillie recourbée ressemblant à des cheveux frisés. C'était comme une ombre sur une muraille. L'impression était semblable à celle qu'eût produite un objet plat, un carton découpé, par exemple. Cette forme s'est déplacée à droite,

puis, après un repos, est revenue à gauche. Le mouvement a été très rapide, M. Maxwell seul a vu cette forme.

M. Maxwell, invité par Eusapia à regarder, a eu la sensation visuelle d'un avant-bras et d'une main. Il a vu se profilant sur la bande de la muraille éclairée par la fente de la porte en face de lui une main et un bras qui étaient au-dessus de la tête de M. Sabatier. Ils lui ont paru, à diverses reprises, s'abaisser et se relever comme pour toucher la tête de M. Sabatier, qui a accusé à ce moment divers attouchements. L'avant-bras lui a paru long et mince. Il n'en a pas vu la continuité avec le bras, car il se perdait dans l'ombre, à l'endroit où aurait pu être le coude. Aucun des autres observateurs n'a observé le fait; mais il convient de dire que M. Maxwell seul, par sa position, pouvait saisir la silhouette sur un fond éclairé.



10 h. 20′. — M. de Gramont s'assied sur le petit tabouret bas entre M. Sabatier et Eusapia. Il se charge de surveiller les pieds et les tient tout le temps entre ses deux jambes croisées, tandis qu'une de ses mains est sur les deux pieds réunis d'Eusapia et l'autre sur ses deux genoux. Le contrôle des membres inférieurs est ainsi bien assuré. En outre, Eusapia appuie sa tête sur celle de M. de Gramont. La tête de M. de Gramont appuie sur le bras droit d'Eusapia et aide au contrôle.

Pendant tout le temps de cette surveillance, M. de Gramont a bien observé que chaque manifestation produite par le médium est immédiatement précédée ou accompagnée d'un mouvement corrélatif du pied ou de la jambe tout entière du côté où le phénomène va se produire ou se produit. Ce mouvement est accompagné d'un effort musculaire violent, révélé par le durcissement des muscles, mais il n'a qu'une amplitude *très faible* et tout à fait hors de proportion avec le mouvement produit. M. de Gramont s'est assuré d'ailleurs que le mouvement, ou plutôt l'effort du membre, n'avait aucune relation possible de contact ou de lien supposé, soit avec l'objet déplacé, soit avec la personne touchée, soit avec

le corps frappé. Eusapia agite la jambe ou le pied gauche ; on y sent une contraction musculaire, et, en même temps, le fauteuil placé derrière le rideau et derrière elle se déplace synchroniquement, à plusieurs reprises, derrière le rideau, comme s'il avait été mécaniquement solidaire de ce pied gauche tenu dans la main droite de M. de Gramont, qui s'assure bien de l'indépendance absolue du membre du médium, de tout lien ou de tout contact avec le fauteuil. Le contrôle des pieds et de la tête ainsi assuré, et le contrôle des mains restant ce qu'il était, c'est-à-dire peu satisfaisant à cause de leurs déplacements fréquents déjà signalés par M. Sabatier, des coups violents retentissent dans la table, accompagnés de mouvements synchrones de la jambe gauche. Plusieurs assistants éprouvent des contacts de mains. Le fauteuil s'agite. Le rideau est projeté sur la table.

10 h. 35'. — Le contrôle restant le même, une assiette pleine de farine, placée sur la table, se déplace, va blanchir la barbe de M. Sabatier et toucher la tête de M. de Gramont. M. Maxwell a aperçu la silhouette blanchâtre de l'assiette de farine qui, après être restée quelque temps sous son menton, a été transportée dans la direction de M. Sabatier. Elle a passé devant Eusapia, puis entre celle-ci et M. Sabatier; ensuite il l'a perdue de vue. Il ne la voyait pas quand elle était sous son menton, mais l'a bien aperçue pendant qu'elle se mouvait.

M. Sabatier continue à trouver le contrôle des mains *peu satisfaisant*. Il s'expliquera plus tard.

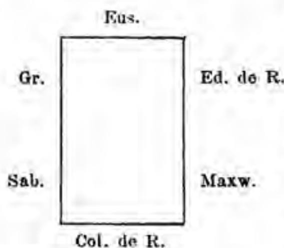
10 h. 50'. — MM. de Gramont, Sabatier, de Rochas sont successivement touchés à la tête, à l'épaule, dans le dos, au bras. A ce moment, M. Dariex, fatigué, quitte la séance.

M. Maxwell cède sa place, à gauche d'Eusapia, à M. Ed. de Rochas. M. de Gramont abandonne sa situation de contrôle des jambes d'Eusapia, et passe à droite, remplaçant M. Sabatier. M. Ed. de Rochas tient la main gauche d'Eusapia et M. de Gramont la main droite.

Eusapia demande que la table soit éloignée de la fenêtre et portée vers le milieu du salon. Les mains sont contrôlées comme ci-dessus, les pieds d'Eusapia reposent, le droit sur le pied gauche de M. de Gramont, le gauche, sur

le pied droit de M. Ed. de Rochas. Ce contrôle des pieds est *évidemment insuffisant.*

Eusapia dit à plusieurs reprises : « Altare, Altare », c'est-à-dire : « S'élever, s'élever », pour indiquer qu'elle va s'efforcer de s'élever. Elle fait répéter à MM. de Gramont et Ed. de Rochas, qui tiennent ses deux mains, le mouvement *d'accompagner* des mains en l'air, mais sans opérer de traction ou de résistance notable. Au bout de quelques minutes, et dans une *obscurité à peu près complète*, qui permet à grand'peine de distinguer les silhouettes, Eusapia, *sans prendre de point d'appui sur les mains des observateurs* qui suivent simplement les siennes, *ni sur les pieds des mêmes observateurs sur lesquels reposaient les siens,* a paru à M. de Gramont, qui tenait sa main droite, être enlevée, *assise*, d'un mouvement continu, assez rapide, non par un *bond* ou *saut appréciable*, mais plutôt comme par un ascenseur. La chaise s'élève avec elle, et ses pieds parviennent *à peu près* à hauteur de la table. Les observateurs se lèvent en même temps pour suivre le mouvement. A partir de ce moment, elle échappe au contrôle des deux observateurs, les mains étant lâchées. M. Sabatier, placé à la droite de M. de Gramont, cherche à se rendre compte par le toucher, dans l'obscurité, si Eusapia, pendant qu'elle s'élève, place un genou sur la table pour lui servir de levier; mais il n'a rien pu constater nettement, et la manière insuffisante dont les pieds et les jambes étaient observés ne permet pas d'indiquer le rôle qu'ils ont pu jouer dans la production du phénomène.



MM. de Gramont et Ed. de Rochas affirment qu'Eusapia a été soulevée avec sa chaise, un peu moins haut que la table, sans opérer de pression sur eux et sans prendre point d'appui sur leurs mains ou leurs pieds.

A partir de ce moment, qui a amené dans le contrôle *une confusion et un relâchement notables* résultant de la surprise,

Eusapia s'est trouvée *debout* sur la table. Elle essaie de s'élever encore verticalement. M. Sabatier passe rapidement la main sous la plante des pieds d'Eusapia, et constate que les talons sont relevés au-dessus de la table, mais qu'Eusapia s'appuie sur l'extrémité des pieds et des orteils, comme on le fait lorsqu'on se hausse sur le bout des pieds.

La chaise a suivi Eusapia et est placée sur la table derrière elle.

Eusapia s'affaisse alors ; ses voisins la reçoivent dans leurs bras et l'asseyent à terre.

Le récit de cette seconde séance mérite quelques explications, que nous avons fait pressentir dans le cours de son exposé.

Il faut noter, en effet, que le contrôle, qui a été suffisant parfois, ne l'a certes pas été toujours. Le contrôle des pieds et des membres inférieurs a laissé à désirer toutes les fois qu'il se bornait à ceci, que les pieds d'Eusapia reposaient chacun sur un pied de l'un des observateurs placés à côté d'elle pour lui tenir les mains.

Il ne faudrait pas cependant conclure de là que tous les phénomènes qui ont été produits pendant que ce contrôle des membres inférieurs était défectueux doivent être considérés comme entachés de fraude.

Il en est un certain nombre, en effet, qui n'auraient pu être produits par les pieds du médium, quelque liberté qu'on leur eût laissée. Mais on est en droit de prétendre que parmi ces phénomènes il a pu y en avoir d'entachés de supercherie, à côté d'autres qui étaient sincères.

D'autre part, le contrôle des mains a beaucoup laissé à désirer pendant une partie notable de la séance, et en particulier à partir du moment où l'obscurité a été assez complète pour qu'on distinguât difficilement les mains. M. Sabatier, qui tenait la main droite, a été particulièrement frappé de ce fait : 1° qu'Eusapia lui refusait de laisser saisir cette main droite à pleine main ; 2° qu'elle la retirait peu à peu de manière à laisser seulement la paume de la main et surtout le

poignet en contact avec la main de M. Sabatier ; 3° qu elle











agitait constamment cette main, la portant vers la main gauche tenue par M. Maxwell ; et 4° qu'elle dirigeait, souvent l'extrémité des doigts restés libres vers cette main gauche. M. Sabatier a suivi et étudié très attentivement tous ces mouvements. Ces manœuvres l'ont porté à penser, en ce moment, qu'Eusapia pouvait bien agir ainsi dans le but de remplacer la main gauche, tenue par M. Maxwell, par l'extrémité des doigts de la main droite, de ma-

nière à libérer la main gauche, et à lui permettre d'agir dans les mouvements du piano, du plat d'argile, de l'assiette de farine, des attouchements[1], etc.

M. Maxwell a fait observer aussi que pendant *certaines* parties de la séance, le contrôle de la main gauche a été insuffisant pour lui. Il n'avait pas tout le temps le contact de la face palmaire de la main d'Eusapia, comme le premier jour, et les doigts d'Eusapia dansaient quelquefois sur la main de M. Maxwell.

Néanmoins cette seule supercherie ne suffirait pas à tout expliquer, parce qu'avec sa main *gauche* le médium ne pouvait, sans *un déplacement très considérable de tout le corps,* déplacement qui eût certainement été remarqué, aller tirer le bas de l'habit de M. Sabatier placé à *droite*, ni déplacer la chaise de M. Sabatier située à *droite* et l'arracher de dessous lui, etc.; il peut ici, comme précédemment, y avoir eu là un mélange de faits sincères et de faits frauduleux.

On pourrait admettre en effet, comme nous l'avons indiqué plus haut, que le médium voulant produire un effet et ayant à sa disposition deux moyens : l'un facile et n'exigeant que de l'habileté et de la ruse, et l'autre pénible, coûteux et douloureux, est tenté de choisir, consciemment ou *même inconsciemment*, celui qui lui coûte le moins.

Néanmoins le résultat général de cette séance a été pour nous bien moins satisfaisant que celui de la précédente où le contrôle s'était mieux exercé; et la Commission s'est promis de se montrer plus exigeante dans la séance suivante.

1. La planche ci-dessus, qui représente cinq positions successives de la main du contrôlé et des contrôleurs, montre suffisamment comment le premier peut, grâce à l'obscurité et à une série de mouvements habilement combinés, laisser croire au contrôleur de droite qu'il sent encore la main droite du sujet sur la sienne, tandis qu'il ne sent que la main gauche du sujet toujours tenue par le contrôleur de gauche; cette main droite, devenue libre, peut produire alors un certain nombre d'effets *à sa portée*, mais ne peut produire que ceux-là.

6e SÉANCE[1]. — 28 SEPTEMBRE 1895

Cette séance a eu lieu à 8 heures et demie dans le même local que précédemment. Mêmes observateurs, sauf M. Maxwell qui avait dû partir.

Eusapia a été prévenue que, tout en ne la soupçonnant pas de fraude, nous désirons un contrôle plus sévère qu'à la séance précédente, et que nous tenons à agir autant que possible avec *une lumière suffisante*. Son état moral paraît excellent; elle s'est familiarisée avec ses observateurs; elle promet de faire tout ce qui dépendra d'elle, et nous autorise à contrôler aussi rigoureusement que nous le désirerons.

On voit qu'il y a en elle de l'entrain, du bon vouloir et un grand désir de succès. Déjà, avant le dîner, à 6 heures, sans transe, à l'état naturel, sur la table même où brille une lampe à pétrole, elle nous a rendus témoins de faits frappants dont nous réservons le récit pour la dernière partie de ce mémoire.

Eusapia se place à l'extrémité de la table du côté de la fenêtre. Pour assurer le contrôle et démontrer que ses mains ne saisissent pas la table pour l'agiter ou la soulever, elle demande deux verres remplis d'eau, qu'on place sur la table. Une lampe à pétrole, placée sur la grande table, à $2^{m},50$ de distance environ, avec abat-jour de mousseline blanche transparente, brille de tout son éclat, et nous observons *en pleine lumière*. Eusapia plonge chacune de ses mains dans un verre rempli d'eau[2]. M. de Rochas place et maintient sa main sur les genoux d'Eusapia, et par conséquent entre les genoux et la table pour constater que les jambes et les genoux n'exercent aucune pression de bas en haut sur la table. La lumière étant très belle, MM. Sabatier et de Gramont surveillent les pieds d'Eusapia et constatent qu'ils n'ont aucun contact avec

1. Cette séance a été précédée d'une cinquième plus courte à 6 heures du soir environ, dont il sera parlé plus tard.

2. Elle voulait d'abord essayer de soulever la table, en soulevant simplement ses mains plongées librement dans l'eau des verres qui auraient suivi, entraînant la table; mais elle ne put y parvenir, bien qu'elle eût, disait-elle, produit ce phénomène en Italie.

les pieds de la table,et qu'ils ne sont pas mis en mouvement.

Eusapia, exerçant sur les parois internes des verres une pression excentrique qui les fixe aux mains, porte les verres renfermant ainsi les mains au-dessus de la table, et même en dehors du périmètre de la table, sans aucun contact avec elle. Elle porte les mains tantôt à droite, tantôt à gauche. La table exécute des mouvements latéraux correspondants, en suivant les mains. Des coups sont frappés dans la table.

Les mains, placées dans les verres, sont portées au-dessus de la table sans aucun contact avec elle; M. de Watteville saisit les genoux avec les mains, les pieds sont vus par les observateurs. La table est enlevée horizontalement à $0^m,25$ de hauteur. Elle reste ainsi quelques secondes, et puis retombe brusquement. De nouveau, dans les mêmes conditions de contrôle, la table est élevée à $0^m,30$ environ.

Jusque-là, les observations se sont faites en pleine lumière.

9 h. 30'. — La lampe est emportée hors du salon, mais à travers la porte pénètre une lumière suffisante pour distinguer les objets. Les mains sont toujours dans les verres, dont l'eau n'a pas été renversée, tant Eusapia maintient ses mains dans une position constante et verticale, position qui ne leur permet pas d'agir par la préhension.

M. Sabatier se couche sous la table, sur le dos, et saisit entre les mains et les bras, très fermement, les pieds et les jambes d'Eusapia. Les mains d'Eusapia, renfermées dans les verres, sont maintenues hors du contact de la table, ce que la lumière permet fort bien de constater. Sur un mouvement de ces mains, la table est renversée et tombe sur les jambes de M. Sabatier. A ce moment, le médium abandonne les verres, et les mains sont saisies l'une, à droite, par le colonel de Rochas, l'autre, à gauche, par M. de Watteville. Chacun de ces observateurs s'applique à tenir solidement et exactement la main qui lui correspond, et la saisit par le poignet et la main qu'il embrasse. M. Sabatier, couché sous la table qui a été redressée, tient fermement les deux membres inférieurs. Eusapia est vêtue d'une robe noire très simple, d'un corsage clair et n'a pas de corset. Avant la séance, Mme A. de Rochas a assisté à sa toilette de séance; car elle s'allège pour

la circonstance, et Mme de Rochas a constaté, avec *grand soin* et *très minutieusement*, qu'il n'y a sur elle aucun moyen de fraude et de supercherie, ni rien d'étranger à son costume. En outre, M. Sabatier, avant le début de la séance, a palpé *très librement* le médium dans presque[1] toute l'*étendue* du *tronc* et des membres, sur sa demande, et n'a rien constaté de suspect. Cette inspection avait lieu lors des précédentes séances, mais dans le cas actuel, elle a été exercée avec une rigueur et une liberté encore plus complètes, si possible, Eusapia l'ayant d'ailleurs sollicitée.

Sur la demande du médium, la lampe est emportée dans le vestibule, la porte en est fermée et l'obscurité est complète. Eusapia appuie sa tête sur le cou du colonel de Rochas, qui peut, par là, en contrôler les mouvements. Elle promène en tâtonnant sa main droite tenue par la main gauche de M. de Rochas, sur le bras droit de M. de Rochas; la main gauche est maintenue immobile sur la table par M. de Watteville. Pendant qu'elle tâtonne, Eusapia dit en italien : « Je cherche, je cherche », puis : « J'ai trouvé. » Elle s'agite et gémit beaucoup. Au bout de quelques instants, on entend, sur la table, un coup *très violent*, qui retentit très fort sur la tête de M. Sabatier, placé sous la table. Les membres inférieurs d'Eusapia enlacés par M. Sabatier sont restés immobiles.

On apporte la lampe, et l'on trouve, au milieu de la table, un caillou assez volumineux pesant 500 grammes. C'est un calcaire compact, mamelonné d'une part, cassuré de l'autre, semblable à ceux qui se trouvent dans les moraines sur lesquelles est bâtie l'habitation de l'Agnélas[2].

Après constatation, la lampe est emportée, mais la porte reste assez largement entrebâillée pour que les objets puissent être *nettement distingués. La figure et les mains du médium sont toujours parfaitement observables et le resteront*

1. M. Sabatier dit *presque* parce que, naturellement, il a hésité à porter la main dans certaines parties, comme l'intervalle des seins, où un objet aurait, à la rigueur pu être caché; mais il faut remarquer qu'Eusapia n'avait pas de corset et que Mme de Rochas l'avait soigneusement examinée quand elle s'habillait.

2. M. Dariex, qui était fatigué, s'est retiré, après la chute du caillou, pour aller se reposer.

que les bras et les deux mains soient *nettement vus de tous*, sur *la tête* de M. Sabatier. Le pied droit est tenu, comme précédemment, par M. Sabatier, et le gauche, par M. de Watteville.

Eusapia, les mains et les pieds tenus comme ci-dessus, prévient qu'elle va tirer la clé du bahut placé à sa gauche et *trop éloigné* d'elle pour que, sans se pencher très fortement, elle puisse l'atteindre, soit avec les mains, soit avec les pieds. D'ailleurs M. de Watteville est placé entre le médium et le bahut, si bien que le médium ne saurait atteindre le bahut qu'en passant à côté de M. de Watteville ou même en le poussant. En outre, la lumière est suffisante pour qu'on puisse voir nettement si Eusapia dirige un de ses membres vers le bahut. Aussitôt on entend grincer distinctement la clé dans la serrure; mais la clé, mal engagée, refuse de sortir. Eusapia prend d'une main le poignet gauche de M. Sabatier et, des doigts de l'autre main, lui entoure l'index. Elle produit autour de ce doigt des mouvements alternatifs de rotation auxquels correspondent des grincements synchrones de la clé tournant tantôt dans un sens, tantôt en sens contraire.

9 h. 45'. — Mme de Rochas entre dans la chaîne entre M. de Rochas et M. Sabatier. Le contrôle reste le même : le pied droit tenu par M. Sabatier, le gauche par M. de Watteville. Eusapia se frappe les mains devenues *libres*, *en l'air*, *au-dessus de la table*, ses mains sont vues de tous. Le fauteuil frappe des coups synchrones avec la mimique des mains. Elle frappe des mains, et le fauteuil accompagne fidèlement de ses bonds et de ses coups les mouvements des mains. Les mains sont bien *vues* de tous, les pieds sont bien tenus et même *vus* : le contrôle est déclaré excellent par tous les observateurs.

Eusapia, saisissant de ses *deux mains* la main de M. Sabatier qui est assis *à droite*, fait des gestes saccadés de va-et-vient, comme pour ouvrir la porte du bahut située *à gauche*, à un mètre de distance environ, et derrière M. de Watteville. Aussitôt la porte du bahut s'agite et produit des sons saccadés et tumultueux comme ceux d'une porte qu'on s'efforce d'ouvrir, mais qui résiste, la serrure n'étant pas ouverte.

A ce moment, M. de Watteville demande s'il n'y a pas lieu de dégager directement la clé du bahut, que les efforts d'Eusapia n'ont pu que faire tourner, sans l'ouvrir. Sur avis conforme des observateurs, M. de Watteville tourne la clé, ce qui rend libre la porte du bahut. Alors, sur un nouveau geste d'Eusapia, la porte s'ouvre. Eusapia, s'inclinant vers M. Sabatier, placé à sa *droite*, met *chacune* de ses mains sur la *joue correspondante* de M. Sabatier. Les pieds sont toujours bien tenus, le droit par M. Sabatier, le gauche par M. de Watteville. Eusapia frappe des *deux mains* en cadence les joues de M. Sabatier : la porte de l'armoire s'ouvre et se ferme alternativement en cadence. Un coup sur les joues l'ouvre, le coup suivant la ferme. Les mains sont parfaitement *vues et senties;* les mouvements de la porte sont également *vus* et entendus, car la porte vient frapper, en s'ouvrant contre la chaise de M. de Watteville, assis devant le bahut, entre le bahut et Eusapia, et en se fermant contre le bahut lui-même. Les mouvements de la porte sont proportionnés comme vivacité aux mouvements des mains. Après un certain nombre de coups ainsi portés, Eusapia pousse *vivement* la tête de M. Sabatier vers le bahut; la porte se ferme avec *violence.*

Avant que tous ces phénomènes se produisissent, Eusapia *les avait clairement annoncés;* aussi les observateurs sont-ils très en éveil, et le contrôle très rigoureusement observé. Les pieds sont tenus et *vus*, la tête l'est également, les mains sont senties et *vues* par M. Sabatier, et *vues* par tous les observateurs. Il fut, en outre, constaté, après la séance, qu'Eusapia, de la place où elle était, ne pouvait atteindre la porte et la clé du bahut avec les pieds. D'ailleurs, la présence de M. de Watteville entre elle et le bahut aurait fort contrarié des mouvements de cette sorte. Les mains appliquées sur les joues de M. Sabatier ne sauraient être mises en cause. En outre, il est bien constaté qu'il n'y a entre Eusapia et ce bahut ni lien, ni levier, ni les deux ficelles nécessaires pour produire ce mouvement alternatif, ni aucun moyen direct de transmission. D'ailleurs, on avait, au cours des expériences, changé de place et circulé entre Eusapia et

le bahut, ce qui aurait dérangé le truc, s'il avait existé. A aucun moment des expériences, Eusapia n'a été vue en situation ou en action pour placer des moyens matériels de communication entre elle et le bahut et sa clé. Il est bon de répéter que les expériences se faisaient à une lumière suffisante pour que les mouvements des personnes et des objets fussent *distinctement vus et constatés.*

L'impression laissée par cette séance sur les observateurs a été excellente, car elle s'est passée presque tout entière soit en pleine lumière, soit à une lumière suffisante pour qu'on pût suivre les mouvements d'Eusapia et des objets sur lesquels elle agissait. En effet, les mains d'Eusapia ont toujours été *vues directement* et *distinctement;* et il en est résulté que toute supercherie et tout soupçon de supercherie de cet ordre ont été supprimés et rendus impossibles. Néanmoins, le médium a agité parfois ses mains, et a cherché à les rapprocher et à exécuter des *mouvements semblables à ceux qui, dans la séance précédente, nous avaient fait penser à des manœuvres frauduleuses.*

Ces mouvements peuvent donner lieu à plusieurs explications différentes : ou bien ils pourraient être des tentatives de fraude ou de supercherie dont le médium a pris l'habitude et qu'il exécute aujourd'hui *inconsciemment,* alors même que les circonstances, la lumière par exemple, s'opposent à ce qu'il puisse en tirer profit ; ou bien ils ne seraient qu'une ruse du médium les exécutant en pleine lumière, sans but réalisable, pour endormir la méfiance des observateurs quand ils ont lieu dans l'obscurité et peuvent produire frauduleusement les phénomènes ; ou bien encore ce sont des mouvements innocents et sans but de fraude et de supercherie, que l'état de transe, de souffrance et d'effort provoque involontairement chez le médium, mouvements qui sont pour lui, comme un soulagement physiologique et non une tentative coupable.

La séance en question a eu encore un avantage signalé, c'est qu'elle a été remplie par des phénomènes très variés, portant sur des objets divers situés dans des directions très différentes autour du médium. Il est évident, en effet, que,

pour établir un truquage capable de les expliquer tous, il faudrait une combinaison de procédés très variés et une machinerie très compliquée et très multipliée qui eût bien difficilement échappé à l'attention très éveillée de la Commission.

Quant au seul fait qui ait été produit dans l'obscurité, c'est-à-dire l'apport du caillou de 500 grammes sur la table, la Commission fait expressément ses réserves, quoiqu'elle n'ait rien constaté de suspect, lui permettant d'incriminer une supercherie bien définie.

Trois suppositions sont possibles :

1° Ou bien le caillou a été caché sur elle par Eusapia, et a été habilement jeté par elle sur la table. Mais l'examen attentif d'Eusapia, fait par M[me] de Rochas, pendant qu'elle s'habillait, l'examen fait avant la séance par M. Sabatier par un palper très libre, n'ont rien révélé ; or un caillou gros comme le poing et pesant 500 grammmes n'est pas facile à dissimuler. Cependant cette dissimulation *est possible.* Reste encore néanmoins à expliquer comment Eusapia a pu saisir le caillou et le projeter sur la table sans que les personnes qui lui tenaient les mains s'en soient aperçues. Toutefois il faut insister sur ce point qu'Eusapia a exécuté des mouvements de tâtonnement avec la main tenue par M. de Rochas, et que l'obscurité complète a pu en masquer le but et les résultats grâce aux contorsions de la tête et du buste du médium, mais il est difficile de comprendre comment ces tâtonnements exécutés sur le bras droit de M. de Rochas, le plus éloigné du corps d'Eusapia, auraient pu permettre à celle-ci de saisir une grosse pierre dissimulée dans ses vêtements.

2° Ou bien le caillou a été apporté du dehors pendant l'expérience et en vertu d'une force propre d'Eusapia. La Commission ne nie rien à cet égard, mais elle attend que la possibilité d'un fait aussi extraordinaire soit mieux établie, pour se former une opinion.

3° Enfin, Eusapia pourrait avoir, dans la journée, apporté le caillou dans le salon, et l'avoir attiré sur la table par la puissance de ce même agent qui lui permettait de soulever les tables, les meubles, etc.

Ce serait peut-être là l'explication la plus rationnelle. Mais la Commission se borne à enregistrer le fait sans l'apprécier, attendant de nouvelles expériences pour sortir d'une réserve qu'elle croit sage et légitime.

Quant aux autres phénomènes, et particulièrement les mouvements imprimés à la table pendant que les mains d'Eusapia étaient plongées dans des verres remplis d'eau situés en dehors de tout contact avec la table, les faits relatifs à la clé et à l'ouverture du bahut, tous les observateurs présents les considèrent comme parfaitement authentiques, n'ayant pu découvrir ni imaginer aucune supercherie dans leur production.

D'ailleurs ces faits, qui semblent établir (en dehors de toute explication et de toute théorie) qu'Eusapia peut agir sur les corps matériels à distance et sans aucun contact, trouvent une confirmation nouvelle dans une série de faits qui se sont produits le même jour et dont le contrôle a été aussi *parfait* que puisse l'être le contrôle résultant de la *vue claire et directe* d'un fait expérimental. Voici le récit rigoureusement exact de ces faits, tel qu'il a été noté séance tenante.

5e SÉANCE, 28 SEPTEMBRE, A 6 HEURES DU SOIR

Sur la table du salon, de 1 mètre de longueur environ, lourde et bien calée, est placée, vers l'une des extrémités, une forte lampe à pétrole donnant une belle lumière et munie d'un abat-jour en mousseline blanche. La table est brillamment éclairée.

Il est 6 heures et demie environ. On va passer pour le dîner dans la salle à manger qui est à côté ; Eusapia est en état normal et non en transe.

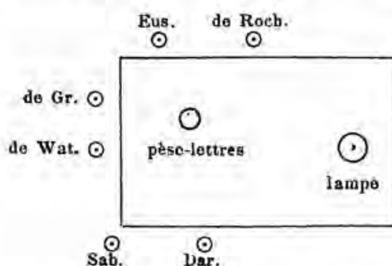
Sont présents : MM. de Rochas, Sabatier, Dariex, de Gramont, de Watteville, Mme et Mlle de Rochas.

M. de Gramont demande à Eusapia si elle se sent capable, dans cet état normal et en pleine lumière, d'agir par la simple imposition des mains sur un pèse-lettres à plateau et à bascule qu'il a dans sa valise de voyage. Eusapia répond qu'elle

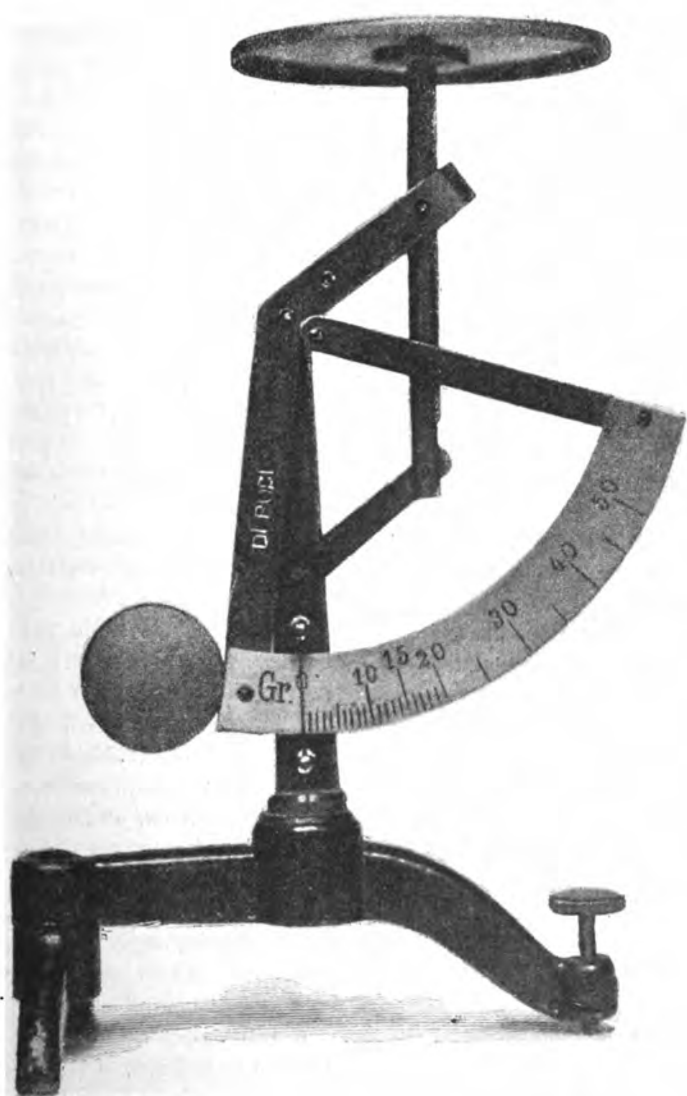
n'en sait rien, mais qu'elle est disposée à l'essayer. Les membres de la Commission expriment le désir qu'une semblable expérience soit faite *immédiatement*, car le contrôle en est extrêmement facile; son caractère improvisé ne permettrait pas de soupçonner la préparation préalable d'un artifice, et son succès ferait dans leur esprit disparaître bien des doutes. M. de Gramont va chercher son trébuchet à plateau, dans sa chambre, au 1er étage, et l'instrument est placé sur la table à 0m,60 de la lampe à pétrole, de manière que l'observation en soit très facile pour tous les observateurs. Le trébuchet est muni d'un plateau et d'un contrepoids placé à l'extrémité d'un levier coudé. Le mouvement d'une longue aiguille sur un cadran indique le poids correspondant au degré d'abaissement du plateau. La situation la plus abaissée du plateau correspond à un poids de 55 grammes placé sur le plateau.

Eusapia se met debout, près de l'extrémité de la table où est situé le trébuchet dont l'aiguille marque 0, puisqu'il n'y a aucun poids sur le plateau. MM. de Rochas, Sabatier, de Gramont et de Watteville se disposent autour de la table et portent leurs regards très attentifs sur le plateau et sur les mains d'Eusapia. Eusapia essaie d'abord, infructueusement, de le faire mouvoir en plaçant une seule main à quelques centimètres au-dessus du plateau. Réunissant alors en pointe les doigts de chacune des deux mains, elle place celles-ci l'une à droite, l'autre à gauche du plateau et concentre sa volonté sur ce point. L'extrémité des doigts de chacune des mains est distante de 3 *ou 4 centimètres au moins* des bords du plateau, et se trouve *absolument sans contact* avec ce dernier. Eusapia esquisse avec les mains quelques faibles mouvements de haut en bas. Au début, le plateau est immobile ; bientôt il oscille à plusieurs reprises de haut en bas synchroniquement avec les mains. Enfin, Eusapia ayant abaissé les mains, le plateau s'est abaissé à fond, c'est-à-dire jusqu'au point extrême de sa descente, et est ensuite remonté. Pendant ce temps le médium n'a fait aucun autre mouvement que celui des mains ; la table, solidement calée, n'a subi aucune espèce d'ébranlement.

Immédiatement après et dans les mêmes conditions d'éclairage, l'expérience est recommencée. Le Dr Dariex, qui n'a pas assisté à la première, est venu ajouter son contrôle à celui des quatre autres observateurs. Il vient se placer à droite de M. Sabatier, presque complètement en face du médium, de manière à constater très facilement les relations des deux mains avec le plateau. Eusapia placée à l'extrémité de la table, mais près d'un angle, ainsi que l'indique la figure, recommence son mouvement, et au bout de quelques instants, après qu'elle a demandé à être touchée sur les épaules par ses deux voisins, le colonel de Rochas à sa gauche et M. de Gramont à sa droite, le plateau du pèse-lettre s'abaisse à fond. Il est évident pour *tous* les observateurs, dont l'attention était très aiguisée et qui regardaient de très près les doigts du médium, qu'ils sont *toujours* restés à une distance d'au moins 3 *centimètres* du pèse-tettres.



L'*impromptu* de l'expérience, imprévue pour le médium, et pour les observateurs, serait déjà une raison pour exclure l'idée d'une tricherie *préparée* en vue du succès. Mais il est bon d'ajouter qu'avec un éclairage aussi parfait et une mise en scène si simple, le truquage eût été bien difficile. Les observateurs étaient groupés autour d'Eusapia; il y en avait dans tous les sens, et par conséquent le contrôle saisissait les rapports des doigts d'Eusapia et du pèse-lettres dans toutes les directions. Il eût fallu que le médium eût réuni ses deux mains par un fil très fin, ou par un cheveu ; mais, outre que la préparation de cette supercherie eût eu beaucoup de chances de ne pas échapper à l'attention de l'un des cinq observateurs réunis autour du médium, il faut ajouter qu'un cheveu *même très fin* se voyait fort bien avec un tel éclairage, ainsi que l'épreuve en a été faite par M. Dariex après l'expérience.


Gr.
0
10
15
20
30
40
50

D'ailleurs, *en présence des mêmes observateurs*, l'expérience a été reprise avec de nouveaux moyens de contrôle. Pour s'assurer des mouvements des mains et pour les maintenir à distance du pèse-lettres, M. Sabatier s'est placé derrière le médium et, passant les bras de chaque côté de sa taille, a saisi la main droite du médium avec sa main droite, et la main gauche du médium avec sa main gauche, les emprisonnant l'une et l'autre entre ses doigts et laissant seulement saillir un peu l'extrémité des doigts d'Eusapia, réunis en pointe. En outre, en se penchant légèrement sur le côté, il voyait très bien le pèse-lettres et les mains. Dans ces conditions, il a accompagné les mouvements des mains du médium et s'est assuré qu'elles se mouvaient bien dans des plans verticaux, sans obliquer vers le pèse-lettres et sans entrer en contact avec lui. Le pèse-lettres s'est de nouveau abaissé *à fond*, pour la troisième fois, et aucun des observateurs n'a pu apercevoir le moindre contact.

Enfin les observateurs s'étant dispersés, et Eusapia étant restée avec M. Sabatier, le colonel, Mme et Mlle de Rochas, l'expérience suivante a été faite.

Le pèse-lettres est placé à 0^{m},30 du bord de la table toujours aussi bien éclairée. M. Sabatier se place vis-à-vis, de manière à embrasser du regard le pèse-lettres et les deux mains d'Eusapia et à pouvoir apprécier exactement les distances entre ces trois objets. Sur la demande de M. Sabatier, Eusapia place ses deux mains ouvertes dans deux *plans verticaux parallèles*, des deux côtés du pèse-lettres, et fait des mouvements non plus dans le sens vertical, comme précédemment, mais dans une direction horizontale, comme pour imprimer au pèse-lettres un mouvement total de progression, Après un ou deux mouvements ainsi indiqués, le pèse-lettres, suivant le mouvement des mains, dont il est séparé de chaque côté par une distance de 5 à 6 centimètres, glisse sans secousses sur la table avec un mouvement d'abord *hésitant* et *lent*, mais qui s'est rapidement accéléré, et il va se projeter sur le sol, à quelque distance des pieds de la table. Le poids du pèse-lettres est de 125 grammes.

Ici se termine le récit de nos expériences, récit déjà bien long et difficile à lire.

Peut-être lui reprochera-t-on encore de n'avoir point décrit assez minutieusement toutes les circonstances dans lesquelles se sont produits les phénomènes; mais où s'arrêter et comment prévoir tous les détails jugés nécessaires par un esprit fertile en objections?

Les longues discussions sur le contrôle des pieds et des mains, auxquelles ont donné lieu les expériences de Milan, de Carqueiranne, de Varsovie et de Cambridge, n'ont certainement changé les opinions de personne, puisque, de part et d'autre, elles reposent sur des affirmations dont on ne saurait donner la preuve absolue.

De plus, nous n'avons point voulu modifier, à l'aide de souvenirs plus ou moins effacés (et l'on sait combien, en ces sortes de choses, ils s'effacent vite à cause de la rapide succession des faits), nos procès-verbaux qui sont, pour ainsi dire, les photographies des phénomènes où il y a nécessairement des parties en lumière, d'autres dans l'ombre. Pour des documents de cette nature on doit proscrire toute retouche après coup.

Ce sont, en effet, de simples documents que nous présentons au lecteur. Nous n'avons pas la prétention de n'avoir pu être trompés, et encore moins celle de porter un jugement définitif sur des questions aussi délicates et aussi complexes; mais nous devons déclarer que, malgré une attention très soutenue, malgré la connaissance des trucs supposés, jamais, dans les expérience de l'Agnélas, nous n'avons pris le médium en flagrant délit de tromperie, bien que nous ayons parfois remarqué et signalé des mouvements suspects.

Quant à nos conclusions, elles ressortent, dans chaque cas, de l'exposé même des faits. Leur concordance avec celles des nombreux et éminents expérimentateurs qui nous ont précédés, opérant avec des méthodes diverses et à l'aide d'appareils enregistreurs, pourra seule former l'opinion de la partie du public qui se donne la peine de chercher la vérité.

A. SABATIER, A. DE ROCHAS, A. DE GRAMONT, MAXWELL, X. DARIEX, C. DE WATTEVILLE.

VARIÉTÉS

UN CAS DE SOMMEIL PROVOQUÉ A DISTANCE

PAR E. BOIRAC,
Professeur de philosophie.

En septembre 1892, j'étais installé avec tous les miens, pour y passer les vacances, dans la petite ville d'Amélie-les-Bains.

On parlait beaucoup, cette année-là, dans le monde des baigneurs, des séances données au Casino par un jeune homme du pays qui se faisait appeler Dockman. J'eus la curiosité d'y assister. Le médium, âgé d'environ vingt ans, brun et sec, visiblement très nerveux, avait, paraît-il, trois ans auparavant, servi de sujet à un médecin de marine, et, à la suite de ces expériences, avait senti s'éveiller en lui la vocation de liseur de pensées. Tout le monde connaît ce genre de spectacle où un assistant réussit plus ou moins heureusement à transmettre sa volonté à un médium, sans paroles, sans gestes, et même sans contact, par un simple effort mental.

La pénétration du jeune montagnard me parut souvent mise en défaut, et lui-même m'avoua qu'il essayait de deviner à toute sorte d'indices les intentions de son conducteur. « Vous auriez besoin, lui dis-je en riant, de vous faire endormir à nouveau pour recouvrer votre ancienne lucidité ; si le cœur vous en dit, je suis tout prêt à vous rendre ce service. » Dockman parut surpris et quelque peu choqué de ma proposition : « C'est moi qui endors les gens, dit-il ; on ne m'endort plus. »

Pourtant, quelques jours plus tard, probablement pour complaire au maire de la ville qui semblait avoir le désir d'assister à une séance d'hypnotisme, Dockman consentit à se laisser faire. Donc un soir, vers dix heures, devant un cercle de quatre à cinq personnes, je lui saisis les pouces et le regardai fixement dans les yeux : au bout de quelques minutes, le voilà endormi, si toutefois on peut appeler sommeil l'état comateux, cataleptique, où il paraît plongé. Tout son corps est raidi ; ses mâchoires sont crochetées, et j'obtiens à grand'peine de brèves réponses à mes questions. Le réveil se produit avec une extrême lenteur. Un second sommeil présente les mêmes caractères, sauf que le réveil est plus prompt. Bref, le sujet ne semble guère intéressant, et je ne vois pas grand'chose à en tirer.

Le lendemain, selon mon habitude, je me rendis au Casino vers une heure de l'après-midi pour y prendre le café et assister à la répétition de la pièce qui devait être jouée le soir. Le petit théâtre, où les acteurs chantaient de vagues ritournelles, emplit le fond d'un jardin ombragé de grands arbres ; des tables, des sièges y attendent les consommateurs ; et, dominant la scène et le jardin, une longue terrasse reçoit, chaque jour, les habitués qui viennent y jouer leur partie de *manille*.

Je m'asseois sur la terrasse, et tout en dégustant le café qu'on vient de me servir, je laisse errer mes regards au-dessous de moi. Dockman est assis dans le jardin avec un ami qui parcourt un journal : il me tourne presque le dos et s'occupe à rouler une cigarette. Comment l'idée me vint-elle d'essayer l'expérience dont on va lire le récit? Je ne sais, mais enfin cette idée me vint, et de toutes les forces de ma volonté, je la mis immédiatement à exécution. Concentré, isolé dans cette seule pensée, regardant fixement dans la direction de Dockman, je lui ordonnai de cesser tout mouvement et de s'endormir. A aucun moment il ne parut s'apercevoir de mon regard, mais assez rapidement je vis ses gestes se ralentir, ses yeux devenir fixes. La cigarette inachevée entre les mains, il abaissa tout à coup ses paupières et resta immobile, pareil à une statue. Son ami lève la tête, l'aperçoit

én cet état, l'interpelle et n'obtient pas de réponse. Une chanteuse, assise à la table voisine, s'effraie, jette déjà des cris. Je me hâte de descendre, et, en quelques secondes, lui soufflant vivement sur les yeux, je réveille mon sujet improvisé qui ne semble même pas savoir ce qui vient de lui arriver.

J'avais tenté cette expérience à tout hasard, ne comptant nullement sur un succès, et j'étais moi-même stupéfait du résultat. Le lendemain, l'occasion s'offre à moi de la renouveler. J'arrive au Casino vers une heure et demie. Cette fois, Dockman était assis à la terrasse, seul, à une table, où il écrivait une lettre, courbé en deux, le nez presque sur son buvard. Ma table était à cinq ou six mètres de la sienne; entre lui et moi se trouvait un quadrille de joueurs de cartes. Je me concentrai de nouveau dans une tension nerveuse qui me faisait en quelque sorte vibrer de la tête aux pieds et j'ordonnai de toutes mes forces à Dockman, tout en le couvant des yeux, de cesser d'écrire et de s'endormir. L'action fut moins rapide que la veille. On eût dit que le sujet luttait contre ma volonté. Après une ou deux minutes, il donna des signes visibles de crispation : sa plume restait en suspens, comme s'il cherchait en vain les mots; il faisait avec la main le geste de quelqu'un qui écarte une influence obsédante; puis il déchira la lettre commencée et se mit à en écrire une autre; mais bientôt sa plume resta clouée sur le papier et il s'endormit dans cette position. Je m'approchai de lui avec plusieurs des assistants qui avaient interrompu leur jeu : tout son corps était contracturé, dur, comme un morceau de bois, on essaya inutilement de fléchir un de ses bras; il ne perdit sa raideur que sous l'action de mes passes. Quelques souffles sur les yeux amenèrent le réveil. Quand il eut repris l'usage de ses sens, Dockman me pria de ne plus renouveler ces expériences, il se plaignit d'avoir été très fatigué par celle de la veille. Il m'assura d'ailleurs s'être endormi les deux fois sans avoir eu le moindre soupçon que ce brusque sommeil lui fût envoyé par moi ni par personne.

E. Boirac.

IIIe CONGRÈS INTERNATIONAL
DE PSYCHOLOGIE

DEVANT ÊTRE TENU A MUNICH DU 4 AU 7 AOUT 1896

Comité de réception.

Président : Dr LIPPS, professeur à la Faculté de philosophie, Georgenstrasse, 18/1, Munich.

Secrétaire général : Dr Baron de SCHRENCK-NOTZING, Max-Josephstrasse, 2/1. Munich.

Trésorier : Ernst RETTER, secrétaire de la Compagnie d'assurances contre l'incendie, Adalbetstrasse, 6/3, Munich.

Membres du Comité . Dr GRASHEY, professeur à la Faculté de médecine, membre du Conseil de santé, directeur de la maison des aliénés, Auerfeldstrasse, 6/1, Munich ; — Dr RUDINGER, professeur à la Faculté de médecine, conservateur de l'Institut anatomique de l'État et membre de l'Académie des sciences Arcostrasse, 10/1, Munich ; Dr J. RANKE, professeur à la Faculté de philosophie et conservateur de la collection préhis torique de l'État, Ariennerstrasse, 25/3, Munich ; Dr GRAETZ, professeur de physique à l'Université, Arcisstrasse, 8/1, Munich ; Dr VON KERSCHENSTEINER, conseiller intime au ministère de l'intérieur, membre du conseil de santé, Kanalstrasse, 22/1, Munich ; Dr CORNELIUS, agrégé à l'Université, Herzog Rüdolfstrasse, 11/2, Munich ; Dr CREMER, agrégé à l'Université et assistant à l'Institut physiologique, Findlingstrasse, 10b/2, Munich ; Dr G. HIRTH, Luisenstrasse, 14/1, Munich ; Dr L. FOGT, Marsstrasse, 5/1, Munich ; Edmund PARISH, Georgenstrasse, 25/1, Munich ; Dr WEINMANN, Leopoldstrasse, 5, Munich ; C. KABISCH, secrétaire sténographe, Maistrasse, 50/1, Munich.

- *Comité exécutif* : Dr LIPPS, Dr DE SCHRENCK-NOTZING, RETTER, PARISH, Dr FOGT, Dr WEINMANN.

Comité international d'organisation.

I. *Président :* Dr Stumpf, professeur à la Faculté de philosophie à Berlin et membre de l'Académie des sciences, Berlin W., Nürnbergstrasse, 14.

II. *Président :* Dr Lipps, professeur à l'Université de Munich, Georgenstrasse, 18/1.

Secrétaire général : Dr Baron de Schrenck-Notzing, médecin, Munich, Max-Josephstrasse, 2/1.

Membres du Comité : Bain, professeur, Aberdeen, Scotland; Baldwin, professeur, Princeton, University New Jersey, U. S. A.; Bernheim, professeur à la Faculté de médecine, Nancy, France; Delboeuf, professeur, Liège, Belgique; Donaldson H., professeur, Chicago, Ill., U. S. A.; Ebbinghaus, professeur, Breslau, Allemagne; Ferrier (David), professeur, Cavendish Square, 34, London W. C., Angleterre; Fullerton, G. S., professeur, 116 Spruce Street, Philadelphia, Pa. U. S. A.; Stanley-Hall, professeur, Clark-University, Worcester, Mass., U. S. A.; Hitzig, professeur, Halle, Allemagne; James (William), professeur, Cambridge, Mass., 95, Irving Street, U. S. A.; Lehmann, professeur, Kopenhagen, Hagelsgade, 7, Danemark; Liégeois, professeur à la Faculté de droit, Nancy, France; Lightner-Witmer, professeur, University of Pennsylvania, Philadelphia, Pa. U. S. A.; Mendelssohn, professeur à la Faculté de médecine, Petersbourg, Moicka, 81, Russie; von Monakow, professeur à la Faculté de médecine, Zurich, Stadelhoferstr., 10, Suisse; Morselli, professeur à la Faculté de médecine, Gênes, Via Assarotti, 46, Italie; Myers F. W. H., Leckhampton House, Cambridge, Angleterre; Newbold, Dr., University of Pennsylvania, Philadelphia, Pa., U. S. A.; Preyer, professeur, Villa Panorama, Wiesbaden, Allemagne; Richet (Charles), professeur à la Faculté de médecine, rue de l'Université, 15, Paris, France; Schæfer, professeur, University College, Gower Street, London W. C., Angleterre; Sidgwick (Henry), professeur, Newnham College, Cambridge, Angleterre; Sully, professeur, Hampstead, N. W., East-Heath

Road, Londres, Angleterre; WARD, professeur, Selwyn Gardens, Cambridge, Angleterre.

Organisation.

L'ouverture du congrès aura lieu le mardi 4 août 1896, avant midi, dans la grande salle de l'Université.

Y pourront *prendre part* toutes personnes prenant intérêt à la propagation des connaissances psychologiques et désirant voir s'établir des relations personnelles entre les psychologues des différentes nations.

Les dames y seront admises avec mêmes droits que les hommes.

Relativement à l'*admission au congrès*, de même que pour toutes les lectures et discours à tenir, on est prié de remplir le formulaire ci-joint et de bien vouloir l'adresser avant l'ouverture du congrès au secrétariat. (Munich, Bavière, Max-Josephstr.)

Les personnes qui voudront *assister aux séances du congrès* sont priées de verser une cotisation de 20 francs, qui donnera droit à une carte d'admission pour toutes les séances du congrès : en même temps, elles recevront gratuitement le journal avec la liste des membres et un exemplaire des rapports officiels.

Cette carte servira également de quittance ainsi que de billet d'entrée aux fêtes diverses qui auront lieu en l'honneur des membres du congrès.

Le journal paraîtra en quatre numéros. Il est destiné à servir de guide et contiendra l'indication des logements, le programme des lectures et discours à tenir, les divertissements qui sont projetés, la liste des membres du congrès et enfin un aperçu des galeries et des curiosités de Munich.

Les langues admises pour les discussions sont : l'*allemand*, le *français*, l'*anglais* et l'*italien*. Les travaux du congrès se feront soit dans *les séances générales* soit dans *les séances de sections*. La répartition des sections dépendra des discours et des lectures projetées et se fera dans les diverses salles de l'Université.

La durée d'un rapport lu dans les sections est fixée à vingt

minutes au plus. Les membres qui voudront prendre part aux discussions sont priés de présenter un résumé de leur discours avant ou pendant les séances, pour faciliter la rédaction du rapport. Ils pourront se servir pour cela des formulaires mis à leur disposition.

En général on invite tous les savants, qui annonceront *des rapports pour le congrès*, à en envoyer préalablement, et avant son ouverture, *un extrait succinct*, ou table des matières, au secrétariat, dans la dimension d'une ou de deux pages imprimées. Ces extraits seront imprimés et distribués avant la séance à l'auditoire pour rendre plus facile la compréhension du rapport.

Quant aux *détails du programme des travaux*, les membres du comité local donneront volontiers tous les renseignements nécessaires, de même que pour les visites à faire dans les instituts et laboratoires scientifiquee.

Programme.

I. — PSYCHO-PHYSIOLOGIE

S'adresser pour les renseignements à MM. les professeurs RUDINGER et GRAETZ, Dr CREMER.

A) Anatomie et physiologie du cerveau et des organes des sens (bases physiologiques de la vie psychique).

Développement des centres nerveux. Localisations. Neurones. Voies de conduction. Structure du cerveau. Fonctions psychologiques des parties centrales ; actions réflexes et automatiques ; innervation, énergie spécifique des nerfs.

B) Psycho-physique. Rapports du physique et du psychique. Méthodologie psycho-physique. Loi de Fechner. Physiologie des sens (sensations musculaires et organiques, le toucher, l'ouïe, la vue, audition colorée). Effets psychiques de certaines substances, temps de réaction, mesure des réactions végétatives (respiration, pouls, fatigue des muscles).

II. — PSYCHOLOGIE DE L'INDIVIDU NORMAL

S'adresser pour les renseignements à MM. le professeur LIPPS, Dr CORNELIUS et Dr WEINMANN.

Buts. Méthodes. Observations et expériences. — Psychologie des sens, sensations et idées, mémoire. — Lois de l'association. — La conscience et l'inconscient, l'attention, l'habitude, l'attente, l'exercice. — L'espace objet de perception de la vue, du toucher, des autres sens, la conscience de l'étendue. Illusions géométriques et optiques, perception du temps.

La science de la connaissance. — Action de l'imagination. — Sentiments et sensation, les sentiments esthétiques, éthiques et logiques, les émotions et les lois de la sensatien. — Le système de la volonté, la conscience de la volonté, actions volontaires, mouvements expressifs, faits éthiques. — Conscience personnelle, développement de la personnalité, variétés individuelles.

L'hypnotisme. Suggestion, sommeil normal, rêves. — Automatisme psychique, importance des suggestions au point de vue judiciaire et pédagogique, psychologie pédagogique.

III. — PSYCHO-PATHOLOGIE

S'adresser pour les renseignements à MM. le professeur Dr Grashey, Dr de Schrenck-Notzing et M. Parish.

Importance de l'hérédité dans la psychopathologie ; données statistiques, la question de l'hérédité des qualités acquises, relations psychiques (transmissions corporelles et psychiques). Observations faites au sujet de la dégénération, dégénération et génie. — L'hérédité aux points de vue éthique et social.

Relations de la psychologie et du droit criminel.

Psycho-pathologie des sensations sexuelles.

Grandes névroses (hystérie, épilepsie).

Conscience alternante, contagion psychique, côté pathologique de l'hypnotisme, somnolence pathologique.

Psychothérapie, suggestions thérapeutiques, suggestion mentale, télépathie, transfert psychique, statistique internationale des hallucinations, idée obsédantes, aphasie, etc., etc.

IV. — PSYCHOLOGIE COMPARÉE

S'adresser pour les renseignsments à MM. le professeur Dr Ranke, Dr Hirth et Dr Fogt.

Statistique des faits psychologiques.

La vie psychique des enfants.

Les fonctions psychiques des animaux.

La psychologie des peuples et la psychologie anthropologique.

Études comparatives sur la linguistique et la graphologie au point de vue psychologique.

INFORMATIONS

Nous rappelons aux abonnés des *Annales des Sciences psychiques* connaissant la langue italienne que, grâce à un arrangement spécial avec MM. Ermacora et Finzi, nous pouvons leur procurer un abonnement à la Revista di studi psichici au prix réduit de 3 francs par an, somme qu'ils voudront bien faire parvenir à M. Alcan, éditeur des *Annales des Sciences psychiques*, 108, boulevard Saint-Germain, Paris.

Nous avons reçu :

Physical proofs of another life, given in letters to the Seybert Commission, by Francis J. Lippitt (Washington, D. C.; A. S. Witherbee and Co. publishers).

Automatic or Spirit Writing, with other psychic experiences, by *Sara* A. Underwood; published by Thomas G. Newmann, 147, South Western Avenue, Chicago, Ill.

L'Éditeur-Gérant : Félix Alcan.

DOCUMENTS ORIGINAUX

QUE DOIT-ON PENSER

DES

PHÉNOMÈNES MÉDIANIMIQUES D'EUSAPIA PALADINO?

PAR XAVIER DARIEX

Dans le dernier numéro des *Annales des sciences psychiques*, nous avons dû nous borner à la publication du rapport des expériences que la commission, réunie en Dauphiné, chez M. de Rochas, avait pu faire avec Eusapia. La place nous manquait pour traiter plus largement un sujet aussi complexe et surtout pour aborder la question délicate des séances frauduleuses.

Cette question, notre savant collaborateur M. Ochorowicz l'a traitée de main de maître, ainsi qu'on le verra dans le chapitre suivant. Nous nous bornerons donc à ne faire nous-même que quelques réflexions d'ordre général.

Lorsqu'on s'occupe d'expériences aussi complexes et aussi délicates que celles dont il s'agit, il faut, pour pouvoir faire œuvre utile, être déjà rompu à pareille expérimentation et faire entrer en ligne de compte les multiples facteurs qui sont en cause et, tout particulièrement, l'état psychique du sujet.

Un sujet n'est pas une chose simple, un objet matériel que l'on peut manier à son gré : c'est au contraire quelque chose de très compliqué. Il ne faut jamais perdre de vue qu'en psy-

chisme l'on ne dispose pas de la matière expérimentale comme en chimie, et que, pour obtenir tel ou tel phénomène de médumniité, il ne suffit pas de prendre tel sujet, comme il suffit, en chimie, de prendre tel acide et telle base pour obtenir tel sel et l'obtenir toujours.

Qui de nous est toujours maître de ses impressions et de ses facultés? Qui de nous peut à son gré se mettre dans tel état physique et tel état moral? Le compositeur de musique est-il maître de l'inspiration? Un poète fait-il toujours des vers d'égale valeur? Un homme de génie a-t-il toujours du génie? Or quoi de moins normal, de plus impressionnable et de plus variable qu'un sensitif, un médium, alors surtout qu'il se trouve hors de chezlui, en dehors de ses habitudes, et avec des étrangers qu'il ne connaît pas ou qu'il connaît à peine, qui seront ses juges et qui attendent de lui des phénomènes anormaux et rares dont la production n'est pas sous la dépendance constante et complète de sa volonté.

Un sensitif, placé dans de telles conditions, sera fatalement amené à simuler le phénomène qui ne se produit pas spontanément, ou à rehausser par supercherie, l'intensité d'un phénomène en partie véridique.

La simulation est assurément une chose fâcheuse et regrettable, qui jette la suspicion sur les expériences et les rend beaucoup plus difficiles et beaucoup moins à la portée de tous les investigateurs; mais ce n'est là qu'une difficulté qui ne doit pas arrêter et faire porter un jugement hâtif et sujet à erreur. Tous ceux qui ont beaucoup expérimenté et beaucoup manié ces sensitifs que l'on appelle médiums savent qu'ils se heurteront à chaque pas à la fraude consciente et inconsciente et que tous les médiums — ou presque tous — sont coutumiers de truquer; ils savent qu'il faut prendre son parti de cette regrettable faiblesse et que c'est à soi d'être assez expérimente et assez perspicace pour empêcher ou tout au moins pour dépister le truc et démêler quand même le vrai du faux.

Plus d'un, parmi ceux qui ont poursuivi avec persévérance l'expérimentation psychique, pourrait dire qu'il a été parfois énervé, agacé par l'attente du phénomène qui ne se produit

pas, et qu'il s'est senti comme l'envie de mettre un terme à cette attente en donnant lui-même le coup de pouce. Ceux-là peuvent se rendre compte que si, au lieu d'être des expérimentateurs consciencieux, toujours maîtres d'eux-mêmes, incapables de tromper et uniquement préoccupés de science et de vérité, ils étaient, au contraire, des impulsifs inconscients et suggestibles, dont l'amour-propre est en jeu et chez qui la probité scientifique n'est pas la première préoccupation, ils s'abandonneraient sans doute, et plus ou moins involontairement, à donner parfois le coup de pouce, c'est-à-dire à produire artificiellement le phénomène qui ne se produit plus naturellement.

Quant à Eusapia, si elle simule parfois, elle ne le fait qu'en trompant la surveillance des expérimentateurs et en échappant momentanément à leur contrôle; mais elle le fait sans autre artifice. Ses expériences ne sont pas machinées, et, à l'encontre des prestidigitateurs, elle ne porte sur elle aucun instrument dont elle se serve. Il est facile de s'en assurer car elle a l'habitude de se faire accompagner par une dame, lorsqu'elle va mettre les vêtements qu'elle porte pendant les séances, et non seulement elle donne ces vêtements à examiner, mais elle se déshabille volontiers complètement devant la personne qui l'accompagne.

D'autre part, elle expérimente autant qu'on veut avec les mêmes personnes devant lesquelles elle répète indéfiniment les mêmes expériences. Ce n'est pas ainsi que procèdent les prestidigitateurs.

Il est certain qu'Eusapia pourra aisément donner le change à des expérimentateurs novices et non prévenus, grâce à d'habiles tours de passe-passe qui permettent de substituer une main à l'autre ou un pied à l'autre, et de parvenir à faire croire aux deux expérimentateurs chargés de la contrôler, qu'ils tiennent chacun une main ou un pied, alors qu'en réalité ils tiennent la même main ou le même pied et que l'autre main ou l'autre pied s'est libéré pour produire artificiellement le phénomène; mais si ce manège peut passer inaperçu pendant une séance ou deux, même pour des expérimentateurs avisés, il ne tardera pas à être soupçonné; or, dès qu'il est

soupçonné, il n'est plus nécessaire d'être d'une grande habileté pour le découvrir.

Pendant les quatre jours qu'Eusapia a passés à Paris, avant de se rendre en Dauphiné, elle a donné deux séances aux personnes qui s'étaient chargées de s'occuper d'elle. La première séance a paru assez bonne; mais à la seconde, qui a été détestable et semblait être la continuation de la malheureuse série de Cambridge, la fraude a tenu la plus grande place, sinon toute la place, et mon collaborateur Marcel Mangin et moi, nous avons pu nous rendre compte combien il était facile de dépister toute substitution et même toute tentative de substitution d'une main ou d'un pied à l'autre. Le médium ne pouvait pas se libérer ou tenter de se libérer une main ou un pied sans que nous découvrissions aussitôt le fait; or nous n'en étions qu'à notre seconde séance avec Eusapia. Il est vrai que nous étions bien prévenus et connaissions les artifices grâce auxquels le médium pouvait simuler les phénomènes. Non seulement nous étions au courant de ce que M. Ch. Richet avait écrit, après les célèbres expériences de Milan, sur les moyens de simulation, mais nous connaissions le résultat des expériences qui venaient d'être faites en Angleterre et nous avions parcouru le compte rendu des séances de Cambridge, que M. F. W. H. Myers avait eu l'obligeance de me faire parvenir avant l'arrivée d'Eusapia en France.

Nous n'hésitons pas à dire que, pour des expérimentateurs exercés, rien n'est plus facile, avec Eusapia, que de surprendre le fraude dès qu'elle se produit et de se rendre compte si l'expérience est bonne, mauvaise ou douteuse. Ce qui est difficile, c'est de réaliser des expériences dans des conditions telles qu'il ne reste plus de place pour le doute. Pourtant ces bonnes expériences se réalisent quelquefois et — sauf à Cambridge où les expérimentateurs ont eu la malechance de ne voir que de la fraude pendant 20 séances, — presque tous les expérimentateurs qui ont pérsévéré dans leurs recherches ont été assez heureux pour en obtenir. M. Ochorowicz, au cours de son remarquable article, en cite plusieurs qui ont été réalisées à

Varsovie et à l'île Roubaud ; nous allons en rapporter quelques autres qui ne nous paraissent pas moins probantes. Après avoir eu tous ces documents sous les yeux, chacun pourra apprécier si, malgré la fraude qui intervient souvent, les phénomènes qui nous occupent ont été quelquefois observés dans des conditions assez rigoureuses pour éliminer toute possibilité de fraude et pour les faire considérer comme réels et non pas seulement comme le résultat unique d'habiles jongleries. On saura ce que l'on peut penser des phénomènes médianimiques attribués à Eusapia, qui ont donné lieu à des controverses qui ne sont pas encore closes.

Pour bien juger la cause il ne faut pas perdre de vue la proposition que voici : ces phénomènes sont-ils réels ou ne le sont-ils pas ? Toute la question est là.

Il importe peu, en effet, en ne se plaçant que sur le terrain de la vérité et à un point de vue scientifique, qu'Eusapia truque ou ne truque pas et que consciemment ou inconsciemment elle se livre à des tours plus ou moins habiles qui lui servent à étonner ou à contenter les curieux et les savants qui veulent se rendre compte de ses étranges facultés. Ce qui importe, c'est de savoir si cela est ou si cela n'est pas, et, pour que cela soit, il n'est point nécessaire que cela soit toujours et se produise toujours, pas plus qu'il n'est nécessaire que la lune se voile toutes les nuits pour prouver qu'elle est sujette à des éclipses.

Dans le rapport sur les expériences de l'Agnélas, la Commission a tenu à ne pas formuler de conclusions : elle a fait observer que le trop petit nombre de séances qu'elle avait pu avoir ne le lui permettait pas et elle s'est bornée à la relation scrupuleusement exacte des expériences. Il importe maintenant de compléter son œuvre par l'œuvre beaucoup plus importante des expérimentateurs qui l'ont précédée et c'est ce que nous allons essayer de faire en publiant le si important et si intéressant travail de M. Ochorowicz, et en exposant rapidement un certain nombre d'expériences qui nous paraissent tout particulièrement bonnes et à l'abri d'une sérieuse critique.

Nous ne tiendrons compte que des expériences qui, depuis

quatre ans ont été méthodiquement faites, avec Eusapia, par des expérimentateurs exercés et pouvant, à juste titre, être rangés parmi les plus compétents et les plus autorisés pour cet ordre de recherches délicates et pleines d'écueils.

Nous ne citerons que pour mémoire les expériences de Milan, qui eurent lieu en septembre 1892, et dont on trouvera la description complète dans le premier fascicule des *Annales des sciences psychiques* de 1893. Ces expériences ont eu le mérite d'ouvrir la voie aux investigations méthodiques, car toutes les possibilités de supercherie y ont été signalées et M. Ch. Richet y a longuement discuté la question de fraude par libération des mains. Dans le travail de M. Ochorowicz on lira les expériences faites à Varsovie à la fin de l'année 1893 et une partie des expériences faites à l'île Roubaud en 1894. Ces dernières expériences nous paraissent constituer la série la plus parfaite qui ait été réalisée avec Eusapia, du moins pendant ces quatre dernières années.

Une expérience tout à fait bonne et en quelque sorte irréprochable est celle qui consiste à ressentir très nettement le contact d'une main tout entière, — comme cela est décrit p. 21, dans le rapport de la Commission, — alors que le même expérimentateur tient lui-même les deux mains du médium. Cette expérience, nous ne l'avons pas réalisée à l'Agnélas, mais elle a été réalisée à l'île Roubaud[1].

Une fois entre autres, R... tient d'une main les deux mains d'Eusapia ; il lève son autre main en l'air, très haut, et cette main, qui est en l'air, est saisie vigoureusement par une main qui lui prend deux doigts, lui donne sur le dos de cette même main une tape assez forte, que tout le monde entend.

Ce n'est pas lui seulement qui a été ainsi touché par une main distincte alors qu'il tenait les deux mains.

Le 9 juillet O... est touché dans le dos par une main bien distincte, alors qu'il tenait les deux mains d'Eusapia.

Le 21 juillet Lodge, tenant les deux mains d'Eusapia, est touché distinctement par une main à l'épaule.

1. Cependant M. Richet estime qu'en une question si difficile, il lui est impossible de formuler une conclusion ferme. Il réserve *entièrement* son opinion et pense que de nouvelles expériences sont nécessaires (D.).

Le 26 juillet, pendant que R... tenait les deux mains d'Eusapia, il est touché par une grande main qui se promène sur sa tête.

Ce qui rend cette sorte d'expérience très instructive et absolument décisive, c'est qu'il faut admettre ou une hallucination tactile, ce qui paraît absurde, ou une mauvaise plaisanterie de la part d'un des assistants, ce qui est impossible à admettre : ou enfin — et c'est la conclusion à laquelle il faut bien se résigner en désespoir de cause — quelque chose comme la matérialisation d'une main analogue à une main vivante.

Le 1er juillet, O... tient les deux mains : R... est touché par une main. Le même jour, R... tient les deux mains ; O..., à genoux, tient les deux pieds, et celui-ci est touché à la tête par cinq doigts distincts.

Le 9 juillet, R... tient les deux mains ; O... est touché distinctement par une main (à deux reprises).

Le 25 juillet, Lodge tient les deux mains ; Myers est touché par une main.

Le 21 juillet, Lodge tient les deux mains. Myers est touché par une main qui lui presse le bras ; puis, quelque temps après, Lodge tenant toujours les deux mains, Myers sent une grosse main qui le frappe dans le dos.

Passons aux expériences de soulèvement d'une grosse table de $1^m,2$ de surface et de 1 mètre de côté, pesant 22 kilogrammes. Cette table est sans rebord. La hauteur des pieds est de $0^m,75$ centimètres. Les pieds sont terminés en pointe, de manière à rendre presque impossible le soulèvement par une pression exercée au-dessous de ces pieds pointus. On l'avait fait construire à Hyères, et, quand elle fut apportée dans l'île Roubaud, on pensa d'abord qu'Eusapia, même avec le secours de la force dite psychique, ne pourrait la soulever. Mais, le soir même, dans les conditions ordinaires, il y eut trois soulèvements complets de la table, qui pendant une ou deux secondes quitta complètement le sol.

L'expérience parut tout à fait décisive ; car, en maniant soi-même cette table, et en faisant durant plusieurs jours une série d'essais, on a pu constater qu'il n'y a que trois manières de soulever la table.

On peut soulever cette table de 22 kilogrammes :

A. En se penchant sur la table et en la prenant avec les deux mains portées en avant, à environ $0^m,50$ centimètres du côté où on est debout. Mais il faut déployer toute sa force.

B. En se plaçant sous la table et en la soulevant avec le dos.

C. En étant assis, en faisant une contre-pression avec les mains, et en allongeant une jambe, de manière à soulever la table avec une jambe allongée, le creux du jarret de cette jambe prenant son point d'appui sur le genou du côté opposé. C'est la méthode qui semblerait la plus commode, mais elle n'est possible que si l'on a de très grandes jambes et si l'on déploie beaucoup de force.

Eusapia a-t-elle pu, dans les conditions où la lévitation de cette table a été obtenue, opérer par l'un ou l'autre de ces procédés ?

Elle était debout, étroitement serrée entre les deux expérimentateurs ; l'un de ses voisins lui tenait une main appliquée à plat sur la table, et l'autre voisin lui tenait l'autre main *levée en l'air*, ou reposant sur la sienne.

Le fait d'être debout élimine complètement l'hypothèse C, puisqu'il faut, pour soulever ainsi la table, être assis. De l'hypothèse B, il ne peut être question. Quant à l'hypothèse A, elle n'est pas défendable ; par cette raison qu'Eusapia ne touchait la table que d'une main, et encore à plat sur la table, l'autre main étant entièrement tenue par les expérimentateurs.

Il est impossible avec une seule main de soulever une pareille table.

Reste la supposition des crochets, des cordes, des appareils ; eh bien ! il n'y a pas moyen d'admettre cette supercherie. Nulle trace d'érosion sur cette table, en bois mou, toute neuve. Même en supposant que l'on ait laissé Eusapia, contrôlée de près, et dont on ne lâchait pas les mains, se munir d'une corde et la passer sous la table, on ne voit pas comment avec cette corde elle aurait pu soulever, par le cou ou les épaules, cette lourde table. D'ailleurs, pour quiconque a assisté à cette expérience, l'idée d'une corde est tout à fait

invraisemblable. Mais il y a mieux; à moins de supposer à Eusapia la force de deux hommes très vigoureux, il y a une impossibilité matérielle à soulever par une corde une pareille table des quatre pieds, lorsqu'une seule main est légèrement appuyée sur la table.

Des photographies nombreuses (au magnésium) ont été prises, qui montrent la manière dont la table (il ne s'agit plus de la grosse table, mais d'une table plus légère, de 7 kilos) est soulevée. Il n'y a évidemment ni crochet, ni corde, ni appareil. La seule hypothèse, non pas vraisemblable, mais discutable, c'est qu'Eusapia met un de ses pieds sous un pied de la table, et, faisant contre-pression avec la main, obtient ainsi un soulèvement. Mais, dans nombre de photographies, cette hypothèse ne peut être admise; par exemple lorsque la table est soulevée quand Eusapia se tient par le côté large, ou encore lorsque l'on applique la main sur les deux genoux qu'on maintient immobiles, ou encore lorsque Eusapia est debout. En tout cas avec la grande table de 22 kilos cela est impossible, et c'est ce qui doit faire considérer comme ayant une valeur prépondérante l'expérience faite avec cette lourde table.

Ce ne sont là que les principales expériences, celles qui sont le plus communes; il en est quantité d'autres presque absolument inexplicables par l'hypothèse de la prestidigitation. Par exemple, en présence de M. et de Mme Sidgwick, en demi-lumière, les deux mains d'Eusapia étant bien tenues et vues sur la table; la tête et la bouche étant tenues par un des assistants; les deux pieds tenus par un autre assistant qui était par terre; à diverses reprises, l'on a entendu frapper des notes sur un piano voisin. Ou bien encore un objet volumineux (un melon) pesant 7^{kg}200, placé sur une chaise derrière Eusapia, se trouve doucement apporté sur la table, et, sur cette même table, soulevé à diverses reprises, pendant que les deux mains sont tenues par la même personne; — ou encore, en demi-lumière, alors que les pieds sont dans un appareil électrique qui fonctionne très régulièrement, les deux mains étant vues de tout le monde et levées en l'air, en même temps qu'elles sont tenues, un harmonium placé à terre joue

non pas des airs, mais des notes séparées, et l'on entend comme la pression des doigts sur les touches. Ou encore, un appareil électrique étant adapté à une balance romaine, de manière à donner une assez vive lumière dès que la balance est remuée (un poids de plus de 8 kilos est nécessaire pour faire mouvoir la balance), on obtient le mouvement de la bascule sans rien voir d'anormal; les pieds et les mains étant d'ailleurs tenus comme d'habitude. Ou encore, — et c'est peut-être le phénomène le plus surprenant, au milieu de toutes ces choses étranges, — à travers les vêtements, une marque de crayon est faite sur la chemise de l'un des expérimentateurs et, ce qui est plus extraordinaire encore, sur une page blanche, le doigt de l'un d'eux, parfaitement propre, trace cinq fois de suite, en pleine lumière, des marques de crayon.

A propos des expériences de l'île Roubaud nous citerons encore le passage suivant, extrait d'une lettre que le profes- O. Lodge écrivait à la Société des recherches psychiques de Londres, quelque temps après les séances frauduleuses de Cambridge.

Lorsque je pense au fait de la clé de la porte, à la quantité de lumière qui pénétrait par la fenêtre, à la durée du bruit, durée telle que M. Ochorowicz, assis dehors sous la vérandah, demanda qui le faisait et, apprenant que c'était *John*, posa plusieurs fois la question: « Avec quoi? » tandis que nous avions pendant tout ce temps les yeux attentivement fixés sur l'espace libre qui séparait Eusapia de la porte : lorsque je me rappelle en outre l'arrivée de la clé sur la table, son retour à la porte, sa seconde arrivée sur la table, je considère comme absurdement impossible de supposer qu'Eusapia eût un bras ou une jambe étendue vers la poignée de la porte pendant tout ce temps sans que nous nous en aperçussions. Lorsque je pense encore au remontage du chalet à musique, qui pendait du plafond, tandis qu'Eusapia s'appuyait sur moi à une distance de ce meuble qui dépassait de beaucoup son atteinte normale ; lorsque je me rappelle la chaise qui se mouvait sous la lumière de la lune, le gonflement du rideau, gonflement qui n'était pas celui qu'eût produit une corde tirée, mais qui paraissait dû à la présence d'un corps matériel solide derrière le rideau, lorsque je pense encore à l'encrier qui était repoussé à une distance gra-

duellement croissante, je ne puis voir aucune ressemblance entre les misérables séances frauduleuses de Cambridge et les manifestations de l'île Roubaud.

Parmi les expériences de l'Agnélas nous signalerons, comme méritant d'attirer particulièrement l'attention et comme ayant une grande valeur, celles qui ont eu lieu pendant la seconde partie de la sixième séance (voy. p. 42), alors que les mains étaient non seulement tenues, *mais vues*, et que le contrôle était exercé en même temps par le toucher et par la vue, tandis que l'action à distance s'exerçait sur des objets assez éloignés du médium pour être hors de son atteinte directe. Nous signalerons surtout celle du pèse-lettres (voy. p. 50). Elle est — et de beaucoup — celle qui nous a donné le plus de satisfaction.

Celle-là se passait en pleine lumière, à 60 centimètres d'une bonne lampe, et sous les rayons scrutateurs de dix prunelles très attentives. Nous avons beaucoup cherché la manière dont cette expérience, *renouvelée à plusieurs reprises*, aurait pu être simulée. Nous n'avons pas trouvé. Il ne faut pas penser au contact même des doigts du médium : nous étions cinq à bien regarder et nous les aurions vus; d'ailleurs le même phénomène s'est reproduit alors que tous les doigts d'Eusapia étaient serrés et emprisonnés par ceux de M. Sabatier. Il ne faut pas penser à un cheveu : après la séance, aussitôt qu'Eusapia et les autres personnes ont été dans la salle à manger, resté seul dans le salon, avec le même pèse-lettres et la même lumière à la même place, nous avons arraché un de nos cheveux qui sont fins et assez longs ; le cheveu, tendu avec les doigts par ses extrémités, sur le plateau du pèse-lettres, résiste et fait baisser à fond l'instrument, mais il est nettement visible et ne peut être employé sans être immédiatement découvert. Peut-on penser à une épingle ou une aiguille qu'Eusapia tiendrait dissimulée entre ses doigts et ferait prestement saillir pour accrocher le pèse-lettres? Cette épingle ou cette aiguille serait visible, puisqu'un cheveu est visible; d'autre part l'expérience — il ne faut pas l'oublier — s'est réalisée alors que M. Sabatier tenait les mains d'Eusapia

entre ses mains et rendait ainsi impossible l'exécution de cette manœuvre. Un fil de cocon permettrait-il le truc? Nous avons prié un filateur de nos amis, M. P. Francezon, de nous envoyer des cocons et des fils de soie : les fils à plusieurs brins, capables de faire baisser le pèse-lettres, sont aussi visibles qu'un de nos cheveux, même après qu'ils ont été teints en noir; les fils simples d'un cocon ne supportent pas plus de 7 ou 8 grammes, et le pèse-lettres, de la force de 55 grammes, s'abaissait à fond; de plus ces simples fils sont encore visibles sous un pareil éclairage. Enfin, si l'on pense à un objet quelconque dissimulé par Eusapia, il faut considérer que ses mains étaient devant nous, très bien éclairées, et que plusieurs expérimentateurs, notamment M. Sabatier, les ont touchées et examinées. Vraiment, pour cette expérience, nous ne voyons pas où l'on pourrait aller chercher le truc.

Le rapport est resté intentionnellement muet sur le phénomène de l'écriture directe, que plusieurs d'entre nous ont pu cependant constater. La raison de ce silence est que ce phénomène s'est passé en dehors des séances et qu'il n'a pas paru présenter à tous les observateurs des garanties suffisantes pour le consigner dans nos procès-verbaux. Pourtant, comme il a déjà été plusieurs fois observé par les investigateurs qui nous ont précédés dans les expériences avec Eusapia, il faut en tenir compte et nous allons le relater en quelques mots.

En pleine lumière, par exemple à table, dans la salle à manger — quelquefois même en plein jour — Eusapia faisait, avec sa main, un signe vers l'un de nous, comme le simulacre d'une raie, et disait : « Regardez sur votre manchette — ou sur votre col — j'ai écrit sur votre manchette. » Et en effet l'on trouvait sur la manchette ou sur le col une ou plusieurs petites raies, analogues à celles que l'on peut faire avec un crayon. Plusieurs fois nos collègues, dont le linge avait été ainsi marqué, ont cru pouvoir affirmer que leurs manchettes étaient vierges de ces raies avant le geste d'Eusapia. Une fois même, il arriva au médium de prendre la main de M. de Watteville et de la mouvoir au-dessus d'une feuille de papier

blanc; sur la première feuille il n'y eut aucune trace, mais Eusapia dit de tourner les pages et, sur le cinquième ou le sixième feuillet, M. de Watteville trouva en effet des traces d'écriture.

A titre documentaire, il ne sera peut-être pas inutile de dire, en tant qu'aperçu psychologique, qu'à la seconde séance de Paris — la séance frauduleuse — nous avions passé, M. Mangin et moi, une demi-heure dans la salle des expériences, avant le commencement de la séance, et que nous avions changé de place. Cela avait-il pu mettre Eusapia en défiance et contrarier sa médianimité en agissant sur son état psychique. Nous ne le savons pas et ne croyons pas pouvoir en décider; mais nous devons faire remarquer qu'à l'Agnélas, quand Eusapia fut bien assurée qu'il n'y avait en nous aucun parti pris, aucune hostilité, mais seulement le désir de faire impartialement et aussi rigoureusement que possible des expériences, elle nous dit qu'à Paris nous lui avions paru changé et n'avoir pas les mêmes dispositions pour la seconde séance que pour la première. Nous croyons n'en avoir rien laissé paraître, mais au fond il y avait plus de doute dans notre esprit : le jour précédent, dans l'intervalle des deux séances, nous avions lu, avec M. Mangin, les notes reçues d'Angleterre, et M. Mangin, qui bientôt après la première séance, avait, réflexions faites, trouvé défectueux certains de ses contrôles déclarés bons séance tenante, devenait de plus en plus sceptique, trouvant son contrôle d'autant plus insuffisant qu'il le passait davantage en revue. Notre scepticisme marchait forcément de pair avec le sien, puisque le contrôle était mixte et qu'à aucun moment aucun de nous n'avait à lui seul exercé le contrôle complet du médium. Peut-être y avait-il là un effet de suggestion mentale inconsciente — comme l'admet M. Ochorovvicz — capable de pousser le médium à produire les phénomènes frauduleusement. Toujours est-il qu'il semble ressortir de l'ensemble de nos expériences qu'Eusapia nous a donné des phénomènes d'autant plus purs qu'elle a été mieux familiarisée avec nous et a eu en nous plus de confiance.

Pour nous résumer, nous dirons que si l'on envisage l'ensemble des expériences faites seulement depuis quatre ans avec Eusapia, il en ressort nettement que des phénomènes véridiques se mêlent à des phénomènes frauduleux et que tout esprit impartial, qui veut bien prendre la peine d'examiner consciencieusement la question, doit — sans pouvoir peut-être encore aller jusqu'à une conviction absolue — les considérer comme réels.

Nous demanderions assurément, pour croire, moins de preuves qu'il n'en existe déjà, si ces phénomènes nous paraissaient moins extraordinaires, moins surnaturels. Mais qu'est-ce que le surnaturel, sinon l'inexpliqué? Le tonnerre est-il surnaturel depuis Franklin? Est-il surnaturel aujourd'hui de converser de Paris à Marseille? Tout aussi naturels nous paraîtront les phénomènes psychiques quand ils auront eu leurs Franklin et leurs Graham Bell.

XAVIER DARIEX.

LA QUESTION DE LA FRAUDE

DANS LES

EXPÉRIENCES AVEC EUSAPIA PALADINO

PAR J. OCHOROWICZ

I. — BONNES ET MAUVAISES SÉANCES

Les expérimentateurs de Cambridge sont arrivés à cette conclusion unanime que « tout était fraude, depuis le commencement jusqu'à la fin » dans les *vingt séances* avec Eusapia Paladino.

Il est certain que cette nouvelle, propagée par la presse anglaise et continentale, souvent avec force détails fictifs, aurait pour effet d'arrêter l'étude, à peine commencée, des phénomènes médianiques, et de décourager une grande partie de ceux qui ont été sur le point de l'aborder, si on la laissait passer sans commentaires, d'autant plus que le compte rendu complet des deux plus longues séries d'expériences, celles de Varsovie (1893) et celles de l'île Roubaud (1894), n'a pas encore été publié, et que le protocole de Milan (1892) ne fait pas mention de la fraude.

Ayant pris part aux expériences de Varsovie et de l'île Roubaud, sans compter quelques séances préparatoires de Rome (1893), et ayant spécialement étudié la question de la fraude dans les phénomènes médianiques, je me propose de

1. Nous donnons cet article d'après les bonnes feuilles d'un livre fort intéressant — actuellement sous presse — que notre collaborateur M. de Rochas fait paraître à Paris, chez Chamuel, rue de Savoie, 5, sous le titre : *L'extériorisation de la motricité.*

commenter le résultat négatif de Cambridge à l'aide des données acquises par les expérimentations précédentes.

Et d'abord entendons-nous sur le point capital : les expérimentateurs de Cambridge parlent d'une *découverte*. M. F. W. H. Myers a eu l'extrême obligeance de me faire parvenir les principaux protocoles, dont quelques extraits seulement ont été publiés dans le *Journal* de la S. P. R. du mois de novembre. Je les ai lus avec une grande attention, j'y avais trouvé plusieurs faits intéressants, mais pas une découverte. Et je commence à croire que les expérimentateurs de Cambridge n'ont eu connaissance ni de semblables découvertes de M. Torelli en 1892 à Milan, ni des observations et des discussions détaillées avec M. Bronislas Reichman à Varsovie (1893-1894), qui contiennent tout, absolument tout ce qui a été « découvert » à Cambridge, depuis la substitution des mains et des pieds, jusqu'au petit appareil « avec une préparation phosphorescente » dont parle encore M. le Dr Hodgson. Avec cette différence toutefois qu'à Cambridge on ne conteste pas la *supposition* du docteur, sans chercher à la vérifier, tandis qu'à Varsovie, M. Reichman s'est donné au moins la peine de fouiller le médium consciencieusement et qu'il put constater ainsi l'absence de l'appareil.

Donc pas de découverte. Si découverte il y a, elle est *toute inconsciente,* et nous la préciserons plus loin.

Maintenant, passons aux séances. Déjà dans ma réponse au Dr Hodgson (*Journal of the S. P. R.*, mars et avril 1895) j'avais mentionné qu'avec E. P., à côté de bonnes séances, on en a de mauvaises, c'est-à-dire de plus ou moins frauduleuses.

Voici un relevé de nos séances à Carqueiranne, où l'on peut suivre ces variations.

A. *Une mauvaise séance.*

(La XXIIIe dans l'île Roubaud, le 4 août 1894.)

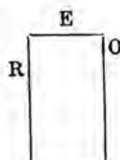
Depuis plusieurs jours le médium est visiblement épuisé. Les trois dernières séances ont été faibles et en grande partie frauduleuses. Le scepticisme nous gagne de plus en plus, *mais nous cachons nos sentiments devant E. P.* Ce soir, elle est

de mauvaise humeur et boude M. Richet (elle a envoyé ce matin une corbeille de fruits à la fille du gardien de l'île, sans autorisation du maître de la maison, qui lui a fait une petite observation à ce sujet). Sur mon admonition, elle va ôter son corset, et revient vêtue d'une camisole blanche, contrairement aux prescriptions de « John »[1] qui n'aime que la couleur noire. — Nous sommes plus que jamais sur nos gardes et notre méfiance réagit visiblement sur le médium. — Ayant remarqué, qu'en prenant une chaise pour elle-même, elle choisissait toujours celle qui avait le dos ouvert, ce qui permettait d'allonger le bras en arrière, je lui donne une autre chaise qui a le dos plein : elle l'accepte sans protester.

Nous formons la chaîne et presque instantanément E. P. entre en transe.

La lumière est tout à fait suffisante.

John commence par se plaindre que deux assistants (nous étions seuls, M. Richet et moi), ne lui donnent pas assez de force : « *Poco forza ! Poco forza !* » répète-t-il à tout instant.



Quelques minutes après, je remarque un gonflement de la robe de E. P. à gauche ; je me penche pour mieux l'observer ; je romps la chaîne avec R., je transmets la main gauche du médium à ma main gauche et j'allonge mon bras droit jusqu'au bord inférieur de sa robe. Presque immédiatement, *je suis touché* près du plancher et à travers la robe, *comme par un doigt*. En ce moment j'ai *vu* bien distinctement ses *deux* pieds sous la table, reposant séparément sur nos deux pieds éloignés. Je reste attentif dans la même position et je dis exprès pour calmer le médium, qui pleurnichait par moments :

— Ne la fatiguons pas ; laissons à John la liberté de faire ce qu'il peut.

A ces paroles, *je suis touché* de nouveau, trois fois de suite, *comme par une main*, toujours à travers sa robe. Cet attouchement, dans le langage de John, signifiait *Oui* et répondait

1. Toutes les fois qu'on rencontrera le nom de John dans cet article, il est bien entendu qu'il désigne tout simplement *un état psychique spécial du médium*. J. O.

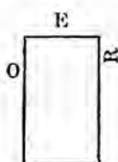
à mes paroles. Si c'était une main, elle était molle et sans consistance.

Après cet intéressant intermède, E. P. nous engage à vérifier les positions et nous demande si nous serions satisfaits d'un soulèvement de la table, dans ces conditions, c'est-à-dire avec les mains placées sur la table comme au commencement de la séance. Nous répondons affirmativement.

Alors la table, sous la pression automatique de ses mains, se penche un peu à droite et à gauche, puis s'élève latéralement du côté de E. P.

A ce moment, je vois et je sens près de mon mollet droit, quelque chose, à travers sa robe, se rapprocher du pied gauche de la table : on dirait une main impuissante, qui cherche à saisir ce pied et à soulever la table. Mais elle réussit seulement à la maintenir latéralement à quelques centimètres du plancher sans pouvoir effectuer un soulèvement c'est-à-dire avec lévitation de deux autres pieds de la table.

C'est alors que le pied gauche du médium, qui jusqu'à ce moment était resté appuyé contre mon pied droit, s'échappe, va dans la direction du pied gauche un peu soulevé, comme pour se mettre dessous, et en même temps, le talon du pied droit du médium (contrôlé par R.) remplace la pression exercée tout à l'heure sur mon pied droit par le pied gauche du médium. Je fais un mouvement avec mon pied droit, pour indiquer que le pied gauche du médium n'y est plus et pour le suivre; immédiatement ce dernier retourne à sa place, et la lévitation promise *n'a pas eu lieu.*



John demande qu'on diminue la lumière. Nous cédons et nous changeons de place.

Comme la lumière est maintenant très faible, et comme il y a eu un relâchement momentané du contrôle, par suite du changement de place, E. demande elle-même que j'examine ses poches et ses vêtements. Dans ce but, elle se lève, et se tient debout. Je l'examine attentivement et je ne trouve rien de suspect, mais, je remarque qu'en s'asseyant après la visite, E. P. (toujours en transe) *à l'aide d'un mouvement brusque de son coude droit, rapproche l'éventail* qui se trou-

vait sur l'autre table d'à côté. *Je la laisse faire sans rien dire.* Quelques secondes après, elle allonge dans cette direction sa main droite, avec la mienne, qui la tenait 3/4[1], et alors je sens parfaitement qu'avec les bouts de ses doigts, restés libres, *elle prend l'éventail et le jette sur notre table.*

C'était un « apport », exécuté d'une façon naïvement impudente. *Je ne dis rien et la fraude continue.*

M. R. est touché au flanc, « comme par un pied, » et il remarque en même temps que le pied gauche du médium l'avait quitté.

Une échelle double placée en arrière et à gauche du médium s'ébranle et frappe le parquet. Je remarque qu'à ce moment, nous avons eu tous les deux un seul pied (le droit) du médium. L'autre retourne après le phénomène.

— *Je suis touché à l'épaule droite*, dit R., *par quelque chose de gros.* Étant assis vis-à-vis de la fenêtre, je vois presque, ou du moins je sens que c'est fait avec la tête du médium, qui s'est abaissée dans cette direction.

Quelques minutes après, R. dit que *quelqu'un entoure sa main droite d'un cordon.* Il avait en ce moment les deux mains du médium, à savoir : sa main gauche tout entière et la paume de sa main droite, dont je tenais le poignet ; par conséquent les doigts de la main droite restaient libres. Or, en tenant le poignet j'ai senti les mouvements des tendons, correspondants à l'action de l'enroulement. *Ce n'était pas une preuve de la fraude*, car les mouvements sympathiques accompagnent souvent, sinon toujours, le phénomène pur ; mais, en tout cas, c'était suspect.

Je communique mes impressions à R. et E. P. devine ma pensée. Jusqu'à ce moment elle paraissait insensible à nos doutes. Maintenant elle s'en émeut ; elle se fâche, déclare qu'elle ne fera plus rien et jette le cordon par terre.

Nous lui déclarons carrément que tout était fraude, et alors elle s'anime, devient plus sensible aux objections, plus ambitieuse, plus maîtresse d'elle-même, et nous obtenons

1. Il fut entendu entre nous de désigner le genre de contrôle d'une main ou d'un pied, par fractions : 3/4 signifiait : je tiens le poignet et la paume de la main, mais pas les bouts des doigts.

quelques phénomènes corrects. On dirait que l'excitation avait éveillé son attention et ses forces sommeillantes, comme le fouet excite un cheval paresseux.

Avant la séance et à l'insu du médium, M. Richet a mis sur une chaise, derrière le dos de E. et derrière le rideau, huit pièces de cinq francs, empilées l'une sur l'autre. Chacune portait la marque d'une année différente et elles étaient placées dans l'ordre de leur ancienneté.

La transe devient plus profonde. E. souffre et se tord en s'exclamant :

— *Io prendero ! Io prendero !...* et puis avec colère : « *Non posso prenderle !...*

Enfin, toujours surveillée avec un soin spécial, et tenue tout entière entre nos bras (sauf la tête), elle pousse un cri — et *une pièce de 5 francs*, celle du sommet de la colonne *tombe sur notre table.*

Quoique la tête (la bouche) du médium ne paraisse pas devoir être incriminée, nous recommençons en exigeant encore le contact de la tête. Elle applique son front contre mon front, je lui tiens d'une main sa main droite tout entière, en sentant tout son avant-bras depuis le coude jusqu'au bout des doigts ; avec l'autre main j'embrasse ses deux genoux réunis, avec le pied je touche sa jambe droite, depuis le genou jusqu'au bout des doigts, R. contrôlant de la même façon tout le côté gauche. Dans ces conditions *une seconde pièce de 5 francs est transportée et tombe sur notre table.*

On recommence.

Nous faisons d'abord un examen attentif des mains et des poches du médium, à partir de l'épaule jusqu'aux doigts ; moi du bras droit, R. de tous les deux, et tenant *chacun* les *deux* mains du médium avec nos *deux* mains, nous allongeons ses bras, réunis comme pour prier, au-dessus de sa tête et aussi haut que possible.

Dans ces conditions *une troisième pièce de 5 francs est passée en l'air.* Elle était chaude.

Encore deux autres pièces ont été transportées d'une façon semblable, toujours dans l'ordre des années. Puis E., à l'aide d'un mouvement vif de sa main gauche, tenue par M. Richet

à distance, fait tomber par terre les pièces de monnaie qui restaient sur la chaise. Mais elle est visiblement au bout de ses forces, et je conseille d'interrompre la séance, qui dura une heure et demie.

Avant de finir, John demande que je fasse à E. « une suggestion mentale » d'être calme, moins fière, de mieux se gouverner et d'oublier ses ressentiments. C'est ce que j'ai fait en lui posant les mains sur la tête.

En se réveillant elle est amicale avec R., puis s'étonne elle-même de ce changement ; enfin elle oublie tout, et la suggestion se réalise entièrement.

Malgré quelques bonnes expériences — au commencement et à la fin — tout le reste était faux ; et comme la série dure déjà depuis plus d'une semaine, je note dans mon journal :

« Je suis tellement ébranlé par la fréquence de la fraude dans ces derniers temps, que je commence à douter de tout ; j'ai grandement besoin d'une épreuve vraiment irréprochable pour me débarrasser du scepticisme qui m'obsède. »

Je crois que tel fut aussi en ce moment le sentiment de M. Richet.

Est-ce à cause de la courte durée de la séance, ou bien parce qu'elle fut en grande partie frauduleuse ? Nous ne sommes pas fatigués du tout.

B. Une bonne séance.

(La xxiv[e] dans l'île, le 6 août 1894.)

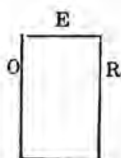
Beau temps. E. P., très bien disposée à la suite de deux journées de repos et de distractions[1]. M. Bellier devait rester

1. *Le 5 août*, nous avions laissé E. en repos, et afin de la distraire R... lui avait donné 10 francs pour ses plaisirs. Elle va à Hyères, ou une fête doit avoir lieu. Elle en revient tout émerveillée, et ne se lasse pas de nous raconter les menus détails enfantins de la salle de danse, où elle a eu grand succès.

Le 6 août. Nous avons pris l'habitude d'aller tous les jours, de bonne heure, dans une barque, pêcher à la ligne. Il était défendu à E. P. de faire partie de ces excursions à cause des vagues qu'elle ne pouvait supporter. Mais, ce matin, comme la mer était assez calme et qu'il m'importait de bien disposer E. P. envers nous, je conseillai de la prendre (*lors-*

avec nous, mais, au dernier moment, on décide qu'il ira se placer derrière la fenêtre, sous la véranda, pour prendre les notes. J'en suis content, parce que, s'il était avec nous, j'aurais pu croire que c'était le nombre d'assistants qui produisit le changement favorable. Sans cela il est clair que, cette fois-là du moins, la cause en a été toute subjective. — E. P. est habillée *totalement en blanc*, ce qui permet de la distinguer, même dans l'obscurité relative. — Nous avons profité de son absence, et nous avons construit un appareil spécial pour la production instantanée d'une assez vive *lumière électrique*, que nous plaçons derrière le rideau. L'arrangement était tel que le moindre mouvement d'une bascule romaine suffisait pour donner passage au courant électrique, entre un aimant et son armature, en allumant la lampe, *qui ne s'éteignait plus*. De cette façon, la production de la lumière non seulement accompagnait le phénomène, mais par sa durée, permettait de vérifier les positions. *E. P. n'a pas connaissance de cet arrangement*. — Je lui donne pour s'asseoir la même chaise en bois (avec le dos plein) qu'elle accepte ; mais une fois en transe, John demande qu'on la change, « car *il faut que le corps du médium soit aussi découvert que possible.* » — Il ne proteste pas contre la robe blanche.

9 h. 53. — E. P. s'assied à 10 ou 15 centimètres du rideau et pose ses pieds dans un appareil de contrôle.



C'est une cage à double fond élastique, séparée en deux compartiments par une cloison solide, qui dépasse sensiblement les bords, pour empêcher toute communication mécanique entre les deux moitiés de la cage et les deux pédales. Les deux pieds (déchaussés) s'enfoncent séparément chacun dans la cage. Chaque pédale est en communication électrique avec le fond de la cage et, à l'aide des fils bien isolés, avec une sonnerie placée à distance.

qu'elle s'ennuyait les séances étaient toujours mauvaises). La joie de pouvoir nous accompagner la rendit tellement réfractaire qu'elle supporta très bien les balancements de la barque — et elle resta toute la journée reconnaissante et gaie. R. lui pardonna ses petits excès, pour ne pas la froisser, et c'est le soir qu'eut lieu la séance.

Une assez grande pression sur les pédales est nécessaire pour fermer le courant en dérivation, et alors la sonnerie reste muette ; mais dès qu'on essaie d'enlever les deux, ou un seul des pieds enfermés dans la cage, la sonnerie donne l'alarme et ne cesse de sonner qu'au moment où le pied revient à sa place. Avec une certaine habitude des bruits des pédales et de la sonnette, nous sommes en mesure de suivre avec l'oreille les mouvements des pieds du médium. Le contrôle du toucher complète, de temps en temps, les indications de l'appareil.

Les mains du médium sont tenues *par les poignets;* c'est un moyen bien simple, et dans beaucoup de cas, très commode, parce qu'il empêche toute substitution des mains et en même temps donne une liberté relative au médium. En tenant fermement les poignets et en touchant légèrement les coudes avec les coudes, on se rend compte de tous les mouvements du médium, sans l'irriter aux moments d'hyperesthésie, qui se manifestent surtout sur la partie dorsale des mains et des doigts.

Une lampe à pétrole, recouverte d'une grande feuille de papier blanc, éclaire la chambre.

L'unique porte est fermée à clef et, à travers la fente de la fenêtre, on entend M. Bellier préparer ses ustensiles de secrétaire. On vérifie l'appareil des pieds, qui marche bien.

A 9 h. 57, c'est-à-dire après 4 minutes d'attente, la table se penche à droite et à gauche, sous une pression mécanique (mais certainement inconsciente) des mains du médium qui sont bien visibles. Ce sont les « salutations de John ». La table salue d'abord M. Richet en se penchant à droite, ensuite moi en se penchant à gauche, et enfin le médium en se penchant vers E. P.

9 h. 59. — Nous disons que, pour ce soir, nous ne voulons pas diriger les expériences, laissant John libre de faire ce qu'il veut — tout en remarquant que nous avons préparé quelque chose derrière le rideau, pouvant servir aux manifestations.

10 h. — Vérification de l'appareil de contrôle pour les pieds.

10 h. 2. — La table remue légèrement. Nous soulevons nos mains avec celles du médium, et la table remue toujours

sans contact. Les pieds sont dans la cage et ne touchent pas non plus la table. Mais, pour en être sûr, R. contrôle les genoux avec son genou et sa main restée libre, *car nous ne faisons pas de chaîne.*

10 h. 3. — *Deux nouveaux mouvements de la table sans contact.* — Tout est visible. *La table se soulève latéralement du côté de E. et reste suspendue en l'air.* On vérifie qu'il n'y a pas de *contact ni avec les mains, ni avec les pieds, ni avec la robe du médium.*

Balancements de la table soulevée latéralement. Les pieds du médium enfermés dans la cage, la sonnerie reste muette; les deux genoux rapprochés, tenus d'une main par R.; les mains visibles.

E. P. prend la main droite d'O. et simule un mouvement d'attraction en l'air : *la table se rapproche.* Mêmes conditions vérifiées : d'ailleurs on voit bien tout.

L'expérience des mouvements et des soulèvements de la table est répétée encore au *moins une dizaine de fois*, toujours en lumière et toujours avec constatation, par tous les moyens possibles, que *personne ne touche la table.*

10 h. 10. — La lumière est presque éteinte. L'appareil des pieds est vérifié et fonctionne bien.

10 h. 12. — Comme les bras du médium (toujours tenus en l'air séparément) se redressent en avant, on s'attend à un transport d'objets et on redouble d'attention. *Chaque main est visitée par les deux contrôleurs et bien tenue, tout entière, depuis le coude jusqu'au bout des doigts.*

Dans ces conditions, *un gros maillet en bois*, pesant plusieurs livres, *tombe sur la table.*

Le maillet se trouvait sur la grande table d'à côté, à droite du médium et à une distance de $0^{m},60$ de sa chaise. On vérifie après coup, que, malgré les balancements de notre table, la distance qui les séparait n'a pas été sensiblement modifiée. M. Richet dicte à son secrétaire : « Avant que le maillet arrive, nous avons rigoureusement contrôlé les mains, les avant-bras, etc. Dans toute cette expérience les mains ont été admirablement tenues; et cela sans effort. »

Jusqu'à ce moment E. P. se trouvait dans un état de transe superficielle, qui s'était déclarée graduellement et insensible-

ment. La vraie transe profonde n'a commencé qu'au moment où E. P. appliqua sa tête sur mon front et posa sa main sur la tête de R. Nous la reconnaissons au changement de sa voix et à une certaine faiblesse de tout son corps.

A aucun moment jusqu'ici nous n'avons fait la chaîne; par conséquent, nous avons toujours eu une main libre, pour le contrôle complémentaire. (La chaîne n'est nécessaire qu'avec les personnes nouvelles ou au moment des phénomènes exceptionnellement difficiles; ce qui est encore relatif, car à Varsovie nous avons eu par exemple une lévitation du médium au milieu de la chambre, sans chaîne, et nous étions seulement deux : M. Matuszewski et moi.)

10 h. 20. — E. essaye de diriger ses efforts du côté du rideau, c'est-à-dire par derrière. Elle nous demande la permission de *toucher le rideau,* ce qu'elle fait sans que sa main ait été quittée par nous. C'est encore une habitude du médium qui prête aux soupçons : avant de produire un mouvement à distance, elle touche l'endroit en question, tantôt pour mesurer les distances, tantôt pour « magnétiser » l'objet, que sa main dynamique (la main de John) doit prendre.

Il est évident que c'est sa main droite qui doit être en jeu, car *elle essaie de la libérer autant que possible.* Tout à l'heure, avec sa main droite, elle tenait complètement la main gauche de M. Richet, maintenant elle ne lui donne que *l'index* qu'il tient bien, mais le reste des doigts est libre. Cela ne nous inquiète pas outre mesure, car je tiens, moi, sa main gauche tout entière, jusqu'au bout des doigts.

Cependant, craignant que le phénomène ne se manifeste dans des conditions suspectes, après l'attouchement du rideau qui pouvait mettre en jeu une ficelle ou quelque chose de semblable, je me lève et passe entre le rideau et le médium. Pendant ce temps, R. tient les deux mains.

10 h. 24. — Je reprends ma place. R. n'a pas quitté les deux mains, « sauf peut-être l'une d'elles pour une seconde. »

Ce doute provoque un nouvel examen et nous constatons qu'il n'y a rien de suspect sur E. P., rien sur la table, et que l'appareil des pieds fonctionne bien.

10 h. 26. — E. P. porte sa main droite (qui tient la main

gauche de R.) très haut et latéralementi, R. constate qu'il n'y a rien dans cette main — et, quelques secondes après, *il reçoit le manche d'un marteau*, le côté de fer du côté du buffet, comme si quelqu'un le tenait par le fer, et plaçait le manche en bois dans la main de R. — Cette main de R. tournait la face palmaire du côté du buffet, tandis que les doigts de la main droite du médium reposaient sur la face dorsale. — Pendant ce temps la main gauche de E. P. restait éloignée ; elle reposait tantôt sur le cou de O., tantôt sur la table, tenue par O. (Avant la séance le marteau se trouvait sur la grande table, à droite, à côté du maillet.) Ensuite, R. sent fort nettement et longtemps (6") *le contact de gros doigts;* on dirait de la même main qui lui avait passé le marteau. Mais ce phénomène ne nous paraît pas bien probant, car en ce moment O. tenait la main gauche de E. P. non loin de là, sans avoir l'extrémité des doigts. Il se peut donc que ce fussent ces doigts (quoique R. ait cru le contraire) qui ont touché la main de R.

10 h. 34. — E. P. applique la main gauche de O. sur le côté gauche de sa tête, qu'elle dit être un peu malade. (C'était une preuve que le phénomène n'aura pas lieu bientôt; car alors John ne permet pas d'appliquer la main sur cet endroit. Au moment des phénomènes intenses cette partie de la tête souffre beaucoup chez E. A. et, en approchant la main, on y sent un souffle froid, « soffio freddô, » très net. C'est seulement dans les intervalles des manifestations que John permet d'appliquer la main d'un magnétiseur « pour calmer la douleur ».)

10 h. 37. — E. P. parle à R. et à O. et raconte une suggestion mentale que O. lui a faite et qu'elle a comprise. (C'était exact, il s'agissait d'ordonner à E. P., malgré ses serments de ne le point faire, d'aller déjeuner à la cuisine.) » John explique qu'il est en bonne disposition aujourd'hui parce que E. P. elle-même est bien disposée, etc. Il annonce que lorsque M. et Mme Sidgwick arriveront, les expériences réussiront bien et qu'il « changera le type de sa fille ». (Il voulait dire qu'elle ne se comporterait plus comme une enfant gâtée, mais qu'elle serait sérieuse, avec les apparences d'une grande dame, — ce qu'on n'a pas remarqué d'ailleurs). Cependant, il faut ajouter

que, *durant les séances*, E. P. fut remarquablement sérieuse et calme.

10 h. 44. — Vérification de l'appareil.

10 h. 47. — E. P. relève un peu sa robe. (Encore une mesure suspecte, qui annonce toujours l'action médianique des pieds. Seulement, il ne s'ensuit pas nécessairement que c'est son vrai pied qui sera employé.) R. a parcouru tout le bras droit de E. pour voir s'il ne cache pas quelque chose. Les deux mains sont bien tenues séparément.

E. P. gémit, fait quelques efforts de contraction musculaires (vérification de l'appareil des pieds)... La chaîne est faite. O. *est touché au flanc*, et immédiatement après il vérifie que le pied gauche du médium, qui seul pouvait être incriminé, est resté à sa place et que l'appareil du contrôle marche bien.

10 h. 54. — R. tenant bien la main droite et la tête, O. séparément la main gauche et les deux pieds *la lampe électrique derrière le rideau s'allume et nous entendons le choc de la balance qui avait occasionné ce phénomène.*

Vu l'importance de cette manifestation, qui nous a paru excellente, je dois exactement indiquer les conditions : R. tenait la main droite de E. P. éloignée du centre, à bout de bras et abaissée, le front de E. P. appuyait sur son front avec force, et au moment du phénomène même avec violence. Quant à moi, je transmis la main gauche de E. P. à ma main gauche, en l'embrassant, sur la table, par une pleine poignée de main; tandis qu'avec ma main droite, restée libre, j'ai ramassé la robe de E. P. derrière ses mollets, de façon que les *deux* talons et les *deux* genoux réunis restaient *enveloppés dans les plis de la robe, et serrés entre les doigts de ma main.* Tout ceci sans compter la cage de contrôle pour les pieds, qui restait toujours. La chaise de E. P. n'a pas bougé; son front n'a pas quitté le front de R. et les deux mains, sûrement éloignées l'une de l'autre, l'une sur la table, l'autre abaissée, ont été tenues *entièrement*.

Je serais curieux de savoir dans quel sens M. le D. Hodgson aurait suggestionné ses collègues de Cambridge, devant une semblable expérience ?... Malheureusement, il est cer-

tain qu'avec son système il n'aura jamais d'expérience décisive. La force développée ainsi à distance et derrière le rideau correspondait à 800 grammes. La lampe ne cessant pas de brûler, nous étions en mesure de bien vérifier les positions.

Dans une expérience semblable, à Varsovie, où l'appareil employé a été plus simple et plus petit, il fut possible de mesurer exactement les distances. Il s'agissait d'appuyer sur un bouton, soulevé par un ressort dur, pour allumer la lampe. L'appareil était placé également derrière le rideau, mais par terre. Tout se passait non dans l'obscurité, mais en demi-lumière très suffisante, une lampe à pétrole couverte d'un grand abat-jour placée par terre à côté du rideau. Le ressort du bouton fut abaissé, et la lampe électrique allumée. Distance du bouton à la ceinture de E. P. : 1^{m},16 ; au bout de son pied droit qu'on aurait pu songer à incriminer, 1^{m},32. En lâchant le médium, en le penchant convenablement et en tirant son pied aussi loin que possible, on arrivait aux environs du bouton, *mais il manquait encore* 38 *centimètres pour pouvoir l'atteindre*. S'est-on donné la peine à Cambridge, en incriminant continuellement les mains et les pieds, de mesurer les distances et la longueur des membres du médium ? On n'a même pas vérifié si c'était vraiment elle qui touchait. Les expérimentateurs se contentaient de constater qu'elle avait libéré sa main ou son pied. Or, il ne faut pas oublier que E. P. est petite, quoique assez grasse : sa taille ne dépasse pas 1^{m},55 ; la longeur de ses jambes est de 85 centimètres, celle de son bras 63, et celle de son pied. 22. — (L'arrangement de l'île Roubaud présentait sur celui de Varsovie l'avantage de laisser la lampe allumée, tandis qu'à Varsovie elle s'éteignait avec la cessation de la pression.)

Il était intéressant pour nous de savoir comment John s'y prendrait pour *éteindre la lumière*. Il aurait fallu pour cela arracher une petite plaque en fer doux, collée à son aimant. Nous avons entendu la plaque claquer à plusieurs reprises ; mais comme l'attraction était forte, la distance très petite, et que la plaque, étant mobile et suspendue par son milieu, s'attachait à l'aimant d'un côté lorsqu'on l'arrachait de l'autre,

John finit par reconnaître son incapacité; il tenait cependant à nous donner des preuves de sa force :

11 h. 3 — *R. est touché légèrement à travers le rideau* comme pour attirer l'attention; *le rideau s'entr'ouvre et brave la lumière.* E. P. est tenue entièrement, et d'ailleurs elle est bien visible, puisque la lampe électrique brûle toujours.

11 h. 5. — Mêmes conditions. De nouveau, sans que la chaise de E. P. remue, *le rideau est écarté.*

11 h. 8. — R. tient E. P. tout entière : les deux pieds, les deux mains et la tête; de plus O. tient le côté gauche. *John diminue la lumière en fermant le rideau.*

11 h. 10. — E. P. dit qu'elle voit les pièces de 5 francs sur la balance, *par terre.* C'est là, toutefois, un curieux exemple de vision sans le secours des yeux, car nous avions placé les pièces à son insu dans un coin obscur du rideau[1].

Dans les intervalles de cette séance, John nous expliqua encore pourquoi elle a particulièrement bien réussi : c'est que « à déjeuner, il a fait copieusement manger sa fille (son médium) pour qu'elle ne mange plus rien avant la séance ». Et, en effet, j'ai remarqué que toutes les séances faites après le dîner, et même après avoir seulement donné à boire au médium, ont été toujours médiocres et fatigantes. E. P. est si peu raisonnable que, tout en le sachant, elle n'y fait pas attention.

1. J'ai fait avec E. P. plusieurs expériences à Varsovie de vision des lettres et des nombres, les yeux bandés et dans l'obscurité. Elle était alors *hypnotisée* par moi. Ces expériences ont pour la plupart réussi. La suggestion mentale fut dans beaucoup de cas éliminée. Il est évident, pour quiconque se rend compte de l'ensemble des séances ordinaires de E. P. que, même en les considérant comme entièrement frauduleuses, il faut lui reconnaître une assez étrange et certes « anormale » faculté de voir dans l'obscurité. Si la moitié de tours d'adresse que lui reproche le Dr Hodgson est vraie, il reste acquis que E. P. voit, et voit très bien dans l'obscurité. On n'a pas réfléchi là-dessus à Cambridge, comme du reste sur beaucoup d'autres points. Je me hâte d'ajouter que E. P. est loin de posséder cette faculté à son état normal; elle n'apparaît chez elle que dans la transe et prend deux formes différentes : 1° d'une simple hyperesthésie visuelle, et 2° une hyperesthésie tactile, qui rend par moment sa *peau* sensible à l'action de la lumière. Les traces de cette faculté étrange peuvent être retrouvées chez E. P. après la plupart des séances. Il suffit de lui couvrir les yeux et de jeter un rayon de lumière sur sa peau pour l'exciter, quelquefois même avec signe de douleur. J. O.

Cette séance ne dura que 1 h. 30. John était prêt à continuer, mais nous avons interrompu exprès, sachant que *les séances plus longues sont toujours préjudiciables à la valeur des phénomènes*. L'épuisement se reflète, sinon immédiatement, du moins dans la suite. Je ne sais pas combien de temps ont duré en moyenne les séances de Cambridge; mais dans l'unique qui est racontée, en détail, je trouve les dates de 6 h. 30 jusqu'à 9 h. 8. Il est vrai qne dans l'île Roubaud nous nous sommes permis de prolonger quelquefois les séances (surtout pendant les séjours des membres de la S. P. R.); mais alors, ou bien nous avons donné au médium un repos de deux jours avant et après, ou bien je l'endormais hypnotiquement pour plusieurs heures de suite. A Varsovie je la laissais souvent dormir *jusqu'au lendemain soir*. C'est à ce prix seulement qu'elle a pu conserver ses forces.

Comme toujours, après une bonne séance, E. P. resta sur sa chaise, abattue, presque paralysée[1].

M. Richet, voulant lui faire respirer l'air frais, la prit, en tenant ses deux mains dans la sienne, la droite, et la conduisit dehors sous la véranda. Pendant que nous traversions l'antichambre, je marchais derrière eux en observant le médium. Tout à coup *une pierre fut lancée par-dessus nos têtes* rebondit sur le couvercle d'une corbeille et tomba par terre. Je suis sûr qu'à ce moment elle n'a fait aucun mouvement suspect. M. Richet tenait les deux mains et il n'y avait personne dans la maison.

C. Une séance d'imitation.

(Le 7 août 1894.)

Le lendemain nous laissons E. P. en repos. Elle va se coucher de bonne heure, dans sa chambre au premier, et nous restons en bas, en discutant la question de la fraude. M. Bellier,

1. Sa force musculaire, qui est normalement d'environ 20 kilos à droite et 25 à gauche, et qui pendant la séance « avec l'aide de John » augmente considérablement, retombe immédiatement après presque à 0, pour se reconstituer graduellement au bout d'un quart d'heure ou d'une demi-heure.

qui nous écoute, est étonné de nous entendre parler froidement de la *fraude* (il l'aurait été encore davantage s'il avait su qu'elle n'a été « découverte » qu'un an après par M. Hodgson), tout en admettant la réalité des phénomènes, et il émet des doutes quant à la possibilité de produire frauduleusement des manifestations aussi éclatantes que celles dont il était question tout à l'heure. Je lui réponds que *tout dépend des conditions*, et que je considère moi-même notre dernière séance comme correcte, ce qui n'empêche pas que la précédente ait été en grande partie frauduleuse. Et comme M. B. devait prendre part à nos séances suivantes, pour augmenter le nombre, insuffisant d'après John, de deux assistants, je lui propose de l'initier afin de le rendre plus apte à nous aider, et nous arrangeons une séance d'imitation, dans laquelle je joue le rôle du médium ; M. B. est contrôleur à gauche et R. à droite.

Je commence par une lévitation de la table en demi-lumière. Après avoir exécuté une substitution des pieds, que M. B. ne remarque pas et que R. tolère en souriant, je bascule la table par une pression latérale à droite, je glisse mon pied libéré sous son pied gauche et, avec l'aide d'une contre-pression de la main gauche par-dessus la table, la lévitation est faite.

En frappant quatre « coups intimes » d'abord avec les bouts des doigts, en les glissant insensiblement sur le bois (non verni) de la table, et ensuite plus fort en frappant avec mon pied libre — je demande « *meno luce* ». Dans l'obscurité, je m'empare d'abord du marteau, que je tiens entre mes dents ; avec mon pied libre je touche M. B. au flanc trois fois de suite, et, après avoir bien fait sentir aux contrôleurs qu'ils ont chacun une main différente, je laisse tomber le marteau sur la table. Enfin, connaissant bien l'arrangement derrière le rideau, (après avoir manipulé la table pour me rapprocher un peu de ce côté), à l'aide de mon pied libre, je secoue la balance et j'allume la lampe électrique...

En ce moment, un bruit formidable, provenant du premier étage, nous effraye tous les trois. C'était, dans le silence de la nuit, comme si quelqu'un frappait avec colère des coups de poing sur l'une des portes du premier.

Nous montons précipitamment, nous entrons dans la

chambre de E. P. et nous la voyons dormir paisiblement dans son lit. Elle remue cependant un peu, se tourne vers nous et prononce de sa voix de transe :

— *Sono io*.... (c'est moi, John).

Puis elle semble se réveiller ; mais elle passe seulement à l'état de somnambulisme ordinaire, et nous prie de lui laisser une bougie allumée, « parce qu'elle a peur. »

Dans ce nouvel état il n'y a plus de John, et elle ne se rappelle rien.

Le lendemain, elle ne garde aucun souvenir, ni du tapage nocturne, ni de ses propres paroles.

Était-ce un phénomène médianique pur, ou bien est-ce elle-même, qui, dans l'état de noctambulisme, avait frappé à la porte de sa chambre, et s'était cachée ensuite dans son lit, avant que nous eussions le temps d'arriver?... A-t-elle réellement ressenti par télépathie le choc moral de raillerie dans notre séance d'imitation, ou était-ce un simple jeu du hasard ?...

Penchant plutôt vers cette dernière alternative, nous n'avons pas trop insisté pour élucider la question.

A Varsovie nous avons eu plusieurs faits spontanés de ce genre, dont quelques-uns bien observés, et j'en donnerai un exemple en parlant de la fraude inconsciente.

Puisque le lecteur sait maintenant ce que nous appelons une mauvaise séance, une bonne séance et une simple imitation, nous pouvons entrer dans le fond de la question.

II. — LES DEUX MÉDIANISMES ET LES SOURCES DE LA FRAUDE

Les expérimentateurs de Cambridge n'admettent dans leur rapport que deux alternatives : le *vrai phénomène* et la *fraude consciente*.

C'est simple — et pour les gens du monde, c'est suffisant. Mais, dans une assemblée scientifique, on devrait savoir que la chose est beaucoup plus compliquée.

Devant cette négligence tout à fait inattendue des savants

de Cambridge, le lecteur me permettra de préciser un peu quelques notions fondamentales.

Dans le vaste champ des phénomènes dits spirites, il faut distinguer les catégories suivantes :

a) Fraude consciente à la Williams (1).	
b) Fraude inconsciente : à l'état de veille ; à l'état de transe :	Médianisme d'ordre inférieur.
c) Fraude partielle, automatique	Médianisme d'ordre supérieur.
d) Le phénomène pur.	

Les rapporteurs de Cambridge n'ont trouvé chez E. P. que la première catégorie. Moi je prétends, au contraire, que (du moins jusqu'ici) on a trouvé chez E. P. toutes les autres, sauf la première. Entrons un peu dans les détails.

a) La fraude consciente n'appartient pas à la science. Elle est généralement facile à constater, quand il ne s'agit pas d'une représentation publique observée de loin. Une bonne fouille avant et après la séance, l'élimination des compères et une surveillance active des mouvements du prestidigitateur, avec connaissanee des trucs professionnels, suffisent. Dans les cas simples (sans appareils), elle peut cependant être confondue avec la fraude inconsciente.

b) La fraude inconsciente peut-elle être aussi rusée que la simulation préméditée? Pourquoi pas? Même davantage. M. E. V. Hartmann n'a-t-il pas dit : « L'inconscient ne se trompe pas? » Et réellement, la précision, l'adresse, la prévoyance même des actions instinctives sont en général plus parfaites que celles des actions conscientes.

En prétendant que E. P. triche sciemment, a-t-on donné une preuve quelconque de cette accusation?

Aucune. Dans les déclarations publiées par le *Journal of the S.P.R.* (octobre et novembre 1895), je ne trouve en fait de preuves que l'observation suivante :

« La fraude a été employée aussi bien en dehors de la transe que dans la transe, *vraie ou simulée*, et elle fut appli-

1. Voyez *Annales des sciences psychiques* de 1894, n° 6, p. 333.

quée avec tant *d'adresse* que la pauvre femme a dû la pratiquer longtemps et soigneusement. »

Les expérimentateurs ne savent même pas si la transe était vraie ou fausse, ce qui n'est pas étonnant, puisqu'ils n'ont fait aucune étude médicale du médium, et, si je ne me trompe, il n'y avait parmi eux personne ayant l'habitude des divers états hypnotiques. Mais puisqu'ils admettent la possibilité de la transe vraie, ils devraient s'apercevoir qu'il est illogique de supposer la fraude *consciente* en état de *transe!*

La fraude inconsciente a ceci de particulier qu'elle ne laisse aucun souvenir à l'état normal. A-t-on essayé, à Cambridge, de vérifier si E. B. garde après les séances un souvenir quelconque des phénomènes? Non, n'est-ce pas? Eh bien, ce ne serait pas encore une preuve de préméditation, car le médium peut se souvenir des *effets* produits et ne pas se souvenir des mouvements inconscients qui en furent la *cause.* Lorsque plusieurs personnes se mettent autour d'une table et ont la patience d'attendre la fatigue de leurs mains, posées dessus, avec l'idée fixe d'obtenir un mouvement du meuble, elles finiront toujours par avoir quelques mouvements, sinon une danse complète de la table, en raison des contractions involontaires et inconscientes de leurs muscles. Les assistants vont s'accuser réciproquement de fraude, et il se peut que tous soient de bonne foi. Dans l'expérience du pendule magique, c'est le sujet qui s'abuse lui-même, en croyant que le pendule marche tout seul [1].

Dans les expériences si intéressantes de *cumberlandisme* ou divination apparente des pensées ce n'est pas le magicien qui nous trompe. Il devine l'endroit où la personne a caché l'objet, tout simplement d'après les indications inconscientes de nos muscles. C'est la personne qui pense à l'objet caché, quelquefois avec l'idée de démasquer le magicien ; c'est elle qui triche sans s'en douter, puisque c'est elle qui prétend ne pas avoir donné le moindre signe, tout en indiquant par les

1. M. de Rochas pense que M. Ochorowicz est peut-être ici un peu trop exclusif. Le lecteur soucieux d'approfondir cette question devra lire les travaux de Reichenbach dont il publie une traduction en ce moment chez l'éditeur Carré.

vibrations de sa main l'endroit où l'objet avait été caché. Quelquefois cette inconscience va plus loin encore. Une dame, qui m'avait très bien conduit dans les expériences de cumberlandisme et avait juré de ne plus faire le moindre signe inconscient, commence en arrivant près de l'objet caché (je tenais légèrement sa main droite) par m'indiquer du doigt la direction. — Je cherche un peu trop haut : sa main fait le signe de négation. — Je m'abaisse : *Oui*, dit la main. — Et enfin, en pliant le doigt comme pour soulever le vase sous lequel était caché un bout de papier, elle me l'indique carrément.

Inutile de dire que je l'ai trouvé.

— C'est extraordinaire! fit la dame ; cette fois-ci je suis absolument certaine de ne pas avoir donné la moindre indication...

Quel bonheur que cette dame, une personne très intelligente et très consciencieuse, n'ait pas été exposée à une étude semblable à celle de Cambridge! Elle eût été proclamée fourbe par tout le monde.

M. Lodge rappelle un petit incident de l'île Roubaud, sur lequel je donnerai quelques détails; car, malgré son caractère enfantin, il est très instructif, et il n'a pas été bien compris.

Un jour (c'était le 22 juillet), le lendemain d'une séance fatigante, E. P. nous appelle inopinément, M. Lodge, M. Myers et moi, dans l'autre chambre, « car, dit-elle, on y entend des coups dans la table. » Nous arrivons; E. P. se met à côté d'une grande table renversée, et nous entendons les coups frappés; seulement, il ne fut pas difficile de remarquer que c'était elle-même qui frappait à l'aide de sa bottine. Lorsque je lui fis cette observation, elle recula un peu, tout en niant le fait.

— « C'est étrange tout de même, dit-elle, *quelque chose pousse mon pied vers la table. Sentite! Sentite!...* » Elle était tellement sûre du « phénomène » qu'elle insista, afin que je lie son pied avec le mien à l'aide d'un cordon. Et quand cela fut fait, je sentis qu'elle tirait le cordon en tordant son pied; elle le tournait de façon à pouvoir frapper la table avec son talon.

C'était évident pour tout le monde, sauf pour elle-même, et elle haussa les épaules, lorsque je lui dis que ça n'avait pas d'importance et que ce n'était pas la peine de continuer. Ces messieurs crurent à une plaisanterie de sa part, tandis que c'était sincère. J'ai vérifié d'ailleurs à Varsovie, à l'aide des appareils électriques, qu'il suffit à E. P. de rester quelques minutes immobile pour perdre le sentiment de ses pieds; et alors elle exécute divers mouvements déréglés, sans s'en douter. On devinera facilement que, durant une séance, ces mouvements paraîtront suspects, d'autant plus qu'alors *ils suivent les représentations motrices qui gouvernent à un moment donné l'imagination du médium.*

J'ai vu des médiums taper avec leur poing sur la muraille, devant les témoins, tout en prétendant que c'était « l'esprit » qui tapait.

Un étudiant en droit, médium d'ordre inférieur, s'appliqua en vue de tout le monde, un soufflet, dont il était très effrayé. Il n'était pas en transe constante, et il s'obstinait à nous convaincre que c'était l'esprit de Xanthippe, la femme de Socrate, qui lui avait infligé cette admonestation.

Ce sont des choses bien drôles, assurément, mais ce sont des *faits psychologiques* qu'il faut connaître avant d'aborder l'étude du médianisme supérieur.

Un soir, à Varsovie, E. P. dort dans sa chambre à côté de la nôtre; moi, je ne dormais pas encore, et tout à coup j'entends qu'elle se lève et se promène, pieds nus, dans l'appartement, puis rentre dans sa chambre et s'approche de notre porte. Je fais semblant de dormir et je fais signe à Mme Ochorowicz, qui s'est réveillée, de rester tranquille et de bien observer ce qui va suivre. Un moment après E. P. ouvre doucement la porte, s'approche de la toilette de ma femme, ouvre un tiroir, le referme et s'en va, en évitant soigneusement de faire du bruit. Je m'habille à la hâte et nous entrons dans sa chambre. E. P. dort tranquillement. La lumière de notre bougie semble la réveiller: « Qu'as-tu cherché dans notre chambre à coucher? — Moi? je n'ai pas bougé de place. »

Voyant l'inutilité d'un plus long interrogatoire, nous re-

gagnons nos lits, en lui recommandant de dormir tranquillement.

Le lendemain je lui pose la même question. Elle en est tout étonnée et même troublée (elle rougit légèrement). — « Comment oserais-je, dit-elle, entrer daus votre chambre, dans la nuit ! »

Cette accusation lui est très pénible et elle cherche à nous persuader par toute sorte de raisons insuffisantes que nous nous trompons. Elle nie tout, et je suis obligé de reconnaître qu'elle ne se rappelle ni s'être levée, ni *même avoir causé avec nous* (c'était déjà un autre état somnambulique).

Je prends une petite table et j'ordonne à E. P. de mettre ses mains dessus.

— C'est bien, dit-elle, John vous dira que je ne mens pas !

Je pose les questions :

— Est-ce toi, John, qui est entré, cette nuit, dans notre chambre à coucher?

— Non.

— Est-ce la femme de chambre? (Je suggère cette idée exprès pour mettre à l'épreuve la véracité de John.)

— Non, dit-il.

— Est-ce le médium lui-même ?

— *Oui*, dit la table... — Non, ce n'est pas vrai ! s'exclame E. P. en voyant son espoir déçu. — Si! répond la table avec force.

— Est-ce dans l'état de transe ?

— Non.

— Dans son état normal ?

— Non.

— Dans un état de somnambulisme spontané ?

— Oui.

— Dans quel but?

— *Pour aller chercher les allumettes, car elle avait peur dans son sommeil et ne voulait pas dormir sans lumière.*

Et réellement il y avait toujours des allumettes dans le tiroir ouvert par E. P., sauf cette nuit par exception ; elle est donc retournée sans rien prendre.

En entendant l'explication de la table E. P. haussa les épaules, mais ne protesta plus.

Voilà donc une femme qui est capable de se trouver d'un moment à l'autre dans un état psychique tout à fait différent. — Est-il juste d'accuser une pareille créature de fraude préméditée, sans le moindre examen médical et psychologique, sans le moindre essai de vérification?...

c) Voici maintenant une catégorie qui doit nous intéresser spécialement. Il s'agit de la fraude *apparente*, partielle ou incomplète, des mouvements automatiques suspects, mais non frauduleux, dans le sens propre du mot.

A Cambridge on a constaté que E. P. *délivre sa main*, lorsqu'on la laisse faire. C'était connu; bien qu'on ne l'ait jamais laissé user si longtemps de cette liberté. Après avoir délivré sa main, en fait-elle toujours un usage frauduleux ? Les rapporteurs de Cambridge nous le donnent à croire, mais sans preuves suffisantes.

En effet, ils se trompent : quelquefois, la main du médium va jusqu'au point visé, touche elle-même, soulève ou transporte elle-même, *mais pas toujours*. Dans ce dernier cas, c'est la fraude inconsciente, incomplète, constatée à Varsovie et à l'île Roubaud et méconnue complètement à Cambridge. En voici quelques exemples :

1° A Varsovie, le 17 décembre 1893, le Dr Mayzel, contrôleur du côté gauche, a eu ses lunettes enlevées. Il tenait la main gauche tout entière. Les lunettes ont été passées au Dr Dunin, assis un peu plus loin, également à gauche. Ce dernier, en prenant les lunettes, avance sa main et attrape la main gauche de E. P. Le médium, sans se débattre, demande la lumière. Je l'allume et on vérifie :

Que le Dr Dunin tient la main gauche de E. P. avec la main droite du Dr Mayrel qui ne l'a pas quittée un instant;

Que la main droite est tenue bien séparément par le contrôleur de droite, le Dr Harusewicz;

Qu'au moment de l'enlèvement des lunettes, la main de E. P. a fait *un petit mouvement vers le haut*, mais SANS QUITTER LA TABLE et sans lâcher son contrôleur;

Qu'au moment où les lunettes ont été passées au Dr Dunin,

la main gauche du médium *s'est avancée dans cette direction*, mais sans atteindre le Dr D. et sans quitter le Dr M. C'est à ce moment qu'elle a été attrapée par le Dr D. qui, pour cela, avança sa main droite de plusieurs centimètres.

Par conséquent, il y a eu *rapprochement de la main du médium vers les points visés*, mais sans possibilité de contact immédiat.

2° A Varsovie, le 27 décembre, je suis couché sous la table et je tiens les deux pieds de E. P. Un peu avant la lévitation de la table, le pied gauche essaye de se délivrer. Je le serre un peu; il est sensiblement hyperesthésié; il s'arrête. Il s'éloigne de nouveau; je le laisse aller, en l'entourant légèrement des doigts de ma main droite. — Il va dans la direction du pied gauche de la table, le touche, revient à sa place, devient froid; et ce n'est qu'à ce moment que la lévitation a eu lieu.

3° Le 25 septembre, à Carqueiranne, je suis dans la même position sous la table. Le piano est derrière et à gauche du médium. A un moment donné, le pied gauche essaye de se délivrer; je ne le quitte pas, en le tenant légèrement; il fait quelques centimètres de chemin dans la direction du piano, devient froid — j'annonce un phénomène à gauche! — Le pied se contracte avec effort, et à chaque mouvement du talon correspond une note jouée sur le piano. — Si j'avais lâché le pied contrôlé (comme on le faisait à Cambridge) j'aurais cru qu'il était allé jusqu'aux touches du piano.

Il existe encore chez E. P. un autre genre de fraude inconsciente partielle : il y a *dédoublement de la main du médium*, mais c'est sa main matérielle qui touche la personne visée ou transporte l'objet, tandis que le contrôleur n'est en contact qu'avec la main médianique.

Une fois, M. Richet et moi nous avons été en contact prolongé avec *trois* mains du médium. John se mit à rire et nous prouva que c'était sa main à lui que nous avions prise pour la troisième main du médium. Ce fait a été observé une fois à Varsovie, et beaucoup plus tôt et à plusieurs reprises par M. Chaïa, à Naples.

Voici ce qu'il m'écrit à ce sujet : « Pendant dix ans d'ex-

périences, faites presque journellement avec E., j'ai pu constater plusieurs fois des résultats, non seulement nuls, mais contradictoires. Au commencement, ma foi a été très souvent mise à une dure épreuve, et j'ai subi d'amères désillusions, jusqu'au moment où j'ai dû me convaincre de la parfaite bonne foi du médium, qui devient un instrument *absolument passif* de cette force occulte et intelligente qui l'assiste et qui se fait appeler *John.* Cette force ou esprit, comme il vous plaira de la nommer[1], peut produire directement tous les phénomènes physiques, *lorsqu'elle trouve les conditions médianiques favorables;* dans le cas contraire, elle se sert très souvent des bras et des mains du médinm, *pour ne pas trop l'épuiser.* »

M. Chiaïa raconte, entre autres, le fait suivant :

Tout en croyant sentir la main de E. P. sur la sienne, il voit le bras délivré du médium. Il l'attrape ; le médium subit une secousse momentanée, mais reste impassible et immobile, en prétendant qu'il n'a pas bougé. M. Chiaïa lui fait des reproches, menace de l'abandonner, etc. ; alors elle tombe en transe, et John explique que c'était sa main fluidique qui restait sur celle de M. Chiaïa, tandis qu'il s'était servi de la main du médium pour produire les attouchements, *ce qui lui épargnait la tâche de matérialiser complètement la sienne.* « Il m'a proposé alors, raconte M. Chiaïa, de tenir les *deux* mains d'E. serrées dans une des miennes, et m'a ordonné de soulever bien en l'air mon autre bras; ce que j'ai fait, *et je me suis senti prendre par une main qui m'a tiré en haut fortement, par les bouts des doigts.* » (Écrit le 2 oct. 1895.)

La déclaration franche de M. Chiaïa a suffi pour exciter l'ambition du médium et pour contraindre John à lui donner un phénomène correct.

1. Pour moi ce n'est ni une personne étrangère au médium, ni une force nouvelle indépendante et occulte, mais un état psychique spécial qui permet au dynamisme vital du médium (« corps astral » des occultistes) d'agir à distance dans certaines conditions exceptionnelles. C'est la seule hypothèse qui me paraît *nécessaire, dans l'état actuel de mes connaissances.*

J. O.

Précisons maintenant la question essentielle : *Pourquoi le médium essaie-t-il si souvent de dégager sa main?*

Pour les expérimentateurs de Cambridge, la cause en est bien simple et toujours la même : il dégage sa main pour tricher. En réalité, les causes de la délivrance sont multiples et compliquées.

1° Faisons observer tout d'abord que E. P. dégage souvent sa main, rien que pour toucher sa tête qui souffre aux moments des manifestations. C'est un mouvement réflexe naturel ; et, chez elle, c'est une habitude invétérée. Comme, le plus souvent, elle ne s'en aperçoit pas, ou du moins ne prévient pas le contrôleur, l'obscurité justifie les soupçons.

2° Immédiatement avant le dédoublement médianique, sa main est hyperesthésiée, et par conséquent la pression d'une main étrangère lui fait mal, surtout du côté dorsal ; elle place donc, le plus souvent, la main qui doit être active médianiquement, *au-dessus* et non au-dessous de celle du contrôleur, en cherchant à la toucher le moins possible. Lorsque le dédoublement est complet et la main dynamique plus ou moins matérialisée, celle du médium se crispe et appuie avec force sur le contrôleur, juste au moment du phénomène. Elle est presque insensible alors et contracturée. Dans de très bonnes conditions médianiques, le dédoublement est facile et l'hyperesthésie initiale de courte durée ; dans ce cas, le médium permet d'embrasser sa main complètement et de mettre les pieds des contrôleurs *sur* les siens, comme nous faisions toujours à Rome en 1893 ; mais, depuis, elle ne supporte plus cette position et préfère plutôt être tenue par les mains sous la table.

3° Suivant les lois psychologiques, la main va toujours, automatiquement, dans la direction de nos pensées (*cumberlandisme*). Le médium agit par auto-suggestions, et l'ordre d'aller jusqu'à un point visé est donné par son cerveau, en même temps à la main dynamique et à la main corporelle, puisqu'à l'état normal elles ne font qu'un. Et comme, immédiatement après l'hyperesthésie initiale, son sentiment musculaire s'émousse et que la main devient engourdie, il arrive, surtout lorsque le médium procède négligemment et ne gou-

verne pas assez ses mouvements, que la main dynamique reste sur place, tandis que c'est sa main propre qui va dans la direction visée. La première, n'étant pas matérialisée, ne produit qu'un simulacre de pression et une autre personne, capable de voir un peu dans l'obscurité, n'y verra rien et même pourra constater par le toucher l'absence de la main du médium sur celle du contrôleur. En même temps, la main du médium va dans la direction de l'objet, et *il se peut encore qu'elle ne l'atteigne pas réellement, en agissant à distance par un prolongement dynamique.*

C'est ainsi que je m'explique les cas où la main, étant délivrée, n'a pas pu cependant atteindre le point visé, physiquement inaccessible, et les nombreuses expériences faites à Varsovie en pleine lumière, avec une clochette diversement suspendue, avec des boussoles de formes différentes, avec une toute petite table de quelques centimètres, etc., expériences dans lesquelles les doigts de E. P. étaient tout près, mais ne touchaient pas l'objet. J'ai vérifié qu'il n'y avait là en jeu aucune force électrique, mais que les choses se passaient comme si les bras du médium s'allongeaient, en agissant invisiblement, mais *mécaniquement*. Inutile de dire qu'on a d'abord mis hors de doute l'absence des cheveux, fils, etc.

Rapprocher sa main de l'objet visé dans la pensée, c'est donc encore une action réflexe, instinctive et inévitable s'il n'y a pas d'obstacles. Pour l'arrêter, il faut : ou bien un obstacle *mécanique* (le contrôleur), ou bien un empêchement *psychique* (l'attention même du médium, suffisamment éveillée et excitée).

4° Indépendamment de l'hyperesthésie cutanée initiale, tout le processus de dédoublement, de déchirement physiologique entre le bras et son dynamisme, s'accompagne de douleur et demande un certain excès des forces nerveuses. Lorsque le médium est épuisé, ou seulement lorsqu'il agit avec nonchalance, c'est-à-dire *sans un effort spécial* de sa volonté somnambulique, il affranchira sa main tout simplement pour frauder et il exécutera la substitution aussi adroitement que possible, *parce que c'est beaucoup moins fatigant, et parce qu'on le lui permet*. Puisque le phénomène vrai s'ac-

compagne de douleur, pourquoi ne pas l'éviter, quand on trouve des contrôleurs aussi complaisants que M. Hodgson?

Telle est la logique de l'Inconscient du médium, qui, sans être morale, est tout à fait physiologique. Ainsi il faut le savoir une fois pour toutes, *sans une excitation spéciale contraire, propre ou étrangère, le médium trichera toujours*, automatiquement, même à l'état de veille, qui, étant un état mixte et non simple, peut être interrompu par la transe momentanée et intermittente.

A Varsovie, lorsqu'un de mes amis, M. Glowacki, s'est mis dans la tête « qu'il fallait laisser faire le médium, pour découvrir sa méthode », nous avons eu toute une séance frauduleuse et nous avons perdu notre temps inutilement. Au contraire, on a dû remarquer que dans notre mauvaise séance de l'île Roubaud, nous avons obtenu quelques bons phénomènes, après avoir franchement déclaré au médium qu'il trichait.

III. — DE QUOI DÉPEND LA VALEUR DES SÉANCES

Il est impossible, dans une étude relativement sommaire, de disséquer toutes les influences pouvant modifier l'action d'un médium.

J'espère cependant avoir mis en évidence les agents principaux dans les observations suivantes.

A). *Les assistants.*

1) Le meilleur *nombre* des assistants pour les séances avec E. P. est de 5 à 8. Si mes essais dynamométriques, qui ont encore besoin d'être répétés par d'autres, ne me trompent pas, en voici la raison : après chaque séance, les assistants perdent une partie de leurs forces, et le dynamomètre nous donne une idée approximative de cette perte. *La somme des pertes individuelles correspond à peu près à la force moyenne d'un homme,* comme s'il s'agissait de créer un organisme dynamique à part, aux dépens des assistants, y compris le médium. Avec un seul participateur, il n'y a rien ou presque rien (chez E. P.); deux se fatiguent beaucoup et fatiguent

beaucoup le médium; avec 5-8 la perte se répartit modérément et le médium s'épuise moins; mais un nombre plus grand est préjudiciable, car il rend de plus en plus difficile *une certaine harmonie* (quelque chose dans le genre de ce que les magnétiseurs appellent « rapport ») qui doit régner entre les assistants. Et puis, une foule empêche l'unité du contrôle, ce qui est encore une condition essentielle. Dans les séances médianiques, *une seule* personne, déjà expérimentée, doit garder la *direction* de la séance, autrement on perdra beaucoup de temps pour rien.

2) Les assistants ne doivent pas être malades, fatigués, sommeillants, etc. Une personne débile ou épuisée gagne au dynamomètre en faisant partie de la chaîne, au lieu de faire profiter « John » de sa force. Ce dernier élimine toujours les personnes, même très sympathiques pour lui, si elles ont sommeil par suite de fatigue ; ce qui, cependant, au point de vue de la fraude, devrait lui convenir. *Une activité modérée* (« Parlate ! ») favorise les manifestations; mais, naturellement, il faut faire attention que le contrôle n'en souffre pas ; on peut précisément parler du contrôle en évitant les exclamations, les discussions vives et tout ce qui pourrait troubler l'état psychique du médium par des éléments émotifs. En général, *on ne doit pas adresser la parole au médium*, à moins que ce ne soit pour des faits importants du contrôle.

3) La *foi* n'est pas du tout nécessaire. Ce qui est nécessaire, c'est une certaine bienveillance et surtout l'impartialité. On ne peut pas nier cependant que la foi favorise les manifestations. Je me rapelle, par exemple, deux séances consécutives à Varsovie ; l'une, dans une assemlée de médecins sceptiques ; l'autre dans une société de spirites. Il n'y avait pas de comparaison quant à la force, la richesse et même l'évidence des phénomènes !

Le médium s'exclame souvent : *Aiutate me!* (Aidez-moi !) et il faut être bien faible observateur pour douter de la sincérité de ce cri. Oui, le médium a besoin qu'on l'aide, qu'on l'aide par la pensée et par un sentiment bienveillant, non par un sentiment de fausse politesse, mais par l'unification des efforts mentaux vers le même but. Le médianisme supérieur

tout entier est-il autre chose qu'une création psycho-physique collective ?

4) Un point spécial, très important, et qui est en rapport avec ce que je viens de dire tout à l'heure, est le suivant : *il ne faut pas forcer trop le contrôle, dès le début*. Le médium a besoin d'une certaine liberté pour entrer en transe et pour développer son action. Si, dès le commencement, on l'immobilise trop, si on l'entoure de tous les côtés en lui regardant dans les yeux et en suivant ses moindres mouvements, on risque d'attendre longtemps et on ne verra rien de bon; car il s'énerve, s'effarouche et s'épuise inutilement. D'ailleurs, cette façon d'agir prouve l'ignorance complète du médianisme, car *les premiers phénomènes médianiques sont toujours d'ordre inférieur*, c'est-à-dire ne consistent qu'en contractions inconscientes des muscles, qui pressent ou poussent *mécaniquement*. Par conséquent, au point de vue de l'observateur, *c'est de la fraude*, nécessairement. Il faut donner au médium le temps de traverser les différentes phases de dédoublement physiologique, qui constituent le processus du médianisme, à savoir :

a) Dédoublement entre le cerveau et les centres automatiques.

b) Dédoublement entre la conscience et les représentations ou auto-suggestions somnambuliques.

c) Dédoublement entre le dynamisme de ses membres et ses membres eux-mêmes.

Avant d'arriver à ce dernier point, qui constitue le nœud du médianisme supérieur, le médium doit nécessairement tricher, car il ne se rend bien compte, ni de la position de ses membres, qui deviennent tantôt hyperesthésiés et tantôt insensibles, ni de la différence qu'il y a entre un mouvement exécuté à distance et un mouvement direct, puisque c'est toujours *son* bras, une fois palpable et une autre fois impalpable, qui exécute le mouvement ordonné. Peu à peu le dédoublement augmente, les différences subjectives s'accentuent, et alors on *peut* exiger qu'il veille sur ses réflexes; que sa main, qui, naturellement, cherche à se délivrer et à suivre la direction de ses pensées, n'aille pas trop loin

dans cette direction, et n'excute pas elle-même le mouvement.

En attendant le développement des phénomènes, on gagne toujours. On gagne d'abord, parce qu'on attend moins, et ensuite parce que les phénomènes sont alors nets, et un contrôle sévère ne leur nuit plus; au contraire, il devient l'auxiliaire du médium, car alors ce dernier est obligé de se donner beaucoup de peine pour retenir sa main sur place, et on lui rend un service en la retenant. Dans ces moments-là, c'est-à-dire dans les moments des phénomènes vrais, le médium presse convulsivement avec sa main, pour ne pas la laisser s'échapper. Quelquefois cependant, lorsqu'il procède négligemment, son attention étant distraite par l'exécution du phénomène, il n'exerce cette pression qu'*après*, pour montrer que sa main est bien là; *mais ce n'est pas une preuve ds substitution.*

En un mot, pas trop de zèle au commencement et beaucoup ensuite. Dès que les phénomènes purs semblent commencer, *il n'est plus permis de lâcher la main*, car alors non seulement on se condamne à ne jamais rien voir de sérieux, mais encore on crée une habitude, une accoutumance réflexe chez le médium, qui tend à se répéter indéfiniment.

C'est ainsi qu'on procédait à Cambridge. On a vicié le médium par une longue application de la méthode policière de MM. Torelli, Reichmann et Hodgson, et on s'étonna ensuite qu'avec l'application des méthodes sérieuses du contrôle il n'y avait plus rien.

A Varsovie, certains médecins ont tenu si bien la main de E. P. qu'elle avait le lendemain cinq bleus correspondant aux cinq doigts du contrôleur; c'était déjà une exagération brutale et inutile; mais ne peut-on pas tenir légèrement une main *et la suivre cependant partout où elle va?*

5) Après avoir vicié le médium par une permission systématique de tricher, les savants de Cambridge ont eu encore un moyen d'élever le niveau des phénomènes, un seul d'ailleurs. Ce moyen c'était la *franchise.* Malheureusement, ils n'en ont pas profité, et *E. P. a quitté Cambridge sans se douter de son échec!*

J'ai constaté, dans les expériences de Varsovie et de l'île Roubaud, que si, après une mauvaise série, nous avons eu des séances excellentes, c'était presque toujours à la suite d'une franche déclaration faite au médium qu'il triche. *Sans cette franchise, une sévérité plus grande du contrôle nuisait plutôt.* La sincérité, au contraire, lui donnait un coup d'éperon, animait son ambition, son zèle, en le rendant attentif à ses mouvements réflexes.

Il ne faut pas oublier, que, jusqu'à ce moment, nous n'avons pas de médiums éduqués ou dressés scientifiquement, par des hommes de science et avec le sentiment spécial de probité et d'exactitude scientifiques. Tous les médiums sont développés dans les cercles spirites, plus ou moins crédules, avec un contrôle à peu près illusoire; il n'est donc pas étonnant que le médianisme inférieur, c'est-à-dire la fraude inconsciente, domine dans leur répertoire et dans les habitudes de leur système nerveux. Déraciner ces mauvaises habitudes, redresser le sentiment d'exactitude et de probité, apprendre les médiums à ne rien donner, plutôt que de propager des simulacres et des imitations, tel est le but des hommes sérieux, qui veulent s'occuper du médianisme. Mais, certes, ce n'est pas avec la méthode de Cambridge qu'on pourra l'atteindre !

6) Après avoir reconnu que le médium n'est qu'un miroir qui reflète et dirige les idées et les forces nerveuses des assistants vers un but idéoplastique, on ne s'étonnera pas de voir la *suggestion* y jouer un rôle important. Il n'est pas douteux que les assistants peuvent suggérer au médium l'acte désiré, et il n'est pas douteux non plus que les manifestations prennent le caractère des croyances ambiantes. J'ai vu « John » dans une société de matérialistes se dissoudre en une force impersonnelle que le médium appelait tout simplement : « *questa forza;* » tandis que dans des cercles spirites intimes, il prenait la forme de personnes défuntes, plus ou moins maladroitement. De même, avec des contrôleurs imbus de l'idée de la fraude comme MM. Hodgson et Maskelyne, *le médium restera sous l'empire d'une suggestion de fraude.* M. J. Page Hopps, qui a déjà soupçonné cette

influence, n'est pas loin de la vérité. Cela ne suffirait pas pour s'expliquer l'échec de Cambridge, mais cela complète son explication. En lisant le fameux protocole de M. Hodgson, je fus frappé par son uniformité, par la régularité mécanique de son contenu. J'ai eu environ quatre-vingt séances avec E. P., mais je n'ai jamais rien vu de semblable !

E. P. n'y fait plus l'impression d'un médium, mais d'une machine à écrire, qui travaille sous les doigts de M. Hodgson. C'est tellement automatique, tellement monotone, qu'après avoir lu une page, on les connaît toutes. M. Hodgson sent la main s'échapper, il annonce le phénomène, le phénomène a lieu, la main retourne à sa place, et ainsi de suite.

Non, vraiment, on n'est pas si bon prophète, sans être un peu complice!

Et M. Hodgson l'était pour sûr et doublement ;

D'abord parce qu'il *tolérait* la fraude; ensuite parce qu'il la *suggérait* par ses idées préconçues et *très nettes*.

Mais alors, il faut admettre que E. P. est capable de subir l'influence d'une *suggestion mentale ?*

Certainement; et les savants de Cambridge ont encore perdu l'occasion d'expérimenter dans ce sens avec un sujet fort intéressant.

En voici quelques preuves, entre autres (je copie dans mon journal de Varsovie):

Le 6 décembre 1893.

E. P. est très fatiguée à la suite d'une longe séance d'hier soir; « chaque cheveu me fait mal, » dit-elle; je veux donc l'endormir et dans ce but je la fais s'asseoir dans un fauteuil, en disant que je calmerais son mal de tête.

Je tiens ma main droite au-dessus de sa tête et immédiatement je sens un souffle froid. En approchant les mains des genoux, même impression (signe d'épuisement).

Elle s'endort paisiblement au bout de deux minutes. Au commencement, les bruits environants la font tressaillir, puis elle n'entend plus rien. Elle couvre ses paupières et tourne la tête, en manifestant une hyperesthésie pour la lumière. État mixte, pas tout à fait aïdéique.

— *Vous avez eu un désagrément*, me dit-elle tout à coup. (C'était exact.)

Je fais une passe derrière sa tête : la tête se rapproche de ma main. — Je diminue la lumière et lui couvre les yeux avec un mouchoir. Sans le chercher, je constate une *imitation de mes mouvements :*

a) J'appuie ma main sur mon front. — Elle fait de même.

b) Je croise les bras. — Elle fait de même.

c) J'écarte les bras, et je remarque qu'elle fait de même, à *peine que j'ai eu le temps de formuler cet acte dans mon esprit, et avant qu'il fût exécuté complètement.*

d) Je tape tout doucement avec mon doigt sur le dos de ma main. Rien. Mais sa main suit les mouvements de la mienne. — « C'est assez, dit-elle, réveillez-moi, je suis bien. » Je la réveille, par des passes transversales au-dessus de sa tête. Elle croit que j'ai seulement tenu ma main pour calmer sa douleur. *Elle n'a aucun souvenir des expériences que j'ai faites, elle ne sait même pas qu'elle a dormi*, et ne se rappelle pas non plus le bruit qui la fit tressaillir au commencement.

Le 24 décembre.

Je l'endors et je pense : « dans quelques minutes, je lui ordonnerai mentalement *de se lever*, mais d'abord il faut s'occuper de *sa santé*, » et je continue les passes. — *Elle se lève* et dit :— *Bagno... piùs freddo...* 16°-17°, elle compte sur ses doigts)... 15 minutes; puis bien frotter tout le corps... *bene... contenta... dormire...*

Je pense ensuite : « Peux-tu, dans cet état, *soulever une table?* »

Quelques minutes après, elle étend sa main et rapproche un petit guéridon; elle met sa main dessus et provoque quelques mouvements par pression mécanique inconsciente, puis elle repousse le guéridon, avec mécontentement...

M. Aksakof, sachant qu'il est facile de provoquer la fraude c'est-à-dire les mouvements médianiques d'ordre inférieur par une suggestion mentale ou exprimée, m'a demandé si je ne pensais, pas qu'il en serait de même pour les phénomènes purs.

Je lui répondis que, dans ce dernier cas, la suggestion *directe et particulière* me paraît dangereuse; elle m'a toujours donné des résultats positifs, *mais dans le sens de la fraude*. Le médium, forcé par suggestion, triche. Cependant lorsqu'il s'agissait de le *bien disposer* pour une séance à venir, par une suggestion générale, sans préciser et fixer le temps du phénomène, elle réussissait souvent.

7) Le cercle d'assistants, une fois formé et harmonisé, *doit rester le même durant toute une série de séances*. Dans ces conditions, les manifestations se développent de plus en plus, en augmentant de force et de netteté. Par conséquent, si on a la patience d'attendre, avec la même composition du cercle, on s'épargnera une quantité de mesures fatigantes pour les assistants et paralysantes pour le médium. J'ai fait cette observation d'abord à Rome, puis à Varsovie; mais déjà les expérimentateurs de Milan (1892) ont remarqué qu'en persistant dans le même cercle, ils ont pu voir, à la lumière, les mêmes phénomènes, qui au commencement ne réussissaient que dans l'obscurité. En introduisant une nouvelle personne, il faut qu'elle ne se rapproche du médium que graduellement, mais (sauf les cas d'un nombre insuffisant : deux, par exemple) on risque toujours d'abaisser le niveau des phénomènes.

Même une personne absente pendant quelques séances produit déjà cet effet. Si donc, au lieu de continuer avec le même cercle, on introduit souvent des personnes nouvelles, au lieu d'avancer de A à Z, on répète l'A, B, C.

A Cambridge, on changeait la composition du cercle « de temps en temps ».

8) Une mesure qui m'a paru nécessaire, et que j'ai introduite déjà dans mes expériences de Rome, c'est de vérifier tout d'abord si, parmi les assistants, il n'y a pas de personnes nettement sensibles à l'hypnoscope, c'est-à-dire hypnotisables. On élimine de cette façon la possibilité des hallucinations et on gagne un critère pour juger la valeur relative des sensations éprouvées dans le cercle. Il m'est arrivé par exemple à Varsovie de constater que les personnes hypnotisables ont senti nettement *une main*, où il n'y avait qu'un

contact non défini, et *vice versa,* suivant les suggestions ambiantes ou les auto-suggestions. Lorsqu'une idée préconçue domine le cercle, le contrôleur suggestible ne verra et ne sentira que ce qui est conforme à cette idée.

J'ajouterai, pour information générale, que si l'une des personnes présentes est facilement hynoptisable, fréquemment elle s'endort, en faisant partie de la chaîne ; et alors il vaut mieux, pour ne pas compliquer l'observation, l'éliminer, à moins d'en faire un auxiliaire sensitif, si elle est convenablement exercée à cet effet. En tout cas, *elle ne doit rester près du médium* que momentanément, car elle absorberait les forces destinées à ce dernier[1]. Lorsque l'assistance est assez nombreuse (6-8) on peut quelquefois la laisser sans inconvénient *à l'autre bout de la chaîne,* vis-à-vis du médium. *Deux médiums* ne doivent jamais rester à côté l'un de l'autre, car ils tricheraient certainement et, contrairement à certaines idées préconçues, *on ne gagne rien en multipliant leur nombre.* Il est à remarquer seulement que les personnes sensibles à l'hypnoscope sont plus facilement atteintes par les attouchements médianiques, et que, parmi les réfractaires, on en trouve qui n'ont jamais pu éprouver un attouchement, indépendamment de leur bonne ou mauvaise disposition théorique. Ce sont cependant de rares exceptions.

B. — *Le médium.*

Les développements antérieurs nous permettent d'être bref en énumérant les conditions qui concernent le médium lui-même :

1) *La maladie* du médium empêche le développement des phénomènes supérieurs. La menstruation cause un retard d'abord, et une grande lassitude après. De même :

2) *La fatigue des muscles ;* on attend longtemps et quelquefois en vain.

3) *L'épuisement nerveux* par une série de séances ou au

1. Cette affirmation ne paraît pas complètement exacte à M. de Rochas, qui a constaté que le contraire avait lieu quelquefois.

cours d'une même séance trop longue, supprime les phénomènes purs et prédispose à la fraude réflexe. Les séances ne doivent pas durer plus d'une heure et demie à deux heures tout au plus et il faut laisser entre elles un intervalle de 1-3 jours, suivant l'état du médium.

4) *L'ennui* provoque la fraude par négligence. D'où nécessité de distractions et, en général, des sensations agréables qui assurent une bonne disposition de l'esprit.

5) *Le sommeil* naturel, immédiatement avant une séance, paraît préjudiciable; le sommeil hypnotique au contraire dispose bien. Il y a cependant une grande différence entre l'hypnose et la transe, et il ne faut pas les confondre.

6) *La diète*. Avant une séance, le médium ne doit absolument rien manger ni boire. Toutes les séances continuées, après un intermède consacré au repas, furent médiocres et présentaient une tendance marquée à se renforcer mécaniquement.

7) *Le vêtement* doit être léger et commode. Tout ce qui serre la peau (le corsage, les bottines boutonnées, etc.) doit être supprimé; car, au moment des hyperesthésies, le médium en souffre, et, pour diminuer la souffrance, il triche instinctivement. Je ne suis pas certain s'il y a une influence quelconque de l'étoffe et de sa couleur. J'ai souvent expérimenté avec E. P. en robe blanche et la soie même n'a pas empêché de très bonnes manifestations, tout en permettant, par ses frémissements, de suivre avec l'oreille l'étendue de ses mouvements.

C. — *Conditions extérieures.*

1) La température et les conditions atmosphériques ne semblent influer que dans des cas extrêmes ou bien indirectement par l'influence psychique. La pleine lune est peut-être favorable.

2) C'est encore un préjugé, paraît-il, que l'influence médianique de la lumière rouge et jaune. A Varsovie, la lumière bleue nous réussissait mieux, parce qu'elle était plus agréable au médium.

IV. — L'ŒUVRE DE CAMBRIDGE

En observant les conditions indiquées, il me paraît impossible de ne pas avoir avec E. P., dans l'état actuel de sa médianité, une série de bonnes séances.

Mais il ne faut pas oublier non plus que *la fraude est inséparable du médianisme, comme la simulation est inséparable de l'hypnotisme.*

Pour s'endormir il faut d'abord simuler le sommeil, et il y a une grande part de simulation dans les hallucinations provoquées, positives et négatives, dans les changements de personnalité, dans les crimes des laboratoires, etc.

Les paralysies et anesthésies suggérées, en tant que *psychiques*, ne sont-elles pas au fond simulées? Ce qui n'empêche pas qu'il y a encore une grande différence entre une simulation inconsciente, qui tient à la nature même des phénomènes, et une simulation consciente et apprise.

De même, le médianisme inférieur n'est qu'une façon particulière de tromper les autres et soi-même. Dans l'écriture automatique, par exemple, c'est indubitablement avec soi-même que l'on se dispute : une couche de notre conscience pose les questions, et une autre lui répond ; une couche de notre entendement demande un mouvement et une autre l'exécute ; l'une est gaie et l'autre mélancolique ; l'une croit à tout, et l'autre se moque de tout ; l'un triche et simule et l'autre reste sincère.

Ce mélange apparaît même dans les manifestations les plus élevées de l'hypnotisme et du médianisme ; mais cela n'empêche pas, qu'à côté de la *suggestion mentale apparente*, il y a la *suggestion mentale vraie*, et à côté de *l'écriture automatique*, son plus haut développement : *l'écriture directe*.

Savoir *décomposer les éléments*, tel est le problème de l'observateur.

A-t-on fait le moindre effort dans cette direction à Cambridge ?

Malheureusement non.

Jusqu'à ce moment, dans les grandes séries expérimentales

avec E. P. on a cherché à introduire quelques perfectionnements dans l'étude de ces problèmes difficiles.

A Milan (1892), on a appliqué la photographie, la balance et le dynamomètre suspendu.

A Varsovie (1893-94) de même; et en outre les appareils électriques, du contrôle pour les mains et les pieds, le dynamomètre à main, l'hypnotisme, etc. On a fait un grand nombre d'expériences en pleine lumière, on a étudié le médium au point de vue physiologique et par des fouilles fréquentes on a mis hors de doute l'absence d'appareils spéciaux pour la fraude.

Dans l'île Roubaud (1894), on a continué les essais dynamométriques, on a perfectionné l'expérience de la lampe électrique, l'expérience d'une grande table spéciale pesant 22 kilos, on a obtenu des photographies à la lumière du jour et précisé les conditions des phénomènes.

A Cambridge (1895) ?...

A Cambridge on a trouvé le moyen d'avoir avec E. P. une série de vingt séances entièrement frauduleuses « depuis le commencement jusqu'à la fin », résultat qui n'a été atteint ni par leurs prédécesseurs ni par leurs successeurs.

Ce résultat est-il au moins *exact ?*

A les entendre, ces messieurs, ou plutôt ces dames et ces messieurs, n'ont pas vu un seul phénomène vrai, et *toutes* les séances ont été également frauduleuses.

Cependant, si mes informations particulières ne me trompent pas, les quelques *premières* séances (*avant l'arrivée de M. Hodgson*) ont été apparemment assez bonnes pour provoquer l'enthousiasme d'un certain nombre d'assistants. Pourquoi le compte rendu ne fait-il pas mention de cette circonstance ?...

De l'autre côté, M. le professeur Lodge qui fut présent aux deux séances *après* la découverte de M. Hodgson, déclare que dans l'une d'elle il y avait, paraît-il, quelques phénomènes vrais. — Pourquoi n'a-t-on pas cru devoir donner les détails de ces expériences ?...

Mystères de la suggestion !

La suggestion du docteur Hodgson est tellement forte que

l'on ne voit, que l'on ne pense, que l'on ne se rappelle que ce qui confirme la suggestion.

En voici quelques exemples :

1) Une boîte à musique est placée par terre, derrière E. P. et tout près de son talon (pourquoi tout près ?). Les mains sont bien tenues par M. Hodgson à droite et par M. Sidgwick à gauche ; ce dernier a en outre la tête de E. P. ; Mme Sidgwick, couchée par terre, sous la table, tient les pieds entre ses deux mains.

La boîte se met à jouer, et Mme Sidgwick déclare qu'elle sent la main de « John » qui tourne la manivelle.

Jusqu'ici tout est clair. Malheureusement, dans ce récit du protocole primitif, le phénomène a l'air correct et il contredit la théorie de M. Hodgson.

Le lendemain (il est dit expressément dans l'introduction de l'article, que les parenthèses ont été ajoutées le lendemain et le surlendemain) M. Hodgson ajoute une petite parenthèse :

« (*After* the phenomenon) ».

Elle est placée à la suite d'une phrase qui faisait croire au lecteur que la main droite de E. P. était à sa place. Par cette addition il suggère, au contraire, que la main droite de E. P. ne fut pas à sa place durant le phénomène, mais seulement *après* le phénomène.

Immédiatement Mme S. écrit une note, dans laquelle elle suppose qu'elle fut touchée par *une* main (elle ne dit plus : la main de « John ») *par accident*.

Et dans une troisième note (le surlendemain ?) M. Hodgson déclare déjà carrément, qu'on a vu E. P. se pencher, *comme si c'était* sa main droite qui tournait la manivelle !...

On a oublié que dans le protocole primitif, dicté durant la séance, il était dit : « *Les mains* bien tenues » (Hands well helt) et que si E. P. donnait sa tête à M. Sidgwick, elle était penchée à gauche, et ne pouvait pas en même temps être penchée à droite [1].

1. On ne se croit pas obligé de mesurer les distances et de nous expliquer comment, dans cette position, le médium ait pu atteindre la manivelle. En général, M. H., qui fut très sévère pour les autres, l'est beaucoup moins

2) Immédiatement après :

« 9. 8. — *Mme S. sent deux mains sur sa tête, sous la table.* »

Mais, comme la suggestion de M. Hodgson ne parle que d'*une* main libre, elle ajoute : « Il se peut que ce ne fut qu'une seule. »

Et, le lendemain, elle explique qu'elle avait été touchée des deux côtés de sa tête à la fois, mais que la sensation ne ressemblait pas complètement à l'attouchement de deux mains.

3) « *Une main énorme* (enormous hand) *secoue la tête de Mme M. et c'est bien nettement une main* (hand clearly felt) », p. 153.

Mais M. Hodgson suggère que la main droite de E. P. jouait avec la sienne, c'est-à-dire était absente par moments... Et immédiatement tous les expérimentateurs de Cambridge se mettent d'accord pour reconnaître que, l' « enormous hand » ce fut la très petite main de E. P.[1].

4) *Mlle Alice J. est touchée au flanc gauche comme par une main* (p. 158). *Cette main paraît mal formée, avec des doigts incomplets, mais elle touche en même temps trois points différents.*

Malheureusement, à ce moment-là, les mains de E. P. furent bien tenues, et l'on ne pouvait soupçonner que le pied. Mlle A. J. conclut donc que l'attouchement fut exécuté avec la *plante du pied droit de E. P.* recourbée à cet effet d'une façon spéciale pour former trois points distincts de contact : l'orteil, le talon et les autres doigts...

pour lui-même, et il nous force très souvent à demander « the details of theses holdings ». Même confusion, au sujet du caoutchouc attaché à l'une des mains de E. P., sur sa propre proposition, afin de pouvoir distinguer plus facilement sa main droite de sa main gauche : d'après la note en bas de la page 155, c'est la main gauche qui fut marquée ainsi; d'après le texte de la même page, c'est plutôt la main droite. Autrement le récit n'est pas compréhensible. Et on ne dit pas non plus à quel moment de la séance la condition fut appliquée. Pour M. H., ce détail est sans importance assurément! il lui était bien égal de lâcher une main avec ou sans caoutchouc. En sa qualité de contrôleur il la lâchait toujours.

1. Longueur de la main droite de E. P. : 15 centimètres, juste. Ce n'est vraiment pas énorme.

5) Une fois (p. 158), Mlle A. J. *voit la tête de « John » à l'un des bouts de la table au moment où E. P... reste assise à l'autre bout de la table...*

Pour ne pas contredire les suggestions de M. Hodgson et rester en même temps en paix avec sa conscience, Mlle A. J... ajoute modestement :

« Je ne m'explique pas cette curieuse illusion. »

Et voilà tout.

Enfin, lorsque personne ne se hâtait pas de préciser les conditions du protocole primitif dans le sens de la suggestion dominante, M. Hodgson ajoutait lui-même le lendemain (ou le surlendemain) sa petite *parenthèse :* (« *after* phenomenon ») et l'affaire était arrangée.

Il est entendu que je n'ai pas l'intention de froisser aucune de ces personnes. Je ne dis pas que la moindre de leurs observations ne fût pas conforme à leur conscience et à leurs souvenirs ; mais il fallait caractériser l'atmosphère respirée par tout le monde dans cette malheureuse affaire.

Il est entendu également que je ne prétends pas que les phénomènes ci-dessus mentionnés fussent de vrais phénomènes ; je n'ai pas de preuve pour le dire, et d'ailleurs la fraude a été tellement autorisée, suggérée et facilitée si lontemps par l'étrange méthode de M. Hodgson, que même en cas de bons phénomènes on n'avait pas le moyen de les constater. En effet, comment constater que la main de E. P... n'est pas allée jusqu'au point visé, si *aucun des contrôleurs ne s'est jamais donné la peine de la suivre dans ses mouvements ?* Il se peut qu'il en fut ainsi, mais le protocole ne nous le dit pas. On n'y trouve que des suggestions, des vraisemblances plus ou moins grandes. On n'a jamais rien trouvé de suspect sur E. P..., et sa main ne fut jamais prise en flagrant délit de fraude; mais cela n'empêche pas qu'on l'accuse publiquement de fourberie. Il y a clarté dans les conclusions, mais pas dans les prémisses.

V. — UNE MÉTHODE A TROUVER

Les savants de Cambridge ont cependant une excuse, et je tiens à l'indiquer.

Ils n'ont pas réfléchi qu'une nouvelle classe de phénomènes exige une méthode nouvelle d'observations. Dans de pareilles circonstances, ne sachant à quel saint se vouer, on est toujours tenté d'appliquer la *méthode du sens commum* et l'on se trompe ; car le sens commun de notre époque (M. Richet nous a rappelé que le sens commun lui-même se transforme avec le temps) n'a rien à faire avec le médianisme.

Il lui faut une méthode spéciale scientifique, c'est-à-dire conforme à la nature des phénomènes ; et, comme la nature des phénomènes ne se révèle que peu à peu, nous ne sommes pas encore en possession d'une méthode tout à fait adéquate.

Lorsqu'on a découvert le *galvanisme,* il a fallu peu à peu trouver des appareils nouveaux et des méthodes nouvelles pour l'étudier. Aujourd'hui, celui qui emploie un galvanomètre est obligé de savoir l'équilibrer et le régler, en écartant diverses causes d'erreur ; s'il laisse sur la table, ou s'il porte sur lui-même quelques morceaux de fer, il n'aura pas le droit de dire que l'appareil le trompe. — L'expérience de Galvani, qui devait prouver l'existence d'une nouvelle classe de phénomènes, à savoir l'« électricité animale », ne fut qu'une *illusion ;* car, pour pouvoir prouver les courants des nerfs et des muscles, il a fallu créer des appareils nouveaux. En appliquant les anciens, insuffisamment sensibles, on arrivait fatalement à cette conclusion que les courants des nerfs et des muscles n'existent pas.

Lorsqu'on a découvert l'*hypnotisme,* il a fallu changer complètement la méthode d'observation physiologique pour ce domaine spécial. En appliquant la méthode du sens commun, les premiers critiques sont arrivés forcément à conclure que tout est *simulation.* Aujourd'hui, nous savons qu'avec des sujets très sensibles il faut prendre garde non seulement à la suggestion involontairement exprimée, mais même à la

suggestion mentale; et que celui qui a un système préconçu dans sa tête, concernant par exemple certains états spéciaux, la polarité, l'hypno-phrénologie, etc., risque bien de le trouver *artificiellement* dans les réactions de son sujet.

Puisqu'on a découvert le *médianisme*, encore plus inattendu que les catégories précédentes, il faut s'attendre, vu la complexité et l'étrangeté des phénomènes, à l'obligation de changer encore une fois les méthodes d'observation. Avec celle du sens commun de notre époque, en négligeant les conditions inhérentes à la nature intime des manifestations, on arrive nécessairement à conclure que tout est *fraude*.

Dans le médianisme supérieur il ne suffit pas d'observer, il faut aider à créer l'objet de l'observation. Le médium n'est pas un professeur qui nous expose son savoir, c'est un instrument, un instrument délicat qu'il faut savoir équilibrer et régler, en écartant les influences étrangères qui pourraient vicier son fonctionnement. Sans cela, on n'a pas le droit de dire qu'il nous trompe.

VI. — CONCLUSIONS

1° Les expériences de Cambridge ont été insuffisantes et l'on n'a pas prouvé la fraude *consciente* chez E. P.

2° On a prouvé la fraude *inconsciente* dans des proportions beaucoup plus larges que dans toutes les expérimentations précédentes.

3° Ce résultat négatif est justifié par une méthode maladroite, peu conforme à la nature des phénomènes.

4° Le seul résultat positif de cette série d'expériences sera d'attirer l'attention des savants sur la question de la fraude, dans les phénomènes médianiques.

JULIAN OCHOROWICZ.

Varsovie le 12 décembre 1895.

elle des impressions ou des suggestions mentales capables de la troubler et de la dérouter dans ce qu'elle appelle les révélations de l'ange. Cela se conçoit aisément si vraiment elle possède le don de lucidité ou de lecture de pensée, — ce que l'on appelait autrefois la double vue, — comme nous sommes porté à l'admettre, d'après tout ce que nous savons d'elle et d'après ce que nous avons vu nous-même.

Mlle Couédon passe sans efforts et sans secousses de l'état normal à l'état second. Elle vous parle tout naturellement et très raisonnablement; puis, après un bout de conversation où elle ne cherche nullement à vous interroger, ni à puiser la moindre indication, elle vous dit : « Je sens que mes yeux vont se fermer; l'ange va vous parler. » Et en effet ses yeux se ferment, sa voix, sans changer de timbre, devient plus grave, et la personnalité psychique qui a pour nom *ange Gabriel* vous parle en un langage où les mots terminés par la consonnance *é* reviennent souvent, de manière à constituer des fausses rimes. — On a appelé écholalie cette répétition dans le langage de la consonnance d'une même voyelle qui revient automatiquement et fréquemment.

La bonne foi de Mlle Couédon est hors de doute et sa conviction paraît complète. Les parents partagent évidemment cette conviction.

Les révélations sont d'ordre général : les faits ne sont ordinairement pas pris isolément et précisés, de sorte que ce langage vague peut porter ou à trop de scepticisme, ou à trop de crédulité, suivant la disposition d'esprit de chacun. Il est certain qu'en restant dans les termes vagues, on peut dire des choses où chacun trouvera quelques indications qui le concernent. Pourtant si tout est exact, si ce que l'on vous dit constitue un tableau fidèle malgré que flou, et si les principales choses s'y retrouvent, il devient très vraisemblable que cette esquisse n'est pas due tout entière au hasard et que les éléments en ont été puisés quelque part.

Nous ne pourrions donner une meilleure idée de l'impression que nous avons remportée de notre visite à Mlle Couédon qu'en la comparant à un observateur qui, du haut d'une colline, observe les diverses phases d'une bataille se dérou-

lant au loin dans la plaine : de même que l'observateur décrira seulement les mouvements d'ensemble et ne pourra pas dire ce que fait à tel moment telle ou telle escouade; de même la clairvoyante décrit habituellement l'ensemble des faits sans en préciser les détails.

Pour ce qui nous concerne, nous devons convenir que le tableau était très reconnaissable, surtout pour l'ensemble des faits récents, et que notre impression immédiate était très en faveur de l'hypothèse de lucidité. Depuis, cette impression tend à perdre de sa force, et cela se conçoit si l'on songe que le temps apporte dans l'esprit deux actions opposées : d'une part, la diminution du souvenir de ce qui a été ; d'autre part, le renforcement croissant de cette idée que tout le monde peut se reconnaître dans des indications vaguement formulés. C'est là un travail psychique extrêmement fréquent auquel il est difficile d'échapper complètement ; mais nous ne pouvons pas oublier que le tableau, au moment où il se déroulait, nous a paru trop exact pour qu'il soit raisonnable de ne plus vouloir y voir qu'une succession de coïncidences fortuites. Nous trouverions cette interprétation d'autant moins justifiée que nous savons qu'en plus d'une occasion, Mlle Couédon paraît avoir fait preuve de lucidité vis-à-vis d'autres personnes et qu'elle leur a révélé des faits très précis.

Il nous a semblé que la voyante avait le don de lire, ou plutôt de *puiser* dans notre pensée. Nous avons remarqué, en effet, que Mlle Couédon ne suivait pas notre pensée pas à pas et qu'elle nous disait certaines choses alors que nous pensions à d'autres : ce n'était pas, en un mot, de la lecture de pensée s'exerçant au sens dynamique du terme et comme un courant se transmettant de l'agent au percipient. C'était comme si Mlle Couédon avait puisé dans une atmosphère psychique ambiante, à la manière d'un peintre qui peut esquisser telle ou telle partie du panorama qu'il a devant lui.

Nous avons dit que Mlle Couédon passe de l'état normal à l'état second sans efforts et sans secousses. En cela elle diffère de Mrs Piper, dont M. Paul Bourget nous a fourni un aperçu très intéressant (voy. *Annales des Sciences psychiques* de 1895, p. 65). Mrs Piper est cette célèbre voyante américaine

qui habite aux environs de Boston, et dont la clairvoyance n'est peut-être pas sans quelque analogie avec celle de Mlle Couédon, car si celle-ci a l'ange Gabriel, l'Américaine a le docteur Phinuit; mais Mrs-Piper, avant de passer en état second, — de tomber en transe, — défait ses cheveux, gémit, tord ses doigts, pousse de profonds soupirs, a des contorsions du torse; de sorte que la prise de possession du sujet par le docteur Phinuit se fait d'une manière beaucoup moins douce que celle par l'ange Gabriel.

Nous tenons à dire, en terminant ce rapide exposé, que nous ne sommes pas encore en mesure d'avoir sur le cas de Mlle Couédon une opinion ferme, et que c'est avec réserves et sous bénéfice de plus complètes investigations que nous formulons notre impression; mais sollicité de donner notre avis sur ce cas, tout d'actualité, qui a si fortement préoccupé l'opinion publique, nous avons cru ne pas pouvoir le passer plus longtemps sous complet silence.

XAVIER DARIEX.

BIBLIOGRAPHIE

Le prochain numéro paraîtra vers le 1er mai. Il contiendra la fin du compte rendu, par Mlle A.-J. Blech, des expériences très ntéressantes de M. Ermacora. Nous regrettons la longue interruption qui sépare les deux parties de ces expériences d'une réelle valeur scientifique; mais l'étendue qu'il a fallu donner aux expériences si importantes avec Eusapia ne nous a pas permis de faire autrement.

Le même numéro contiendra aussi le curieux cas de télépathie de Rubinstein, par Mme de Manacéine, et des cas très remarquables de lucidité.

Dans quelques jours paraîtra chez Chamuel, éditeur, rue de Savoie, 5, à Paris, **l'Extériorisation de la motricité**, par Albert de Rochas, un volume de plus de 400 pages, avec nombreuses photogravures hors texte. Prix : 7 francs.

Cet ouvrage est un recueil d'expériences et d'observations tendant à établir la réalité du phénomène de mouvements d'objets inertes produits, sans contact, par certaines personnes douées d'une organisation particulière.

M. Fr. Jollivet-Castellos vient de publier à Paris, chez l'éditeur Chamuel, 5, rue de Savoie, un opuscule intitulé : **L'Hylozoïsme. L'Alchimie. Les Chimistes unitaires.**

De omni re scibili ou de toute chose connaissable, réflexions de l'ermite Iksmokul, 1 fort volume, in-8° de 650 p., chez Henri Jouve, éditeur, 15, rue Racine, Paris.

L'Éditeur-Gérant : Félix Alcan.

DOCUMENTS ORIGINAUX

HALLUCINATIONS PRÉMONITOIRES

PAR Mme DE MANACÉINE

Lettre à M. Ch. Richet.

Saint-Pétersbourg, 20 août-1er septembre.

CHER MONSIEUR ET AMI,

En revenant à Saint-Pétersbourg, j'ai hâte de remplir votre prière réitérée, et de vous envoyer un récit exact des deux fantômes visuels dont j'ai eu la perception l'automne passé. Tout d'abord, je dois dire que, personnellement, j'ai toujours observé, relativement aux phénomènes de la télépathie, ainsi qu'aux phénomènes spiritiques et hypnotiques, une attitude réservée, pleine d'incrédulité et de doute. Par conséquent, je m'éloignais systématiquement de toutes les séances spiritiques et hypnotiques, d'autant plus que personne ne consentait à soumettre les expériences aux conditions que je trouvais indispensables pour l'exactitude des observations, et je ne voulais pas être dupe de quelques médiums hystériques ou prestidigitateurs.

En même temps, je dois dire que j'ai toujours possédé la faculté de me représenter vivement et objectivement tout ce que je voulais, c'est-à-dire qu'en lisant l'histoire d'une maladie je pouvais à volonté voir le malade et tous les phénomènes pathologiques de sa maladie ; en lisant le récit d'un

voyage, je voyais non seulement mentalement mais comme objectivement les paysages décrits, etc. Cette faculté, apparemment, avait pour base un grand développement de la vie subjective des appareils nerveux, développement dû sans doute aux études que j'avais faites de ces appareils, de leurs fonctions subjectives, et des phénomènes hypnagogiques. Je suis complètement d'accord avec Purkinge, Johannes Müller, Herschel, Fechner, etc., sur l'idée que plus on cultive ces phénomènes, plus ils se développent.

Il va sans dire qu'avec une vie subjective fortement développée, mon système nerveux me donnait de temps en temps des phénomènes hallucinatoires indépendants de ma volonté. Ainsi, je connais pour l'avoir éprouvée l'hallucination hypnagogique décrite par Gœthe, et qui consiste en ce qu'on aperçoit un bouquet de fleurs, du milieu duquel sortent sans cesse des fleurs nouvelles riches en couleurs, et en formes variées. Le même phénomène se répète chez moi avec les visages humains, qui apparaissent pour se transformer continuellement, de telle sorte qu'il me semble que du milieu du visage que je vois, devant moi dans l'obscurité, en sort un autre, et ainsi de suite défile une série infinie des visages hideux ou beaux. J'ai plusieurs fois remarqué que par les efforts de ma volonté je puis changer le caractère de ces images hypnagogiques.

Cependant, je dois dire que pendant toute ma vie consciente j'ai de temps en temps un fantôme visuel ou une apparition hallucinatoire, qui reste complètement indépendante de ma volonté, et qui m'apparaît tantôt plusieurs fois par jour, tantôt rarement, après des périodes de temps plus ou moins longues. Ce fantôme visuel consiste en une étoile très brillante, ayant la grandeur de l'étoile du soir (Vénus). Elle m'apparaît ordinairement à une certaine distance de moi, suspendue au milieu d'une chambre ; mais quelquefois elle s'approche de moi et commence à briller tantôt sur mon épaule, tantôt sur ma poitrine. Une fois, alors que je me trouvais devant un miroir, je l'ai aperçue sur ma tête brillant au milieu de mes cheveux, et cette apparition me semblait si réelle, qu'involontairement j'ai porté mes mains vers elle,

sous l'impression qu'il devait s'y trouver quelque chose de tangible. Bien souvent, je vois cette étoile brillante au-dessus de ma fille unique. A cause de cette étoile hallucinatoire, je suis devenue presque superstitieuse, puisqu'elle m'apparaît toujours avant quelque succès, quelque joie. Jamais je ne suis parvenue à évoquer l'apparition de cette étoile, malgré tous les efforts de ma volonté.

Je dois encore remarquer que les phénomènes hypnagogiques et hallucinatoires deviennent plus rares chez moi sous l'influence des émotions pénibles, des inquiétudes, et aussi sous l'influence des distractions et des fatigues de la vie des grandes villes — pour les bien voir et les bien observer, il me faut une vie tranquille, monotone même, une vie de travail scientifique ou littéraire.

Quant à l'influence des différentes saisons j'ai toujours observé que l'automne est le temps le plus favorable pour l'apparition des images hypnagogiques et hallucinatoires, puis viennent l'hiver et le commencement du printemps, tandis que les mois mai, juin, juillet et août sont ordinairement tout à fait défavorables aux différents phénomènes de la vie subjective de notre système neuro-cérébral. Puis, comme l'a déjà remarqué Johannes Müller, l'âge a une grande influence sur la vie subjective des appareils nerveux, c'est-à-dire que celle-ci devient de plus en plus faible à mesure que la vieillesse arrive.

Après ces remarques préliminaires faites, je passe à présent au récit désiré ; mais je dois avouer que, pendant toute ma vie, dans des cas sans nombre, j'avais eu l'occasion de me convaincre que les différents pressentiments que j'éprouvais se montraient toujours justes ; cependant je n'agissais jamais d'après mon pressentiment bien que toujours j'eusse à me repentir de n'avoir pas obéi à ce pressentiment.

L'année dernière, après avoir pris part au Congrès médical international, à Rome, j'ai passé six mois à voyager en Europe. En revenant à Saint-Pétersbourg, au commencement du mois de septembre, j'ai appris les nouvelles inquiétantes de la maladie de l'empereur Alexandre III. Comme j'avais eu l'extrême honneur de connaître personnellement le feu

empereur et son auguste épouse l'impératrice Maria Feodorovna, les nouvelles de la maladie du tsar, qui devenaient de plus en plus alarmantes, me plongèrent dans une inquiétude si vive et si profonde, que je n'avais plus d'autres pensées, d'autres soucis que ceux qui se rapportaient à l'état de notre auguste malade.

Au commencement de la seconde moitié d'octobre (style russe) les nouvelles heureuses d'une amélioration dans l'état du feu empereur étaient arrivées à la capitale et tout le monde se mit à espérer et à se réjouir.

Le soir 17/29 octobre je me trouvais dans ma chambre et je me préparais à écrire une note préliminaire sur l'influence nuisible des doses repétées de phénacétine sur les reins des cobayes, des chiens et des lapins, quand tout à coup j'eus l'impression que quelqu'un se trouvait dans la chambre avec moi. En me retournant vivement j'aperçus la figure bien connue de l'empereur Alexandre III. Il était en habit militaire domestique dont je voyais clairement tous les détails de forme et de couleur; mais comme j'étais assise, je me trouvais trop bas pour pouvoir bien voir le visage de l'apparition, c'est ce qui m'a forcée à renverser la tête en arrière pour mieux voir, et alors l'apparition a disparu lentement. Je n'ai ressenti aucune crainte, mais j'étais étonnée de la netteté avec laquelle m'est apparue cette hallucination et j'ai raconté tout de suite la vision que j'avais eue, à ma fille et aux autres membres de ma famille; mais je ne trouvais rien d'extraordinaire dans cette hallucination-là, parce que, pendant des journées et des semaines entières, on ne parlait et on ne pensait qu'à la maladie de l'empereur.

Dès le lendemain, le 18/30 octobre, est arrivée la nouvelle que l'état de l'empereur Alexandre III s'est de nouveau aggravé et le 20 octobre toute la Russie a pris le deuil.

Le jeudi 3/15 novembre je suis allée avec ma fille à la cathédrale de Saint-Pierre et Saint-Paul pour y assister à la messe des morts et pour y prendre les derniers adieux du feu empereur. Le jour suivant, à dix heures du matin, c'est-à-dire le vendredi 4/16 novembre, je me trouvais au milieu de mon salon, éclairé par le soleil, et je parlais avec la maîtresse de musi-

que de ma fille, Mlle Michéeff, en lui racontant ma visite à la cathédrale de Saint-Pierre et Saint-Paul, quand tout à coup j'aperçus bien distinctement M. Antoine Rubinstein en habit noir, assis devant le piano ouvert, les mains posées sur les touches du piano et sa tête de lion renversée un peu en arrière. Je le voyais par la vision indirecte, parce que le piano se trouvait à ma droite, tandis que je me tenais vis-à-vis des fenêtres et Mlle Michéeff et ma fille se tenant vis-à-vis de moi, avaient leurs dos tournés vers les fenêtres. En voyant tout à fait distinctement M. Rubinstein je me suis retournée vers le piano et au même moment la figure hallucinatoire a disparu lentement. J'ai dit alors à Mlle Michéeff et à ma fille, que je venais de voir M. Rubinstein assis devant le piano et ayant l'air de vouloir commencer à jouer et j'ai fait encore là-dessus la remarque suivante : « C'est heureux que M. Rubinstein soit bien portant, car autrement cette vision-là pourrait donner des inquiétudes superstitieuses, d'autant plus que quelques jours avant la mort de l'empereur je l'ai aperçu en vision hallucinatoire. »

Juste à ce moment j'aperçus de nouveau la figure de Rubinstein assis devant mon piano, dans la même pose, et je le vis aussi distinctement que la première fois. En me retournant vers le piano j'ai vu de nouveau la vision disparaître lentement, comme une fumée qui se disperse dans l'air humide. Cette seconde apparition m'a été un peu désagréable et je l'ai dit à Mlle Michéeff; mais quelques secondes après nous nous sommes mises à causer des différentes rumeurs qui couraient alors dans la ville. Quelques minutes se passèrent ainsi quand tout d'un coup j'aperçus de nouveau M. Rubinstein encore assis devant mon piano, dans la pose décrite plus haut. Je le voyais distinctement, comme si c'eût été un homme vivant et non une vision hallucinatoire. Il disparut dès que je me fus retournée vers le piano. Cette fois je ne pouvais me défendre d'une impression pénible qui m'a donné le frisson tout le long de la colonne vertébrale et en même temps j'ai pâli. En m'adressant à Mlle Michéeff je l'ai priée de changer sa position, de sorte qu'en lui parlant je puisse voir le piano directement en face de moi. « Vraiment, ai-je dit, s'il arrive

quelque chose à M. Rubinstein on peut devenir superstitieuse après ces apparitions réitérées et c'est heureux qu'il soit bien portant. » Le temps que j'ai mis à causer avec Mlle Michéeff avant le commencement de la leçon était exactement de 17 minutes.

A deux heures, ce même jour, j'ai raconté à M. le prince Tarchanoff ces hallucinations réitérées et lui ai fait les mêmes remarques qu'à Mlle Michéeff. Après cela nous n'avons plus parlé de cet incident, puisque je ne lui prêtais aucune importance; mais cinq jours plus tard, c'est-à-dire mercredi 9/21 de novembre, j'appris que M. Rubinstein venait de mourir subitement à deux heures du matin, et que depuis vendredi dernier il s'est senti indisposé. Cette étrange coïncidence de mes hallucinations avec la mort subite de ce musicien célèbre a fait une si forte impression sur ma fille que j'avais beaucoup de peine à la tranquilliser et que je me reprochais d'avoir parlé en sa présence de mes visions hallucinatoires. Comme je n'ai pas pensé à M. Rubinstein au moment de ses apparitions, ni les jours précédents, je ne sais comment m'expliquer cette étrange coïncidence. Je dois encore ajouter que, pendant toute sa vie, M. Rubinstein n'est venu dans ma maison qu'une seule fois et que nos relations étaient tout à fait superficielles. Jamais M. Rubinstein n'a joué chez moi. La seule association involontaire qui pouvait exister entre la leçon de musique de ma fille et M. Rubinstein, se rapportait au fait suivant : se trouvant chez moi, le grand musicien a fait jouer ma fille qui n'avait alors que 10 ans, puis il l'a examinée par rapport à son ouïe musicale, et il m'a adressé ensuite les paroles suivantes : « Votre fille, madame, a une ouïe absolue, elle joue du piano avec tant de sens et de sentiment que cela démontre qu'elle doit être très douée pour la musique. Elle doit étudier la musique. Vous chargeriez votre âme d'un péché mortel, si vous ne lui faisiez pas étudier la théorie, l'harmonie, etc. Il y a, en elle, l'étoffe d'une vraie musicienne.

Voilà, cher monsieur et ami, le récit exact de ce qui m'est arrivé en automne de 1894 et que je ne puis m'expliquer que par une série de suppositions gratuites. Ainsi, par exemple,

on peut supposer que l'idée de Rubinstein a été éveillée en moi par une association inconsciente, puis que cette apparition a précédé fortuitement la mort de Rubinstein. Mais alors il reste encore à expliquer pourquoi, pendant les années précédentes, je n'ai jamais vu d'apparitions hallucinatoires pareilles à celles de Rubinstein? Je dois dire que, parmi toutes les visions hypnagogiques et hallucinatoires, il m'est arrivé bien rarement d'avoir eu des visions aussi distinctes, aussi plastiques et de réelle apparence que les deux hallucinations décrites plus haut.

Je me crois obligée de vous envoyer ce récit, parce que mon incrédulité aux phénomènes télépathiques et autres de même ordre ne me fait pas oublier que beaucoup de choses peuvent nous paraître invraisemblables, impossibles même, seulement à cause de la limitation trop étroite du champ de nos connaissances, de nos observations. Ainsi par exemple les contemporains d'Archimède étaient trop ignorants pour pouvoir comprendre le mécanisme d'une locomotive, et ils auraient certainement traité le récit et même l'apparition d'une locomotive comme une chose incroyable, comme un miracle; tandis qu'Archimède lui-même était capable de comprendre la construction de la locomotive une fois qu'on la lui aurait eu expliquée et qu'on lui aurait eu démontré la force dynamique de la vapeur.

Au siècle dernier et même au commencement de notre siècle, on aurait traité de miracle et de chose invraisemblable le récit qu'on se peut parler de Stockholm à Upsala, de Saint-Pétersbourg à Péterhoff, etc., tandis qu'à présent la communication téléphonique est du domaine des faits réels, et ainsi de suite. En un mot la crédulité complète d'une part, ainsi que l'incrédulité absolue de l'autre, ne sont que les signes de l'ignorance. Un penseur, un homme de science, doit avant tout se rappeler que la source principale de nos connaissances exactes est dans nos sens et que ces sens sont bien souvent à la fois imparfaits et trompeurs.

En niant tout ce qui est resté inconnu à nos sens personnels et même aux sens de tout un peuple, de toute une nation, nous pouvons très bien tomber dans la même erreur

que le roi de Siam qui a traité de menteur effronté le voyageur danois qui lui disait que l'eau des rivières, des lacs et même l'eau de la mer devient solide pendant l'hiver dans les pays du Nord (Abercrombie).

Un mathématicien comme Laplace disait qu'il faut être très prudent par rapport aux récits des faits soi-disant improbables et impossibles, et puis il faisait remarquer qu'un fait, un phénomène inconnu a d'autant plus de chance d'être vrai qu'il nous paraît plus improbable et incroyable. Et c'est ainsi que tout en doutant, je me crois obligée de mettre les faits décrits à votre disposition; mais je me permets de vous prier, dans le cas où vous voudriez publier mon récit, de l'imprimer en entier sans rien changer et sans rien omettre de ma narration.

Je ne pouvais pas, cher monsieur, vous envoyer ce récit lorsque je me trouvais en Angleterre, parce que mes notes sur les visions hallucinatoires que j'avais eues l'automne dernier, étaient restées à Saint-Pétersbourg et que je craignais d'écrire le récit en me basant exclusivement sur ma mémoire, car la mémoire peut nous tromper sans qu'on s'aperçoive de l'erreur inconsciente.

Ci-joint je vous envoie les témoignages de Mlle Michéeff et de M. Tarchanoff.

Votre bien dévouée

MARIE DE MANACÉINE

Attestation du prince Jean de Tarchanoff.

Je témoigne, par ma propre signature, que 1° Madame Marie de Manacéine, le 17/29 octobre 1894, m'a communiqué que le même jour, pendant qu'elle travaillait dans son cabinet, elle a eu la vision du feu empereur Alexandre III, qui paraissait se tenir debout derrière elle. Cette vision a eu lieu trois jours avant la mort de l'empereur. 2° Le 4/16 novembre 1894, la même dame me raconta qu'au matin du même jour, pendant que l'on se préparait pour la leçon de musique de sa fille, elle a eu, trois fois de suite, la vision du musicien célèbre

Antoine Rubinstein, qui lui paraissait assis près du piano, comme se préparant à jouer; elle signala de suite ce fait étrange à la maitresse de musique, à sa fille (Tatiana de Manacéine) et, vers les deux heures du même jour, à moi. L'on sait que cinq jours après cela, Rubinstein était mort et qu'avant sa mort tout le monde le considérait comme bien portant.

PRINCE JEAN DE TARCHANOFF

Ancien professeur de physiologie à l'Académie militaire de médecine de Saint-Pétersbourg, académicien et professeur agrégé de physiologie à l'Université de Saint-Pétersbourg.

20 août/1 septembre 1895.

Attestation de Mlle Michéieff.

Moi soussignée, je me rappelle très bien qu'étant venue chez Mme Manacéine vendredi matin (4/16 de novembre), je l'ai rencontrée au salon où se trouvait le piano et nous avons commencé à causer de sa visite à l'église de Saint-Pierre et Saint-Paul, et de ce qu'elle y a vu toute la famille impériale, Tout d'un coup Mme Manacéine s'est retournée vers le piano, qui était à sa droite, et d'un air étonné elle nous a dit qu'elle a vu très distinctement Rubinstein assis sur la chaise, devant le piano. « C'est heureux, dit-elle, que M. Rubinstein soit bien portant, car autrement on pourrait avoir une anxiété superstitieuse. »

Puis elle se mit à me raconter que quelques jours avant la mort de l'empereur Alexandre III, elle l'avait vu dans son cabinet, aussi distinctement que M. Rubinstein à présent, et juste pendant ce récit, M. Rubinstein lui apparut une seconde fois dans la même pose, devant le piano. Elle était désagréablement impressionnée par cette seconde vision, mais quelques moments après nous causions d'autre chose. Et alors la vision d'Antoine Rubinstein lui apparut pour la troisième fois; après quoi Mme Manacéine a pâli et m'a priée,

ainsi que sa fille, de changer notre position pour qu'elle puisse, en parlant, se trouver en face du piano. Mme Manacéine a dit alors : « S'il arrivait quelque chose à Rubinstein, on pourrait devenir superstitieuse par rapport à ces apparitions. Le mercredi suivant c'est-à-dire le 21 novembre. Rubinstein était mort et Mme Manacéine m'a demandé si je me souvenais de ce qui lui était arrivé vendredi passé. Ayant reçu ma réponse affirmative, elle m'a demandé de ne pas oublier ce cas-là, car mon témoignage pouvait être très important pour démontrer qu'elle a vu l'apparition de Rubinstein alors que personne ne se doutait de la mort prochaine de cet homme, et elle ajouta qu'elle se croit obligée, de communiquer ce cas-là à M. le professeur Charles Richet, qu'elle comptait voir pendant son séjour à Paris.

E. Michéjeff.

Pétersbourg, Petite Italianskaja 26, log. 12.

LUCIDITÉ

EXPÉRIENCES DU Dr FERROUL

PAR M. A. GOUPIL

Ma profession d'ingénieur m'ayant amené à faire un séjour prolongé à Narbonne que j'habitai pendant deux ans et demi, j'y ai fait connaissance avec M. le Dr Ferroul, maire de cette ville, ex-député, et j'ai pu y suivre, indirectement il est vrai, ses expériences avec un sujet spécialement doué, Anna B...

Anna B..., est née à Narbonne et n'a jamais quitté cette localité, elle peut avoir à présent 26 ans. C'est une repasseuse, elle est d'une grande débilité ; sa physionomie est douce, elle est d'une pâleur et d'une maigreur extraordinaires. Il y a trois ans M. Ferroul était extrêmement sceptique à l'égard de tous les phénomènes dont s'occupent les *Annales des sciences psychiques*. Il fut appelé un jour à donner ses soins à Anna B... qui, dans la rue, était en proie à une attaque de nerfs. Par le seul effet de ses paroles prononcées d'un ton d'autorité, Anna se releva immédiatement et revint à l'état normal.

M. Ferroul songea alors à faire sur elle des expériences d'hypnotisme ; il la fit donc venir chez lui et il ne tarda pas à s'apercevoir de ses étranges facultés psychiques.

Étant plongée dans le sommeil magnétique elle lui faisait spontanément des révélations sur ses actes à lui, Ferroul, actes que la lucide ne pouvait préalablement connaître, et sans qu'il l'ait dirigée vers ces déclarations. M. Ferroul fut donc conduit progressivement à des essais divers et je vais relater quelques cas que je tiens de M. Ferroul lui-même, et qui ont eu du retentissement dans la ville, ou qui ont pu être contrôlés par divers témoins.

Nous regrettons que les occupations multiples de M. Ferroul ne lui aient pas laissé le temps de procéder à une suite d'expériences méthodiques, en présence d'un groupe qui

aurait rédigé des procès-verbaux de constat. M. Ferroul, qui est d'un tempérament très actif et d'un caractère entier, nous a toujours déclaré vouloir marcher capricieusement, à l'aventure, suivant son inspiration du moment, et ne rien vouloir lire ni connaître des travaux faits antérieurement sur ces matières ; et peut-être a-t-il raison pratiquement.

Bien que ce système paraisse déplorable au point de vue d'une analyse scientifique et de la preuve des faits pour des lecteurs éloignés, nous devons reconnaître, en présence des résultats des investigations faites par nombre d'expérimentateurs, que les phénomènes psychiques se prêtent fort mal à la méthode expérimentale des phénomènes physiques ; celle-ci, infailliblement, apporte une contrainte, un obstacle qui fait que le phénomène avorte, ou est incomplètement réalisé.

En outre, le tempérament de celui qui actionne le sujet entre pour beaucoup dans l'obtention des phénomènes ; ainsi M. Ferroul, seul, obtient avec Anna les résultats qui vont être indiqués ; les autres médecins qui ont endormi Anna n'ont obtenu avec elle que les phénomènes ordinaires de l'hypnose et n'arrivaient qu'à déranger pour quelque temps les facultés de la lucide.

Il s'est donc trouvé, entre M. Ferroul et Anna, des rapports psychiques particulièrement propices au développement de ces facultés bizarres : l'un, moteur puissant, *positif*; l'autre, agent, *négatif*.

M. Ferroul ne tarda pas à s'apercevoir qu'Anna avait la perception de scènes éloignées se passant au moment même de l'état somnambulique. Puis il reconnut bientôt aussi qu'elle avait la perception de faits accomplis remontant à plusieurs jours écoulés. Pour Anna, il y a, dans cet état, abstraction du temps et de l'espace.

Dans le sommeil provoqué elle parle toujours à voix basse, elle résiste parfois, se plaint, et si M. Ferroul insiste elle a des crises qui empêchent de poursuivre l'opération. En outre, elle a généralement les allures et le langage d'un enfant.

1° CAS DU BOULOU

Ce cas se produisit dans le courant de juin 1894. M. Ferroul attendait du Boulou, localité située à 86 kilomètres de Narbonne, deux personnes devant arriver par le train.

Ces personnes n'arrivant pas, et ne recevant pas de nouvelles motivant le retard, M. Ferroul fit venir Anna et la mit en état de somnambulisme avec ordre de se rendre au Boulou ; il la guida par ses indications, connaissant les lieux ; mais Anna n'y était jamais allée.

— J'y suis, dit-elle, c'est de telle et telle façon, mais je ne vois personne.

— Entrez dans la maison.

— *J'y suis, ah! grand Dieu! qu'est-il arrivé! Madame est sur le lit, blessée à l'épaule et aux reins, mais elle ne saigne pas... Voilà : la voiture a versé, le cocher est tombé d'un côté, mais n'a pas eu de mal.*

A. B... dit ensuite que le docteur faisait un pansement et demandait une bande plus longue que celle qu'il tenait en main, et autres détails. (J'ai lu tous ces détails sur le carnet de M. Ferroul.) Aussitôt après, M. Ferroul passa une dépêche au Boulou : — « *Est-il vrai qu'il vous est arrivé accident voiture?* »

Le lendemain matin, il recevait une lettre de son ami (lettre que j'ai lue) ; cet ami commençait par s'étonner que M. F... ait pu avoir connaissance de l'accident ; les renseignements de la lettre concordaient bien avec les indications de la lucide.

2° CAS D'UNE PERSONNE DISPARUE

Dans le courant de juin 1894, la *Dépêche* de Toulouse et les journaux de Narbonne donnaient le signalement d'une jeune fille disparue, que nous désignerons par la lettre D.[1].

C'était la domestique du beau-père de M. Fabre.

D. avait été vue pour la dernière fois par M. Fabre, pharmacien à Narbonne et second adjoint au maire, le dimanche 24 juin 1894, à 9 heures et demie du soir ; elle partait de chez lui pour rentrer chez son maître.

1. La fille désignée par la lettre D. est une enfant naturelle, née à Narbonne, d'un tempérament hystérique très accusé. (Note de M. Fabre.)

Ce dernier rentrait chez lui, à 10 heures du soir, trouvait la porte ouverte et, sur la table du salon, le tablier de la bonne; mais celle-ci avait disparu.

En vain la chercha-t-on très tard; le lendemain, *lundi*, on fit inutilement de nouvelles enquêtes, et très inquiet, on communiqua son signalement aux journaux, qui le reproduisirent dans les feuilles du *mardi* matin.

Le *mardi* soir, M. Fabre pria M. Ferroul d'essayer la lucidité d'Anna sur le cas.

M. Ferroul dit que probablement il ne réussirait pas, parce qu'il n'avait aucune *piste*, ni lui ni Anna ne connaissant la bonne, qu'à tout hasard cependant il allait essayer.

Anna ayant été endormie, M. Ferroul lui dit : — Tu vas te reporter à dimanche soir, 9 heures et demie, chez Fabre, rue de la République, tu dois trouver là une petite bonne de 16 ans environ, de telle et telle façon.

— Je la vois, dit Anna.

— Eh bien, suis-la, dis-moi ce qu'elle devient.

La lucide déclare que D. rentre chez elle, elle décrit la maison; que D. est dans sa chambre et procède à sa toilette; elle décrit la chambre et constate que, dans un coin, il y a une malle avec du linge sale dedans, *qui pue*.

Elle signale l'arrivée d'un individu qui converse avec D., la décide à descendre et l'emmène dans une remise en face de la maison; que sur ces entrefaites M. et Mme Potet arrivent, et, surpris de voir la maison ouverte, se mettent à sa recherche. La fille D. et son compagnon entendent tout ce qui se passe, et n'osent pas sortir.

L'homme, voyant qu'elle ne peut pas rentrer, lui dit de partir avec lui, qu'il lui trouvera une autre place.

Sur la demande de M. Ferroul, elle dépeint l'individu, mais ne peut dire son nom, qui n'est pas prononcé par D.

D. fait des objections au sujet des difficultés qu'elle va avoir à emporter ses effets; l'individu lui dit qu'il s'en chargera.

Anna dit : — Ils sortent, ils arrivent sur le quai de la Charité; D. dit à l'individu :

« — Tu vois là-haut cette petite fenêtre éclairée, c'est la chambre de Marie, la bonne de Fabre.

« — Est-ce que tu as dit quelque chose à Marie ?

« — Non.

« Mais, dit Anna, il la fait passer par de drôles de rues !... Je n'ai jamais vu ces rues-là !...

« Ah ! voilà qu'il la fait entrer dans une maison, il y a une femme qui les reçoit, il lui dit que c'est sa mère ; mais ce n'est pas sa mère, cela, c'est une entremetteuse. »

Suivent d'autres détails.

« — Ah ! ils se lèvent, ils vont à la gare, elle prend un bille pour Béziers, elle prend la une, deux, troisième voie, elle monte dans le train... elle arrive à Béziers... Ah ! je ne la vois plus, il y a trop de monde, je la perds. »

N'en pouvant tirer autre chose, M. Ferroul transmit ces notes à M. Fabre, qui fut trouver son beau-père ; ils montèrent dans la chambre de D., et constatèrent qu'en effet il y avait du linge sale dans une malle ; mais ils ne purent rien éclaircir, et la journée du mardi se passa sans nouvelles de D.

Le lendemain soir, *mercredi*, la bonne de M. Fabre, étant allée à la poste porter une lettre, vit D. en compagnie d'une femme. D. se dissimulait de son mieux. Interpellée, elle ne put esquiver les reproches que Marie lui fit. Elle répondit alors qu'elle arrivait de Béziers, où elle était allée chercher une place. Vivement Marie vint prévenir M. Fabre, qui envoya un agent de police chez la femme avec qui Marie avait vu D., mais D. en était repartie. Deux jours après, l'agent la découvrit dans un hôtel, et il l'emmena à la mairie, où l'adjoint la questionna.

D. finit par avouer qu'un individu l'avait entraînée à partir, et désigna l'individu. M. Fabre fit enfermer D. au violon, et envoya chercher l'individu désigné, et dont le signalement correspondait exactement avec les indications d'Anna Brieu.

Questionné, l'individu nia d'abord tout, M. Fabre lui dit que D, lui avait tout avoué et, payant d'audace, commença le récit des faits d'après les déclarations de la lucide. Voyant que ce garçon perdait son assurance, l'adjoint poursuivit et relata la conversation du quai de la Charité : l'individu perdit alors toute contenance ; se voyant sur la bonne voie M. Fabre continua.

Alors l'amoureux confessa la vérité et dit : — Oui, c'est vrai ! mais je ne savais pas qu'elle était mineure, en tous cas elle ment quand elle dit que je l'ai menée chez une femme ; il n'y a pas de femme dans cette affaire-là, je l'ai conduite à tel hôtel, c'est le garçon qui nous a donné la clef d'une chambre, je suis parti de l'hôtel à 3 heures du matin et je ne sais pas ce qu'elle est devenue.

M. Fabre renvoya l'individu et reprit l'interrogatoire de D.

— Mais, ajouta-t-il, je sais aussi ce que tu as fait à Béziers, mais je veux que tu me le dises, et si tu ne dis pas la vérité, gare à toi.

— Eh bien ! dit-elle, toute la journée du lundi j'ai cherché une place à Béziers, je n'en ai pas trouvé ; le soir je suis revenue à la gare pour prendre le train, mais je l'ai manqué. J'ai trouvé à la gare un homme d'équipe que j'avais connu à Narbonne et *qui m'a emmenée coucher chez sa mère.*

Ainsi donc s'expliquait la lacune bizarre dans les déclarations d'Anna qui avait entremêlé les faits de Béziers avec ceux de Narbonne et n'avait signalé qu'un individu quand il y en avait deux en jeu. Les rues que la lucide ne reconnaissait pas comme appartenant à Narbonne, étaient probablement les rues de Béziers.

Donc, le mardi au soir, Anna a pu avoir la perception de faits accomplis dans la nuit du lundi au mardi et du mardi au mercredi. On peut donc se demander si la matière en général ne posséderait pas, au même titre que la substance cérébrale, la propriété de conserver des empreintes : les traces des vibrations lumineuses et sonores. Le sensorium fluidique, ou *corps astral* du sujet, s'étendant au loin, ferait revibrer la substance, de même qu'il fait vibrer la substance cérébrale, et les empreintes reçues seraient rendues.

La substance rendrait ses impressions tout comme le ferait un cérébral additionnel et constituerait au sujet une sorte de cerveau temporaire et supplémentaire.

Mais on fera remarquer, à l'encontre de cette hypothèse, que la matière a reçu une foule d'empreintes et on se demandera pourquoi elle aurait livré à Anna Brieu les faits, gestes et paroles de D. et de son compère, plutôt que toute autre

scène. Nous répondrons que la même objection subsiste quant aux facultés du cerveau, et cependant le tri se fait parfaitement; si, au moment où j'écris, je désire me retracer la ville de Marseille, c'est cette ville et non une autre qui se représente à moi. Sans pouvoir expliquer comment se fait cette séparation si nette entre l'image de Marseille reçue antérieurement et celle de toute autre ville, nous pouvons concevoir qu'en vertu d'une même loi, l'idée initiale qui met Anna sur la piste d'une série déterminée de faits, fasse que ce soit cette série qui se développe et non une autre série d'événements. Les lacunes mêmes, constatées dans les perceptions de la lucide, appuient cette hypothèse, car nous retrouvons les mêmes lacunes dans le jeu ordinaire de la mémoire; nous entremêlons ou superposons parfois des faits, et il pourra arriver que, dans l'image d'une ville évoquée par la volonté, nous placions, par erreur, une rue ou un monument appartenant à une autre ville. C'est de ces anomalies que résultent souvent les dépositions contradictoires de plusieurs témoins d'une même scène. A. Goupil.

Les soussignés témoignent de l'exactitude des faits rapportés ci-dessus, relatifs à la disparition de la fille M. D. et aux indications fournies par le sujet lucide Anna Brieu.

P. Fabre, *adjoint au maire.* L. Weill, *négociant.*

F. Nègre, *journaliste au Petit Paris*, Narbonne.
Employé de la Mairie.

17 mars 1896.

3° CAS DE LA SOUS-PRÉFECTURE

C'était en juillet 1894, au moment des lois de réaction. Comme chef du parti socialiste, M. Ferroul était en lutte avec le parti gouvernemental. Un jour le secrétaire de la mairie vint avertir M. Ferroul qu'un agent de la sûreté, arrivé de Carcassonne, était venu prendre le commissaire central à la mairie pour l'emmener chez le sous-préfet.

M. Ferroul songea à se servir des facultés d'Anna; il l'envoya chercher, l'endormit et l'envoya à la sous-préfecture.

— J'y suis, dit-elle.

— Où es-tu?

— Dans la cour.

— Ce n'est pas dans la cour qu'il faut être, trouve-moi le sous-préfet.

— Le voilà! il est dans son cabinet avec trois individus, le central, un autre qui arrive de loin, et un monsieur à barbe blanche que je ne connais pas.

— Comment se nomme-t-il?

— Ah! on ne le nomme pas... Tu ne sais pas, M. Ferroul, ce qu'il pense, celui-là?

(Dans cet état, Anna Brieu s'exprime comme un enfant.)

— Que pense-t-il?

— Il pense : « Qu'est-ce que je fais ici, ils vont me compromettre avec leurs affaires de police, je m'en vais. »

« Ah! l'agent de Carcassonne sort une lettre, il la remet au sous-préfet, il lui dit que c'est une lettre anonyme qu'on a envoyée...

« Tiens, il parle de toi, le sous-préfet.

— Que dit-il?

— Il dit : A Ferroul, je lui enlèverai tous ses droits, je ne lui laisserai que ce que je ne pourrai lui retirer de ses fonctions de maire. »

— Ah! l'agent de Carcassonne lui remet une liste, il lui dit que c'est la liste des personnes à surveiller.

— Qu'y a-t-il sur cette liste?

La lucide cite trois noms, puis ajoute :

« Ah! il la met dans sa poche, je ne la vois plus... Voilà deux agents qui entrent, c'est Chaubet et Tirefort, on leur donne tel ordre, ils s'en vont... le monsieur à barbe blanche s'en va aussi.

— Suis-le, dit M. Ferroul et tâche de savoir qui c'est.

— Ah! il va dans telle maison; on lui dit que monsieur n'est pas là, mais on ne le nomme pas. Il va dans telle autre maison, la bonne lui ouvre et l'appelle M. X...

Dans son journal *la République sociale* du 22 juillet 1894, M. Ferroul parle de la réunion chez le sous-préfet, et cite les paroles dites à son endroit par le sous-préfet, mais sans dire de quelle manière il avait eu les renseignements.

Le sous-préfet en émoi fit appeler le commissaire central, M. Ferroul avisé utilisa de nouveau sa lucide, qui lui donna divers renseignements, entre autres celui-ci :

— Ah! *il pense, le commissaire, que c'est par moi que tu as des renseignements, mais il n'ose pas le dire.*

(Le cas de la bonne disparue, qui s'était colporté en ville, était sans doute la cause de la réflexion mentale du commissaire.)

Toujours est-il que le sous-préfet et le commissaire, imputant à Chaubet et à Tirefort une indiscrétion, demandèrent à M. Ferroul la révocation des deux agents. M. Ferroul refusa. Ils firent alors un rapport au préfet qui frappa les deux agents, l'un fut révoqué et l'autre suspendu.

Dans son numéro suivant M. Ferroul protesta et fit mention de la liste et de la lettre au crayon bleu.

Le *Républicain de Narbonne* traita de roman les racontars faits au sujet de la lucidité d'Anna Brieu.

M. Ferroul répondit :

(*Paragraphe copié dans la* République sociale *de Narbonne datée du 2 août 1894.*)

« ... Ce journal comprendra que nous ne discuterons pas ses plaisanteries, étant mieux placé que personne pour savoir combien nous avons dit vrai. Ignorerait-il que deux agents sont menacés de révocation parce que la préfecture et la police ne savent expliquer autrement que par des indiscrétions l'exactitude de nos renseignements?

« Nous pouvons assurer au *Républicain* que le *roman* n'est pas terminé et que nous lui donnerons bientôt les meilleures pages. Nous pouvons lui dire aussi, pour qu'il le communique à ses amis, que jamais ils ne trouveront le fil spécial qui nous transmet les actes, les paroles et, qui sait... *même les pensées*, des réactionnaires qui administrent le pays en bloc ou en détail. »

Lettre de M. Goupil à M. Dariex.

Narbonne, 5 août 1894.

Aujourd'hui la *Dépêche* de Toulouse publie l'article suivant :

« Narbonne. Par arrêté préfectoral, l'inspecteur de la sûreté, Tirefort, est révoqué de ses fonctions et l'agent Chaubet est suspendu pour un mois.

« On reproche à ces deux modestes fonctionnaires d'avoir communiqué à la *République sociale* des renseignements qui avaient un caractère confidentiel.

« Nous ignorons si l'accusation dirigée contre Tirefort et Chaubet est méritée ou non. Ce que nous pouvons affirmer, c'est qu'ils sont frappés sans qu'on ait pu relever contre eux la moindre preuve de culpabilité. Aussi reviendrons-nous sur cette affaire *qui est intéressante à plus d'un titre.* »

Le *Petit Méridional* relate aussi la chose et ajoute : « Les deux agents protestent avec la plus grande énergie contre la mesure qui les frappe. »

Extrait de la Dépêche *de Toulouse, du 6 août 1894.*

Punitions non justifiées. — Nous avons dit, hier, que l'inspecteur de la sûreté Tirefort et l'agent Chaubet avaient été frappés sans preuves.

Le fait n'est contesté par personne. Il est bon, néanmoins, que le public sache exactement ce qui s'est passé à ce sujet.

Le 19 juillet dernier, le journal *la République sociale* publia un article concernant l'attitude du gouvernement à l'égard des socialistes, article où se trouvait le paragraphe ci-après ;

« Nous sommes en mesure d'affirmer qu'un document anonyme bien rédigé a été transmis par la préfecture, dénonçant un membre de l'administration municipale comme ayant été vu, à plusieurs reprises, chez un citoyen surveillé depuis longtemps comme suspect d'anarchisme.

« Le document est écrit au crayon bleu. »

Ce document ne devait pas être un mythe, puisque le commissaire central, M. Vigneaux, reçut immédiatement l'ordre de procéder à une enquête, à l'effet de savoir qui avait communiqué à la *République sociale* des renseignements d'une si rigoureuse exactitude.

En effet, M. Vigneaux avait eu le précieux papier entre ses mains et, d'après ses dires, il n'en avait donné lecture qu'à deux personnes : l'inspecteur Tirefort et l'agent Chaubet.

Aussi l'enquête fut-elle des plus sommaires, ou plutôt il n'y en eut pas du tout, car M. le commissaire central procède par simple déclaration.

L'administration supérieure exigeait la punition des auteurs de l'indiscrétion. « Puisque je suis innocent, se dit M. Vigneaux, c'est que Tirefort et Chaubet sont coupables. » Et, sans autre forme de procès, il proposa leur révocation. On connaît la décision de l'autorité supérieure.

C'est donc sur la simple affirmation de M. Vigneaux que l'on a frappé deux pères de famille.

Or, M. le commissaire central a déclaré à plusieurs personnes qu'il était convaincu de l'innocence de ces derniers.

Nous pouvons donc conclure que les sévères punitions infligées à l'inspecteur Tirefort et à l'agent Chaubet ne sont nullement justifiées. Peut-être ne tardera-t-on pas à savoir qu'elles ont atteint deux innocents.

La conviction du commissaire résultait de ce fait que les deux agents n'étaient pas présents quand l'agent de la sûreté remit au sous-préfet la liste et la lettre anonyme, ce qu'ils firent remarquer au commissaire quand la *République sociale*, fit mention de ces documents.

— C'est donc vous, dirent-ils au commissaire, qui êtes allé rendre compte au maire de ce que vous avez dit chez le sous-préfet !

Deux ou trois jours après, le docteur David, médecin à Narbonne, était en voiture avec le commissaire, ils allaient dans les environs pour une expertise médico-légale. Amenant adroitement la conversation sur les phénomènes hypnotiques, le commissaire demanda à M. David s'il croyait possible qu'un sujet endormi puisse aller constater les faits et gestes de personnes éloignées,

— Parfaitement, répondit M. David, mais il faut pour cela un entraînement préalable et un sujet spécialement doué.

— Hé bien, il n'y a pas moyen de le faire entendre à M. le sous-préfet, il dit que tout cela c'est de la blague.

— Pour le fixer enfermez-vous avec le sous-préfet à une heure déterminée, si M. Ferroul vous rapporte textuellement ce que vous avez dit, le sous-préfet sera édifié.

— Fichtre non ! il dirait que c'est moi le divulgateur, et je serais remercié.

— Le jour que vous étiez seul avec le sous-préfet, est-ce que vous n'avez pas *pensé* que c'était par Anna que Ferroul avait ses renseignements.

— Ma foi si ! Mais je n'ai pas osé le dire dans la crainte que le sous-préfet se moque de moi.

Dans une réunion du Conseil municipal qui avorta parce que les conseillers n'étaient pas en nombre, il fut question de la révocation des deux agents. Les journalistes étaient présents; à la suite des explications de M. Ferroul voici ce que publia le *Courrier de Narbonne* sous la rubrique *Échos et bourdonnements* : « A propos de la révocation des deux agents Chaubet et Tirefort, nous a dit M. Ferroul, j'ai fait mon devoir; ils sont étrangers aux DIVULGATIONS de la *République sociale*.

« M. Ferroul nous a affirmé que, si M. le sous-préfet le désirait, il prenait l'engagement de publier, par la voie des journaux, les conversations qui se tiendront à des heures fixées dans les bureaux de la sous-préfecture.

« Évidemment les théories développées par M. le maire de Narbonne rencontreront des incrédules, aussi l'ancien député socialiste parlait-il d'engager des paris et se proposait-il ainsi de faire la preuve des faits qu'il narrait.

« M. Ferroul était si précis dans ses affirmations qu'il en était troublant.

« Donc (c'est l'avis de M. le maire) Tirefort et Chaubet sont blancs comme neige.

« Tout se réduirait à une *indiscrétion* commise par un sujet fidèle du magnétiseur. M. Ferroul nous a régalés d'une conférence sur le magnétisme et nous a persuadés qu'à une certaine distance un sujet endormi pouvait découvrir les complots les plus mystérieux. »

Il me reste à dire que l'individu à barbe blanche n'avait pas, m'a-t-on affirmé, de relations avec M. Ferroul et qu'il fut étranger aux divulgations. GOUPIL.

C'est parfaitement exact.

Dr DAVID.

(*A suivre.*)

RÊVES TÉLÉPATHIQUES

EXPÉRIMENTALEMENT PROVOQUÉS

PAR LE Dr G. B. ERMACORA

COMPTE RENDU PAR MLLE A. J BLECH

DEUXIÈME PARTIE

ÉTUDE D'IMAGES VISUELLES

« L'appétit vient en mangeant, » dit un dicton populaire..., l'appétit scientifique surtout. Le Dr Ermacora ne se contente plus de rêves aux données plus ou moins vagues; il veut employer une autre méthode de contrôle, méthode destinée à éprouver l'hypothèse de suggestion verbale : « Montrer à Mlle Maria, dit-il, en la présence d'*Elvire*, un dessin qu'elle n'aurait jamais vu auparavant, et qui ne pourrait être décrit par des paroles, et puis demander à *Elvire*, de le montrer en rêve à Angélina. Après le rêve, montrer à Angélina le dessin en question mêlé à une certaine quantité d'autres dessins du même type (que Mlle Maria n'aurait pas regardés), pour voir si elle le reconnaîtrait d'après son rêve. »

Voici en effet qui nous mène loin des promenades à la place Saint-Marc, sur les lagunes et sur les eaux du mélancolique lac de Garde. Mais *Elvire* se prêtera-t-elle à une étude aussi précise, aussi ingrate? Interrogée, elle répond

qu'elle le fera avec plaisir, et ne témoigne pas la moindre répugnance. Il faut savoir gré à *Elvire* de sa bonne volonté : nous voyons si souvent les personnalités médianimiques — pour employer le terme de M. Ermacora — se dérober lorsqu'il s'agit de données précises, de preuves visibles ou tangibles. Avec un pareil auxiliaire, le Dr Ermacora pourra mener rondement ses expériences.

Le 26 *décembre au soir*, lisons-nous dans son journal, je pris avec moi la figure n° 5 du premier numéro du *Corso d'Ornato* (du professeur Romolo Trevisani) pour commencer avec quelque chose de facile; je laissai chez moi les cinq autres figures contenues dans ce numéro. Comme je n'aurais pu mettre la gravure en poche sans l'endommager, je la renfermai soigneusement entre deux cartons. Je voulais qu'elle ne fût ni froissée, ni salie, pour ne se distinguer en rien des autres gravures toutes neuves.

Cependant, ce soir-là, je ne pus faire aucune expérience, parce qu'*Adrien* s'étant manifesté par l'écriture automatique, nous déclara ne pouvoir remplacer *Elvire* dans ce genre d'expérience.

27 *décembre soir*. —L'expérience du dessin fut remise à une autre fois pour la même raison.

28 *décembre*. 31e *expérience*. — *Elvire* se manifesta, se déclarant prête à tenter l'épreuve. Elle dit cependant qu'elle craignait de ne pouvoir regarder le dessin sans l'aide des yeux de Mlle Maria. C'est pourquoi, pour empêcher celle-ci de regarder le dessin plus ou moins que cela n'était nécessaire, je décidai qu'*Elvire* ferait un signe par la main de Mlle Maria quand elle aurait suffisamment vu; après lequel signe je couvrirais de nouveau la gravure. Je sortis donc de ma poche cette gravure que personne dans la maison n'avait vue, pas plus Mlle Maria que les autres, et je la mis devant elle. Au bout d'une demi-minute sa main remua; je couvris aussitôt le dessin et le fis disparaître.

Elvire écrivit : « Cela me suffit. » Avant de partir, j'entrai dans la chambre du rez-de-chaussée, où Angélina venait tout juste de se réveiller après son petit somme habituel sur le sopha. Elle était très grognon, comme d'habitude lorsqu'elle

est moitié endormie; je pensai qu'elle n'était pas du tout en état de recevoir des informations de Mlle Maria à propos du dessin vu par cette dernière.

Comme il eût été intéressant pour moi de savoir si ma personnalité normale était capable de provoquer des rêves télépathiques à Angélina, comme le fait *Elvire*, j'avais essayé d'agir plusieurs nuits de suite, mais sans aucun résultat. Supposant que Mlle Maria était dans de meilleures conditions pour le faire, je lui avais demandé en partant de vouloir avec force et fréquemment, durant la nuit, qu'Angélina rêvât d'avoir une poule dans les bras (1).

29 *décembre*, 7 h. 15 min. *matin*. — Mme Annetta, que je vis la première, me dit que la veille au soir elle avait enfermé l'enfant dans sa chambre avec les précautions usuelles, mais que, peu avant mon arrivée, l'ayant entendu appeler, et sachant Angélina mal à son aise, elle avait ouvert la porte et l'avait emportée dans sa chambre et mise au lit, n'ayant pas le temps de s'occuper d'elle. En y allant, je trouvai Mlle Maria encore couchée, mais réveillée, tandis qu'Angélina s'était rendormie. Mlle Maria m'assura que, durant le petit moment qu'Angélina avait été là, elle n'avait parlé, avec elle, ni du dessin, ni d'autre chose.

Mme Annetta emporta l'enfant au rez-de-chaussée. Je lui donnai les gravures, la priant de les montrer à Angélina, et de lui demander si elle n'avait rien rêvé de semblable. — De ces six dessins, trois d'entre eux représentent des feuilles simples ou composées, et les trois autres des rosaces. Angélina choisit la figure 5, disant qu'elle était sûre d'avoir rêvé de celle-là, et pas des autres.

J'avais cependant oublié de cacher l'inscription « figure 5 dans le coin du papier », lorsque je montrai le dessin à Mlle Maria le soir auparavant; et, quoique Angélina ne connaisse ni l'alphabet ni les nombres, ceci aurait pu servir de point de repère suffisamment descriptif en paroles ou par dessin.

(1) Le docteur s'aperçut assez vite que Maria avec sa personnalité normale n'avait aucune influence suggestive sur Angélina.

Après que l'enfant se fut prononcée, je montai chez Mlle Maria, portant le cahier, et, sans lui donner aucune indication, je la priai de me montrer le dessin qu'elle avait vu la veille. A ma grande surprise, elle rejeta la figure 5, et hésita entre les deux autres rosaces.

J'ajouterai que la veille, immédiatement après avoir montré la rosace à Mlle Maria, celle-ci n'avait pu me dire combien elle avait de feuilles.

Ce fait, répété constamment durant les expériences, est probablement d'une grande importance en psychologie, et particulièrement en télépathie. Comme on peut le voir par ce premier exemple, ce n'est pas que Mlle Maria avait oublié la figure; au contraire elle la reconnut, mais sub-consciemment; autrement elle ne l'aurait pas rejetée de prime abord : puis ensuite elle justifia toujours son action (comme on le verra plus tard) par des raisons invraisemblables, exactement ainsi que l'on voit agir un individu, dont le jugement est faussé par une suggestion hypnotique.

Par conséquent, le transfert télépathique d'une image sensorielle à un autre percipient a, au point de vue pratique, pour Mlle Maria, le même effet qu'une suggestion *de ne pas reconnaître l'image*, — c'est-à-dire la *disparition de l'image de sa conscience normale*. Naturellement nous devons nous garder de conclure des lois psychologiques générales d'après ces idiosyncrasies psychiques de sujets spéciaux; mais toutefois le fait est que de semblables illusions de la mémoire se présentent d'elles-mêmes chez certains sujets. Et si l'on pouvait prouver que chez les agents télépathiques en général, il existe une prédisposition plus ou moins forte à présenter ces phénomènes, ceci donnerait lieu à un nouveau point de vue expliquant l'inconscience fréquente de l'agent dans la télépathie spontanée.

Quant à l'essai de Mlle Maria de suggérer un rêve, elle me dit l'avoir tenté, et dans la nuit, et le matin pendant qu'Angélina dormait. Mais la petite déclara ne pas avoir eu d'autre rêve, et lorsqu'on lui demanda si elle n'avait pas rêvé d'une poule, elle nia positivement la chose qu'on lui présentait comme possible.

Après dîner, M. Vanzetti étant présent, *Elvire* commença à écrire automatiquement.

« Êtes-vous content de moi? » Je lui exprimai ma satisfaction pour ce succès en lui demandant s'il avait fallu beaucoup de temps et de peine pour produire l'image visuelle devant l'enfant : « Non, répondit-elle, au contraire; c'était très facile; je craignais seulement qu'elle ne l'eût pas regardée assez; et au lieu de ceci c'est la grande (Maria) qui devrait être honteuse, car j'étais là ce matin, et cela m'a amusée de voir qu'elle se trompait, et qu'elle était si sûre d'elle, et si obstinée. »

L'expérience suivante ne réussit pas complètement, grâce à un malentendu entre M. Ermacora, et *Elvire* qui croit devoir montrer l'image choisie (un galvanomètre de Weber) renversée ou intervertie symétriquement. Angélina rêve bien d'un papier avec un dessin, mais elle ne trouve pas dans le catalogue l'image rêvée, et *Elvire*, questionnée, excuse l'enfant, disant qu'elle n'avait pas bien vu l'image montrée à rebours. Mais, quelques jours après, elle prend sa revanche; un spectroscope d'Amici est reconnu et choisi d'emblée, sans la moindre hésitation.

Et Maria, consultée, se trompe de nouveau, et choisit dans l'album le spectroscope de Kirchoff et de Bunsen.

Voici encore un essai du même genre.

34e EXPÉRIENCE

Ce soir, j'emportai avec moi le n° 19 de la *Revue générale des Sciences* du 15 octobre 1892, et je choisis pour l'expérience la fig. 16, p. 668. Cela était un choix plutôt compliqué, parce que, parmi les 18 figures de ce numéro, 9 était du même type; et aucune d'elles n'était facile à décrire en paroles. Ces neuf dessins sont des reproductions de photographies faites par C. V. Boys et représentant des projectiles en mouvement, Tous ces dessins ont un fond gris et représentent une tache noire plus ou moins bien formée (le projectile), des courbes désignant les ondes de déplacement de l'air, et des lignes

irrégulières représentant les fils électriques conducteurs qui produisent l'étincelle. Deux autres dessins, à côté de la figure choisie, ont une forte ligne verticale représentant le profil d'une lame de verre traversée par le projectile; et le cinquième dessin, comme dans la figure choisie, montré le bord extérieur du projectile caché en partie par un brouillard. La figure 16 que j'ai choisie, ne présente pas de signe caractéristique, sauf qu'elle est un peu plus petite.

Comme il était probable que la porte d'Angélina serait de nouveau ouverte la nuit suivante, je proposai qu'une voisine couchât avec elle pour la surveiller, si *Elvire* l'approuvait; les deux enfants seraient naturellement enfermées. Lorsque le dessin eut été placé comme d'habitude et que la communication avec *Elvire* eut été rétablie, je lui demandai si elle était disposée à une nouvelle expérience.

Elle répondit : « Oui, mais sans promesse de réussite. »

Le Dr E... — Cela vous dérangerait-il si Nella couchait avec Angélina pour empêcher que la porte fût ouverte?

Elvire. — Est-elle grande ou petite?

Dr Erm... — Elle a 14 ans. Elle est en bas. Peut-être pourriez-vous aller la voir et me dire si sa présence vous conviendrait.

Elvire (après une pause). — Bien, faites-le, mais à une condition : il ne faut pas qu'elle dérange l'enfant. Nous pouvons essayer cela...

Mlle Maria regarda le dessin durant 18 secondes avec les précautions habituelles (1).

Le temps me sembla court et je demandai à *Elvire* : « Avez-vous bien vu? » A quoi elle répondit par l'écriture automatique : « Oui, très bien. »

Je remis le livre en poche, et ne permettant plus aucune

1. A partir de la deuxième expérience avec les figures, j'ai toujours eu le plus grand soin de ne laisser voir à Mlle Maria la figure qu'après en avoir soigneusement couvert les marges par des paquets de papier parfaitement opaques, de manière que Mlle M. ne pût voir ni le numéro de la page du fascicule contenant la figure, ni la position de celle-ci dans la page, ni l'inscription ou autre marque qui aurait pu être placée près de la figure.

communication entre Mlle Maria et Angelina, je commençai à procéder au blocus de celle-ci et de Nella.

Lorsqu'elles furent couchées et tranquilles, Mme Annetta ferma la porte à clef.

J'examinai cette porte et j'y posai les scellés. Sur le papier employé j'avais écrit une devise, et naturellement j'avais avec moi mon cachet que je remportai ensuite.

5 *janvier*, 6 *h.* 46 *du matin.* — Je trouvai Mme Annetta levée et les autres au lit. Mme Annetta me dit avoir entendu l'enfant se réveiller, mais n'avoir pas ouvert la porte. J'examinai soigneusement la forme et la position des cachets, que je reconnus pour les avoir posés moi-même. Je priai Mme Annetta d'ouvrir la porte tandis que j'allais chez sa fille, qui venait de se réveiller. Je voulais attendre le départ de la voisine, qui ne devait rien savoir des expériences. Puis je demandai à Mme Annetta de demander simplement à l'enfant ce qu'elle avait rêvé. L'enfant dit : « D'avoir joué avec des morceaux de papier. » Mme Annetta lui donna alors la Revue, et j'attendis. J'avais entendu qu'Angélina était de mauvaise humeur, et j'avais peu d'espoir. Peu après, Mme Annetta revint avec le livre ouvert à la page 668, et me montra la figure dont Angélina avait rêvé. C'était la figure 16, et Angélina l'avait reconnue « à cause du petit serpent » (le fil courbe conducteur). Le mot serpent a une association verbale étroite avec cette figure, mais celui qui découvrirait en ceci un signe de suggestion verbale devrait remarquer, premièrement, que 9 des figures du livre ont une ou plusieurs lignes courbes, et, secondement, que la figure 16 n'est pas celle qui, avec sa ligne courbe, rappelle le plus un serpent ; la figure 14 offre bien davantage cette ressemblance.

Le véritable point de différence entre la figure 16 et les autres, est sa petitesse, qui aurait pu servir à Mlle Maria en cas de suggestion verbale. Mais comment la suggestion verbale aurait pu avoir lieu ? Mlle Maria aurait été obligée de crier la description de la figure à travers la porte fermée d'Angélina.

De plus, aucun hypnotiseur ne croira qu'une enfant de 4 ans, dormant d'un sommeil naturel, pût, grâce à ce moyen-là, distinguer la figure 16 des autres. Et croira-t-on qu'une

idée aussi exacte pourrait être imposée à une enfant réveillée dans la nuit et, par conséquent, ensommeillée et de mauvaise humeur?

Dans ce cas, comment ni sa petite compagne, ni Mme Annetta dans la chambre voisine n'auraient-elles rien entendu? On dira peut-être que Mlle Maria aurait pu reproduire le dessin, inconsciemment ou non, et le faire passer sous la porte. Mais Mlle Maria ne sait pas dessiner, ni automatiquement, ni naturellement. D'ailleurs, comment une enfant, ignorante de l'expérience organisée, aurait-elle pu, en cachette de sa compagne, allumer une bougie et étudier le dessin qui lui aurait été glissé dans de telles conditions? — Je crois tout cela impossible de la part de Mlle Maria, non seulement réveillée et dans son bon sens, mais en état de somnambulisme. Je ne veux pas soulever la question de la bonne foi des personnes visées ici, bonne foi de laquelle je puis répondre; mais il me semble que les conditions employées écartent d'elles-mêmes toute idée de fraude. Naturellement je ne formule point de conclusion d'après ce succès; nos expériences seront poussées plus loin, comme on le verra.

Voici des succès qui font réfléchir. Dès l'abord, nous avions été amenés à éliminer le hasard comme agent dans ces rêves télépathiques; mais la suggestion pouvait parfois être prise comme complice de l'agent mystérieux en cause. Elle nous semble en devoir être écartée complètement. De plus compétents que nous en jugeront mieux sans doute. Mais, nous le demandons, où et comment expliquer la suggestion dans des expériences faites dans des conditions pareillement sûres, des conditions la rendant impossible?

Quant à la fraude, elle nous paraît aussi hors de cause. L'âge seul d'Angélina en exclut l'idée. L'inquiétude du Dr Ermacora nous semble donc inutile. Il nous donne sa parole de savant consciencieux, répondant de la bonne foi de ses sujets. Et nous, nous avons conscience de nous trouver en bonne compagnie dans cette maison de Padoue où le rêve joue un si grand rôle.

Dès lors, puisque ni le hasard, ni la suggestion verbale

(fraude ou non) ne peuvent expliquer ces phénomènes télépathiques, pourquoi ne pas nous tourner résolument d'un autre côté? Il y a là une action intelligente : cherchons-en la cause intelligente.

Cette cause intelligente, cette personnalité agissante, qu'elle soit un produit de nous-mêmes, l'Inconscient dont le pouvoir et l'intelligence ne sont pas encore définis ; qu'elle soit due à des êtres invisibles, faits d'une autre essence que nous, vivant au milieu de nous, nous voyant, nous sentant, nous entendant, alors que nous ne pouvons les voir, les sentir et les entendre ; ou qu'elle soit simplement l'esprit survivant à la mort, cette cause intelligente, nous le répétons, il faut l'étudier sans relâche, la creuser, travailler à en faire jaillir la lumière, à la dégager de son moule informe. Il faut mettre dans cette étude toute la patience dont nous sommes capables, car n'est-elle pas la clef de grands mystères?

Déjà toute une élite de chercheurs, d'érudits à l'esprit large, hardi et novateur, ont sondé l'étendue de cette étude, et plus d'un est resté saisi, émerveillé à la vue des horizons nouveaux qu'aurait cette science.

Ces réflexions faites, retournons à Padoue et voyons la suite du journal de M. Ermacora. Celui-ci ne se contente plus de faire rêver à l'enfant-médium, avec l'aide d'*Elvire* des dessins, des photographies d'appareils ; il veut y ajouter l'inversion de l'image ou la rotation des figures. Réussite du premier coup, bien qu'il y ait eu malentendu entre *Elvire* et le D Ermacora. Le Dr Ermacora avait choisi une gravure dans la *Revue générale des Sciences*. Il s'agissait d'une pompe à désinfection. Il avait montré l'image renversée à *Elvire*, voyant par les yeux de Maria endormie, et, tout en lui montrant l'image renversée, l'avait priée de la faire voir redressée à l'enfant. *Elvire* l'avait promis. Le lendemain, Mme Annetta apporta le livre renversé au Dr Ermacora ; par conséquent la gravure aussi était renversée (la figure 11, choisie la veille).

Le soir, en retournant chez ses intéressantes médiums, le docteur se met en communication avec *Elvire*, et lui demande pourquoi elle n'a pu réaliser complètement son projet. *Elvire*

affirme avoir fait voir à l'enfant la gravure renversée, et dit qu'elle a vu l'enfant donner le livre dans son droit sens à Mme Annetta. Le Dr Ermacora alors rend la *Revue* à Mme Annetta, la priant de chercher la gravure choisie par l'enfant. et celle-ci la désigne, et ne la désigne nullement à l'envers, L'enfant appelée la montre aussi à l'endroit. Le malentendu se dissipe donc à la satisfaction du savant. D'autres expériences réussissent aussi plus ou moins bien exactement. De temps à autre, *Elvire* ne peut voir, soit parce qu'elle ne peut se rendre à l'appel, soit parce que les conditions de santé de l'enfant laissent à désirer.

Le Dr Ermacora prie donc la personnalité agissante de lui faire savoir, avant le récit d'Angélina, pour avoir un contrôle de plus, si elle a pu ou non réaliser l'expérience projetée la veille. Et désormais *Elvire* prévient loyalement le Dr Ermacora quand et pourquoi elle ne peut agir. Et son information coïncide avec le témoignage d'Angélina.

Cependant, pour différentes raisons, des expériences de ce genre n'ont plus lieu avant le mois de mars. Pour utiliser ce temps, le docteur Ermacora tente plusieurs fois de faire transférer à Angélina des rêves télépathiques par l'effort volontaire de Mlle Maria, mais tous ces essais échouent.

« Le nombre total de ces expériences, dit M. Ermacora, est de quatorze Dix de ces expériences eurent lieu pendant que l'agent et le percipient supposé étaient dans le même lit. Dans une autre occasion, l'agent s'approcha du percipient couché (il n'est pas établi dans mes notes s'il fit de même dans les trois occasions restantes. »

Bien que toutes les suggestions mentales de rêves provoqués contenaient des idées familières à l'enfant, il n'y eut qu'un succès partiel et très douteux (la vision de M. Vanzetti) parmi ces quatorze essais. Sans nier la possibilité que la personnalité normale de Mlle Maria puisse suggérer des rêves télépathiques à Angélina, il semble que nous devions considérer cette personnalité comme absolument incapable de remplir un pareil office, au moins pendant cette période, en la comparant à *Elvire*.

De plus, *un fait* démontre qu'Angelina ne possède pas une grande suggestibilité, même par voie sensorielle, car dans une occasion (du 11 au 12 février), Mlle Maria renforça la suggestion mentale en chantonnant la musique dont l'enfant devait rêver, et sans réussir davantage que dans d'autres occasions. Voici donc encore un nouvel argument en faveur de l'explication télépathique.

On peut objecter que Mlle Maria se défiait de ses propres moyens, croyant *Elvire* seule capable de réussir, et que ceci ait été la cause des insuccès. Mais ce n'était pas le cas, au contraire! car j'avais expliqué à Maria qu'elle pouvait faire la chose et qu'elle ne devait pas se montrer inférieure à *Elvire*.

Je ne sais comment ces assertions furent reçues par la conscience somnambulique de Mlle Maria, et il est difficile de discuter ce point; mais la personnalité de Maria les accepta comme raisonnables, et agit avec zèle et dans l'espoir du succès. Autrement elle ne se serait pas levée comme elle le fit une nuit, à moitié habillée et par le froid, pour la suggestion.

Au mois de mars enfin, les expériences abandonnées reprennent leur cours. Et nous en donnons ici la première, traduite du journal du professeur Ermacora.

40e EXPÉRIENCE

1er mars, 4 heures du soir. — Je choisis la fig. 3 de l'*Électricien* (du 29 octobre 1892) pour le rêve de cette nuit. Elle n'est point annotée et représente une machine compliquée, employée à la manufacture des câbles sous-marins. Le numéro contient six figures, exclusion faite de celles sur papier coloré; deux d'entre elles sont absolument dissemblables de la fig. 3; les autres représentent des appareils du même genre. Les signes caractéristiques de la fig. 3, pour une personne incompétente, seraient ses nombreuses roues dentées ou non dentées, ainsi que quelques disques avec des chevilles perpendiculaires à leurs plans ; — cependant ces caractères se retrouvent aussi dans les trois autres figures semblables. Mon choix entre les deux positions de la figure,

au moment de l'observation et dans le rêve, fut fait en tirant au sort.

Je distingue quatre positions correspondant aux quatre côtés du fascicule. Le *n°* 1 est la véritable position pour lire ; le *n°* 2 en tenant le livre par son côté droit, le *n°* 3 en le tenant à l'envers, et le *n°* 4 par son côté gauche par rapport à l'observateur. Je jetai le dé : la position n° 2 sortit. Pendant la communication avec *Elvire*, Mlle Maria regarda la figure pendant 25 secondes. La position I fut tirée au sort pour le rêve. Par cette position, le fascicule serait placé droit ; il n'en serait pas de même de la figure placée au travers de la page.

2 *mars, 9 heures du matin.* — Mlle Maria, me dit qu'elle n'avait pas encore questionné l'enfant au sujet du rêve. Avant de le lui faire raconter, nous nous mîmes en communication avec *Elvire* qui écrivit : « J'ai essayé et j'espère avoir réussi ; sinon ne vous découragez pas de renouveler l'expérience. »

Angélina, interrogée dans une autre chambre par Mme Annetta, dit qu'elle avait en rêve tenu un livre avec une gravure. Je lui envoyai le numéro de l'*Électricien*, lui disant de regarder les dessins de tous les côtés. Mme Annetta revint avec le livre ouvert à la page 290, fig. 3, et dit que l'enfant reconnaissait la figure par le *petit pot*. Lorsqu'on donna la revue à Angélina en ma présence elle choisit de nouveau la fig. 3, dans la position I, et dit qu'elle l'avait réellement vue ainsi. Mme Annetta m'assura également que l'enfant l'avait trouvée ainsi, et en effet, c'était seulement ainsi qu'un certain organe de la machine pouvait rappeler un petit pot. Ainsi mon programme s'était réalisé.

Pendant ce temps, Mlle Maria était placée de telle manière qu'elle aurait pu voir la gravure que sa mère me montrait. Cependant elle crut reconnaître la fig. 2 dans la position I (celle qui rappelait le plus la fig. 3).

Comme Angelina avait déclaré reconnaître le dessin à cause du *petit pot* (détail insignifiant) je montrai le pot à Mlle Maria, lui demandant si elle l'avait remarqué sur le dessin d'hier. Elle ne s'en souvenait pas du tout. Ce cas me fit soupçonner que j'avais raison en supposant que les points les plus for-

tement imprimés sur le percipient sont précisément ceux qui disparaissent le plus facilement de la conscience normale de l'agent, ou peut-être encore n'y pénètrent-ils jamais.

Aucun contrôle ni blocus n'avaient été possibles pour cette dernière expérience. Angelina avait dormi dans sa chambre, mais à 4 heures du matin elle s'était éveillée appelant Mme Annetta et Mlle Maria qui l'avaient alors prise dans leur lit.

Comme on le voit, presque toutes ces expériences donnent d'excellents résultats, accomplis dans des conditions plus ou moins bonnes. L'avant-dernière de cette série nous semble la plus remarquable, car rien ne laisse à désirer sous le rapport du contrôle, insuffisant dans celle que nous venons de traduire : c'est la 42e expérience. Le docteur Ermacora avait choisi un dessin de la *Lumière électrique* du 14 juin 1884 : la fig. 19 dans la position 4. Cette figure est le diagramme d'une usine électrique contenant, outre la dynamo, plusieurs appareils accessoires.

Il y avait en tout trente-sept figures dans la Revue. Les conditions dans lesquelles eut lieu cette expérience furent excellentes. Les deux sujets séparés, Mlle Maria enfermée dans sa chambre, et les scellés posés sur la porte avec les précautions les plus minutieuses. Le lendemain, le docteur vit, de la rue, Mlle Marie à sa fenêtre, qui guettait sa venue, impatiente d'être libérée. Angélina l'attendait à la porte.

Aucune parole n'avait été échangée, entre elles, surveillées comme elles l'étaient par Mme Annetta, et complètement séparées. Angélina, aux questions du docteur, lui montrant les trente-sept dessins de la Revue, choisit sans hésiter la fig. 19, dans la position 4.

La dernière de ces expériences ne réussit pas entièrement. L'enfant trouva bien la figure choisie parmi quarante-cinq autres figures, mais elle ne la montra pas dans la position voulue.

Le journal de M. Ermacora nous montre une nouvelle série d'expériences sous le titre de : *Inversion spéculaire des figures*.

Il y en a une dizaine environ et aucune n'est suivie de réussite complète. Comme dans les précédentes, une figure est choisie (dessin linéaire, de machine, d'architecture), et la position en est également décidée à l'avance, de plus l'inversion spéculaire de la figure. Pour en donner une idée, nous dirons que M. Ermacora prend un dessin symétrique, le coupe en deux suivant l'axe de symétrie, en montre une partie seulement à Mlle Maria, demandant à *Elvire* de faire voir l'autre partie en rêve à Angélina, en faisant par conséquent une inversion de la figure observée.

Le docteur fait aussi voir à Mlle Maria l'image dans un miroir, et par un trou pratiqué dans un écran pour l'empêcher de voir cette image directement. Mais ces expériences, nous le répétons, ne sont pas heureuses. L'enfant, presque toujours, reconnaît la figure adoptée parmi un plus ou moins grand nombre de gravures destinées à l'embrouiller; mais elle se trompe régulièrement par rapport à la position. Malgré ces échecs, *Elvire* est toujours pleine de confiance. Presque chaque fois elle dit, avant l'interrogatoire d'Angélina : « J'ai essayé et j'espère avoir réussi. » Nous ne comprenons donc pas trop pourquoi ces expériences présentent un déficit comme résultat, alors que les précédentes, d'un genre si semblable, réussissaient constamment.

Y a-t-il là une difficulté d'ordre psychique ? La perception ne pouvait-elle s'imprimer clairement dans la conscience somnambulique de l'agent? Angélina était-elle dans une période d'insomnies ou de sommeils agités? Dans ce cas cependant, *Elvire* en aurait averti l'expérimentateur, comme elle ne manquait jamais de le faire sitôt que l'enfant avait eu un mauvais sommeil. Nous l'entendons, à la suite d'une de ces expériences nulles, donner la raison suivante : « Ce n'est pas du tout de ma faute. Je suis venue trois fois cette nuit, et jamais je n'ai pu réussir. La première fois, l'enfant était excitée, et j'ai tâché de la calmer. Quand je revins de nouveau, elle était réveillée avec un accès de toux, et Maria lui donnait de la médecine. La troisième fois Maria était malade, et j'essayai de la soulager. Ainsi j'ai dû abandonner le rêve; mais ce n'est pas de ma faute. »

Comme compensation, ces expériences, si elles ne nous donnent pas grande satisfaction, nous prouvent que toute supposition de fraude doit être écartée, et que celle de suggestion verbale ne paraît absolument plus fondée. Si Mlle Maria, dans les rêves autres d'images visuelles comme dans ceux de la série : « inversion de figures, » en avait fait la description exacte à Angélina par suggestion verbale, pourquoi n'aurait-elle jamais réussi dans cette dernière série d'expériences du même genre? Nous en donnons un autre exemple avant de retourner aux rêves imaginatifs.

51e EXPÉRIENCE

21 *mars, 4 heures après-midi.* — *Elvire* écrivit qu'elle n'avait point d'engagements pour la nuit suivante et demanda à voir un nouveau dessin. J'avais divisé les dessins en deux groupes pour suivre le conseil qu'Elvire m'avait donné le soir précédent[1].

Les cinq figures originales, si je puis m'exprimer ainsi, parmi lesquelles se trouvait la figure à observer, formaient un groupe, et les cinq parties correspondantes renversées étaient réparties en un second groupe. Ce dernier groupe seul devait être donné à Angélina après le rêve, et ne devait pas être vu de Maria.

Par contre je montrerais les cinq figures originales à Maria, et celle-ci pourrait y reconnaître la figure choisie.

J'avais aussi résolu, ce jour-là, d'adopter un nouveau système d'observation, m'attachant à un fait soigneusement étudié par Binet dans les *Altérations de la personnalité*, ce fait que la distraction de la personnalité normale favorise la perception de la personnalité subconsciente. Il est donc à prévoir que les personnalités medianimiques aussi, qu'elles soient ou non de la même nature que les subconscientes des psycho-physiologistes français, ont à se comporter pareil-

1. Elvire avait avisé le docteur Ermacora de ne point donner à Angélina le dessin choisi la veille au soir, de ne point le mélanger aux autres, mais seulement sa moitié correspondante jusqu'à ce que l'enfant en eût quelque habitude.

lement quand elles perçoivent quelque chose à travers le mécanisme sensorio-cérébral du médium.

Pour ce motif, j'avais demandé à *Elvire*, un peu auparavant, si elle pensait avantageux, fâcheux ou indifférent, que je tinsse l'attention de Maria distraite pendant l'observation de la figure. Elle m'avait répondu : « Pour moi cela ne ferait aucune différence, lors même que Maria parlerait d'affaires avec vous pendant ces quelques secondes je sens et je sais si je puis réussir de même en quelque chose. »

De toute manière, si même la distraction, pendant l'observation, ne pouvait améliorer les résultats de l'expérience, elle serait pourtant un nouvel obstacle à surmonter pour les partisans de l'hypothèse de la fraude. Ceux-ci, on le sait, sont toujours d'une tenacité surprenante et peu éclairée.

Et c'est en partie aussi pour cette raison que je me décidai à adopter la méthode de l'observation dans la distraction.

Je choisis donc l'une des figures originales et sa position en tirant au sort. (Les nombres, dans ce cas et dans le suivant, sont sur le dos du dessin.) Je parlai avec Mlle Maria durant les 40 secondes d'observation. Immédiatement après elle me dit ne rien savoir de ce qu'elle avait regardé. J'oubliai de prier *Elvire* de faire une inversion de la figure.

22 mars, 4 heure après-midi. — Je n'avais pu aller chez ces dames le matin, et j'avais peu d'espoir que l'enfant se souvînt de la figure, même si elle en avait rêvé. Mlle Maria me dit qu'Angélina avait été vexée de ne pas me voir arriver dès le matin, parce qu'elle avait si bien rêvé du dessin et qu'elle aurait sûrement obtenu sa récompense, comme d'habitude (des bonbons). On venait de la ramener de l'école, et sur mon avis Mme Annetta lui donna les cinq figures renversées tandis que je donnai les cinq originales à Mlle Maria.

Angélina était seule ; j'étais avec Mlle Maria dans la pièce voisine. Mlle Maria me dit qu'elle ne voyait pas la nécessité de regarder les dessins car elle ne se rappelait rien. Cependant elle choisit une figure qui, non seulement n'était pas la bonne, mais n'avait pas la moindre ressemblance avec celle-ci.

Après un temps très court, Mlle Annetta m'appela et Angélina me montra la fig. 2, position 3 qui était en effet l'image ren-

versée du dessin ayant été observé; mais elle me le fit voir tourné à 90 degrés.

Comme les circonstances ne se montrent pas favorables le Dr Ermacora se décide à abandonner cette série d'expériences compliquées et d'en revenir aux rêves des scènes animées. Nous l'y suivons avec plaisir. Quant à *Elvire* elle se montre enchantée, car cela amuse l'enfant, dit-elle. Parmi cette seconde série de rêves de scènes animées il y en a vraiment de bien imaginés et d'amusants. Les succès en sont constants.

Nous voyons Angélina sur le Campanile de la place Saint-Marc où elle se plaît à être entourée de beaux pigeons bleus. Nous la voyons ensuite descendre dans un endroit sombre où il y a du vin dans des tonneaux (une cave, chose inconnue pour elle). Le vin coule par terre et Angélina y baigne ses mains et ses pieds, non sans salir beaucoup sa robe. Elle s'en effraye, craint d'être grondée. Et Mlle Maria non seulement la gronde, mais lui donne le fouet. Ceci est une petite addition promise par *Elvire* qui ne l'avait pas spécifiée la veille, et en même temps une petite suggestion pédagogique. « M. Bérillon, ajoute M. Ermacora, n'aurait su en trouver une meilleure, en considérant l'âge du sujet. »

Dans les deux rêves suivants il s'agit de lecture. Angélina, qui ne sait pas lire en réalité, lit un gros livre dans son rêve, et est si persuadée qu'elle sait lire qu'elle en fait la représentation après coup en prenant un papier et en récitant des phrases incohérentes. On répète l'expérience en vue de la perfectionner. Le Dr Ermacora en ouvrant un livre y trouve un mot écrit en gros caractères: « *Guglielmeide*, et prie *Elvire* de le montrer à l'enfant.

Le lendemain Angélina reconnaît le mot *Guglielmeide* pour l'avoir vu dans son rêve, mais elle ne sait pas le prononcer, ceci prouve que l'impression a été purement visuelle. — Le Dr Ermacora se demande, à la suite de cet essai, s'il ne serait pas possible (bien entendu en dehors de tout but pratique) d'enseigner à lire par des moyens télépathiques.

Puis Angélina rêve de l'établissement de gaz de Rovigo;

elle le décrit comme une maison sans toit, où il y avait beaucoup de fumée et des hommes très sales. — Elle rêve encore d'un chien qui poursuit des souris. Pourquoi pas de chat? Parce qu'*Elvire* a une aversion pour les chats et ne peut admettre l'idée d'en faire voir à Angélina, même en rêve.

Il faut noter que le programme des rêves est toujours très exactement réalisé. S'il y a erreur, c'est qu'il y avait un malentendu entre le docteur et *Elvire*. Dans le rêve suivant cependant, il y a une petite différence, comme on le verra. Le Dr Ermacora avait proposé ce programme-ci : Angélina verrait trois femmes apporter à Mlle Maria 3 machines à coudre que Mlle Maria refuserait d'acheter, les trouvant vilaines et en désordre. Les trois femmes, vexées, s'en iraient vers le Pont de Fer (visible de la maison) et jetteraient les machines dans l'eau, — Angélina raconta le rêve exactement, mais en disant que Mlle Maria n'avait pas voulu acheter les machines car elle n'avait pas d'argent (raison fort naturelle pour l'enfant à qui la même réponse était souvent faite). Angélina ajouta que, puisque l'eau était peu profonde, il fallait vite repêcher les trois machines. Ceci prouve encore combien elle objectivait ses rêves.

Parfois aussi Angélina, en dormant, change de personnalité. — Ce sont des transformations arrangées d'avance entre *Elvire* et l'expérimentateur. Nous la voyons tour à tour gondolier et mariée. Voici la traduction intégrale de ces expériences telles qu'elles ont été résumées dans les *Proceedings* :

63e EXPÉRIENCE

Lorsque *Elvire* se manifesta dans la période de transe je proposai ce rêve pour la nuit suivante : — Angélina serait un homme exerçant le métier de gondolier à Venise. Quatre Anglais, deux messieurs et deux dames, s'approcheraient de la gondole, portant des guides. Ils expliqueraient par gestes qu'ils désiraient aller au Lido, et Angélina les y accompagnerait. *Elvire* ajouta, en riant (nous parlons naturellement de l'*Elvire* vue seulement par Maria), que ces Anglais porteraient des voiles selon leur habitude.

16 *avril soir*. — Mlle Maria était couchée avec des maux de tête, sa mère, à qui je parlai en premier, me dit qu'Angélina avait rêvé d'être un gondolier. Elle disait avoir conduit au Lido trois messieurs ayant des gants et des voiles, et qui portaient des livres rouges. Lorsqu'ils arrivèrent au Lido, l'un d'eux tomba à l'eau. Mme Annetta lui demanda « : Ces messieurs venaient-ils de l'Angleterre (Inghilterra)? » Angélina, ne comprenant pas la question répliqua : « Non ; ils n'étaient pas sur la terre, mais sur l'eau » Mme Annetta ajouta que l'enfant racontait son histoire en imitant le geste des rameurs, montrant en cela combien l'image motrice était vivante en elle.

64e EXPÉRIENCE

Je désirais placer Angélina, pendant son sommeil, dans un état très différent du sien : ainsi je proposai à *Elvire* de lui faire rêver qu'elle était devenue jeune fille et qu'on allait la marier. Je laissai à *Elvire* le soin de développer ce thème.

17 *avril soir*. — Mme Annetta me dit que ce matin Angélina lui raconta avoir rêvé qu'elle était grande comme Maria ; qu'elle était chez elle à Venise, et au salon. Beaucoup de personnes étaient présentes ; elle avait un grand voile blanc sur la tête et était appuyée au bras d'un monsieur qui lui mit une bague au doigt.

Mme Annetta qui, comme d'habitude, ne savait rien du rêve projeté, lui dit : « Tu as donc rêvé de ton propre mariage? » A quoi Angélina répondit ingénument : « Mais pour me marier il me faudrait un fiancé ! »

Mlle Maria qui, elle aussi, était ignorante du rêve (le programme en avait été communiqué à *Elvire* pendant le somnambulisme), et n'avait pas été présente pendant le récit de l'enfant, ne put ni confirmer, ni corriger les paroles de sa mère.

On ne peut dire de ce songe qu'il est une résurrection d'images habituelles dans la veille, car Angélina, durant sa courte vie, n'eut jamais l'occasion d'assister à un mariage.

Nous arrivons aux expériences finales qui méritent une traduction intégrale.

65e EXPÉRIENCE

Quand Elvire se manifesta durant l'état de transe de Mlle Maria je lui proposai de faire voir à l'enfant, dans son prochain rêve, quelque endroit inconnu de nous tous excepté d'elle, de manière à pouvoir prendre des renseignements sur cet endroit après le récit de l'enfant. Elvire accepta ma proposition avec espoir de réussite.

18 *avril, 4 h. 15 de l'après-midi.* — Mme Annetta me dit que l'enfant avait été très agitée pendant la nuit, et qu'elle avait probablement eu de la fièvre. Interrogée, le matin, au sujet du rêve, elle répondit avec irritation qu'elle n'avait rien à raconter.

66e EXPÉRIENCE

Je proposai de maintenir le programme de la veille.

19 *avril, soir.* — Mlle Maria étant absente, Mme Annetta me raconta qu'Angélina avait rêvé de se trouver dans un *campo* (à Venise on appelle les places *campi*), lequel était traversé par un trottoir. Le sol était pavé de chaque côté du trottoir. Dans un coin de la place il y avait une église avec des murs raboteux, et près de celle-ci le théâtre d'où l'on entendait de la musique.

Mlle Maria, que je questionnai après coup, me déclara ne rien savoir du rêve.

Elvire me demanda, par l'écriture automatique, si j'en étais satisfait. Comme je ne comprenais pas du tout quel pouvait être l'endroit rêvé par Angélina, je priai *Elvire* de me l'indiquer, et elle me répondit :

— Je suis prête à vous dire ce que je puis. L'endroit se nomme *Adria ;* la place, *place Garibaldi ;* le théâtre, *Orfeo.*

Dr E. — C'est bien; mais la chose la plus importante pour moi serait de savoir si Maria ne peut avoir connu cet endroit par description ou autrement.

Elvire. — Cet endroit-là n'est certainement pas un de ceux dont on fait des peintures, et je suis sûre que Maria ne l'a pas vu. Je vous prie de me dire le rêve pour la nuit prochaine, car je n'ai pas le temps de m'arrêter.

Comme je n'ai été qu'une seule fois à Adria, étant enfant, je n'aurais pu en reconnaître la description, mais je trouvai un ami qui connaissait fort bien la petite ville et me dit que la description correspondait exactement avec la réalité.

Je ne puis partager l'opinion d'*Elvire* néanmoins; Mlle Maria pouvait connaître cet endroit par des vues et des photographies qui doivent exister. Peut-être aussi l'a-t-elle entendu décrire, même dans un état subconscient. Cependant la chose n'est pas probable, car Mlle Maria lit très peu et vit d'une vie très retirée, et, par là même, n'a pas l'occasion d'acquérir de semblables connaissances. Naturellement elle est certaine de n'avoir jamais rien vu d'Adria; mais ceci ne prouve rien : premièrement parce que la connaissance pouvait exister d'abord en dehors du champ de sa conscience normale; et secondement parce que, si même elle avait possédé, immédiatement avant le rêve, l'image consciente et indirectement acquise de la place d'Adria, elle l'aurait probablement perdue par le fait du transfert télépathique.

Quant à Angélina, qui naturellement n'avait jamais été à Adria, on ne peut même supposer raisonnablement qu'elle en ait acquis quelques notions.

67e EXPÉRIENCE

Je priai Elvire de répéter l'expérience en faisant rêver Angélina d'un endroit inconnu d'elle et de Mlle Maria, et dont cette dernière, si possible, n'aurait pas entendu de descriptions.

(Le sujet fut proposé immédiatement avant que Mlle Maria allât se coucher.)

20 *avril*, 3 *heures après midi*. — Mlle Maria était souffrante, et sa mère me dit qu'Angélina aussi était indisposée et avait été agitée toute la nuit. Elle ne fit aucun récit du rêve au matin.

68e EXPÉRIENCE

Elvire se manifesta dans la séance et dit que l'état de l'enfant l'avait empêchée d'agir. Le rêve proposé fut donc remis à la nuit suivante.

21 *avril, soir.* — Angélina a raconté à Mme Annetta, dans la matinée, qu'elle avait rêvé de se trouver dans le même endroit qu'auparavant, mais du côté opposé. Il y avait là un beau palais avec des marches décorées de fleurs. Il y avait aussi des messieurs vêtus de noir qui lui donnèrent des friandises. Comme auparavant, j'étais complètement incapable d'identifier cet endroit.

Elvire écrivit: « Je l'ai de nouveau transportée à Adria et je lui ai fait voir l'hôtel de la *Stella d'Oro*. Pourtant je vous avertis que je lui ai montré l'intérieur du local; et, si vous voulez vous en informer, demandez comment sont faites les marches de l'escalier, et demandez aussi le nom du gérant que je vous dirai tout de suite si cela vous convient. Ce gérant s'appelle Panciera, mais à Adria on l'appelle Panciotti. »

Dr E. — Vous avez mal choisi. Maria peut facilement, sans se le rappeler, avoir entendu parler d'une place publique comme celle que vous venez de décrire : et ainsi l'expérience se prête à l'équivoque.

Néanmoins le jour suivant j'allai aux informations au sujet de cet hôtel de la *Stella d'Oro* à Adria. On me dit qu'il existait réellement et qu'il était dirigé par un certain Panciera dit Panciatti (non Panciotti), mais que depuis quelque temps il était fermé. En outre cet hôtel n'était pas situé sur la place, mais dans une rue voisine, aboutissant à la place et du côté représenté dans le rêve. Quant aux marches de l'escalier je ne pus rien en apprendre, et je suppose qu'Angélina aura vu, dans son rêve, les marches décorées de vases de fleurs comme on le fait quelquefois dans les hôtels[1].

La dernière expérience est trop longue pour que nous puissions la reproduire ici, néanmoins elle mérite une mention spéciale. Dans la nuit du 22 au 23 avril Angélina avait rêvé qu'elle se trouvait, avec beaucoup de monde, dans une grande salle uniquement meublée de bancs et de chaises. En racontant son rêve l'enfant dit qu'elle savait comment trouver cette salle, et voulut y conduire Maria. Étant sorties ensemble et

1. La description de l'escalier se trouva être en partie juste par la suite.

passant par la place dei Signori l'enfant montra du doigt l'entrée de la Via Maggiore, disant que c'était là le chemin conduisant à l'endroit dont elle avait rêvé. Le soir, *Elvire*, consultée, dit que l'enfant avait raison, et qu'elle lui avait fait suivre, en effet, ce chemin. *Elvire* ajouta que la nuit suivante elle ferait en sorte que l'impression se gravât plus profondément dans la mémoire de l'enfant et recommanda de suivre l'enfant partout où elle voudrait aller à la recherche de l'endroit rêvé.

Le Dr Ermacora supposa alors que cette grande salle appartenait au cercle philharmonique situé dans la Via Maggiore. Mais il se trompait. Angélina refit donc le même rêve et déclara le lendemain qu'elle pourrait trouver le chemin de cet endroit. Le docteur pria Mme Annetta de l'accompagner.

A leur retour Mme Annetta raconte qu'elle avait peine à suivre Angélina. Celle-ci était excitée comme un chien à la recherche de sa demeure, levant la tête à tout moment pour examiner les murs des maisons. A la fin de la rue Sainte-Agnès, Angélina remarqua certaines fenêtres ornées de fleurs et déclara qu'elle avait trouvé la maison rêvée. Mme Annetta prit des informations chez les voisins et apprit que c'était l'office de la Société philharmonique. Le Dr Ermacora, sachant par elle le numéro de la maison, s'informa à son tour et apprit que c'était le Club philodramatique de Padoue. La reconnaissance de la maison par Angélina est vraiment intéressante, et intéressante à un double point de vue, ajoute le Dr Ermacora. Premièrement parce que personne de nous ne soupçonnait l'existence de la Société philodramatique à cet endroit, — et secondement parce que, ainsi qu'on peut le remarquer sur le plan de Padoue, les rues parcourues sont extrêmement sinueuses, et ceci démontre que l'enfant n'était pas guidée par l'idée de la position définie de l'endroit cherché, mais qu'elle se dirigeait par des reconnaissances successives le long du chemin. Cela est prouvé encore par deux autres faits : le premier qu'Angélina marchait en regardant de côté et d'autre, comme pour reconnaître un chemin déjà parcouru; le second qu'Angélina, le jour auparavant, se trouvant sur la piazza dei Signori semblait

avoir connu le chemin le plus direct pour aller au Club philodramatique, tandis qu'aujourd'hui à la suite du deuxième rêve dans lequel elle avait suivi un autre itinéraire, elle prit au contraire le chemin le plus difficile ; une rue longue et tortueuse et des ruelles étroites dans lesquelles, probablement, elle n'avait jamais passé.

« Différentes circonstances m'empêchèrent pour quelque temps de reprendre mes expériences, nous dit encore M. Ermacora. Mais cependant je crus que les rêves allaient être repris le 2 octobre. En place de ceci une autre personnalité se manifesta (je l'appellerai B...), personnalité qui jusqu'à présent m'avait seulement aidé dans une série d'expériences sur l'estimation et les intervalles du temps. Elle me dit être, à présent, en mesure d'entreprendre des expériences de plus grande importance et me demanda la permission de faire un essai la nuit suivante, à la place d'*Elvire*. J'acceptai, désireux de savoir si elle s'y prendrait mieux qu'*Elvire*, et le jour suivant m'amena un résultat si intéressant que je laissai de côté pour le moment les rêves télépathiques, et continuai à étudier les manifestations étranges et variées produites par B..., et souvent aussi par *Adrien*, pendant la nuit, dans l'habitation de Mlle Maria. » Mais j'aurai peut-être à m'occuper ailleurs de cette étude qui a pour but de rechercher si ces manifestations arrivaient par une voie supernormale, ou si elles étaient produites par un changement de personnalité de Mlle Maria.

CONCLUSION

Dans une conclusion excessivement remarquable, abrégée déjà dans la version anglaise, et que nous serons obligée, malheureusement, de résumer beaucoup plus encore, le Dr Ermacora déclare ne pas vouloir prétendre à la découverte d'un nouveau phénomène. Il attribue le résultat de ses expériences à un agent connu et accepté, et tient à les considérer à ce point de vue.

Nous parlant de l'influence de l'état du percipient et des agents sensoriel et télépathique sur les résultats, il nous

rappelle les faits suivants : un profond et tranquille sommeil est, pour le percipient, une condition sinon indispensable, mais très favorable au développement de l'action. Au contraire un sommeil troublé est très nuisible à cette action. Quant à l'agent sensoriel il se trouvait toujours aussi dans l'état de sommeil, à ces moments-là, ce qui était également une condition favorable. — L'expérimentateur, compulsant les faits acquis, nous rappelle encore que, pour l'agent sensoriel, l'état somnambulique pendant qu'on lui communique le programme du rêve est une excellente condition pour l'action télépathique.

Les expériences prouvent ce fait intéressant, à savoir que deux personnalités prennent part à l'action.

Le Dr Ermacora détermine deux personnalité dans l'agent : 1° l'agent télépathique (*Elvire*) qui produit le transfert télépathique du dessin ; 2° Maria, comme agent sensoriel, dont les sens servent à l'agent télépathique, lui montrant le dessin devant être transféré. Dans le cas des rêves scéniques, l'agent télépathique choisit, parmi les images existant déjà dans la mémoire, celle qui est propre à l'opération combinée. (Nous avons déjà vu que Maria était incapable de remplir le rôle d'agent télépathique.) En nous expliquant l'amnésie de son agent senseriel, le docteur nous attribue deux mémoires : la mémoire normale d'abord, et secondement une mémoire subconsciente appartenant à une plus profonde couche de la conscience, et exerçant une influence considérable sur cette dernière.

Mais le point vraiment remarquable de cette conclusion est celui qui traite la question des personnalités médianimiques. Cette question le préoccupe fortement et nous nous y étendrons un peu plus.

« Je ne prétends pas avoir découvert rien de nouveau, nous dit-il, lorsque je fais une distinction entre les deux personnalités unies dans l'action télépathique. Il est bien connu, au contraire, que ce fait est considéré comme fondamental, non seulement par les spirites, mais par les occultistes de tous les temps et de tous les pays. »

Et le docteur s'appuie sur ce fait pour démontrer l'utilité

de cette étude dans les sciences psychiques ; l'étude de l'agent télépathique, grâce auquel ses expériences se sont montrées si intéressantes, car, dit-il, « si je n'avais pas été en rapport avec la personnalité d'*Elvire*, il est probable que je n'aurais pas eu l'occasion d'observer un seul rêve télépathique. Ou si j'avais entrepris une série d'expériences, en la mettant hors de question, la proportion des succès aurait pu être bien diminuée. Pour ne point être mal compris, je dirai que reconnaître l'existence de l'agent télépathique comme étant une personnalité diverse, n'induit à aucune hypothèse quand à sa nature. Il peut être un produit psychique de l'agent sensoriel comme il peut posséder une existence indépendante. En prenant ce mot de personnalité dans le sens que les psychologistes modernes lui donnent, *Elvire* est certainement une personnalité. »

M. Ermacora nous explique, toujours à ce sujet, qu'il nous est encore impossible, pour le moment, de comprendre la nature des agents télépathiques.

Mais il est porté à croire — il en est même persuadé — que ces agents télépathiques et les esprits désincarnés des spirites ne font qu'une même chose. Il en appelle à ses propres essais comme aux innombrables expériences des spirites.

Il exclut formellement l'idée que ces personnalités sont les mêmes que celles provoquées par la suggestion dans le somnambulisme. A son point de vue les personnalités hypnotiques n'ont point de réelle existence, et ne sont pas même particulièrement intéressantes. Dans l'état hypnotique, le sujet devient tout simplement un meilleur acteur et joue son rôle avec conviction ; de même que les bons acteurs savent s'identifier avec leur rôle. Ce n'est donc pas là un réel changement de personnalité, mais seulement ce que Richet appelle une *objectivation de types ;* état de rêve spontané d'une telle intensité qu'il devient moteur aussi bien que sensoriel.

Les personnalités médianimiques possèdent, outre le type humain normal, une série de facultés que celui-ci ne possède pas, car elles ont le pouvoir de produire des manifestations dont celui-ci serait incapable.

Par conséquent, confondre ces personnalités avec des

produits de désintégration psychique, nous semble une erreur. Elles ne peuvent être un produit de désintégration parce qu'elles contiennent une foule d'éléments nouveaux; et il serait plus près de la vérité de les considérer — ainsi le dit Myers — comme des produits d'intégration, ou comme des manifestations, dans le champ sensoriel, d'un ordre entier d'activités psychiques qui en sont habituellement exclues. Le professeur Boirac propose le nom de phénomènes parapsychiques à ces faits supernormaux mais le terme d'hyperpsychiques paraît à l'auteur leur être mieux approprié.

« Quand nous réfléchissons à l'identité des agents télépathiques et des personnalités médianimiques, et aux différences complètes entre leurs facultés et leurs manières d'agir et celles de la personnalité normale, une conciliation partielle semble possible entre les théories spirites et télépathiques.

« Les spirites croient que la télépathie est produite par l'action des esprits désincarnés, ou par celle d'esprits incarnés qui peuvent se séparer temporairement de leur corps. Les télépathistes croient à l'action de cerveau à cerveau et disent que certains arguments sur lesquels les spirites fondent leur croyance, sont de fausses interprétations des phénomènes produits surtout par la télépathie entre les vivants. »

« L'idée de personnalités médianimiques ou secondaires, agissant comme agents télépathiques, a l'avantage d'offrir un terrain commun aux deux théories opposées. Non seulement les spirites mais aussi les télépathistes reconnaîtront que le véritable agent, dans des cas de ce genre, ne doit pas être cherché dans ce qu'on appelle communément *l'intelligence humaine;* mais qu'il fait partie d'une intelligence absolument différente. Si ce point est bien considéré, une grande partie de la divergence entre les deux théories se trouve éliminée. »

« Cet agent télépathique est en quelque sorte attaché à l'homme, et doué d'une double action intelligente centrifuge et centripète, qui lui permet de porter, à d'autres hommes, des messages provenant de son propre centre, ainsi que d'aller en chercher dans d'autres centres, ou chez d'autres agents télépathiques appartenant à ces centres... à moins

qu'il ne soit un intermédiaire intelligent, étranger aux individualités et de l'agent sensoriel et du percipient. Ces deux hypothèses ne s'excluent pas l'une l'autre ; il est possible que toutes les deux puissent, selon les cas, correspondre à la vérité. »

Nous voici au bout de notre travail. Nous avons suivi avec un grand intérêt les expériences du docteur Ermacora — expériences si intelligemment conduites, — et nous espérons que nos lecteurs y auront trouvé le même plaisir que nous. — M. Ermacora est un de ceux — et ils ne sont pas si fréquents! — qui savent expérimenter et le font sans parti pris. Aussi les recherches de ce savant éclairé et consciencieux, trouveront toujours un écho dans le monde scientifique.

A.-J. Blech.

LA PHOTOGRAPHIE SPIRITE

EN ANGLETERRE

Analyse par Marcel Mangin

En même temps que paraissait le numéro des *Annales* contenant l'article que j'avais écrit sur la photographie spirite en Angleterre, le *Borderland* en publiait un qui confirmait d'une manière amusante mes idées sur l'origine des photographies supposées réelles. Il s'agit précisément de l'image placée en tête du petit livre de M. Glendinning : « Le voile soulevé. » C'est une belle tête de femme de trois quarts avec un voile jeté sur la tête et cachant une partie du front. Suivant M. Duguid (le médium par le pouvoir duquel l'image a été obtenue) et suivant les membres de son cercle, c'était le portrait d'une antique prêtresse de Vénus dans l'île de Chypre qui ne s'était pas contentée de poser devant l'objectif, mais avait fait aussi un récit romanesque de sa vie et de ses amours, sans pourtant dire son nom, puisqu'on ne la désignait que par l'appellation de prêtresse de Chypre. Aussi vous pouvez vous figurer la consternation produite dans les rangs des vrais croyants quand un beau jour on découvrit l'original du portrait dans un endroit aussi peu mystique que les murs du salon d'un avoué d'Edimbourg. La découverte était faite par une Mme Isabelle de Steiger et annoncée dans le *Light* (1894). « Je questionnai mon hôte, écrivait cette dame, et il me répondit que c'était la photograghie d'un tableau d'un artiste allemand. J'affirme que la tête est *exactement la même* que celle de la prêtresse de Chypre de M. Duguid... »

Dans le numéro suivant du même journal, un M. Anderson de Glasgow invite Mme de Steiger à donner des détails, « car, dit-il, je puis montrer des photographies de la prêtresse de Chypre prises il y a cinq ans dans le Fifeshire, où une partie du corps et non plus seulement la tête est visible, et la figure est placée en travers de la partie supérieure de la photographie.

Dans le nº 701, Mme de Steiger donne les détails demandés, nomme l'avocat et décrit ainsi le tableau : « C'est une sirène sortant de la mer, nue et entourée de nuages et d'Amours. La tête est exactement la même comme pose et ressemblance, sauf qu'il n'y a pas de draperie nettement indiquée autour de la tête, mais des ombres et une atmosphère de nuages qui font un peu le même effet... »

M. Brodie Innes, l'avocat, donne des détails sur l'achat de cette photographie et d'une autre que le marchand lui dit être les reproductions de deux tableaux d'un peintre allemand très connu représentant la « Nuit » et le « Matin ».

Puis c'est l'éditeur du journal allemand le *Sphinx*, qui, pour pour défendre l'honnêteté et la sincérité de M. David Duguid et de ses amis, cite des dessins spirites authentiques obtenus à La Hague, que l'on découvrit être des reproductions de gravures existantes.

Enfin les articles se succèdent, il ne reste plus de doute sur la ressemblance des diverses photographies avec le tableau. C'est en vain que l'on presse MM. Duguid et Glendinning de s'expliquer. Ils gardent le silence le plus mystérieux, à moins qu'il ne soit le plus naturel du monde. Que dire ? Songez qu'il s'agit d'un esprit avec lequel on a conversé pendant près d'un quart de siècle ! N'est-il pas cruel de renoncer à de si anciennes illusions ? Mais, dit-on surtout à M. Duguid, puisque vous conversez, pourquoi ne demandez-vous pas à l'esprit d'éclaircir le mystère ? Vous la voyez revêtue depuis le cou jusqu'à la tête d'une robe drapée suivant le plus pur style grec ? Pourquoi, lorsqu'elle pose devant l'appareil, rejette-t-elle sa draperie classique et apparaît-elle sans le moindre voile comme la plus nue des sirènes ?

Enfin le dernier coup est porté par un spiritualiste qui, dans

une lettre adressée au *Light*, rappelle l'histoire d'une photographie obtenue par Duguid et gardée par lui pendant quinze jours et si visiblement retouchée qu'il finit par avouer s'être servi d'un crayon pour mieux définir le fantôme. Conclusion : La prêtresse est le résultat d'une « fraude » plutôt que d'une matérialisation de pensée sous forme d'image.

Cette conclusion je la comprends, je comprends très bien qu'un spirite aime mieux croire à la fraude qu'à la possibilité d'une telle matérialisation. Tout plutôt que cela, car alors quelle est la photographie spirite qui ne pourra s'expliquer par cette hypothèse ? Et quand serons-nous jamais sûr qu'un esprit a posé ? Allons-nous donc renoncer à tout espoir de sortir de cette douloureuse alternative ? Non, M. Stead va interroger son célèbre esprit familier « Julia » et Julia va nous donner l'ingénieuse explication que voici :

« Le tableau original « la Nuit » a été peint par un artiste qui, comme tous les vrais artistes, était plus ou moins médium et capable de visualiser une forme spirituelle qu'avec l'aide de l'esprit, il réussit à fixer sur la toile. L'esprit accepta cette peinture comme suffisamment ressemblante. Mais le nœud de la question est de savoir pourquoi c'est cette peinture qui est reproduite sur toutes les photographies psychiques au lieu que ce soit chaque fois un portrait de l'esprit dans une pose différente ? Eh bien, cela vient de ce que quand un esprit veut se manifester, il a besoin de préparer un moule, un modèle, par le moyen duquel il impressionne une plaque, ou il devient visible dans une séance de matérialisation. Vous remarquerez, en effet, que, dans ces séances, le même esprit apparaît toujours sous une forme exactement la même ; même taille, même costume et les photographies des mêmes esprits sont généralement identiques. Sans doute, ajoute Julia, nous pourrions à chaque séance faire un nouveau moule, mais cela nous donnerait beaucoup de mal et quand vous avez obtenu un bon moule, il n'est pas plus nécessaire d'en avoir d'autres que d'avoir plusieurs bois pour les différents exemplaires d'une gravure d'un livre, ou de faire un nouveau cliché pour chaque portrait que vous voulez avoir.

Et M. Stead déclare qu'il est tout disposé à adopter cette explication! Quant à nous, elle nous paraît légèrement hasardée, nous n'en proposons pas, et nous nous posons simplement cette question. Tout est-il fraude? Ou faudra-t-il admettre une action directe de la pensée du médium sur la plaque, comme nous avons vu que le suppose M. Taylor à cause des images stéréoscopiques qu'il a obtenues, ou bien, enfin, faudra-t-il croire à l'objectivité des apparitions que sembleraient prouver également, par exemple, certains cas si curieux de frayeurs chez les animaux (voir les *Annales*, vol. I, De l'objectivité des apparitions, par Russell Wallace) et les expériences citées par Aksakoff (Animisme et spiritisme) où l'on aurait obtenu avec le contrôle le plus strict des moules en paraffine?

Je n'ai pas la prétention de défendre ou de discuter ces hypothèses. Je me contente d'examiner si les faits racontés paraissent authentiques ou si nous sommes en présence d'un savant échafaudage de tromperies. Voici les dernières nouvelles que nous donne M. Stead dans le *Borderland* d'octobre 1895.

M. Z... est un photographe ordinaire de Londres, installé de la façon la plus prosaïque et la plus modeste, qui tout d'un coup se découvre la faculté d'obtenir des photographies de personnes invisibles aux assistants. Bien loin de s'en faire une spécialité, il tient absolument à rester inconnu comme médium. Et pourtant M. Stead déclare qu'il n'avait jamais vu comme variété, comme netteté de contour, quelque chose de comparable aux images de fantômes de M. Z... De plus, Z... étant clairvoyant voit presque toujours le fantôme à l'avance et, s'il n'en veut pas, il peut le chasser.

Ce qui prouverait bien en faveur de Z..., c'est qu'il ne tient pas du tout à produire ses « portraits d'ombres », non qu'il souhaite de perdre son don: il est spiritualiste convaincu, et a conscience du privilège qui lui a été accordé. Mais il ne veut en retirer aucun profit. Il demande pour ses séances le même prix qu'un photographe ordinaire et ne tient pas compte de la présence ou de l'absence d'images fantomales. Il est donc certain que la principale cause de fraude, c'est-à-

dire l'amour de l'argent ou le désir de la notoriété, n'existe pas ici.

Ce qui rendrait aussi douteuse l'hypothèse de la fraude, c'est que les images se produisent aussi souvent quand Z... fait une photographie ordinaire que quand il désire en obtenir une psychique. Souvent il lui a fallu perdre des plaques et recommencer à cause de cette production inattendue d'une forme psychique.

Mais, direz-vous, a-t-on pris toutes les précautions nécessaires pour être sûr que Z... ne se sert pas de plaques préparées à l'avance? Non. Il ne s'est pas soumis aux conditions décisives qui satisferaient les sceptiques. C'est qu'il n'a aucun souci de convaincre. Pressé par M. Stead, il répond qu'avant de se soumettre à des expériences, il préfère attendre pour mieux connaître les lois qui gouvernent ces phénomènes.

« La seule condition que je lui imposai, dit M. Stead, fut d'apporter des plaques à moi et marquées. Une fois je ne l'accompagnai pas au laboratoire. Il revint au bout de cinq minutes apportant ma plaque, marquée avec mes initiales. Sans erreur possible c'était mon portrait et celui d'une figure fantomale qu'il avait décrite avant l'exposition de la plaque. N'étant pas photographe, je ne puis dire s'il est possible de produire par des moyens naturels une image de fantôme dans ces conditions, je ne le pense pas.

« Ensuite, me rappelant que pour une photographie faite par mon fils en même temps que M. David Duguid et avec un Kodak Frena, le résultat avait été nul, tandis que M. Duguid obtenait une image, je priai M. Z... d'essayer pendant qu'il faisait mon portrait d'exposer ce même appareil Frena. *Il était assez énervé et dit que tout ce qui divisait son attention était un obstacle au succès, de sorte que j'y renonçai.* »

Voilà, il me semble, qui est fort regrettable.

« Je pensai alors, pour avoir le meilleur conseil possible, à m'adresser à M. H. Snowden Ward, l'éditeur du *Practical Photographer*. Il me répondit que la seule condition pouvant donner un résultat indiscutable serait de se servir de sa chambre à lui, d'y exposer des plaques marquées et de les faire développer dans un laboratoire par un photographe

complètement étranger au médium. « Je ne m'y opposerai pas plus tard, me dit M. Z... Laissez-moi d'abord m'habituer à vous, vous amènerez votre ami ensuite. Trop d'étrangers troublent les conditions. »

M. Stead, faisant alors évidemment allusion à Julia qui lui a promis d'apparaître devant l'objectif par le pouvoir d'un bon médium à matérialisation, nous explique qu'il y aurait là de quoi convaincre le prince des sceptiques, parce que tous les trucs imaginables n'auraient pu procurer à Z... une image d'une personne morte depuis trois ans. Est-ce bien sûr? Rappelez-vous la célèbre expérience de Robert Houdin réduisant en poussière la montre du Pape et lui en remettant une exactement semblable. Le génie du prestidigitateur en ce cas avait consisté à savoir s'informer et profiter de l'heureux hasard qui lui avait fait trouver un second exemplaire d'un objet rarissime. N'aurait-il pas été beaucoup moins difficile pour Z... de se procurer quelque photographie de Julia? Toujours est-il que l'image désirée n'a pas été obtenue et que l'on n'a même pas tenté de l'obtenir; de sorte que jusqu'à présent je ne vois dans tout cela rien de satisfaisant.

Mais continuons. Nous apprendrons d'abord que ce n'est pas inopinément que se produisit la première image. M. Z... est un homme d'une soixantaine d'années qui, comme clairvoyant, s'est toujours intéressé au spiritisme. A une séance de matérialisation, il rencontra M. J.-H. Evans « spirite fervent et fortement médium », d'un caractère extrêmement affectueux pour ses parents et particulièrement attaché à la mémoire de ses petits enfants et d'une nièce Katie, morte il y avait quelques années. Voulant faire faire son portrait pour un de ses fils, dans l'Inde, il vint chez M. Z..., le 6 mai 1895, et demanda a être fait dans deux poses, l'une avec son chapeau, l'autre sans chapeau. Ce fut dans la seconde épreuve qu'à son grand étonnement, Z... s'aperçut que, devant M. Evans, se tenait une figure de femme avec des fleurs dans la main droite. Stupéfaction de M. Evans qui reconnaît sa nièce Katie. Et c'est à partir de ce moment qu'un grand nombre de formes furent obtenues, soit avec M. Evans, soit avec ses amis, soit avec des étrangers.

« Je viens de dire, raconte M. Evans, que la première épreuve est du 6 mai. Or, l'année précédente le 9 juillet 1894, sous l'influence de Katie, j'avais été entendre la cantate de « la Jeune fille aux roses ». Eh bien! douze mois plus tard le 9 juillet 1895 j'obtins chez M. Z... une photographie de Katie vêtue d'une légère draperie et couronnée de roses. Ne voulait-elle pas ainsi me rappeler mon audition de la cantate? »

— Ou bien était-ce votre souvenir qui déterminait la production de l'image. « Une sœur de Katie, morte à l'âge d'un mois, se manifesta egalement, mais avec l'âge qu'elle a actuellement. »

Ainsi dans l'autre monde on continue à veillir. Comme l'on doit trouver changés ceux que l'on aimait! Ce sont de nouvelles connaissances à faire. « J'obtins encore le portrait d'un vieillard que Z... me dit être celui de mon arrière-grand-père, puis celui d'un enfant que je crus être celui de mon fils Ernest, âgé de moins d'un an. Puis ceux de mes deux petits garçons dont l'un était mort des suites de brûlures, et sur sa tête on voyait les marques du feu.

Parmi les portraits autres que ceux de parents, il y en eut un d'un enfant de couleur avec un collier de perles, complètement inconnu à M. Evans, et un d'un homme de couleur dans une espèce d'uniforme militaire, qui fut obtenu le lendemain du jour où M. Evans avait reçu une photographie de son fils qui servait dans l'armée anglaise dans l'Inde.

N'est-il pas visible là surtout que ces dernières images n'ont aucun sens au point de vue spirite? Que vient faire cet enfant ? que vient faire ce cipaye? Tandis que si ce sont des pensées matérialisées, nous comprenons du moins le cipaye, dont l'image peut inconsciemment s'associer au portrait du fils en militaire. M. Stead lui-même ne peut s'empêcher de sentir l'absurdité qu'il y aurait à croire aux portraits d'esprits comme nous allons le voir à propos des séances de M. Nash chez Z...

M. Barrington Nash est, paraît-il, un écrivain d'art très connu; il voulait voir, en allant chez Z... si se réaliserait la promesse que lui avait faite un habitant de l'autre monde d'apparaitre devant l'objectif. Elle ne se réalisa pas. C'est

presque une règle — une règle désolante — dans toutes les différentes classes de phénomènes psychiques. Le résultat désiré, vous ne l'obtenez pas, vous obtenez quelque chose d'*à côté*.

Ici l'*à côté*, ce furent des portraits de deux personnages historiques : Anny Robsart et Marie Stuart, ou du moins que des communications obtenues par d'autres médiums voulurent faire passer pour tels. Car M. Nash lui-même dit, avec une naïve franchise, que le premier n'était pas vérifiable et que le second ne ressemblait en rien aux portraits connus de la célèbre reine. De sorte que M. Stead, pour donner quelque valeur à ces cas, se voit obligé de nous redonner l'explication de Julia : Nous n'avons pas là des photographies directes d'esprit, mais l'intelligence invisible produit un objet (en anglais un « article ») qui sert à impressionner la plaque sensible!

« Une des plus remarquables photographies obtenues chez M. Z... fut celle d'un officier qui avait servi dans l'Inde. Près de son image apparut, coiffée d'un turban, celle de son vieux serviteur qu'il avait laissé là-bas.

« Mais plus extraordinaires encore furent les quatre ou cinq épreuves où se dessina le petit enfant de couleur, au collier de perles, dont nous avons déjà dit un mot. Dans chacune, les poses sont différentes. Dans certaines il rit, dans d'autres il ouvre des yeux effrayés. Le double collier est tantôt autour du cou, tantôt autour de la tête. Toutes les fois que cet enfant se manifeste, le photographe ôte toujours le tapis de la table qui ordinairement se trouve à côté de la personne qui pose et invariablement, ce tapis se reproduit dans le portrait de l'enfant qui paraît s'en faire un manteau. »

Je dois dire que la soustraction du tapis faite ainsi à l'avance par le photographe et précédant précisément sa reproduction, m'aurait mis fortement en défiance. Au moins, faudrait-il nous dire ce qu'il devient, ce tapis; reste-t-il en vue? « Ordinairement, pendant la pose, il est en tas sur un coin[1]. . » Et en ce cas particulier, où va-t-il? Voilà qui devrait

1. De la table sans doute.

être rigoureusement déterminé, ainsi que bien d'autres conditions. Du moment que ce tapis ne pose pas réellement, qu'importe sa place? D'un autre côté s'il y avait fraude, c'est-à-dire plaque préparée à l'avance, Z... n'irait pas précisément attirer l'attention sur ce tapis, et il lui serait indifférent de le laisser à sa place, ou alors le cas nous rappellerait celui d'un médium célèbre chez qui nous avons pu constater qu'une extrême habileté n'excluait pas une grande naïveté.

Expériences personnelles de M. Stead

« Ce ne fut pas sans une certaine difficulté que M. Z... consentit à m'accorder des séances. Il ne céda que sur les conseils de son « contrôle »[1] Philémon. Je n'exigeai pas pour commencer qu'il se servît de plaques apportées et marquées par moi. Sur la première plaque apparut Philémon, tel que venait de le décrire M. Z... et tout à fait tel qu'il s'était déjà manifesté avec M. Evans, sauf un petit changement dans la coiffure[2]...

« ...La seconde épreuve fut beaucoup plus remarquable. Je désirais ardemment obtenir la photographie de Julia, et Julia m'avait promis de faire tout ce qui lui serait possible pour cela. Z... me dit qu'il voyait distinctement à ma gauche une dame. Il me la décrivit, mais il ajouta qu'elle désirait mettre devant elle un piédestal supportant un pot de fougères. Ce piédestal, haut d'un mètre environ, fut donc mis par Z... tout près de ma chaise. Derrière, il y avait un double rideau, l'un où étaient représentés un escalier et des fleurs, l'autre tout uni, cachant le premier, mais ne retombant pas tout à fait jusqu'à terre. On voit bien les bords inférieurs des deux rideaux dans les photographies. Après avoir placé le piédestal Z... dit : « Je peux passer à travers cette dame qui est comme « un nuage ou un brouillard, » et il se mit derrière le piédestal, pour déplacer le pot de manière qu'il ne masquât pas la figure de l'apparition. Je ne voyais rien, Z... exposa la plaque. Au développement, il se dessina le fantôme d'une dame telle

1. Ou esprit familier.
2. Le turban, décidément cher aux esprits.

que Z... l'avait décrite, une de ses mains posées sur le vase. Mais le plus singulier fut que le piédestal était venu comme s'il eût été transparent. On voyait derrière le bas du double rideau et même au milieu du piédestal une petite déchirure. »

Et M. Stead ajoute que des photographes expérimentés ayant examiné cette épreuve lui ont déclaré qu'ils étaient incapables de s'expliquer comment elle avait pu être obtenue. Nous ne pouvons mettre en doute la bonne foi de ces messieurs, mais en est-il de même de leur perspicacité? Est-il vraiment impossible de superposer des épreuves de façon qu'aucun œil humain ne puisse discerner que l'épreuve finale a été obtenue par la superposition de plusieurs autres? Les soi-disant esprits tiennent à rester dans le vague. Toujours ils dissimulent leurs corps avec d'amples draperies. Ici, c'est la plante et son piédestal qui empêchent de voir autre chose que la tête de la jeune femme, une partie du buste et la main gauche posée sur le vase. Quant à la transparence du piédestal, miraculeuse en effet, si le soupçon de fraude est positivement écarté, elle est bien facilement obtenue par des artifices de pose et de superposition d'épreuve. Le lecteur pourrait utilement se reporter à l'instructif article du *Journal de la Société anglaise F. P. R.* (décembre 95) et aux deux photographies qui l'accompagnent. L'une de ces photographies a été obtenue par une dame qui voulait reproduire la bibliothèque de son château et avait laissé la plaque exposée longtemps. Au développement, apparurent se détachant vaguement sur le dos sombre du grand fauteuil, la tête, une partie du corps et le bras droit d'un homme âgé qu'une des plus proches parentes de lord D... déclara être lord D... lui-même. Or. le même jour, à la même heure, au moment où la photographie était prise, avait lieu l'enterrement de lord D... Malheureusement, il n'est pas absolument prouvé que pendant la longue exposition de la plaque, les portes n'étant pas fermées à clef, personne ne soit entré. Il est vrai que mis Corbet affirme qu'aucun des habitants de la maison ne ressemble à l'apparition. Mais il est bien difficile de s'empêcher de pencher pour cette explication en voyant la photographie obte-

nue par le professeur Barrett. La ressemblance avec celle de miss Corbet est frappante. Or, elle a été obtenue en faisant poser quelques secondes dans un fauteuil un homme qui a croisé et décroisé ses jambes, regardé en bas, puis vers l'appareil.

Dira-t-on que cet homme est devenu transparent quant à la partie inférieure du corps? Qu'en pense M. Stead? Il n'a pas apporté les plaques lui-même, il n'a pas surveillé le développement. Rien ne nous empêche donc de supposer que l'épreuve, telle qu'elle est décrite, a été facilement obtenue par la fraude. Un petit détail noté par M. Stead vient encore le confirmer. La main droite de l'apparition portait un bracelet, elle est distinctement visible à travers la manche du bras gauche de M. S... Voilà M. Stead lui-même devenu transparent! C'est justement ce qui se produirait sur une plaque impressionnée successivement par deux images se superposant à l'endroit de la manche.

Sur la troisième plaque, même chose eut lieu. Une tête de vieillard se dessine. Circonstance aggravante : elle avait apparu plusieurs fois déjà dans ce même atelier sur d'autres clichés.

Mais à la seconde séance, M. Stead apporte ses plaques, et son Kodak Frena. Désappointement. M. Z... dit qu'il ne sait pas se servir du Kodak et que tout ce qui détourne son attention de son appareil tend à compromettre le succès de la séance. Pourtant il finit par consentir. Mais quelle mauvaise chance. Voilà justement que le fils de M. Stead part pour le sud de l'Afrique et emporte le Kodak.

Allons-nous enfin arriver à quelque chose de plus sérieux? M. Z... prend les plaques de M. Stead, le laisse entrer dans le laboratoire, défait le paquet, place deux plaques dans le châssis, revient dans l'atelier, met l'appareil en place, et y fait entrer le châssis comme à l'ordinaire. Avant de commencer, il avait dit que, la veille au soir, son guide, Philémon, s'était communiqué et lui avait dit qu'il y aurait deux images psychiques, l'une d'un chef arabe dont il donnait le nom, et l'autre de la jeune fille du Lac. Quelle était cette jeune fille? il ne pouvait le dire. M. Z... non plus ne connaissait ni l'un ni

l'autres de ces personnages. Singuliers esprits! Que viennent-ils faire? M. Stead va-t-il au moins suivre ses plaques jusqu'à la fin des manipulations? Pas du tout. Il n'accompagne pas M. Z... dans le cabinet noir « où, se contente-t-il de dire, c'est à peine si deux personnes peuvent tenir. Et je suis sûr qu'il ne s'y trouvait personne d'autre que M. Z... » Est-ce donc si nécessaire pour falsifier l'épreuve? Ne suffit-il pas d'un autre cliché préparé d'avance? M. Z... reparut avec les deux plaques marquées. L'Arabe est extrêmement vague. La jeune fille est beaucoup plus nette, du moins la tête.

Avant d'exposer la troisième plaque M. Z... se fait beaucoup prier, disant qu'il ne voit rien. Il cède enfin aux instances de M. Stead, qui espère toujours obtenir le portrait de Julia. Sur le cliché, après le développement, rien n'est visible, sauf deux vagues bandes de lumière. Mais à l'impression, au tirage sur papier, une grande figure spectrale se dessine assez nettement. Et même M. Stead découvre dans les plis du vêtement quatre ou cinq autres figures psychiques. Je veux bien le croire, mais elles sont totalement invisibles dans la reproduction par la gravure. Enfin, chose que M. Stead trouve singulière et qui s'explique tout simplement dans l'hypothèse de la fraude, le même cliché imprimé chez M. Stead ne donne rien. Ne serait-ce pas tout simplement parce que, cette fois, c'était le papier qui avait été truqué?

Je ne crois pas utile de citer les deux expériences qui suivirent et où parurent Philémon, puis une jeune femme tenant une couronne au-dessus de la tête de M. Stead, parce qu'elles ne sont pas plus satisfaisantes comme surveillance des opérations. Notons pourtant que, sur l'épreuve de Philémon, la particularité déjà notée se présente, M. Stead paraît à travers l'apparition, ou, si vous voulez, une partie du spectre empiète sur l'image du personnage réel. De même, un mouchoir que M. S... avait eu l'idée d'épingler sur le fond est très visible, l'apparition ne le cache pas. Dans la seconde pose, il est aussi fidèlement reproduit, bien que M. S... en ait exprès changé la position.

Que conclure de tout cela? Sinon que, pour convaincre les sceptiques, il est absolument nécessaire que vous puissiez

leur affirmer non seulement qu'on s'est servi de plaques marquées, mais que votre attention ne s'est pas relâchée pendant même un quart de seconde dans la surveillance de ces plaques. C'est ce qu'avait fait M. Traill Taylor, comme nous l'avons raconté dans un précédent article. On se rappelle que M. Traill Taylor est l'éditeur du *British Journal of Photography*, l'auteur de plusieurs ouvrages sur la chimie, l'optique, la physique et la pratique de la photographie. Il est membre de plusieurs Sociétés photographiques à Londres et à New-York.

Or, les épreuves ont été montrées à M. Traill Taylor, qui a déclaré qu'aucun photographe, même s'il avait un jour entier pour se préparer et des compères pour l'aider, ne pourrait produire ces figures psychiques sur des plaques marquées devant être développées en quelques minutes après leur exposition. La transformation du piédestal que nous avons décrite lui paraît aussi tout à fait inexplicable au point de vue du métier. Devant l'assertion d'un expert aussi compétent, nous sommes forcés de suspendre notre jugement et de considérer les expériences de M. Stead comme méritant une sérieuse attention; mais cela ne suffit pas à entraîner la conviction, et il est désirable que d'autres expériences se fassent, avec un contrôle suffisamment rigoureux des plaques.

MARCEL MANGIN.

A PROPOS DE Mlle COUÉDON. — On est loin de s'accorder sur le cas de Mlle Couédon. Chacun l'interprète suivant ses tendances et sa tournure d'esprit. Parmi les personnes non familiarisées aux recherches psychiques, beaucoup sont portées à ne voir dans ce cas que de la simulation; mais parmi celles qui sont familiarisées aux manifestations des divers états de l'hypnose, la plupart — et il ne s'agit pas des moins compétentes — pensent que la simulation n'est pas en cause et qu'il faut admettre un changement de personnalité par auto-suggestion. C'est à cette opinion que nous nous rallions. Resterait à savoir si, dans cet état second, Mlle Couédon a quelquefois présenté le phénomène de lucidité? Cette preuve est fort difficile à faire, car la lucidité est un phénomène très rare et très inconstant. Si la première visite que nous avons faite à Mlle Couédon pouvait rendre vraisemblable l'hypothèse de lucidité, notre seconde visite a été moins favorable à cette hypothèse et ne peut pas nous faire nous départir des réserves que nous avons déjà faites à cet égard.

D.

BIBLIOGRAPHIE

Le Sommeil, tiers de notre vie (*Pathologie, physiologie, hygiène, psychologie*), par Mme Marie de Manacéine, traduit du russe par Ernest Jaubert. 1 vol. in-18 de 358 pages, 3 francs; éditeur G. Masson, 120, boulevard Saint-Germain.

Notre très distinguée collaboratrice, Mme de Manacéine, s'occupe, dans ce livre, de rechercher ce que c'est que le sommeil et sous quels rapports un homme qui dort se distingue d'un homme éveillé. Elle étudie la question sous toutes ses faces et en aborde la pathologie, la physiologie, l'hygiène et la psychologie avec une grande compétence. Nous regrettons que le manque d'espace ne nous permette de consacrer à ce livre qu'une courte mention; ainsi d'ailleurs qu'aux ouvrages suivants.

L'Année psychologique, publiée par MM. H. Beaunis, professeur honoraire à la Faculté de médecine de Nancy et A. Binet, directeur du laboratoire de psychologie physiologique de la Sorbonne. Deuxième année 1895, 1 fort volume de plus de 1 000 pages, prix : 15 francs, éditeur Félix Alcan. La souscription à la troisième *Année psychologique* est dès maintenant ouverte, Paris, 10 fr. 50, départements, 11 francs; étranger, 12 francs, franco. Prix fort, 15 francs. La souscription se paie d'avance par mandat envoyé à M. Binet, Sorbonne, Paris. Au moment de l'apparition du volume, la souscription est close.

Uranisme et unisexualité, par Marc-André Raffalowich; éditeurs, G. Masson, à Paris, et A. Storck, à Lyon. Ce volume in-8°, de plus de 350 pages, est consacré à une étude sur différentes manifestations de l'instinct sexuel; c'est un ouvrage de criminologie qui intéresse tout particulièrement la médecine légale.

La Vie future devant la science, par C. B..., ancien élève de l'École polytechnique, opuscule in-8° de 50 pages, à la Librairie Nouvelle, 15, boul. des Italiens. C'est un très intéressant essai d'interprétation du dogme de la vie future, d'après les données actuelles de la science.

L'Éditeur-Gérant : Félix Alcan.

DOCUMENTS ORIGINAUX

LUCIDITÉ

EXPÉRIENCES DU D[r] FERROUL

PAR M. A. GOUPIL

(*Suite.*)

3° AUTRE CAS DE LUCIDITÉ OBTENU AVEC ANNA B., DANS LE COURANT DE L'ANNÉE 1894

Deux groupes distants de 500 mètres se sont concertés pour opérer à la même heure.

Dans un local étaient M. Ferroul, M. David, docteur médecin à Narbonne, et Anna B...

Dans l'autre local, plusieurs personnes réunies devaient accomplir des actes quelconques.

Une simple passe sur les yeux d'Anna B... suffit pour la mettre dans l'état de somnambulisme lucide. Elle parle toujours à voix basse, d'un air confidentiel, elle souligne ce qu'elle dit en appuyant son doigt sur son nez.

Dans ladite expérience elle conserva, comme cela a lieu parfois dans le rêve ordinaire, le sentiment de la distance. M. F... lui ayant donné l'ordre de se rendre dans l'autre groupe, elle s'imagina qu'elle s'y transportait à pied avec M. F... et dit : — *N'allez pas si vite, je ne puis vous suivre.*

Elle dépeignit ensuite les personnes réunies, dont quelques-unes étaient inconnues d'elle et de MM. Ferroul et David. Elle dit leurs noms en les entendant nommer par les autres personnes.

Voici une partie de ses déclarations : — *Ils disent que ça*

n'est pas possible. Enfin, dit M. B..., essayons. — Qu'allons-nous faire? dit M. H... — Jouons aux jeux innocents, dit Mme H... — Ah! ils placent la petite K... au milieu d'eux, ils lui bandent les yeux (ici description du jeu). — *C'est égal, dit M. B... nous avons l'air d'un tas de... ici réunis. — Oh! oh! dit M. H..., il y a des dames ici*, etc.

M. Ferroul prenait en note tout ce que racontait le sujet, et, lorsque l'expérience fut terminée, il mit sous enveloppe la relation dictée, la fit porter immédiatement aux personnes rassemblées, et la relation fut trouvée exacte en tous points.

4° LETTRE PERDUE ET LUE PAR LUCIDITÉ

M. Ferroul n'avait pas reçu une lettre à propos de laquelle on lui demandait une réponse avec insistance.

Il donna l'ordre à Anna B... de se transporter à l'habitation de la personne qui avait écrit la lettre dans une ville éloignée, et à tant de jours en arrière, de manière à saisir le moment où cette personne écrivait sa lettre et savoir ce qu'était devenue cette lettre.

Anna B... disant qu'elle voyait cette personne porter sa lettre à la poste, *dans la boîte*, M. Ferroul lui dit de suivre la lettre.

Mais ayant conservé l'esprit de comparaison de dimension, la lucide résista et dit : *Moi, entrer dans ce petit trou? Jamais.*

Voyant qu'elle allait avoir une crise, M. Ferroul la réveilla puis la reprit à nouveau et recommença, mais en lui disant de lire la lettre pendant qu'on l'écrivait.

Anna B... fit la lecture et M. F... répondit comme s'il avait reçu la lettre. Sa réponse et ses renseignements ultérieurs concordèrent absolument avec les déclarations de la lucide.

5° AUTRE CAS DE LECTURE D'UNE LETTRE A DISTANCE

Dans un cas semblable, Anna B... lut une lettre à distance, le soir, tard; le lendemain, M. Ferroul reçut la lettre par le premier courrier, la lettre était identique à la dictée d'Anna B... J'ai vu ces deux pièces.

6° CLAIRVOYANCE A 750 KILOMÈTRES DE DISTANCE

Lettre de M. Goupil à M. Dariex.

Cher monsieur Dariex,

Voici le cas à 750 kilomètres dont M. Ferroul vous a commencé le récit dans la lettre qu'il vous a écrite et qu'il n'a pu terminer à cause de sa maladie.

M. X..., ami de M. Ferroul, était parti à Poitiers depuis quelques jours. M. Ferroul voulut essayer, à titre d'expérience, de savoir quand il reviendrait. Par la pensée, il transporta Anna B... à la gare de Poitiers.

Anna B..., qui connaît M. X..., dit le voir à son arrivée en gare et qu'il prenait une voiture.

— Hé bien ! dit M. F..., montez avec lui.

— *Mais il va me voir!*

— Non, ne craignez rien, je suis sorcier et il ne vous verra pas.

La lucide passa d'une phase à l'autre des événements accomplis, comme cela a lieu dans le rêve ordinaire ; elle constata d'abord le nom de la rue et le numéro de la maison, où se rendait M. X... ,puis elle dit qu'il se présentait chez des personnes qu'il nommait M. et Mme M..., ce que M. Ferroul ignorait absolument.

La lucide parla ensuite d'un déjeuner au cours duquel M. X... dit que le vin qu'on lui offrait ne lui était agréable que quand il avait cinq ou six ans de bouteille; puis elle parla d'autres incidents.

Tout à coup elle dit : *Ah! vous savez, il pense qu'il faut qu'il aille au télégraphe pour annoncer son retour après-demain à 7 heures.*

— Mais quel jour pense-t-il cela?

— *Je ne sais pas.*

— N'y aurait-il pas un calendrier par là ?

— *Ah! si, j'en vois un au mur, mais quelle date sommes-nous aujourd'hui?*

— Le 4, dit M. F...

— *Alors ils ont oublié d'enlever trois feuillets, car il marque le 1, je vois : Ville de Paris, 1er octobre, menu du jour,* tels plats, tels plats.

M. Ferroul télégraphia, à tout hasard, à l'adresse donnée par la lucide, priant qu'on voulût bien lui envoyer le calendrier de la salle à manger sans y toucher, qu'il le renverrait de suite.

Il reçut le calendrier qui accusait la date du 1er octobre, conforme aux déclarations d'Anna B... M. X... arriva par un train de 7 heures du matin et dit que tout ce qu'avait raconté la lucide était exact.

LECTURE A TRAVERS UN PLI OPAQUE CACHETÉ

Le 19 novembre 1894, le Dr Ferroul réussit, avec son sujet Anna B..., une expérience très remarquable de lecture à travers un pli opaque, pli à travers lequel une personne normale, douée d'une bonne vue, ne peut pas lire par transparence. Ce pli se compose : 1° d'une enveloppe extérieure verte et opaque ; 2° d'une seconde enveloppe en papier anglais, incluse dans celle-ci ; 3° de deux feuilles de papier à lettre quadrillé enveloppant 4° une autre feuille sur laquelle deux vers ont été écrits. Cela fait donc deux enveloppes et deux feuilles de papier à traverser avant d'arriver à la feuille de papier portant l'inscription à lire.

L'enveloppe extérieure verte est scellée avec cinq cachets du côté de la fermeture ; un cachet supplémentaire est placé sur l'autre face de l'enveloppe, de manière qu'il soit en regard et s'oppose à l'un des cachets précédents scellant un des coins de l'enveloppe. Un trou avait été fait à l'enveloppe à l'endroit que devaient occuper les deux cachets opposés, l'un à l'autre, afin que la cire, pénétrant par ce trou, fixât la seconde enveloppe dans la première et ne permît pas de la retirer sans la déchirer. Trois petits points, à peine perceptibles, avaient été marqués, à la plume, sur l'enveloppe extérieure, par M. Goupil qui en avait soigneusement mesuré les distances millimétriques respectives. M. Goupil avait aussi dessiné les cachets et soigneusement relevé leur contour et les taches noirâtres dont ils étaient parsemés,

afin d'être bien sûr de pouvoir reconnaître et bien contrôler ses propres cachets.

L'enveloppe intérieure portait, sur les coins, les lettres *a*, *b*, *c*, *d*, tracées au crayon (le *b* vu à l'envers pouvait être pris pour un 2) ; elle portait encore deux points dont la distance avait aussi été mesurée. L'*a* était emprisonné entre les deux cachets qui s'opposaient l'un à l'autre et qui traversaient la première enveloppe ; c'est peut-être à cause de cette circonstance que la lucide n'a pas vu cette lettre cachée de part et d'autre par la cire.

Le pli fut confié au Dr Ferroul, qui ignorait complètement ce qu'il contenait, pour qu'il le fît lire par son sujet mis par lui en état de somnambulisme. Quand il eut fait l'expérience il revint avec le pli et une feuille de papier sur laquelle il avait consigné les révélations du sujet.

Après un examen très attentif, le pli fut reconnu tout à fait intact. Le Dr Ferroul remit alors à M. Fabre la feuille de papier mentionnant les révélations suivantes :

« Enveloppe blanche papier anglais, *d*, 2, *c*.
« Papier carrelé, un autre papier dedans.
« Il fait deux vers l'homme : il se fiche pas de moi !

« Votre parti certainement
« Se tue par l'assainissement. »

(Cette feuille porte encore la note suivante de M. Ferroul.)

« En se réveillant elle m'a dit l'avoir rêvé et l'avoir dit à quelqu'un. Ce quelqu'un venu a attesté la chose. »

Lecture et examen de cette feuille ayant été faits par les huit témoins de cette expérience, M. Goupil remit le pli à M. Aldy, avocat, pour qu'il le décachetât et que les témoins se rendissent compte, séance tenante, du résultat obtenu. Ainsi qu'en fait foi le procès-verbal dressé séance tenante, le succès de l'expérience était complet.

La note très concise consignée par M. Ferroul à la suite de la description du pli par le sujet a besoin d'être complétée :

Après que la lucide eut déclaré ce qu'il y avait dans le pli, le Dr Ferroul la réveilla et lui fit part de ce qu'elle avait dit : « Tiens, fit-elle, je l'ai rêvé il y a trois jours et j'ai dit à X... que je vous lisais un pli où il y avait deux vers se terminant en *ment*, mais tout ce que je me rappelais, c'est que le dernier mot était *assainissement.* » M. Ferroul fit alors venir la personne en question, laquelle affirma qu'Anna B... lui avait bien dit cela.

Procès-verbal.

Narbonne, 19 novembre 1894.

Les soussignés, réunis au café de la Bourse, ce soir à 8 heures et demie, attestent ce qui suit :

M. le Dr Ferroul, nous ayant déclaré qu'il allait nous remettre les pièces attestant la lucidité de Mlle A... au sujet du pli scellé dont M. Goupil lui avait demandé la solution, fit constater à M. Goupil que son pli était intact.

Après examen attentif, M. Goupil déclare que le pli est intact.

M. Ferroul remet alors à M. Fabre, restaurateur, l'écrit au crayon ci-inclus, contenant les révélations de Mlle A...

« Enveloppe blanche papier anglais.
« Aux coins un 2 puis *d* et *c*.
« Une feuille de papier carrelé.
« Un autre papier dedans.
« Il fait deux vers l'homme : il ne se fiche pas de moi !

« Votre parti certainement
« Se tue par l'assainissement. »

Après que les témoins ont eu pris connaissance de l'écrit au crayon rédigé par M. Ferroul sous la dictée de son sujet, M. Goupil a remis à M. Aldy, premier adjoint et avocat, le pli scellé pour qu'il l'ouvrît lui-même, la seconde enveloppe s'est un peu déchirée à l'angle où se trouvaient les deux ca-

chets et les témoins ont constaté que tout était conforme aux déclarations du sujet.

Fait à Narbonne le 19 novembre 1894.

Hubert FABRE ;
MURAT, conseiller municipal ;
Dr FERROUL, maire ;
ALDY, avocat ;
PIGLOWSKI, propriétaire ;
F. NÈGRE, journaliste ;
MAYMOU, restaurateur ;
GOUPIL, ingénieur.

Nous ferons remarquer que cette expérience eut lieu le 19 novembre 1894, c'est-à-dire plus d'un an avant que la découverte de Röntgen fût connue. La radiographie est donc ici hors de cause et, malgré qu'entre les mains d'expérimentateurs exercés elle permette de photographier et par conséquent de connaître l'écriture enfermée sous un pli opaque, elle ne diminue en rien la valeur de cette expérience qui paraît avoir été réalisée dans les conditions les meilleures.

X. D.

Après s'être débarrassée de son manteau, elle s'assit et demanda un verre d'eau qu'elle but d'un trait ; puis, fixant la lampe à gaz qui brûlait devant elle, sur la table, elle s'endormit en quelques instants. Elle demanda alors — et sa parole était assez embarrassée pour commencer — qu'on lui mît entre les mains un objet ayant appartenu à la personne qu'on désirait *suivre*. M. A... lui donna une lettre écrite par un M. L... ; la somnambule la palpa avec attention, la flaira à plusieurs reprises et dit : « Oui ; c'est un monsieur qui vient souvent ici ; il a un bureau dans le quartier, mais il n'y demeure pas... Je ne sais pas où il habite... Il n'est pas très grand ; il est décoré ; il se tient très bien, très soigné, et, quand on ne le regarde pas, il s'arrange la barbe avec un petit peigne qu'il a toujours dans sa poche... Et puis, il se teint les cheveux et la barbe... Il paraît à peu près quarante ans, mais il en a bien cinquante au moins. »

La première partie de cette vision correspondait exactement à ce que nous savions tous de M. L... ; mais la révélation de ces détails de coquetterie nous semblèrent si peu conformes au caractère grave du personnage que nous ne pûmes retenir des gestes énergiques de dénégation auxquels M. A..., qui, bien mieux que nous, connaissait M. L..., répondit en nous faisant signe que la somnambule avait raison. Il lui demanda ensuite ce que M. L... avait fait dans la journée; elle le suivit dans ses courses chez des entrepreneurs, dans les ministères, etc., et il fut possible, le lendemain, de contrôler une partie de ces assertions qui furent reconnues exactes, malgré le mutisme de M. L... qui se montra très froissé de cette « sotte plaisanterie ».

Après quelques minutes de repos; pendant lesquelles la somnambule dormait toujours, M. A... lui présenta une lettre d'un de ses correspondants, M. Mousson, dont la somnambule fit très exactement le portrait.

— Où demeure ce monsieur ? dit M. A...

— C'est bien difficile... Je vois bien que c'est à Paris, dans un endroit où il y a beaucoup de monde et beaucoup de voitures... mais il faudrait m'aider un peu.

— Cherchez dans le quartier de la Bourse.

— Ah ! j'y suis ! C'est place de la Bourse, à tel numéro, à tel étage.

C'était vrai.

— Que fait ce monsieur, en ce moment ?

— Il écrit une lettre... je crois bien que c'est de l'anglais, puisque c'est pour Londres.

— Que dit-il dans cette lettre? Lisez.

— Il explique qu'il y a eu un retard pour une commission qu'on lui avait donnée, mais ce n'est pas de sa faute, et il enverra après-demain la réponse qu'on lui demande.

Là-dessus, M. A... sortit de son cabinet, passa dans une pièce voisine où se trouvait un téléphone et demanda communication avec M. Mousson ; il était impossible d'entendre d'une pièce ce qu'on disait dans l'autre. Pendant ce temps la somnambule continuait :

« Maintenant, il relit sa lettre ; il se lève et va prendre un livre qu'il mouille (le copie de lettres) en parlant à un petit garçon qui vient de rentrer... Ah ! il s'arrête !... Tiens ! il cause dans une petite boîte qui est sur sa table (le microphone)... Oh ! mais qu'a-t-il donc ? Il a l'air tout étonné, le pauvre homme ! On dirait qu'il vient de lui arriver malheur...

(A ce moment M. A... téléphonait à M. Mousson : « Vous venez d'écrire à Londres une lettre en anglais pour vous excuser d'un retard involontaire. Est-ce vrai ? — Oui ; mais comment savez-vous ?... — C'est une expérience de somnambulisme ; je vous expliquerai. Maintenant, faites-moi l'amitié d'accomplir exactement ce que je vais vous dire...)

« Ah ! reprit la visionnaire, à présent, il a l'air un peu plus rassuré... Il écoute dans un petit chose rond qu'il tient à son oreille (le récepteur)... Mais qu'est-ce qu'il fait donc là ? En voilà une drôle de machine !... Maintenant, il a fini de causer ; il accroche son petit chose rond à la boîte... Mais il a encore l'air tout chose.

(A ce moment, M. A... rentrait dans son cabinet.)

« Il prend son chapeau ; il va pour sortir ; il revient et prend des papiers sur sa table ; il sort en fermant la porte à clé ; il descend l'escalier ; il s'arrête au palier ; il a l'air préoccupé ; il continue à descendre ; il est dehors ; il s'arrête encore en

regardant ses papiers... On dirait qu'il ne sait pas quoi faire... Il tourne à gauche; non, il revient à droite; il prend la rue qui est à droite (la rue Vivienne); il va jusqu'au bord du trottoir (au coin de la rue Feydeau); il s'arrête encore; il regarde tout autour de lui; il revient; il monte et rentre chez lui. »

Tout ce que venait de dire la somnambule était la description exacte des actions accomplies par M. Mousson d'après les indications assez compliquées, on le voit, que M. A... venait de lui transmettre par téléphone.

A partir de ce moment, la séance fut à peu près nulle ou, tout au moins, sans intérêt, la somnambule étant fatiguée et les assistants l'accablant de questions sans méthode ni patience. Bientôt, la jeune femme témoigna le désir de se réveiller; un des assistants lui souffla sur les yeux, elle but encore deux verres d'eau et partit. Depuis, je n'ai jamais entendu parler d'elle et je n'ai pas su qui elle est.

Ci-joint une attestation de M. Côte, ingénieur, qui assistait à l'expérience chez M. A...; j'ai perdu de vue ce dernier et je ne crois pas que son témoignage puisse être de grande utilité à cause de son esprit peu scientifique et même peu méthodique. M. L... ne consentirait jamais à avouer que la somnambule a eu raison de dire qu'il se teint les cheveux; du reste, c'est un catholique rigide qui n'est pas éloigné de voir l'action du diable en ces phénomènes. Les deux jeunes gens qui accompagnaient la somnambule sont d'aimables viveurs qui doivent avoir depuis longtemps perdu le souvenir de cette petite séance; et je ne saurais, d'ailleurs, où les retrouver. Quant à M. Mousson, qui a bien voulu m'autoriser à publier son nom, je lui ai soumis la présente relation, à la même époque qu'à M. Côte; il la reconnut exacte, ainsi qu'une dame qui se trouvait à son bureau lors de l'expérience, et dont la somnambule n'avait pas parlé; il me promit même d'en faire un récit; mais, malgré plusieurs lettres de rappel et visites infructueuses, je n'ai pu obtenir aucune réponse de lui, soit que ses nombreuses occupations l'aient empêché de s'acquitter de sa promesse, soit que M. L..., à qui il a dû en parler, l'en ait détourné, ce qui est vraisemblable.

MARIUS DECRESPE.

Attestation de M. E. Côte.

Je certifie avoir été témoin des faits relatés ci-dessus par M. Decrespe, savoir :

La visite que fit chez M. A... vers l'époque indiquée, une jeune femme se prétendant somnambule ; la révélation par cette femme en état d'hypnose de faits alors actuels et produits en dehors de toute perception normale; le contrôle effectué téléphoniquement par M. A... de la réalité d'une partie de ces révélations concernant M. M... que j'entendis, du reste, quelque temps après, confirmer verbalement l'exactitude des dires de la somnambule; la description par ladite somnambule de certaines habitudes de M. L...,. habitudes que j'ignorais alors, mais qui étaient connues de plusieurs personnes, lesquelles en ont témoigné devant moi. J'ignore absolument qui était cette somnambule et ce qu'elle est devenue.

E. Cote,
Ingénieur-électricien.

CAS EXTRAORDINAIRE DE CLAIRVOYANCE

PAR L. D'ERVIEUX

On se rappelle encore la configuration de l'ancien pâté de maisons compris entre la rue Washington et la rue du Bel-Respiro, aux Champs-Élysées, à Paris. Au lieu de l'immense immeuble éclairé à la lumière électrique, il y avait deux maisons : l'une, délabrée par l'incendie, était abandonnée par locataires et propriétaires; l'autre, précédée d'une grille, à l'alignement du trottoir, d'une vaste cour, se trouvait en reculement. Elle était toujours louée à des étrangers de passage. Tous ses appartements était meublés; les locations y étant fort chères, elles n'étaient abordables qu'à des gens riches.

Dans l'automne de 1883, Lady A... avait pris deux étages dans cette maison : entresol et premier. Sa famille était nombreuse et son personnel aussi. Quoiqu'elle eût plusieurs voitures et plusieurs cochers, il était plus que rare que maîtres et maîtresses de la maison se trouvassent tous absents en même temps.

Cependant, un jour de septembre ou d'octobre 1883, on pourrait préciser la date au commissariat de la rue Berryer, durant l'espace d'une demi-heure, la maison se trouva entièrement sous la garde des domestiques.

Ce jour-là, je dînais chez Lady A... Tout, lorsque j'arrivai, y était à l'état normal; — du moins en apparence, — et il en fut de même jusqu'à mon départ, entre onze heures et minuit.

Lady A..., malgré sa grande fortune, était une femme d'ordre. Très active, elle ne s'accordait que peu d'heures de som-

meil. Tous les soirs, ses hôtes partis, elle faisait ses comptes.

Quel fut ce soir-là son étonnement, son effroi, en constatant qu'une somme de 3 500 ou 3 600 francs, manquait dans la poche intérieure de l'immense sac de voyage où elle avait l'habitude de garder et ses bijoux et son argent!

Cependant la serrure n'était point forcée ; seuls les bords du sac semblaient avoir été un peu écartés... Et, pourtant, Lady A... était certaine que, vers deux heures de l'après-midi, devant sa femme de chambre, elle avait ouvert son sac, payé une note, et *sûrement* remis l'argent à sa place ordinaire. Dans son trouble, elle fit ce que sans doute tout le monde eût fait dans de pareilles circonstances, elle sonna sa femme de chambre qui ne put rien lui apprendre, mais qui eut le temps d'avertir tout le personnel du vol qui venait de se commettre. De sorte que, le coupable ou les coupables, — s'ils se trouvaient parmi les domestiques, — pouvaient mettre en lieu sûr le fruit de leur larcin.

Le lendemain, dès l'aurore, la police, avertie du fait, vint chez Lady A... On fouilla maîtres et domestiques, armoires, placards, tous les meubles enfin...

Naturellement, on ne trouva rien.

Le commissaire, ayant terminé ses recherches infructueuses, causa un moment avec Lady A... Il lui demanda quelles étaient ses impressions au sujet de la manière dont s'était accompli le vol?... lesquels parmi ses domestiques étaient moins dignes de confiance ?... afin qu'il pût, plus sûrement, diriger ses investigations.

Lady A..., en énumérant ses serviteurs, pria le commissaire d'exclure de ses soupçons son second valet de chambre, un jeune homme de dix-neuf ou vingt ans, fort bien de sa personne, très respectueux, très au courant du service, qu'on avait surnommé « le Petit », non à cause de sa taille, car il était plutôt grand, — mais par un sentiment de gentille familiarité protectrice que lui avaient acquis ses bonnes qualités.

Quant au maître d'hôtel et à la femme de chambre, — plus spécialement attachée que les autres au service personnel de Lady A..., — leur maîtresse les abandonnait aux pires soupçons de la police. Il fut résolu néanmoins, après avis du

commissaire, que Lady A..., malgré son désir de les renvoyer de suite, garderait encore ces deux serviteurs, au moins une quinzaine, afin qu'il fût plus facile à la Sûreté de les suivre dans leurs mouvements.

La matinée s'était presque écoulée dans ces formalités, toutes sans résultat, lorsque, vers onze heures, Lady A... dépêcha à mon domicile l'institutrice de sa plus jeune fille, pour me raconter ce qui lui arrivait et pour me prier d'accompagner cette dame chez une clairvoyante dont j'avais, — quelques jours auparavant, — vanté la lucidité.

Je ne connaissais pas moi-même cette clairvoyante ; mais, une dame de mes relations m'avait raconté une de ses consultations où elle s'était montrée étonnante comme prédiction de l'avenir.

J'ignorais alors où demeurait ce phénix, aussi j'allai d'abord avec Mlle C... chercher l'adresse désirée pour nous y rendre aussitôt.

L'habitation de Mme E... se trouve derrière Notre-Dame-de-Lorette. Son escalier est dans la cour, et une petite pancarte révèle son étage afin que ses nombreux clients n'attirent pas trop l'attention de sa concierge.

Intérieur plus que modeste... C'est elle qui vient ouvrir sa porte. Elle nous introduit dans un salon vert : celui de n'importe quel petit dentiste ; sauf une magnifique gravure d'après Raphaël : *Dieu débrouillant le chaos*, et une peinture ayant trait, certainement, à quelque légende de la cabale.

Nous voyant deux, elle veut nous séparer. Nous lui faisons comprendre que, venant pour le même but, nous ne voulons qu'une seule consultation...

Elle aurait pu nous prendre pour de la même famille, elle ne s'y méprit pas ; elle nous demanda seulement si « la chose pour laquelle nous venions regardait plus spécialement l'une de nos personnes ». Je désignai Mlle C... C'était elle, en effet, qui, en habitant l'appartement de Lady A..., s'était trouvée plus près du vol.

Mme E..., notre clairvoyante, apporta un bol rempli de marc de café, pria Mlle C... de souffler dessus par trois fois ; après quoi, ce marc fut versé dans un autre bol, le premier s'abou-

chant sur le second afin que son contenu passât en partie dans le nouveau récipient, ne retenant sur la surface de ses côtés intérieurs que quelques parcelles plus solides de la poudre de café qui devait, en laissant échapper sa partie liquide, former d'étranges dessins qui n'avaient aucune signification pour nous, mais dans lesquels la pythonisse semblait lire.

Pendant cette préparation occulte, il fallait nous occuper. Mme E... avait étalé ses cartes et commençait :

« Ah!... mais... c'est un vol, et un vol commis par une des personnes de la maison et non par quelqu'un s'introduisant subrepticement », etc., etc.

Ceci promettait bien... Nous reconnûmes que ce qu'elle avançait était vrai... Quant au voleur, il nous était malheureusement inconnu.

« Attendez, nous dit Mme E..., je vais maintenant voir les détails dans le marc qui doit avoir formé son dépôt.

Elle saisit le bol renversé, y fit encore souffler par trois fois Mlle C..., prit son lorgnon.

. . . .

Alors, comme si elle avait assisté à la scène, elle nous dépeignit pièce par pièce la topographie de l'appartement de Lady A..., sans jamais se tromper d'une chambre ou d'un salon. Elle vit défiler devant ses yeux, comme dans une lanterne magique, sept domestiques dont elle nous dit exactement le sexe et les attributions. Puis, pénétrant de nouveau dans la chambre de Lady A..., elle aperçut une armoire qui lui parut bien étrange :

« Elle a, nous répétait-elle, avec étonnement, un placard au centre dont la porte est recouverte d'une glace ; et, de chaque côté de cette armoire principale, il y en a encore deux autres sans glace, et tout cela se tient [1]...

« Oh ! mon Dieu !... pourquoi cette armoire n'est-elle jamais fermée ? Pourtant elle contient toujours l'argent qui est... dans... Quel objet bizarre !... il s'ouvre comme un porte-

1. C'était une armoire anglaise, comme elle n'en avait sans doute jamais vu.

monnaie, forme pochette... pas comme un coffret... Ah! j'y suis!... c'est un sac de voyage... Quelle idée de mettre son argent là! et surtout, quelle imprudence de laisser ce placard ouvert!...

« Les voleurs connaissaient bien le sac... Ils n'ont point forcé la serrure. Ils ont introduit un objet assez large, pour en écarter les deux côtés; puis, à l'aide d'un ciseau ou d'une pince, ils ont attiré l'argent qui était en billets de banque... Ils se sont contentés de cela, car ils ignoraient qu'au fond, se trouvaient de très beaux bijoux et une somme en or... Du reste, comme ils ont été habiles!... »

. . . .

Nous l'avions laissée parler. Tout ce que nous avait dit cette femme nous confondait, dans la vérité des détails, même les plus infimes.

Sauf cette dernière révélation concernant les bijoux et la somme en or, dont nous ignorions l'existence, mais qui pouvaient se trouver à la place indiquée par la clairvoyante, tout était exact.

Elle s'arrêta fatiguée. Nous, nous désirions en savoir davantage. Nous la priâmes, nous la suppliâmes de nous dire lequel ou lesquels des domestiques avaient commis le larcin, puisqu'elle nous assurait que c'était quelqu'un du personnel.

Elle avoua qu'il lui était impossible de le faire sans encourir les rigueurs de la loi française qui ne peut et ne doit admettre qu'un coupable soit reconnu comme tel, sans preuves, simplement par le secours de moyens occultes.

A force d'être pressée, elle nous assura pourtant que l'argent de Lady A... ne serait jamais trouvé; ce qui était très probable, puisque le coupable ne serait point pris pour ce vol, et enfin, ce qui était plus étonnant, que « deux ans plus tard, il subirait la peine capitale ».

Il fallait nous en aller; il était clair, après beaucoup d'instances qui avaient été inutiles, que nous ne pourrions plus rien tirer de Mme E... Nous partîmes donc, regrettant que dans cet ensemble si parfait, il s'y fût glissé une légère erreur.

Toutes les fois que son regard, parcourant les dessins du marc, s'était porté sur « le Petit », elle l'avait vu près des

chevaux. Nous lui avions certifié que jamais il n'avait servi de valet de pied, étant consacré exclusivement au service de la maison, et les valets de pied demeurant avec les cochers ; Mme E... s'était entêtée dans son dire. Plus nous l'avions contredite, plus elle avait affirmé.

Nous avions fini par abandonner ce petit *rien* qui nous choquait cependant comme une tache dans un ensemble parfait, car cette consultation avait été surprenante d'exactitude.

Arrivés chez Lady A..., nous nous fîmes ouvrir le fameux sac ; et là, au fond, comme nous l'avait dit Mme E... se trouvaient intacts et les bijoux et l'or. C'était à ne pas en croire ses yeux !... Quand je fis à Lady A... le récit de notre consultation, j'étais heureux que Mlle C... m'eût accompagné. Je n'aurais jamais osé citer tous les détails si précis, donnés par la clairvoyante de la rue Notre-Dame-de-Lorette. Je ne les ai répétés plus tard que parce que nous avions été quatre oreilles pour les entendre.

Lady A..., au bout de quinze jours, renvoya son maître d'hôtel et sa femme de chambre. « Le Petit », sans qu'on en sût alors la raison, quitta Lady A... trois ou quatre semaines plus tard. L'argent ne fut pas retrouvé ; et, un an plus tard, Lady A... partait pour l'Égypte.

Deux ans après cet événement, Lady A... recevait, venant du Tribunal de la Seine, l'avis de se rendre, comme témoin, à Paris.

On avait trouvé l'auteur du vol commis chez elle. Il venait de se faire prendre : « le Petit », doué de tant de qualités, n'était autre que Marchandon, l'assassin de Mme Cornet.

Comme on le sait, il subit la peine capitale ainsi que l'avait annoncé la clairvoyante de la rue Notre-Dame-de-Lorette, et, dans le procès, il fut constaté que « le Petit » avait, aux Champs-Élysées, tout près de la résidence qu'avait alors Lady A..., un frère qui était cocher dans une grande maison.

« Le Petit », — ou Marchandon puisqu'ils ne font qu'un, — profitait alors de tous ses moments de liberté pour aller vers son frère, car il était grand amateur de chevaux. C'est donc là la raison pour laquelle Mme E... nous avait affirmé, malgré

nos contradictions, qu'elle voyait sans cesse le petit domestique près des chevaux.

Elle avait encore vu vrai, dans ce petit détail que les péripéties du procès nous ont livré.

L. D'ERVIEUX.

Certifié conforme à la vérité,

C. DESLIONS.

ayant assisté à la consultation.

REMARQUE. — Ce cas de clairvoyance est absolument extraordinaire. Nous avons vu Lady A... qui nous a confirmé l'exactitude du récit qui précède.

Il ne faut évidemment voir dans l'emploi des cartes et du marc de café qu'un moyen employé, sans doute inconsciemment par le sujet, pour se mettre en auto-somnambulisme, c'est-à-dire dans un état second où la conscience normale devient inactive au profit de l'inconscient. Dans cet état second, les facultés inconscientes peuvent prendre tout leur essor et il est possible d'admettre que la faculté de clairvoyance, que nous possédons peut-être tous à un état plus ou moins rudimentaire, puisse s'exercer plus librement et acquérir, chez des sujets très prédisposés, un certain degré de précision.

DARIEX.

A PROPOS DES EXPÉRIENCES

DE

MR HODGSON AVEC MME PIPER

PAR MARSA

Cette vérité, à la fois populaire et d'un esprit scientifique profond, « que les extrêmes se touchent », ne vient-elle pas quelquefois à être confirmée de saisissante façon par des cas d'incrédulité systématique et absolue, se transformant tout à coup en d'enthousiastes croyances, si bien que ceux qui affirmaient qu'il devait y avoir du jour et qu'on pouvait le chercher, et qui étaient raillés de ce chef, se trouvaient tout à coup fort étonnés de la lumière perçue par les néophytes. Le spiritualisme récent de M. Hodgson, exposé dans l'article du *Forum*, dont nous allons donner la traduction, nous semble un de ces cas intéressants.

Pour nous, il existe deux méthodes, essentiellement différentes, d'étudier le monde supra-sensible. La première est la méthode inductive qui consiste à procéder du fini à l'infini, en supprimant, par une opération mentale, les limites qui les séparent ou qui semblent les séparer, à chercher la compréhension du monde intelligible par une vue d'ensemble des lois qui régissent l'univers sensible, à remonter de la nature à l'homme et de l'homme physique à l'homme psychique, en développant en lui ces facultés ou principes supérieurs qu'il possède actuellement à l'état

embryonnaire et dont Dieu, l'Être absolu — l'Acte pur d'Aristote et de saint Thomas — n'est que la parfaite réalisation.

Cette méthode, agréable aux esprits particulièrement tournés vers la métaphysique, et qui leur semble même la plus rapide et la plus sûre, suppose quelques affirmations *a priori* et, par conséquent, est peu faite pour plaire aux esprits rigoureusement scientifiques qui sont la caractéristique de notre temps. Il faut donc employer la seconde méthode, la méthode expérimentale, pour arriver à produire quelque conviction chez ceux-ci; encore est-ce difficile, étant donné la résistance qu'ils y opposent. Car les ennemis de ces sortes de recherches sont nombreux, et peuvent être classés en quatre catégories.

1° Les matérialistes systématiques, opposés en principe à toute conception animique, croyants à la seule matière, attachés à la seule matière, poussés, semblerait-il, à la haine et à la négation de tout idéal par des atavismes inférieurs arrêtant de leur force involutive le progrès psychique.

2° Ceux qui n'ont aucun système, mais dont l'existence indifférente et comme végétative, dont les sentiments purement instinctifs, les intellects rudimentaires sont les marques d'une transformation évolutive très récente; l'être mental est encore trop médiocrement développé en eux pour qu'ils puissent avoir la conception d'un perfectionnement possible et d'une évolution progressive menant à des conditions et à des modalités d'un ordre supérieur que nous n'avons pu encore nettement pénétrer mais que nous devons pressentir.

3° Ceux qui déclarent *a priori* que ces problèmes sont au-dessus de notre compréhension, qu'il est prudent et sage de les laisser de côté, ou au moins de les reléguer définitivement dans le domaine de la foi, et que l'homme sensé ne doit pas gaspiller son intelligence à les chercher, mais l'employer de façon plus utile. Il a raison, celui-là, c'est l'homme pratique, le *struggle for lifer*, il ne se laisse pas attarder aux questions, pour lui secondaires, des problèmes de notre devenir, et si, psychiquement parlant, il reste inférieur et borné,

l'approbation du plus grand nombre et le succès probable l'attendent.

4° Les mathématiciens exclusifs, adversaires acharnés, et redoutables par suite du beau développement de leur intellect, car ils sont parfois des savants de premier ordre, qui nous disent froidement : « Vous agissez mal, vous, psychistes, qui venez brouiller, par vos notions déconcertantes, la rigueur de nos démonstrations mathématiques; nous parvenons actuellement à grand'peine à la perfection du raisonnement, à la rectitude de l'intelligence, à l'âge d'or de la science enfin; et vous venez perturber, par vos conceptions indémontrables, notre splendide mouvement en avant. Vous faites une mauvaise action !

Pour si excessif que semble ce raisonnement, il en est qui le tiennent et nous en connaissons!... Ce beau développement cérébral dont se montrent si fiers ces intellectuels, n'est-il pas sans quelque lacune? n'auraient-ils pas hypertrophié certaines facultés au détriment de quelques autres? les facultés psychiques, par exemple? celles-là mêmes qui, croyons-nous, comportent les aspirations et les satisfactions de l'ordre le plus élevé? Ces fanatiques du raisonnement, ou plutôt d'un mode de raisonnement, peuvent bien être de grands savants, mais ils ne sauraient être de grands esprits, au sens large et complet du mot, car ceux-ci n'oseraient pas tracer des limites aux investigations de l'esprit humain, n'ayant pas l'orgueilleuse prétention de borner les phénomènes de la nature au domaine de leur compréhension, ni le désir d'arrêter dans leur essor les aspirations humaines.

Ce n'est du reste pas sans une certaine satisfaction que nous constatons les récriminations de ces positivistes intransigeants. Nous préférons leur hostilité d'aujourd'hui à leur dédain d'hier, car nous voyons dans ce mécontentement la preuve que la brèche se fait et que les savants autorisés et les chercheurs consciencieux qui n'ont pas craint d'aborder résolument l'étude des phénomènes psychiques, malgré l'opposition presque générale qu'ils rencontraient, ne se sont pas épuisés en efforts impuissants et ont déjà fait de cette nouvelle science quelque chose de réel dont il va falloir tenir

compte désormais. Or c'est à la méthode expérimentale que nous devons ce résultat, et cette méthode — le philosophe le constate avec quelque regret — a plus fait en un quart de siècle que toutes les métaphysiques durant les siècles passés. Notre très grande et très sincère admiration pour les sciences dites exactes et pour leurs très distingués représentants, ne nous empêchera pas de soutenir qu'il s'offre à nous d'autres problèmes que ceux qui se peuvent mettre en équations, et qu'il serait infiniment regrettable de les écarter, sous prétexte qu'ils ne cadrent pas avec telle ou telle formule, ou qu'ils contrarient telle ou telle idée scientifique admise.

Et d'ailleurs, si le matérialisme outrancier se trouve d'ores et déjà irrémédiablement condamné par l'idole qu'il avait voulu déifier, par la science même, dont les progrès imprévus sont venus ébranler et réduire à néant ses affirmations, si sa place a été prise d'une façon presque complète dans l'esprit scientifique par le positivisme dubitatif, on peut prévoir que celui-ci devra peut-être, dans la suite, s'incliner et disparaître devant des croyances nouvelles basées sur des recherches rigoureuses.

Nous savions déjà qu'il est des mondes devant lesquels la parallaxe géométrique s'anéantit; nous ne pouvons plus nier qu'il y ait des ambiances, proches de la nôtre cependant, dans lesquelles notre œil physique ne pénètre pas, comme il y a des sonorités existantes qui restent ignorées de notre oreille; et si la science nous mène par des perfectionnements d'instruments, des appropriations de substances chimiques, à la constatation d'états vibratoires inconnus, à la pénétration de modalités insoupçonnées, elle nous entraîne, par ses découvertes mêmes, à des élargissements d'horizon de plus en plus immenses.

Déjà ce que nous nommions autrefois « la lumière » n'est plus, selon la nouvelle expression scientifique, que de « la lumière visible », et combien de possibilités ce mot ne vient-il pas à éveiller dans les esprits, excitant l'ardeur de ceux qui cherchent et capable par lui seul de donner, s'il était utile, le définitif coup de grâce au matérialisme agonisant.

Les sciences — et, c'est là leur force et leur beauté —

s'enchaînent les unes aux autres comme s'enchaînent les lois qui régissent l'univers, et vont se continuant en une ascendance illimitée.

Ne les séparons donc pas, et, laissant de côté les idées étroites du sectaire, servons-nous des connaissances que nous possédons pour aborder ce grand et passionnant problème de la constitution de l'être humain et de son évolution psychique; mais n'oublions pas que si la méthode expérimentale doit être employée avec une rigueur absolue, elle n'est pas une, et ne doit pas exiger que, dans des recherches aussi délicates, un ordre de phénomènes déterminés vienne se produire au moment voulu et s'enregistrer sur des appareils peut-être médiocrement appropriés. A des recherches nouvelles il faut des procédés nouveaux et des méthodes nouvelles, ainsi que l'a si bien dit M. Ochorowicz dans son précédent article paru ici même, à propos d'Eusapia.

Il faudra dans tous les cas s'attacher à enregistrer les faits et surtout ne pas se fourvoyer en philosophant hâtivement sur leur interprétation, car les causes d'erreur sont multiples, et il n'arrivera que rarement de pouvoir saisir les faits avec assez de rigueur et de précision pour qu'ils puissent mener à la certitude. Cependant à défaut d'observations parfaites, il sera possible d'utiliser les bonnes observations et de parvenir à des conclusions fondées lorsque le faisceau des faits réunis sera assez compact et solidement établi.

L'article de M. Hodgson est-il dans ce cas? Les observations qui y sont consignées sont du plus haut intérêt scientifique, mais si elles constituent des preuves majeures en faveur de la clairvoyance, ces preuves nous paraissent moins décisives en faveur du spiritualisme qu'il adopte. Cette dernière preuve, il est vrai, comporte des difficultés inouïes, peut-être même insurmontables, car, avant d'admettre la certitude de l'intervention d'un agent spirituel, il faut avoir pu éliminer toutes les sources naturelles possibles de connaissance des faits par clairvoyance directe ou indirecte. Or ces sources sont nombreuses, et dans tous les cas cités par M. Hodgson, il ne nous paraît ni impossible, ni même invraisemblable, de considérer, comme cause déterminante de la clairvoyance, des agents

physiques ou des agents psychiques, plutôt que l'esprit survivant et conscient d'une personne décédée. Nous savons que les vibrations, et notamment les vibrations lumineuses, peuvent être emmagasinées, à des degrés divers, par la plupart des corps; pourquoi n'y aurait-il pas des vibrations psychiques et pourquoi ces vibrations ne seraient-elles pas emmagasinées, elles aussi, ou enregistrées quelque part, de manière à constituer comme des images psychiques qui, ultérieurement, pourraient être perçues psychiquement par un organisme suffisamment sensible, ainsi que cela se produit peut-être dans les cas de clairvoyance?

Nous ne nions nullement la valeur de l'hypothèse de M. Hodgson concernant la possibilité de communications directes entre les vivants et les morts, hypothèse admise d'ailleurs et regardée presque comme suffisamment établie par nombre d'esprits éminents; mais nous sommes encore de ceux qui pensent qu'il y a peut-être, dans les communications analogues à celles que rapporte M. Hodgson, une sorte d'image *ante mortem* des faits, perçue par clairvoyance.

Enfin, même en admettant une manifestation venant d'un autre monde, il serait encore possible d'émettre un doute formel sur la certitude qu'on peut acquérir de l'identité du disparu, celui-ci pouvant être représenté, ainsi que le croient ceux qui se livrent à des études suivies de spiritisme, par des entités psychiques inférieures — les élémentals des théosophes — désireuses de se rapprocher de notre monde et se donnant pour le disparu, à l'aide de communications de faits à lui personnels, dont leur état particulier peut leur permettre la connaissance.

La question, selon nous, reste donc ouverte et nous attendons avec impatience la publication des preuves plus complètes que nous promet M. Hodgson à la fin de son très intéressant article que voici :

APERÇUS D'UN AUTRE MONDE

Dans un article publié dans le *Forum* d'avril 1890, j'ai exposé que nombre de preuves s'accumulaient journellement,

de nature à confirmer la croyance de la survivance de l'être humain à la mort de son organisme matériel et j'ai fait allusion, entre autres, à quelques-unes de mes expériences avec Mme Piper, un médium actuellement connu dans les deux hémisphères.

Depuis ce moment, des investigations plus complètes ont été faites sur les phénomènes de transe que présente M. Piper, et le principal but de cet article est de donner un compte rendu bref des nouveaux phénomènes constatés et de leur rapport avec la survivance de l'homme. De toute façon, il semble désirable que je tâche d'amener mon lecteur à un point de vue d'où il puisse envisager la possibilité qu'il y ait certitude de cette survivance.

On peut considérer le monde de bien des manières : soit comme un point dans l'espace, ou une grande chaudière ayant un cimetière comme croûte, un endroit créé pour y ressentir la faim et la satisfaire ; le terrain de bataille momentané du dragon ou du singe, du Troyen ou du Turc; ou comme un drame évolutionniste qui doit finir dans la glace ou dans le feu. Il est compris bien différemment par des esprits dissemblables. L'un s'occupe des vers de terre, l'autre des étoiles; un troisième de la splendeur du jour ou des aspirations de l'âme humaine. De nombreux investigateurs sont à la recherche de preuves plus complètes que nous sommes sortis de la boue, mais très peu cherchent, dans un esprit scientifique, des indications sur ce que peut suivre l'effort et le tumulte de notre existence ici-bas. — En même temps, l'éclat des anciennes théologies s'obscurcit, le silence des esprits les plus scientifiques sur la question d'une vie future est de mauvais présage, et la masse des gens cultivés se tiennent pour satisfaits du progrès des recherches biologiques modernes, quelque négatif qu'il puisse être, et n'hésitent pas à laisser systématiquement le problème de côté. Ils ont décidé qu'une telle chose que la communication possible avec les morts était une imagination folle, indigne des esprits équilibrés.

Cependant il est facile de supposer des circonstances qui produiraient, chez tout être raisonnable, la conviction qu'il

y a une vie future avec laquelle la communication est possible.

Je prends comme exemple une forme ou apparition qui est visible et qu'on peut entendre, mais qui n'est pas tangible, qui ne produit pas de modifications dans les substances matérielles ordinaires, qui ne peut pas être photographiée; dont la vision et l'audition — télépathiques ou non — ne dépendent au moins pas de nos sens dans leur état normal actuel.

Supposons maintenant, qu'une telle apparition soit invariablement vue et entendue après la mort d'un homme, qu'elle affirme elle-même être le décédé, qu'elle fasse preuve des connaissances qu'il possédait lorsqu'il habitait son organisme humain, qu'elle assure elle-même être actuellement vivante dans des conditions très différentes des nôtres, conditions déclarées incompréhensibles pour notre état humain actuel. Admettons que des rendez-vous puissent être donnés à l'apparition, que celle-ci, à part des absences de quelques heures ou de quelques jours, absences expliquées par la nécessité de remplir certains devoirs dans sa nouvelle sphère d'existence, se comportât, en général, vis-à-vis des vivants, en ce qui concerne les rapports rationnels et sociaux, à peu près comme une personne ordinaire, la seule différence étant sa désincarnation. Si le cas était tel, je ne doute pas que la race humaine serait convaincue de sa survivance à la mort, survivance qui serait considérée comme à peine moins certaine que la croyance à son existence actuelle.

Il est évident que nous pouvons maintenant restreindre peu à peu dans nos suppositions la possibilité de ces manifestations.

Par exemple, des barrières pourraient être posées pour certains groupes de ces voyageurs de l'autre monde, ou bien des limites seraient mises à la faculté de perception de ceux de ce côté-ci. Ainsi, nous pourrions, entrant dans le domaine de l'hypothèse, supposer que les apparitions d'hommes entre 20 et 30 ans fussent seules visibles, mais qu'elles vinssent se manifester librement à nous dans les conditions sus-énoncées et nous assurer de la continuation de l'existence des

autres morts, incapables de nous visiter, mais nous envoyant par eux des messages. Ou bien, nous pourrions supposer que les années de l'enfance fussent seules douées de vision et qu'après un certain nombre d'années « les volets de la prison » dussent se fermer sur nous, nous laissant le souvenir divin de notre vision propre, mais nous forçant désormais à regarder et à écouter à travers les enfants, ceux-ci ayant seuls conservé leur don. Si le cas était tel, de l'expérience directe dont nous aurons joui, de la perception nette, partout vérifiable par l'accord du témoignage des enfants, la croyance à la survivance ne serait pas plus mise en question que la croyance à la mort du corps. Pour restreindre encore plus la manifestation convaincante, nous pourrions supposer que chaque absent ne pourrait nous faire que trois courtes visites à des moments déterminés, après la mort, au lieu de demeurer plus ou moins continuellement auprès de nous; ou bien nous pourrions supposer qu'aux membres d'une seule race, celle des Hébreux par exemple, ait été donnée la faculté de clairvoyance et de clairaudience que de cette race dépendait donc toute possibilité de communication avec les morts et toute notre connaissance de l'au-delà. Même sur de telles suppositions, la croyance à la vie future serait certainement universelle [1].

Mais nous pourrions continuer à affaiblir graduellement les preuves, limitant la fréquence des apparitions, diminuant le nombre des témoins, niant la possibilité de voir et d'entendre ceux qui reviennent, réduisant leurs manifestations à de rares cas de transe médianique ou d'écriture automatique, etc., jusqu'à ce que pour l'un, puis pour l'autre et enfin pour tous, le témoignage fût considéré comme ne méri-

1. Les nombreuses suppositions auxquelles se livre M. Hodgson constituent une manière de raisonner assez coutumière de l'esprit anglais. Peut-être bien des lecteurs français seront-ils surpris de ces nombreuses hypothèses en apparence toutes gratuites; nous avons cependant voulu donner une traduction complète et rigoureuse de l'article, car la fin de cet article rend ces suppositions moins hors de propos qu'elles ne le paraissent tout d'abord, et, d'autre part, M. Hodgson s'est acquis assez de notoriété dans le domaine des recherches psychiques, pour que nous nous fassions un devoir d'accorder au développement de sa pensée toute la place nécessaire.

tant plus une attention sérieuse. Entre les deux extrêmes, où d'un côté le témoignage est regardé absolument comme forçant à une conviction universelle et irrésistible, il y a différents degrés de preuves concevables, auxquelles on doit attribuer un certain poids.

De telles considérations, penserait-on, sont passablement évidentes, mais beaucoup de personnes cependant n'arrivent pas à se rendre compte de leur vraisemblance, et c'est pourquoi je les ai mises dans la forme ci-dessus, espérant rendre clair ce fait que, en ce qui concerne la question de la communication des esprits, de même que dans la plupart des autres questions, nous ne devons pas nécessairement n'admettre que deux classes de preuves : 1° celles qui prouvent tout; 2° celles qui ne prouvent rien. La preuve peut valoir quelque chose, n'être pas assez nulle pour ne produire aucun effet, pas assez complète pour déterminer une conviction universelle.

A l'heure qu'il est, une série importante de témoignages de valeur, je me hasarde à le penser, a été publiée par la Société des Recherches psychiques, dont le résultat tend à convaincre que la personnalité humaine est bien plus étendue et bien plus profonde qu'on ne la suppose communément, et a des relations bien au delà de notre existence terrestre ordinaire. Je fais allusion, non seulement aux phénomènes plus simples de télépathie ou de clairvoyance, mais aussi à l'ouvrage expérimental et statistique concernant les fantômes des vivants et des morts et aux lumineux articles de M. F. W. H. Myers sur les états de subconscience. Ce n'est pas mon intention d'évaluer trop haut les résultats de notre enquête, — mais je veux déclarer que je suis absolument d'accord avec M. Myers lorsqu'il dit : « Le temps est passé des arguments *a priori*, des déclarations spiritualistes des esprits élevés, des discussions fantaisistes et des opinions pieuses; la question de la survivance de l'homme est une branche de la psychologie expérimentale. » — Y a-t-il ou n'y a-t-il pas évidence dans les phénomènes actuellement observés d'automatisme, d'apparitions, etc., d'une force inconnue chez les vivants ou d'une influence émanant de personnes ayant passé

de l'autre côté du tombeau. Cette question, nettement définie, est celle qui peut être discutée par nous intelligiblement et recevoir peut-être une solution de la part de nos descendants.

De ce bref préambule, passons maintenant à l'objet principal de cet article. — Deux comptes rendus des phénomènes de transe présentés par M. Piper ont été publiés dans les *Proceedings* de la Société des recherches psychiques, et j'y renvoie le lecteur pour la connaissance des expériences antérieures à l'année 1892, faites avec elle. — Tout ce que je dois redire ici est que Mrs. Piper entre dans un état de transe dans lequel il semble qu'une autre personnalité que celle de M. Piper vivante, vienne habiter son corps, se servir de ses organes, s'exprimer par sa bouche et montrer une connaissance de faits que Mrs. Piper n'aurait pu obtenir par des moyens ordinaires. Cette autre personnalité prétend être l'esprit d'un homme décédé et se présente sous le nom de Dr Phinuit. Ce Phinuit affirme être redevable de la plupart de ses connaissances aux « esprits amis » qui ont des séances avec Mrs. Piper, — quelquefois la voix de Mme Piper semble être prise non pas par Phinuit, mais par quelque esprit ami du consultant et les communications faites sont alors plus personnelles et plus frappantes que lorsqu'elles sont données par l'intermédiaire de Phinuit.

Il est difficile de décrire ces phénomènes avec précision sans entrer dans des détails plus complets que ceux que la place dont je dispose me permet de donner, ou sans me servir d'un langage qui implique une appréciation de l'hypothèse spirite.

Les séances de Mrs. Piper ont eu lieu pour la plupart, pendant les huit dernières années sous la direction du professeur James et de moi-même, et Mrs. Piper a aussi donné une série de 83 séances dans l'hiver de 1889-90 sous la direction de plusieurs membres importants de notre société. Depuis la publication des premiers articles concernant Mrs. Piper, qui donnaient le compte rendu de ses séances en Angleterre et en Amérique, jusqu'à la fin de l'année 1891, des améliorations sensibles se sont produites dans la qualité des communica-

tions — et un nouveau jour a été jeté sur leur signification. Cette amélioration semble due, au moins en partie, à la mort subite, au commencement de 1892, d'un jeune homme que nous appellerons George Robinson, qui entreprit de se faire reconnaître à peu près un mois plus tard par le moyen de la transe de Mrs. Piper et qui depuis ce temps donna un grand nombre d'indications, dans le but d'établir son identité, et qui affirme aussi être présent très fréquemment aux séances dans le but d'aider d'autres esprits à se communiquer. Une autre circonstance qui a contribué à l'amélioration manifeste des séances de M. Piper, est le développement de l'écriture automatique pendant sa transe. La main droite de Mrs. Piper « est prise », si l'on peut s'exprimer ainsi, par un autre esprit se disant un ami décédé du consultant, pendant que Phinuit prend la voix. En deux occasions les deux mains écrivirent simultanément et indépendamment l'une de l'autre, pour le compte de différentes personnes mortes, pendant que Phinuit se servait de la voix.

Que notre première hypothèse relative à nos investigations vis-à-vis de Mrs. Piper fût d'abord celle de fraude, ne surprendra personne, — étant donné qu'on n'ignore pas sa pratique fréquente par presque tous les médiums publics. Cette hypothèse a été discutée ailleurs[1] et je n'en fais mention ici que pour l'écarter comme entièrement inapplicable au cas de Mrs. Piper. Je considère comme certain qu'elle entre dans une véritable transe pendant laquelle la personnalité dominante n'est pas celle de la Mrs. Piper éveillée et normale; cette personnalité donne alors des preuves de connaissances supernormales.

L'hypothèse qui m'a semblé, pendant plusieurs années, la plus satisfaisante, était celle d'une transe auto-hypnotique dans laquelle une seconde personnalité de Mrs. Piper se croyait par erreur, ou se prétendait consciemment et faussement « l'esprit » d'un mort, et simulait la représentation de différentes autres personnalités puisées dans les idées latentes de quelques-uns des assistants.

1. Voyez *Proceedings* de la Société des Recherches psychiques, chap. XVII et XXI.

Je regarde encore quelques développements de cette hypothèse comme théoriquement applicables, mais non comme satisfaisants pratiquement; et ce changement dans ma manière de voir est dû principalement aux séries de manifestations venant du sus-mentionné George Robinson. Je connaissais personnellement ce monsieur, mais notre liaison était plutôt intellectuelle que celle d'une ancienne et intime amitié. Il était d'une complète incrédulité quant à la vie future, et, quelque deux ans avant sa mort, comme dernier mot d'une discussion entre nous, il déclara avec emphase que s'il mourait avant moi et se trouvait « existant encore », il ferait tout son possible pour prouver le fait de cette continuation d'existence. A peu près quatre mois après sa mort, qui arriva à New-York, — un de ses amis intimes, que j'appellerai John Smith, eut une séance avec Mrs. Piper. A cette séance, après certaines communications, concernant John Smith lui-même et quelques-uns de ses parents, à propos d'objets leur ayant appartenu et que celui-ci apportait comme épreuve, Phinuit parla de G. Robinson comme désireux de communiquer. Pendant la séance le véritable nom de G. Robinson fut donné en entier, de même les noms de baptême et les surnoms de plusieurs de ses amis les plus intimes, y compris le nom du consultant. — Phinuit agissait comme intermédiaire, pour ainsi dire, répétant, disait-il, les communications de George Robinson. Malheureusement, mais de toute nécessité, les preuves les plus importantes tendant à démontrer l'identité de G. Robinson ne peuvent pas être données. Elles ont rapport à des souvenirs confidentiels d'amis, ayant trait, non seulement à G. Robinson lui-même, mais aussi à des incidents de la vie privée, de personnes encore vivantes, — et en décrivant ceux que j'ai le droit de citer j'emploierai des noms fictifs.

Des objets qui avaient appartenu à G. R. et que J. S. avait rapportés à la séance, furent reconnus immédiatement et les circonstances y ayant rapport furent exactement relatées. Ainsi, à propos d'une paire de boutons de manchettes que J.S. portait, il fut dit que la mère de G. R. les avait pris et les avait donnés à son père qui les avait donnés à J. S. Au mo-

ment de la séance J. S. savait qu'ils avaient été pris sur G. R. mais non pas que c'était la mère (belle-mère) de G. R. qui les avait pris sur lui et qui avait conseillé à M. R. de les envoyer à J. S. qui avait écrit à M. R. pour lui demander quelque petit souvenir de son ami.

Meredith, un ami intime de J. S. et de G. R., fut mentionné : « Prêté un livre à Meredith, — dites-lui de me le garder, — allez dans ma chambre où est mon pupitre. » En réponse aux informations vérificatives, Meredith déclara que, la dernière fois qu'il vit Robinson, c'était dans la chambre de celui-ci, quelques mois avant sa mort. Ils avaient passé ensemble la plus grande partie de la journée et Robinson avait prié Meredith d'emporter quelques-uns de ses livres et manuscrits. Comme Meredith était sur le point de quitter la ville, il n'avait pas envie de le faire, mais était (en avril 1892) sous l'impression qu'il avait dû emporter quelque livre ou manuscrit. Cependant il ne pouvait se rappeler ni ce que c'était, ni ce qu'il en avait fait.

Parmi les autres personnes mentionnées avec des indications très précises étaient James et Marie Howard, et à la suite du nom de Marie Howard vint celui de Catherine. — « Dites-lui qu'elle le saura ; — je résoudrai les problèmes Catherine. » — Ceci n'avait aucune signification pour J. S. à ce moment-là, bien qu'il sût que Catherine — une fille d'Howard — connût Robinson. — Le lendemain de la séance J. S. en fit à Howard un récit détaillé, et Howard raconta alors que Robinson, pendant le dernier séjour qu'il avait fait chez eux, causait fréquemment avec Catherine (une jeune fille de 15 ans) de sujets tels que « le Temps, l'Espace, Dieu, l'Éternité », et lui faisait remarquer combien les solutions communément adoptées étaient peu satisfaisantes. Il ajoutait qu'un jour il résoudrait ces problèmes et le lui ferait savoir — se servant presque exactement des mêmes termes que pendant la séance. J. S. dit qu'il était entièrement ignorant de ces circonstances. Je les ignorais évidemment moi-même et d'ailleurs presque toutes les communications faites à la séance pendant laquelle je prenais des notes, avaient rapport à des faits presque tous inconnus de moi. Ainsi que je l'ai déjà dit, les indications

les plus personnelles, données à la séance, ne peuvent pas être répétées; — elles furent considérées par J. S. comme profondément caractéristiques de Robinson; — et dans les matières de moindre importance, comme sa manière de dire bonjour au consultant — ce qu'il disait de sa mère, étant avec lui spirituellement, de son père, de sa belle-mère encore vivants, — le consultant fut vivement impressionné de la vraisemblance de la personnalité de Robinson.

Il se trouva que des rendez-vous avaient été pris avec d'autres personnes désireuses d'avoir des séances, et il se passa près de trois semaines avant qu'une occasion nouvelle se produisît de causer avec G. R., à une séance à laquelle M. et Mme James Howard assistaient. Dans l'intervalle j'accompagnai plusieurs consultants pour prendre des notes, et à chacune d'elles Phinuit parlait de G. Robinson comme anxieux de voir ses amis. Un seul de ces consultants avait été connu de G. R. et il fut reconnu (c'était sa première séance avec Mrs Piper), et G. R. envoya un message à son fils.

Comme celui-ci demandait à G. R. où il avait connu son fils, la réponse exacte fut donnée: ils avaient été camarades de collège. Le consultant demanda alors une description de leur maison de campagne à laquelle G. R. avait été reçu un jour. La réponse fut, de même, exacte.

A la première séance des Howards, Phinuit ne dit que quelques paroles et donna presque immédiatement la voix au supposé G. Robinson. Les renseignements fournis furent très personnels et caractéristiques. G. R. parla d'amis mutuels, en les appelant par leur nom; des questions furent faites concernant des matières privées, et en résumé les Howards qui n'étaient pas disposés à s'intéresser aux recherches psychiques et qui avaient été engagés par le compte rendu de J. S. à essayer une séance, furent pénétrés de la conviction qu'ils conversaient réellement avec l'ami qu'ils avaient connu pendant tant d'années. L'espace me manque pour donner le détail des incidents nombreux qui suivirent, et je ne parlerai que très brièvement d'un ou deux d'entre eux.

Par exemple, G. R. était très désireux de parler à son père

d'affaires privées, et pour aider à convaincre son père qui habitait une ville éloignée, il raconta qu'il s'était trouvé récemment auprès de son père « en esprit » lorsque celui-ci avait cassé, par accident, le négatif de sa photographie (de G. R.). Ce fait était inconnu aux Howard, et ils écrivirent pour le vérifier. Il se trouva que c'était vrai et que Howard n'avait même pas fait mention de l'accident à sa femme.

Plus tard, au milieu de mai, Mrs. Piper donna des séances à New-York et M. et Mme R. s'y rendirent et eurent une séance — bien entendu sous des noms d'emprunt. — Ils furent aussitôt reconnus; de même furent reconnus des objets qu'ils avaient pris, ayant appartenu à G. R. qui désirait donner le plus d'indications possible comme preuve de son identité. Il fut convenu que son père ferait quelque chose cette après-midi (la séance était le matin) ayant rapport à G. R. et que G. R. exposerait à la séance suivante ce qui avait été fait. A la séance convenue, le surlendemain, M. et Mme R. n'étant pas présents, trois actions furent décrites comme ayant été exécutées par son père et par sa mère. A la vérification, deux d'entre elles avaient été faites, mais la troisième, l'envoi d'une certaine lettre explicative, n'avait pas été exécutée. M. R. avait eu l'intention d'écrire cette lettre et avait consulté sa femme sur les termes qui devaient être employés, mais n'avait pas trouvé le temps de l'écrire. En maintes occasions, j'ai constaté une erreur analogue dans les communications, donnant à supposer que ces connaissances, pour nous supernormales de notre monde, seraient obtenues indirectement et télépathiquement par les esprits des personnes vivantes, plutôt que par une perception visuelle directe, comme celle dont nous jouissons.

Mrs. Piper avait donné des séances à quelques douzaines de personnes différentes, depuis celles où G. R. se communiqua pour la première fois, et d'après ce que j'ai pu savoir, pas une de celles qui avaient été connues par G. R. vivant ne manqua d'être reconnue par lui, qui donnait le nom du consultant et expliquait le genre de relations existant entre eux avant la mort de G. R. De même, aucune de celles n'ayant pas connu G. R. vivant ne fut réclamée comme

amie. Fréquemment G. R. dont presque toutes les communications sont écrites, agissait comme secrétaire, pour ainsi dire, pour le compte de quelque autre ami décédé, probablement incapable de se servir de la main de Mrs. Piper; à peu près comme un typographe habile prendrait la place d'un commençant; et il a été souvent fait allusion à la promesse que G. R, encore vivant, m'avait faite de s'efforcer d'établir le fait d'une autre vie s'il y en avait une, spécialement à propos de cette aide donnée à d'autres esprits se communiquant, pour la plupart inconnus à G. R.

Maintenant, parmi les suppositions différentes qui viennent comme explication des faits dont je viens de m'efforcer de donner une idée au lecteur, deux semblent les plus plausibles. L'une est la télépathie entre les vivants, l'autre comprendrait aussi la télépathie venant des morts,

J'ai été moi-même entraîné à cette dernière hypothèse, une forme de « l'hypothèse spirite ». Cet article est écrit non dans l'intention de prouver, mais d'éclairer — et un compte rendu complet de mes recherches paraîtra prochainement dans les *Proceedings* de la Société des Recherches psychiques — où on donnera le détail des récits faits par d'autres esprits se communiquant, aussi bien que par G. R. Dans aucun de ces cas cependant, les preuves ne sont aussi abondantes ni aussi complètes que dans celui de G. R. — et autant que je puis l'affirmer, l'évidence de la continuation de cette existence personnelle est beaucoup plus forte dans l'ensemble des preuves que celle d'aucun autre cas dont il ait jamais été fait mention.

Je n'ajouterai que quelques mots concernant les obstacles arrêtant les supposés communicateurs eux-mêmes.

Il y a certainement bien des obscurités et des inexactitudes dans les communications prétendant venir d'amis décédés du consultant — et c'est ce qui fait qu'une interprétation entièrement satisfaisante en est difficile. G. R. attribue son succès particulier comme communicateur à un concours de plusieurs circonstances favorables, — sa mort subite alors qu'il se trouvait dans la plénitude de sa vigueur intellectuelle, l'occasion qui lui a été donnée de communiquer peu après

sa mort et la continuation de cette occasion, le fait que ses attachements les plus forts étaient pour des personnes vivantes, son habitude des opérations mentales et de l'introspection. Il est dit que parmi les difficultés qui empêchent les communications claires, sont celles-ci : 1° le mauvais état de santé de Mrs Piper en plusieurs occasions : il y a alors moins de cette sorte particulière d'énergie (appelée « lumière ») utile pour la communication, et le résultat est plus ou moins vague ; 2° la confusion encore existante dans l'esprit du communicateur qui est décrit comme demeurant fréquemment dans un état comateux pendant quelque temps après la mort ; 3° la confusion produite par l'acte même de communiquer qu'on dit tendre à causer la perte de la conscience comme par l'effet d'une drogue ; 4° la communication est principalement télépathique, et il y a une tendance à ce que chaque pensée passant dans l'esprit du communicateur soit exprimée et pas exclusivement celles qu'il désire exprimer. On a surtout accordé de l'attention aux questions, d'identité personnelle — et aux conditions dans lesquelles se font les communications. Ce sont les premières questions, les plus importantes ; et les réponses obtenues sont plus ou moins à même d'être constatées. Des renseignements ont aussi été donnés sur l'autre monde, qui ne sont guère vérifiables pour nous actuellement et qui soulèvent peut-être plus de doutes et de recherches qu'ils ne peuvent en résoudre. Ceux-ci par exemple, que les décédés ont des organismes fluidiques qui habitaient autrefois leur organisme matériel et qu'une portion de l'espace nettement délimitée dans le système solaire est leur demeure éthérée. Beaucoup de difficultés doivent être résolues avant que ces renseignements concernant les expériences de l'au-delà puissent être considérés comme des révélations certaines. La science psychique est actuellement dans l'enfance comme les autres sciences l'étaient il y a quelques siècles. Autrefois la terre était le centre de l'univers, et même Socrate pouvait juger impie de désirer posséder la science de ces corps célestes dont les mouvements étaient les secrets des dieux.

Ce n'est plus être maintenant d'un esprit insensé de cher-

cher quelques rayons de compréhension, venant d'une autre monde. Nous avons des annuaires de la connaissance des temps, nous admettons comme réelle l'existence d'étoiles invisibles pour nous, et nous dressons des cartes de leur éclat et de leurs parentés. De même, nous pourrons apprendre que la conscience de l'homme n'est pas restreinte au domaine de cette vie terrestre, — notre savoir peut grandir et s'élever comme avec les systèmes stellaires, et ce ne sera peut-être pas un jour une entreprise sans espoir que celle de trouver un « bolomètre » qui, malgré la distance et les ténèbres, mesurera les énergies des âmes humaines envolées, mais existantes.

RICHARD HODGSON.

VARIÉTÉS

MACHINE A ÉCRIRE

ÉCRIVANT SANS OPÉRATEUR VISIBLE

PAR QUÆSTOR VITÆ

Une expérience intéressante a été présentée le dimanche 13 octobre 1895 à la Société spiritualiste de Carnegie Hall (New-York), présidée par M. H. Newton. On avait affirmé que des messages avaient été transmis par une machine à écrire (modèle Yost), sans contact humain, mais en présence d'un médium, M. Rogers, le médium étant placé à trois ou quatre pieds de la machine pendant l'opération.

Ce fait ayant été mis en doute par plusieurs journaux de New-York, il fut décidé qu'une expérience serait organisée pour démontrer si, oui ou non, un pareil message pourrait être obtenu dans une réunion publique.

Afin de faciliter la production de ce phénomène dans les conditions hétérogènes d'une réunion publique. M. Newton prêta, pour cette occasion, une cabine qu'il avait fait construire quand il avait eu chez lui des séances de matérialisation.

Cette cabine fut placée sur la plate-forme, immédiatement avant la réunion, en présence de quelques personnes de l'assistance qui étaient arrivées de bonne heure pour avoir les meilleures places. En inspectant la cabine avec attention je vis qu'elle était faite en treillis de fil de fer, formant deux

compartiments, chacun étant à peu près d'un mètre carré et d'environ deux mètres de haut, séparés l'un de l'autre par une cloison en fil de fer. Un des compartiments avait un toit de fil de fer et était muni, par devant, d'une porte qui pouvait être fermée au cadenas, de façon à former ainsi une prison temporaire. Le devant de l'autre compartiment était ouvert mais garni d'un rideau noir ballant. Cette cabine de fil de fer fut placée sur la plate-forme et couverte par un drap noir en présence d'une partie de l'assistance déjà rassemblée. La cabine était placée de telle façon que l'assistance pouvait voir ce qui se passait par-dessus.

Quand la séance fut ouverte, M. Newton pria l'honorable M. C. Smith (ex-sénateur) et Mme la doctoresse Mount de venir sur la plate-forme afin de constituer, avec lui, un comité. Le médium, M. Rogers, s'assit dans le compartiment de la cabine muni d'une porte et cette porte fut fermée au cadenas. La machine à écrire fut alors placée sur une petite table portative dans l'autre compartiment et une feuille de papier blanc, signée par M. Newton, fut placée dans la machine. Le rideau noir fut alors tiré sur le devant de la cabine de telle sorte que la machine fût dans un compartiment et le médium dans l'autre ; *tous deux dans l'obscurité*, parce que les becs de gaz les plus rapprochés de la cabine furent baissés à ce moment. La femme du médium, Mme Rogers, qui elle aussi est un médium clairvoyant, s'assit devant la cabine, afin d'ajouter au pouvoir médiumnique. L'assistance fut alors requise de s'unir en chantant, afin de produire des conditions harmonieuses. Dans l'intervalle entre les versets, l'assistance put entendre la machine à écrire en activité. Après un peu de temps le médium annonça que la lettre était terminée, et la feuille portant la signature de M. Newton fut retirée de la machine. Elle contenait un message de trente lignes d'impression, parfaitement écrites, intitulé : *La victoire du spiritualisme*, message dans lequel se trouvait développée la thèse chère aux spiritualistes américains.

Plusieurs autres feuilles de papier furent mises dans la machine et plusieurs messages adressés à différentes personnes de l'assistance furent écrits.

Pendant une partie du temps employé par la machine à écrire, à imprimer les messages personnels, Mme Rogers tint le rideau de la cabine ouvert. L'honorable M. Smith se leva, et venant près de la cabine, regarda dans le compartiment où se trouvait la machine et la vit travaillant d'elle-même sans contact humain. Quand la séance fut finie et que M. Rogers eut quitté la cabine, j'y entrai moi-même. Je constatai que si je pouvais passer mes doigts à travers la cloison en treillis de fil de fer, je ne pouvais pourtant pas atteindre la partie la plus rapprochée de la machine, qui restait à une distance de 10 centimètres environ, le clavier étant plus éloigné encore. Il faut se rappeler que les messages étaient imprimés dans l'obscurité, excepté dans le temps pendant lequel le rideau fut tiré pour montrer que la machine travaillait sans être touchée par des mains humaines.

CONFIRMATION PAR M. SMITH

« J'ai lu avec soin le compte rendu ci-dessus et je constate que c'est un rapport fidèle et exact des faits qui se sont passés. J'ajouterai que moi-même j'ai tiré le rideau afin que le public pût voir la machine en activité, et en entendre le mouvement, et en même temps je pouvais voir distinctement que le médium était enfermé dans l'autre compartiment de la cabine et que nulle main humaine ne touchait la machine.

« MELLEVILLE C. SMITH. »

***

Une séance analogue fut donnée le dimanche suivant. A cette occasion, un des coins des feuilles de papier fut déchiré par un membre du Comité avant d'être insérées dans la machine par M. Rogers et fut mis de côté ; quand la feuille écrite fut retirée de la machine on rapporta le coin déchiré et l'on vit qu'il s'ajustait exactement à la feuille ; donnant ainsi comme une seconde vérification, puisque la feuille avait été signée par M. Newton comme dans la première séance. Quand la séance fut finie, je vins moi-même dans la cabine et fis fermer la porte et tirer le rideau, comme cela avait été

fait avec le médium. Je constatai alors qu'il y faisait si sombre (quoique les becs de gaz dans la salle fussent alors entièrement ouverts) que je ne pouvais pas voir le clavier de la machine à écrire dans le compartiment à côté.

***

M. le professeur Aimes fit une conférence le dimanche 3 novembre à Carnegie Hall au sujet d'une machine qui écrivit sans contact humain à Chicago, pendant l'exposition, en la présence d'un autre médium, Miss Bangs. Le médium, trois autres personnes et lui-même s'assirent autour de la machine, dans l'obscurité, en se tenant par la main. Il se plaça en face de la machine, du côté du clavier, le médium étant sur le côté de la machine. Quand le clavier commença à jouer, sans quitter les mains de ses voisins il se pencha vers la machine jusqu'à ce que sa figure touchât presque le clavier qui continuait à travailler.

Il déclare qu'une main spirituelle ou humaine n'aurait pu passer entre sa figure et le clavier.

Cela donne lieu de penser que le clavier n'était pas touché par une main matérialisée comme quelques personnes semblent le croire, mais avait été mis en mouvement par une transférence d'énergie.

Quand le premier message fut terminé et la feuille de papier remplie, elle fut retirée et mise dans une boîte en dessous de la machine, et une nouvelle feuille de papier fut ajustée, le tout par les opérateurs invisibles. Cinq messages furent ainsi écrits et mis dans la boîte aux lettres, et quand la séance fut terminée, chacun des messages avait été adressé à une des personnes présentes.

Le professeur Aimes, qui a trois secrétaires se servant de machines à écrire, déclare que l'impression produite par le clavier pendant que sa tête le touchait presque, et effectuée dans l'obscurité absolue, était plus rapide que celle qui aurait pu être obtenue par aucun de ses secrétaires.

Après que le meeting fut terminé, je fus présenté à M. Fulton, le reporter du *New-York Herald* qui avait été présent à

une séance le 7 juillet 1885, et dont il a rendu compte à son journal ; en voici un extrait :

« La machine était placée au milieu de la chambre, assez éclairée par le gaz pour que les figures pussent être reconnues, et le clavier de la machine visible. L'impression continua sans s'arrêter, si ce n'est pendant quelques courts instants, à une vitesse égale à celle d'un opérateur expert. Les personnes les plus rapprochées étaient à un mètre de la machine et il n'y avait aucun moteur ni opérateur visible pour faire travailler la machine. »

M. Julton m'a confirmé de nouveau ces faits.

***

Quelque temps après que ces expériences avaient eu lieu, j'appris que le médium Rogers, qui avait servi pour celles faites à Carnegie Hall, avait été emprisonné pour fraude dans des séances de matérialisation. Ce fait rendant inévitablement tous les autres phénomènes obtenus par son entremise suspects, je cherchai à obtenir des preuves confirmant, s'il était possible, la véracité de phénomènes analogues, en ayant recours à d'autres sources.

Ayant appris que l'impression sans opérateur d'une machine à écrire avait eu lieu pour la première fois dans la maison de Mme J.-W. Vorhees de Chicago, je lui rendis visite. Elle me déclara que la première expérience de ce genre avait été faite sous la direction de ses guides spirituels qui lui avaient conseillé, il y a environ six ans, d'acheter une machine à écrire et d'inviter Miss Bangs chez elle. La première expérience eut lieu en la présence de cette dame. Plus tard le même phénomène se produisit encore en la présence de Hugh More, et à nouveau avec un autre médium, M. Cambell. A chaque occasion la machine travailla indépendamment de tout contact humain. Mme Vorhees a fait un compte rendu de ces expériences que je transcrirai plus loin. Ensuite je rendis visite à Miss Bangs, et lui ayant expliqué l'impression fâcheuse produite par les fraudes de Rogers et son arrestation, je lui demandai si elle voudrait bien donner une expérience du

phénomène dans des conditions qui permettraient une vérification facile ; ce à quoi elle consentit.

En conséquence des suggestions de M. Jhadens Hyatt dans *Light* du 16 novembre, qui donnait à penser que la machine à Carnegie Hall avait dû travailler par des courants électriques, j'allai voir M. A. V. Abbott, l'ingénieur en chef de la Compagnie des Téléphones à Chicago, et le consultai sur la manière par laquelle une machine à écrire pourrait être mise en action par des courants électriques.

Pour faire travailler une machine à écrire par l'électricité, chaque touche devrait avoir un électro-aimant semblable à ceux attachés aux appareils Morse en télégraphie. Chaque électro-aimant sur les touches réceptrices aurait à être lié par un courant distinct avec les touches transmettrices correspondantes d'une autre machine placée soit dans une autre pièce ou dans une autre maison.

Les électro-aimants sur les touches réceptrices convertiraient celles-ci en aimants au reçu des courants venant des touches de la machine transmettrice et les feraient travailler.

M. Abbott exprima l'opinion qu'en étudiant la chose à fond, et en employant des courants de différentes polarités et intensités, les moyens pourraient être simplifiés au point de permettre que les courants nécessaires soient transmis par trois câbles de soie, mais nécessitant que toutes les touches soient reliées au câble. Or, j'ai trouvé que la machine de Smith-Premier avait 78 touches. Le nombre le plus élevé de courants transmissibles sur un fil, et faisant travailler des appareils séparés est, à ma connaissance, de 12, et cela nécessite des appareils des plus délicats. D'après cela, six câbles de soie seraient nécessaires pour faire travailler une machine à écrire de 78 touches.

Je doute donc que la proposition suggérée par M. Abbott puisse être applicable.

Le jour suivant, quand j'allai chez Miss Bangs, je lui demandai que la machine à écrire et son support me fussent montrés avant la séance. Ils furent apportés dans le salon, et après les avoir examinés soigneusement je n'ai pu découvrir un seul électro-aimant, ni fil. La machine était une machine

ordinaire du type Smith-Premier, reposant sur quatre rondelles de caoutchouc (le caoutchouc est un isolateur) d'environ un centimètre de hauteur, la séparant ainsi de la table. La table était une table ordinaire, petite et carrée. J'examinai avec attention les jambes de la table et ne pus découvrir aucune trace de fil.

J'aidai à porter la table et la machine dans la chambre des séances et je choisis moi-même l'endroit où elle devait être posée, ayant préalablement examiné le plancher recouvert de tapis. Nous prîmes alors nos places. Je m'assis devant la machine, son clavier me faisant vis-à-vis, le dos de la machine tourné vers Miss Bangs, qui s'assit en face de moi, de l'autre côté de la table.

Je m'assis tout près de la machine, mes jambes passant sous la table, et, pendant la séance, plusieurs fois je fis remuer la table de gauche à droite en la poussant avec mes genoux. Mes mains (jointes à celles de mes voisins) reposaient sur la table en contact avec la machine, et je ne changeai pas de position de toute la séance. Je fis glisser la machine plusieurs fois de suite d'un côté à l'autre, pendant qu'elle opérait, afin de pouvoir affirmer qu'elle n'était en aucune façon liée à la table. D'un côté il y avait deux messieurs entre moi et Miss Bangs, de l'autre il y avait deux autres messieurs séparés par la mère de Miss Bangs.

Je publie plus bas une lettre écrite par les voisins de droite et de gauche de Miss Bangs, affirmant qu'elle avait gardé leurs mains dans les siennes pendant toute la durée de la séance.

Le papier employé fut pris d'un bloc.

Je posai ma signature sur cinq feuilles; M. A..., mon ami, signa une autre feuille.

Une des feuilles ainsi endossées fut détachée du bloc et mise dans la machine, les autres restant fixées au bloc. On éteignit le gaz et nous fûmes laissés dans une obscurité complète.

Après que la machine eut commencé à travailler, j'inclinai ma tête, touchant ainsi presque le clavier avec mon nez pendant qu'elle imprimait. Je passai ma main, sans lâcher celle de mon voisin, sur le clavier et sur la machine entière, plu-

sieurs fois, de temps en temps, sans rien dire, pendant qu'elle imprimait, cette action n'étant connue que de moi et de mon voisin dont je tenais la main, et, comme je l'ai dit auparavant, mes doigts ne quittèrent pas la machine pendant tout le temps, la faisant glisser sur la table et faisant mouvoir la table avec mes genoux.

Cinq ou six lettres furent écrites sur des feuilles séparées, aux différentes personnes présentes, moi-même y compris. Je publie la mienne plus loin. Quand la première feuille fut imprimée, elle fut retirée de la machine par le pouvoir invisible et nous entendîmes le bruit d'une autre feuille déchirée du bloc qui était posé sur la table, près de M. Stobbs, et le même pouvoir la mit dans la machine.

Quand les lettres furent finies, elles furent pliées et mises quelques-unes dans la poche de M. Stobbs, et les autres sous les mains de M. A... de l'autre côté du médium.

L'expérience la plus intéressante fut obtenue en conséquence d'une proposition que j'avais faite afin d'aller au-devant de toutes les suppositions de fraude possible. Cette proposition fut seulement faite vers la fin de la séance et Miss Bangs n'en avait été nullement prévenue, puisque c'est spontanément que j'ai parlé, par conséquent elle n'avait pu rien préparer à cet effet.

Quatre des messieurs présents prirent chacun un coin de la machine, sans pour cela rompre le cercle formé par les mains des assistants. Ils élevèrent la machine dans l'air à environ 60 centimètres au-dessus de la table; ce qui n'interrompit en aucune façon le travail de la machine qui continua avec une rapidité exceptionnelle. Je passais mon bras et ma main gauche, entraînant ainsi le bras et la main de mon voisin, sur la surface entière de la table et autour de ses bords. Élevant ma main je touchai tout le dessous de la machine pendant qu'elle était ainsi suspendue et en train d'imprimer, ce qui montre d'une façon concluante que la machine n'était reliée à aucun fil et opérait d'une façon indépendante.

On m'a suggéré depuis que les lettres avaient pu être préparées à l'avance, et que le jeu de la machine n'avait été que fictif.

A ceci je répondrai que mon ami M. A... reçut de sa femme, qu'il avait perdue, une lettre dans laquelle elle lui parlait de faits qui n'étaient connus que d'eux seuls. Il reçut aussi une lettre d'un ami mort dont Miss Bangs n'avait jamais connu l'existence. Comme je l'ai déjà dit, toutes les feuilles employées pour les lettres avaient été signées par moi, de ma signature entière.

Ces feuilles étaient collées ensemble sur un bloc.

La première feuille fut détachée du bloc et mise dans la machine par l'un de nous.

Après que la première fut écrite, nous *entendîmes* le bruit produit lorsque la seconde feuille fut déchirée du bloc et de même à toutes les fois suivantes.

On a aussi avancé qu'une personne habituée à imprimer dans l'obscurité aurait pu faire jouer le clavier. Dans l'expérience ci-dessus c'était impossible parce que le *dos* de la machine faisait face au médium dont les deux mains étaient tenues par M. A... et M. Stobbs. Le devant de la machine me faisait vis-à-vis et j'étais assis tout près de la table, mes mains étant en contact avec la machine sans que j'aie besoin d'étendre mes bras. Personne n'aurait donc pu se tenir entre moi et la machine. Il aurait été également impossible à quelqu'un de se tenir derrière moi et de pouvoir atteindre les touches, ma chaise étant placée tout contre un buffet; quant à supposer que mes voisins auraient pu faire jouer les touches, il suffit de se rappeler que je leur tenais la main la plus rapprochée de moi. Mais ce qui rend cette hypothèse impossible est le fait que j'ai fait parcourir à ma main gauche (entraînant par conséquent en même temps la main droite de mon voisin) le clavier plusieurs fois pendant que la machine travaillait, et cela en silence, sans faire part à personne de mon action. Mon voisin de gauche seul en eut connaissance. J'avais aussi fermé les portes de la chambre avant le commencement de la séance en conservant les clefs, donc personne n'a pu s'introduire après l'extinction du gaz. A la requête du médium, à la fin de la séance je changeai de place avec M. A... et m'assis près d'elle.

L'esprit opérateur matérialisa alors la main avec laquelle

il avait fait le travail et me toucha la figure, la tête et les épaules, la main de Miss Bangs restant dans la mienne pendant cette expérience et M. Stobbs tenant l'autre. L'esprit déclara, en réponse à mes questions, qu'il faisait travailler la machine par le moyen d'énergie polarisante transmise à travers sa main spirituelle et qu'il ne matérialisait ses doigts que pour déchirer et plier le papier ou toucher les assistants.

Il paraît qu'habituellement il parle avec une voix indépendante mais cette fois il ne put le faire, Miss Bangs souffrant d'une extinction de voix. Ce fait est regrettable, car étant donné combien les phénomènes sont indépendants des conditions d'environnement, je ne pus obtenir d'informations détaillées sur le procédé employé pour imprimer, tandis que j'en aurais eu sans doute par la voix indépendante.

Je dois reconnaître que Miss Bangs s'est prêtée avec la meilleure grâce et courtoisie à tout ce que j'ai suggéré dès qu'elle fut convaincue que j'agissais au point de vue purement critique et non sceptique.

Ainsi donc, dans ces faits nous avons une preuve de la persistance de la conscience individulle après la mort, accompagnée par le pouvoir d'employer certaine énergie pour la transmission de la pensée et par ce fait de pouvoir communiquer avec nous (étant données certaines conditions). Et pourtant, depuis six ans cette manière de communiquer a existé et le monde l'ignore, ou quand il la connaît il reste sourd et indifférent. J'aime à espérer que ce compte rendu pourra décider quelque grand électricien à étudier la question, étant donné qu'il voudra bien être prêt à accepter les conditions requises par les opérateurs invisibles et ne pas avoir la prétention de déterminer lui-même sous quelles conditions les phénomènes doivent se produire. Manifester de la confiance, et ainsi encourager, le médium, est, j'en suis persuadé, de la première nécessité dans la production de phénomènes satisfaisants. Si nous avons obtenu des phénomènes aussi remarquables dans cette séance c'est que j'ai commencé par faire sentir au médium que j'étais disposé à croire à la réalité des phénomènes qui se produiraient par son intermédiaire, tout en demandant la

faculté d'exercer un contrôle critique sur les conditions dont j'étais témoin.

Les personnes qui vont à une séance avec la prédétermination qu'il doit y avoir fraude, et l'intention arrêtée de la démasquer, peuvent ainsi donner lieu à ce que l'idée de fraude prenne forme dans la pensée du sujet et s'exprime dans les manifestations.

De tels soupçons peuvent agir par suggestion sur le médium et apparaître dans les phénomènes ainsi colorés. Des personnes de ce genre peuvent donc, tout en restant inconscientes, être plus responsables que le médium des phénomènes peu satisfaisants qui se produisent dans leur présence.

Lettre de Madame Vorhees.

Chicago Ill., 6 décembre 1895.

MONSIEUR,

Excusez-moi de ne pas avoir répondu plus tôt à votre lettre du 3 courant, mais il m'a été de toute impossibilité de le faire. Au mois de juillet 1889, l'esprit qui me guide m'ordonna d'acheter une machine à écrire type Smith-Premier et m'indiqua la maison où je pourrais l'acheter, information nécessaire, puisque je n'avais jamais entendu parler de cette maison, ni du brevet spécial qui était indiqué. Après avoir surmonté quelques obstacles, j'allai là où l'on m'ordonnait d'aller, suivant mes directions à la lettre.

J'achetai une machine et l'on me l'envoya à la maison. Le même soir nous nous réunîmes avec Lizzie Bangs, médium, formant un cercle dans l'obscurité absolue. La machine fut placée sur la table, le dos faisant vis-à-vis au médium, mon mari étant assis à sa droite et lui tenant une main. Je m'asseyais à sa gauche, lui tenant l'autre main, et un ami s'assit entre moi et mon mari, fermant ainsi le cercle. Très peu de temps après, nous entendions le bruit causé par la machine qui imprimait, et à la fin, après avoir allumé les lampes, chacun de nous trouvait un fort beau message de nos amis qui n'étaient plus, messages enfermés dans des enveloppes cachetées et adressées par l'opérateur invisible.

Nous n'avons pas quitté les mains du médium un seul instant et nous sommes convaincus qu'elle n'a pas touché la machine une seule fois durant tout le temps de la séance. J'entendis aussi le bruit du papier que l'on pliait et celui fait en cachetant les enveloppes.

Plus tard, j'allai à la maison où j'avais acheté la machine et demandai au vendeur s'il pensait pouvoir faire imprimer la machine dans l'obscurité complète? Il me répondit qu'il pensait pouvoir imprimer la phrase-type qu'il imprime cent fois par jour. Je lui demandai de venir chez moi, j'invitai aussi le rédacteur du *Penseur progressif*, et après avoir éteint les lumières il essaya d'écrire cette phrase qu'il connaissait si bien, mais quand, allumant les lampes, nous regardâmes le papier, nous ne vîmes qu'une mêlée de signes dans toutes les directions. Ceci nous convainquit, ainsi que ce monsieur lui-même, que ce que nous avions obtenu ne pouvait être en aucune façon l'œuvre d'un mortel.

J'espère, Monsieur, avoir répondu clairement à ce que vous désiriez savoir.

Agréez, etc.

J.-W Vorhees.

47, Campbell Park.

Compte rendu de R. J. A...

Chicago, 5 décembre 1895.

Cher Monsieur,

Selon votre désir je vous envoie un compte rendu succinct de la séance de machine à écrire qui a eu lieu chez Miss Bangs, 10, Elizabeth Street, Chicago, le 4 décembre 1895, séance à laquelle j'avais été invité comme spectateur.

Voici dans quelles conditions elle eut lieu :

La chambre, d'environ 3 mètres carrés, avait ses portes fermées à clé, et les clés furent pendant la séance mises dans votre poche. Nous étions huit personnes formant un cercle en nous tenant par la main. Dans le centre du cercle on plaça une petite table en bois, sur laquelle fut mise une machine à écrire du type Smith-Premier. La machine et la table furent

soigneusement examinées avant la séance et on ne put découvrir aucun fil ou attache quelconque qui aurait pu relier la machine à un moteur plus ou moins éloigné. La machine était simplement posée sur la table, le clavier vous faisant vis-à-vis, et vous étiez assis à environ 15 centimètres de la table. De l'autre côté de la table, en face de vous, le médium prit place, ayant par conséquent le dos de la machine devant elle. J'étais assis à gauche du médium, sa main gauche touchant ma main droite d'une façon intermittente, c'est-à-dire environ toutes les cinq secondes, le courant dans le cercle étant ainsi constamment rompu et fermé. La lumière fut éteinte, et après quelques instants la machine commença à imprimer sur une feuille de papier qui avait été placée dans la machine avant le commencement de la séance et que vous aviez endossée de votre signature. Cinq ou six lettres furent écrites en une heure et quart.

Deux lettres me furent adressées : elles étaient purement personnelles, l'une d'elles ayant été écrite par une personne dont le nom était totalement inconnu aux personnes présentes. Après que la première lettre avait été écrite, la feuille de papier nécessaire pour écrire la seconde fut déchirée du bloc où elle était collée, placée dans la machine et imprimée ; de même à toutes les lettres qui suivirent. Vers la fin de la séance, avec le consentement du médium, la machine fut élevée audessus de la table à environ 60 centimètres, et le travail d'impression continua sans interruption. Le jeu était des plus rapides, à la proportion de 125 lettres à la minute, j'ose avancer.

En résumé, je ne crois pas qu'une expérience de ce genre ait pu avoir lieu dans des conditions aussi concluantes, excepté le fait que la chambre était plongée dans l'obscurité complète. Pourtant, d'après la manière dont le médium était placé, il lui aurait été physiquement impossible d'atteindre en aucune façon les touches. D'un autre côté, les mains des assistants ayant été réunies pendant tout le temps de la séance, il est donc probable que le travail d'impression a été fait par un pouvoir entièrement indépendant du médium ou des personnes formant le cercle.

Agréez, etc. R. J. A...

Compte rendu de M. F. S. Stobbs, avoué.

Harvey Ill., 5 décembre 1895.

Je, soussigné, certifie qu'à la séance de machine à écrire, du 4 décembre, séance qui a eu lieu chez Mme Lizzie A. Bangs, à sa maison de Chicago, Illinois, il y avait présent M. M..., M. A..., M. Jurner, M. Powel, un autre monsieur, une dame et moi. Je fus placé à la droite du médium avec une main reposant sur la table et l'autre tenant la main gauche de mon voisin de droite. A un moment, pendant la séance, mon voisin de droite, celui à qui je tenais une main, éleva de l'autre un côté de la machine à écrire et son vis-à-vis prit l'autre côté de la machine. Pendant que la machine était ainsi en l'air, les touches continuèrent à cliqueter, imprimant rapidement, et M. M... passa ses mains entre la machine et la table et toucha ma main.

Les lettres furent imprimées sur des feuilles de papier signées par M. M... et M. A... avant la séance, et ces lettres furent enlevées de la machine par une main matérialisée. Cette main toucha fréquemment la mienne et plia toutes les feuilles retirées de la machine à écrire contre la main que j'avais sur la table. Six messages imprimés furent reçus de cette façon. La main matérialisée me tapait légèrement quelquefois sur l'épaule. Pendant la séance, le médium ne quitta pas un moment sa chaise et la machine à écrire était tournée de façon à présenter son clavier à la personne placée en face du médium. Le travail d'impression se faisait très rapidement. Nous avions examiné avant la séance la machine à écrire (Machine ordinaire, type Smith-Premier) qui reposait, sur quatre rondelles de caoutchouc, sur une petite table en bois. Pendant la séance la main du médium toucha constamment la mienne, plusieurs fois sa main et la main matérialisée reposant simultanément dans la mienne, et je peux dire qu'il y avait une différence bien marquée entre les deux.

Ces conditions semblent donc être absolument probantes et donnèrent satisfaction à tout le monde. L'harmonie du cercle, les expériences concluantes, le résultat démontrant

la présence de nos amis invisibles ont produit sur mon esprit une impression ineffaçable.

Agréez, etc. FRANK L. STOBBS.

Compte rendu de M. O. A. Jurner.

Je confirme le fait que M. M... a passé sa main sur la machine tout en tenant la mienne, et que nous n'avons rencontré aucune main en contact avec les touches. Nous avons aussi passé nos mains sous la machine pendant que d'autres messieurs la tenaient suspendue dans l'air à environ 60 centimètres de la table. Nous avons fait glisser nos mains au-dessus de la table à droite et à gauche et nous n'avons trouvé aucun fil ou lien pouvant relier celle-ci avec la machine qui pourtant n'a pas cessé d'imprimer.

O. A. JURNER.

Nous connaissons M. M..., auteur de cet article et témoin des expériences qu'il rapporte; nous savons que ces expériences ont été faites aussi conciencieusement que possible et que les expérimentateurs se sont efforcés d'exercer un contrôle aussi complet qu'ils ont pu le pratiquer ou l'imaginer. A notre avis, il n'est pas assez insisté, dans ce compte rendu, sur la manière dont les mains du médium étaient tenues et sur la position qu'elles occupaient aux différents moments de l'expérience. M. M..., à qui nous en avons fait la remarque, nous a dit que, pendant que la machine à écrire était tenue suspendue en l'air et qu'il promenait sa main entre la table et la machine, il a senti, reposant sur la table, une des mains du médium tenue par M. Stobbs; mais M. M... ne peut pas affirmer où était à ce moment-là l'autre main du médium. Il dit que la machine a continué à fonctionner en l'air, pendant quatre ou cinq minutes, à la hauteur de la tête du médium resté assis, et que les touches de la machine étant du côté opposé au médium, il ne croit pas qu'il fût possible à celui-ci de les actionner avec sa propre main, en supposant qu'il fût parvenu à la libérer subrepticement et à l'insu du contrôleur chargé de la tenir. X. D.

IIIᴱ CONGRÈS INTERNATIONAL

DE PSYCHOLOGIE

DEVANT ÊTRE TENU A MUNICH DU 4 AU 7 AOUT 1896

Programme actuel des Mémoires annoncés[1].

MM. Aars (Christiania). Recherches sur le mélange d'induction et et ses rapports avec le contraste d'induction.

Andreæ (Kaiserslautern). Sur la formation psychologique du pédagogue.

Anfosso (Fossano, Italie). Sur le sentiment de l'honnêteté chez les enfants.

Aschaffenbourg (Heidelberg). Recherches psychologiques sur les maladies mentales.

Baer (Berlin). Psychologie des enfants meurtriers.

Basch (Rennes). De la méthode en esthétique.

Bérillon (Paris). Les principes de la pédagogie suggestive. — Valeur pédagogique de la suggestion hypnotique.

Bernheim (Nancy). L'entraînement suggestif comme moyen thérapeutique.

Bezold (Munich). Une série de tons continue comme preuve des défauts de l'ouïe et de leur importance pour la théorie de Helmholtz.

Billinger (Munich). Hibernation et infection.

Binet (Paris). Une démonstration expérimentale sur la musique enregistrée par la méthode graphique.

Binet et Courtier. Recherches sur la circulation capillaire dans les rapports avec les phénomènes psychologiques.

Milne Bramwell (Londres). Sur l'appréciation du temps par les somnambules.

Sur le soi-disant automatisme des sujets hypnotisés.

1. Voy. *Annales des sciences psychiques* de 1896, nº 1, p. 59, pour l'organisation de ce congrès.

MM. **Milne Bramwell**. Sur quelques cas montrant la valeur médicale et chirurgicale du traitement hypnotique.

Brentano (Vienne). Sur quelques conséquences de la distinction des petites grandeurs.

Burkhardt (Dresde). La suggestion dans les cas de maladies fièvreuses aiguës.

Buschan (Stettin). Dans quelle mesure les documents historiques permettent-ils une conclusion rétrospective sur la psychologie de l'homme de l'âge de pierre?

Cohn (Berlin). Contribution à l'étude des différences individuelles de mémoire.

Cornelius (Munich). Principes de psychophysique.

Courtier (Paris). Communication sur la mémoire musicale.

Courtier et Binet. Recherches sur la circulation capillaire dans ses rapports avec les phénomènes psychologiques.

Coyne (Dublin). L'importance psychologique du sommeil, des rêves et de l'état hypnotique.

Crocq (Bruxelles). L'hérédité dans la psycho-pathologie.

— État de la sensibilité et des fonctions intellectuelles chez les hypnotisés.

Dariex (Paris). Quelques expériences de suggestion mentale à distance.

David (Varsovie). Sur les variations dans le développement intellectuel des écoliers.

Delbœuf (Liège). Sur les suggestions criminelles.

Dessoir (Berlin). Sur la psychologie artistique.

— Rapport sur la création d'une commission pour fonder une revue internationale de bibliographie de la littérature psychologique.

Ebbinghaus (Breslau). Communication sur la méthode psychophysique du vrai et du faux.

— Sur une nouvelle méthode pour vérifier la capacité intellectuelle aux écoliers.

Edinger (Francfort-sur-Mein). La psychologie peut-elle bénéficier de l'état actuel de l'anatomie du cerveau?

de Ehrenfels (Vienne). Sur le sentiment du lieu.

Epstein (Berlin). Influence de la sensibilité à la lumière sur la sensation des tons (avec démonstrations).

— Influence de la sensibilité aux couleurs sur la sensation des tons.

Erdmann (Halle). Sur les conditions de la lecture.

Eulenburg (Berlin). Sur les méthodes en psychologie sociale.

Exner (Vienne). Sur les sensations autocinétiques.

Ferrari (Saint-Maurice, Italie). Recherches expérimentales sur la mémoire des lignes.

Flechsig (Leipzig). Sur les centres d'association du cerveau humain avec démonstrations anatomiques.

Flournoy (Lucien). Sur l'association des chiffres chez les divers individus.

— Sur l'imagination des médiums.

Friedmann (Mannheim). Sur le développement du jugement chez les peuples primitifs.

Friedrich (Wurzbourg). Recherches sur l'influence de la durée des périodes de travail et de repos sur la capacité intellectuelle des écoliers.

Gley (Paris). Expériences relatives à la signification des centres dits psychomoteurs.

Grashey (Munich). Genèse des aliénations affectives.

Gutzmann (Berlin). Sur la guérison des affections fonctionnelles et organiques.

— La langue de l'enfant et des peuples primitifs.

Stanley-Hall (Worcester, États-Unis). Une étude des émotions primitives.

Hecker. Sur les rapports du traitement psychique à l'état de veille ou la thérapie hypnotique.

Heinrich (Vienne). L'attention et l'activité d'accommodation des sens.

Heller (Vienne). Sur l'aphasie chez les idiots et les imbéciles.

Hering (Prague). Jusqu'à quel point l'intégrité des nerfs centripètes est-elle une condition pour les mouvements volontaires?

Hirt (Breslau). Sur la thérapie par suggestion.

Hirth (Munich). Les modifications des manifestations extérieures des observations des sens (particulièrement dans le cas de la vue plastique) ne sont-elles dues qu'à l'expérience personnelle et ne doivent-elles pas plutôt être attribuées surtout à une disposition physiologique héréditaire?

— Sur ses leçons sur les systèmes d'illusions ou de remarques et leur importance pour la psychophysiologie et la psychiatrie.

Höfler (Vienne). Un paradoxe sur l'enseignement des estimations de grandeur et de profondeur. (Quelle est la grosseur apparente du volume?) — Quelques petites communications et propositions.

Itelson (Berlin). Sur l'expression des mouvements de l'âme (principe de mimique). — Sur l'audition colorée.

Shepherd-Iwry (New-Jersey, États-Unis). Conditions de fatigue dans la lecture.

Jaeger (Ebrach, Bavière). Sur les anomalies du vouloir.

Janet (Paris). Les modifications de l'attention dans les maladies nerveuses caractérisées par les altérations du

temps de réaction. — Le besoin de l'hypnotisme chez les hystériques et le besoin de direction chez les douteurs.

MM. **Jerusalem** (Vienne). Le développement de la notion des nombres.

de Jong (La Haye). La psychologie des idées fausses des aliénés. — Hypnotisme et suggestion comme moyens pédagogiques.

Kaes (Hambourg). Les cerveaux d'un microcéphalien de deux ans et d'un idiot macrocéphalien de quarante ans (avec un grand nombre de dessins).

Kappes (Munster). Sur la nature des sentiments.

Kulpe (Wurzbourg). L'influence de l'attention sur l'intensité des sensations.

Kurella (Brieg, Silésie). Nouvelles contributions à l'anthropologie du meurtrier.

Lazzarini (Pavie). Définition de la vérité. — Rapports entre le cerveau et la genèse de nos conceptions. — Quand les études physico-psychologiques deviendront-elles une science au sens élevé du mot?

Lehmann (Copenhague). Les signes corporels des états psychiques.

Levillain (Nice). Les phobiques. — Du rôle de la psychothérapie dans les établissements dits hydrothérapiques.

Liébeault (Nancy). La communication des pensées par suggestion mentale.

Liégeois (Nancy). L'état actuel de la question des suggestions criminelles.

Lipps (Munich). La notion de l'inconnu en psychologie. — Impression esthétique et illusion optique.

de Liszt (Halle). La responsabilité criminelle.

Löwenfeld (Munich). Sur les représentations musicales.

Luys (Paris). Sur la structure du cerveau. — Sur les phénomènes du magnétisme dans l'état de l'hypnotisme.

Maack (Hambourg). Trépographie (écriture renversée, écriture réfléchie primaire et secondaire).

Mach (Vienne). Psychologie des conceptions.

Marbe (Vienne). Théorie des excitations intermittentes des visages.

Marro (Turin). Influence de l'âge des parents sur les caractères psychophysiques des enfants.—Les psychoses de la puberté.

Martius (Bonn). Sur l'influence de l'intensité lumineuse sur la clarté de la sensation aux colorations.

Marty (Prague). Langage et abstraction.

Mendelsshon (Saint-Pétersbourg). La sensation des différences dans les organismes isolés. — Les lois psychophysiques de la pathologie des nerfs.

MM. **Meyer** (Berne). Psychologie et âme.

Mingazzini (Rome). Sur la valeur morphologique des signes de dégénération.

Moll (Berlin). Les différences des genres de vie des deux sexes et leurs rapports avec la vie intellectuelle.

de Monakow (Zurich). Sur une nouvelle déformation du système nerveux central.

Morel (Gand). Sur les relations de la psychologie et du droit criminel.

Morselli (Gênes). Les réflexes vasculaires des perceptions simples (recherches expérimentales de physico-psychologie). — Les hallucinations et les troubles des perceptions et des conceptions.

Müller (Munich). Sur le suicide et ses rapports avec l'alcoolisme.

Myers (Cambridge). Sur certains phénomènes extatiques. — La psychologie du génie.

Naecke (Hubertusburg, près Leipzig). Sur la psychologie criminelle.

Neisser (Leubus, Silésie). Les idées exaltées.

Obersteiner (Vienne). Les bases matérielles de la conscience.

Offner (Aschaffenburg, Bavière). Enseignement des langues et psychologie. — Le développement des sortes d'écriture.

de Packielwicz (Riga, Russie). Note sur les abus de l'hypnotisme.

Patrici (Sassari, Sardaigne). Premières expériences sur l'influence de la musique sur la circulation du sang dans le cerveau humain. (Expériences faites au laboratoire de physiologie de Turin.)

— Sur les réflexes du cerveau et des membres durant la veille et durant le sommeil. (Laboratoire de physiologie de Turin et de Ferrare.)

Petersen (Boston, Etats-Unis). Les centres moteurs corticaux sous l'influence de la suggestion durant et après l'hypnose.

Philippe (Paris). Sur l'appréciation de la douleur. Sur les images mentales.

Preyer (Wiesbaden). La psychologie de l'enfant. — L'individualité dans l'écriture. — Le protoplasma comme base de la vie intellectuelle.

Rehm (Munich). Les circonvolutions du cerveau humain.

Rehmke (Greifswald). La conscience comme âme.

Ribot (Paris). L'abstraction des émotions.

Richet (Paris). Sur la douleur.

— Le jeûne dans l'hystérie et les perversions de nutrition.

Ringier (Zurich). Étude statistique thérapeutique sur l'hystérie.

MM. **Römer** (Heidelberg). Sur quelques relations entre le sommeil et l'activité intellectuelle.

Rosenbach (Breslau). Le mécanisme du sommeil. — Sur la vision stéréoscopique de la sensibilité aux couleurs.

Giuffrieda-Ruggeri (Rome). Sur les diagnostics significatifs des signes somatiques anormaux déduits du pourcentage de ces signes dans les diverses dégénérescences psychiques.

Sante de Sanctis (Rome). Rêves et émotions.

de Schmidt (Fribourg-en-Brisgau). Sur la notion et le siège de l'âme.

Falk Schupp (Taunus). Sur le problème de l'anesthésie suggestive.

Schwarz (Halle-sur-Saale). La perception.

Sergi (Rome). Observations sur les temps de réaction. Où est le siège des émotions?

Shand (Londres). Hypothèse psychologique concernant la relation entre l'esprit et le cerveau.

Sidgwick (Cambridge). Expériences sur le chuchotement involontaire et son importance dans les cas de soi-disant transmission de pensée.

Mme **Sidgwick** (Cambridge). Sur une enquête statistique sur les hallucinations.

MM. **Bager-Sjögren** (Upsal). Est-il possible, par une statistique internationale des hallucinations de prouver l'existence d'actions télépathiques?

Sollier (Paris). Sensibilité et personnalité.

Sommer (Giessen). Méthode graphique pour la lecture des pensées.

Sperling (Berlin). Psychologie à l'école.

Stadelmann (Saal-sur-Saale, Bavière). La thérapie des maladies dues à l'auto-suggestion.

Stein (Berne) .Psychologie de la société.

Stern (Berlin). Sur l'appréciation des variations insensibles.

— Démonstration d'un nouvel appareil pour faire varier les tons.

Stout (Cambridge). L'individualité non analysée comme élément dominant dans la pensée du sauvage.

de Strümpell (Erlangen). Pathologie de la mémoire.

Stumpf (Berlin). La fonction synthétique.

Taverni (Catane, Sicile). Il existe pour tous les sens de l'homme un état analogue au daltonisme pour la vue; cet état cause bien des jugements erronés; essai de remèdes.

Tesdorpf (Munich). Sur les rapports réciproques des troubles mentaux au sujet d'un cas de faiblesse d'esprit simultanée avec la neurasthénie et l'épilepsie.

MM. **Tokarsky** (Moscou). La plus courte durée de la réaction simple.

de Tschisch (Dorpat, Russie). Sur la mémoire des sensations.

Tuckey (Londres). La valeur de l'hypnotisme dans l'alcoolisme chronique.

Ueberhorst (Inspruck). Les facteurs psychiques dans les oppositions.

Ufer (Altenbourg). Sur l'écriture et l'individualité chez les écoliers.

Uphues (Halle-sur-Saale). Prévisions métaphysiques et psychologiques de la science.

Vaschide et **Ferrari** (Paris). Recherches expérimentales sur la mémoire des lignes.

Vogt (Alexandersbad, Bavière). Expériences hypnotiques comme méthode psychologique.

— Psychophysiologie des états de dissociation avec considérations spéciales sur les phénomènes hypnotiques.

de Voigt (Leipzig). L'influence suggestive directe des tissus d'attache et musculaires et leur importance en ophtalmologie.

Voisin (Paris). Traitement de certaines formes d'aliénation mentale par la suggestion hypnotique.

Mourly Vold (Christiania). Quelques expériences sur les apparitions en rêve.

Vram (Rome). Sur le cours centrifuge des excitations sensitives procurées par les images visibles.

Vadsworth (Philadelphie). Études sur la perception des couleurs avec référence spéciale à la vision défectueuse des couleurs. — L'unité psychique telle qu'elle est suggérée par l'étude de l'émotion et des associations de sensations.

Wake (Chicago). Individualité et personnalité.

Wedenskry (Saint-Pétersbourg). Contribution à l'étude de l'innervation centrale.

Wetterstrand (Stockholm). Sur le sommeil prolongé artificiellement particulièrement pour le traitement de l'hystérie.

Westermarck (Helsingfors). Éthique et physiologie populaire. — Ethique normale et psychologique.

Wolff (Wurzbourg). Sur une relation entre l'irradiation et le contraste simultané.

Wreschner (Berlin). Théorie des erreurs de temps.

Wundt (Leipzig). La mission fictive de la psychologie expérimentale.

Zichen (Iéna). Mesure des vitesses d'associations.

Organisation des séances.

Mardi 4 août.
Séance générale de 10 heures à 1 heure.
Séances de sections de 3 h. 1/2 à 6 h. 1/2.

Mercredi 5 août.
Séance générale de 9 heures à midi.
Séances de sections de 3 à 6 heures.

Jeudi 6 août.
Séances de sections de 9 heures à midi et de 3 à 6 heures.

Vendredi 7 août.
Séance générale de 9 heures à 1 heure.
Suspension à 11 heures. Clôture du Congrès à 1 heure.

Le comité international d'organisation se réunira, *le lundi* 3 *août*, à 4 heures, et *le vendredi* 7 *août*, à 8 h. 1/2 du matin, à l'Université royale, Ludwigstrasse, 17.

BIBLIOGRAPHIE

L'Extériorisation de la motricité, par ALBERT DE ROCHAS. Un vol. in-8 avec planches, 8 francs, chez Chamuel, éditeur, 5, rue de Savoie, Paris.

Sous ce titre M. de Rochas a compulsé les principales expériences de mouvements d'objets matériels se produisant sans aucun contact direct et appréciable à nos sens. Cette branche des recherches psychiques est celle qui se prête le mieux à l'expérimentation. Nos lecteurs y sont déjà familiarisés car nous avons porté une attention toute particulière à l'étude de cette nature de phénomènes et nous en avons souvent et longuement parlé dans les *Annales des sciences psychiques*.

Le livre de M. de Rochas a l'avantage de condenser en un volume le compte rendu des expériences les plus probantes. Nos lecteurs y trouveront aussi quelques chapitres intéressants n'ayant jamais figuré dans nos *Annales*.

Les rayons X et la photographie de l'invisible, par GEORGES VITOUX. Un vol. in-18, avec planches et dessins, 3 fr. 50, chez Chamuel, éditeur, 5, rue de Savoie, Paris.

C'est un livre de vulgarisation fort intéressant dans lequel chacun peut comprendre et saisir clairement ce qu'est la nouvelle découverte et les applications qu'elle comporte.

Traité expérimental de magnétisme, par H. DURVILLE, tome II (physique magnétique), 3 francs, à la librairie du Magnétisme, 23, rue Saint-Merri, Paris.

L'auteur se préoccupe de démontrer que le magnétisme

est tout différent de l'hypnotisme, qu'il s'explique parfaitement par la théorie dynamique et qu'il n'est qu'un mode vibratoire de l'éther, c'est-à-dire une manifestation de l'énergie.

La Magesse, petit volume in-18, 1 franc, chez Léon Vanier, éditeur, 19, quai Saint-Michel, Paris.

Il Problema morale, par F. MALTESE. Un vol. in-8, Vittoria (Sicilia).

Nous avons reçu de M. Ottolenghi, professeur de médecine légale à l'Université Royale de Sienne (Italie), des réflexions intéressantes, à propos des rayons de Röntgen, sur la possibilité, par certains sujets en état de somnambulisme, de voir à travers les corps opaques.

Le savant professeur rappelle que certains sujets en état d'hypnose perçoivent des vibrations qui restent insensibles aux sens normaux. Ces faits, dit-il, sont expérimentalement démontrés, mais cependant encore trop systématiquement niés par beaucoup de personnes, — sans doute celles surtout qui ont trouvé la négation plus commode et plus facile qu'une patiente expérimentation. Il pense que la découverte de Röntgen, en démontrant d'une manière éclatante que la plaque photographique se joue de quantité de corps réputés opaques, grâce à certaines vibrations — celles des rayons X — qui agissent sur elle à travers ces corps, permet d'admettre qu'un sujet en état de somnambulisme peut présenter le phénomène de lucidité, c'est-à-dire percevoir — grâce à une hyperesthésie sensorielle encore très imparfaitement connue — des faits qui restent inaccessibles aux sens normaux, comme la lecture à travers un pli opaque, la vue d'organes malades à travers les parois du corps, etc.

INFORMATION

Pour répondre au désir de nos collaborateurs et aux questions d'un certain nombre de nos lecteurs, nous devons dire que les *Annales des sciences psychiques* n'ont rien de commun avec la *Société des sciences psychiques*, qu'une similitude de nom assez grande pour prêter, en effet, à l'équivoque, similitude que nous ne pouvons que regretter.

La *Société des sciences psychiques* existe depuis un an environ, elle est composée de prêtres et de laïques, avec prédominance de l'élément religieux.

X. D.

L'Éditeur-Gérant : Félix Alcan.

DOCUMENTS ORIGINAUX

UNE PRÉDICTION RÉALISÉE

Voici le fait très curieux que m'a raconté Mme Leconte de Lisle, belle-sœur du poète et cousine d'un de mes amis.

Un M. X... avait eu l'idée de consulter une tireuse de cartes. Celle-ci lui prédit qu'il mourrait de la piqûre d'un serpent.

Sans doute, cette cartomancienne a dû, pour avoir ce renseignement prophétique, employer la médianité ou clairvoyance au verre d'eau, ou au miroir magique, car avec les cartes seules elle n'aurait pu obtenir un fait aussi précis.

Ce M. X..., employé dans l'administration, avait toujours refusé un poste à la Martinique, île réputée pour ses serpents, qui sont des plus dangereux.

Enfin M. B..., directeur de l'Intérieur à la Guadeloupe, décida M. X... à accepter une bonne position sous ses ordres, dans l'administration de cette colonie, qui, quoique proche de la Martinique, n'a jamais eu de serpents.

Nul n'échappe à sa destinée, dit un proverbe, qui, une fois de plus, s'est trouvé vrai.

Ayant terminé son temps de séjour à la Guadeloupe, M. X... rentrait en France, mais le bateau ayant fait, comme toujours, escale à la Martinique, M. X... n'osa même pas descendre à terre pendant quelques heures.

Comme d'habitude, des négresses étaient venues à bord du navire pour vendre des fruits. M. X... ayant très grand soif prit une orange dans le panier d'une des négresses, mais aussitôt il poussa un cri et se dit piqué. La négresse renversa

son panier, et on vit un serpent qui était caché non sous les fruits mais sous les feuilles garnissant le panier. On tua le serpent, mais le malheureux M. X... mourut quelques heures après.

Voici un fait précis à opposer à M. F. H. Myers qui a dit dans un article des *Proceedings* (de la Société des recherches psychiques de Londres) qu'on n'avait jamais pu avoir de documents pour ce genre de clairvoyance.

PRÉMONITIONS PSYCHIQUES

A propos de M. F. H. Myers, je lui ai envoyé et il a publié dans le *Journal* de la Société le fait suivant (en juin 1895) qui l'a beaucoup frappé, ainsi que le directeur dudit *Journal*, car, m'a-t-il écrit, ces cas sont très rares.

En 1893, j'étais à Interlaken, faisant beaucoup d'excursions, et peu occupé en ce moment de choses psychiques. Un soir (mais pas la nuit), j'entendis trois coups secs, et comme c'est le signal psychique habituel pour un avertissement, j'attendis pour voir s'il se renouvellerait, car ces coups auraient pu très bien venir des chambres voisines.

Quelques minutes après, j'entendis encore les trois coups, mais cette fois je remarquai qu'ils étaient frappés *sur le bois de mon lit*. Il était donc évident pour moi que c'était un avertissement psychique. *Je pris note du jour sur un bout de papier*, et ne m'occupai plus de la chose.

En rentrant à Paris, je trouvai sur mon bureau la lettre d'un de mes cousins, qui m'annonçait la mort d'une tante à Brest. *Le jour de la mort était celui où j'avais été averti à Interlaken.*

Depuis trois ou quatre mois, je n'avais pas eu de nouvelles de cette tante, et je ne supposais pas que l'avertissement fût pour elle. *Au contraire, je pensai immédiatement à une autre tante qui, elle, habitait une ville où sévissait une épidémie.* L'explication télépathique n'est donc pas admissible.

PRÉMONITION VISUELLE

M. le docteur V..., lorsqu'il était étudiant en médecine, m'a raconté souvent un fait qui l'avait vivement frappé.

Ayant fait un voyage en Suisse, une nuit M. V... se sentit réveillé par quelque chose d'indéfinissable. Levant son rideau, il vit devant lui l'image de sa mère pâle comme une morte, et étendue dans son lit avec un crucifix sur sa poitrine. Il fut si impressionné par cette vision que, pour bien se rendre compte qu'il ne rêvait pas, M. V... se leva, alluma sa bougie et marqua sur un carnet le *jour* et l'*heure* où la vision avait eu lieu. Un mois après, il recevait une lettre de sa famille (qui habitait l'étranger) lui annonçant la mort de sa mère, au jour et à l'heure où la vision prémonitoire avait eu lieu en Suisse.

AUTRE PRÉMONITION VISUELLE

Vers 1855, étant au collège, mon père, sachant mon goût pour la musique, me laissait aller au théâtre les jours de congé.

Ayant été une fois aux Italiens où l'on jouait la *Traviata* ou le *Ballo in Maschera* (je ne puis me souvenir de celle des deux pièces), mais ce dont je suis certain, c'est qu'il y a un acte se passant (dans l'une et dans l'autre pièce) dans un bal.

Au milieu de l'acte du bal (et c'est là le côté frappant), lorsque mon attention était complètement absorbée par la pièce et la musique, je vis pendant quelques minutes, *s'interposant entre la scène et moi*, *le corps de* M. H... (père d'un de mes amis) allongé sur un lit, comme s'il était mort. J'avais su par mon père que M. H..., qui avait été malade, était beaucoup mieux. Rien ne me faisait donc prévoir sa mort.

Le lendemain étant un dimanche, j'allai aussitôt après mon déjeuner prendre des nouvelles de M. H... En approchant de la maison, je vis les volets fermés, et j'appris alors que M. H..., subitement indisposé, *était mort la veille au soir*, je ne me souviens pas si c'est à l'heure où je l'ai vu sur son lit. Je n'ai eu que cette seule fois une prémonition de ce genre.

A. Erny.

HALLUCINATIONS TÉLÉPATHIQUES

CAS DE MONFORT-DU-GERS

PAR LE Dr LUCIEN MORISSE

Voici des faits d'observation qui me sont personnels et me sont tous deux arrivés la même année, en 1882 ; j'avais alors 21 ans et j'étais en deuxième année de médecine.

1° *Phénomène de télépathie.* — Au mois de février, mon grand-oncle paternel, qui habitait avec ma famille, ici, mourut d'une affection cardiaque après une agonie longue, pénible, dont les hoquets très aigus durèrent plus de 12 heures ; il mourut vers 9 heures de la matinée.

Une religieuse alluma deux cierges à son chevet et le garda tout le jour.

Le même soir, vers 5 heures et demie, — mon oncle étant mort depuis plus de huit heures, et le corps étant en pleine contracture, — nous nous trouvions, ma mère et moi, dans la pièce voisine, dont la porte, communiquant avec la chambre de mon oncle, était ouverte, et nous voyions distinctement la religieuse égrener son chapelet. Nous causions à voix basse, ma mère et moi, de la pénible agonie de notre oncle, surtout de ces hoquets qui nous avaient déchiré le cœur et dont le bruit avait laissé sur notre oreille une trop grande impression pour être oubliés ; nous vîmes la religieuse se lever.

Tout était calme autour de nous.

Tout à coup, au même instant, *à la même seconde*, ma mère et moi entendîmes, venant de la chambre du défunt, deux ou trois de ces mêmes hoquets, avec le même rythme, la même

force. « Mon Dieu ! il n'est pas mort ! » s'écria ma mère. Nous nous précipitâmes dans la chambre, au grand étonnement de la religieuse. Le corps reposait tel que nous l'avions laissé, le visage découvert, les muscles complètement contractés ; au moment où nous entrâmes dans la pièce, la religieuse achevait de baigner le front avec de l'eau bénite; elle était donc debout, tout auprès du visage au moment où nous avions entendu ces hoquets si distincts : *elle ne dormait donc pas en ce moment-là.*

Elle fut toute surprise de ce que nous lui racontâmes, et nous affirma n'avoir rien entendu elle-même et que nous nous étions complètement trompés. C'était une femme assez jeune, paraissant intelligente et sans infirmité.

Ainsi voilà une perception, sans doute virtuelle, mais ressentie exactement de la même façon, à la même minute, par deux personnes voisines l'une de l'autre, un bruit tel que toute autre personne également voisine eût dû l'entendre. Or, cette personne, placée plus près, tout près de l'origine du bruit — ou du moins de l'origine assignée par notre oreille — n'avait rien entendu !

Quant à moi, ces derniers *hoquets* ainsi entendus sont toujours restés dans mon oreille : ce fait est de ceux qu'on n'oublie pas.

2° *Hallucination de l'ouïe.* — La même année, pendant les grandes vacances, ma mère et ma sœur couchant dans la même pièce, au rez-de-chaussée, et moi-même habitant la chambre voisine de celle où mon oncle était mort, et où, quelques mois auparavant, nous avions été témoins du curieux phénomène précédent, je venais de souhaiter bonne nuit à ma mère et à ma sœur, les ayant accompagnées jusqu'à leur chambre après les avoir embrassées.

Moins de cinq minutes plus tard, je montai moi-même dans ma chambre pour me coucher; j'étais déjà à moitié déshabillé quand j'entendis ma mère monter l'escalier et, arrivée dans l'antichambre, m'appeler par mon nom : « *Lucien, Lucien !* » Je répondis : « Maman, j'y vais » et passais mon pantalon, quand ma mère cria de nouveau plus vivement : « *Lucien, Lucien, viens donc !* » Je sortis immédiatement : ma

chambre donnait dans l'antichambre : personne! Je pensai : « maman est entrée dans une des pièces voisines »; je les visitai : toujours personne !

Intrigué et anxieux, je descendis dans la chambre de ma mère : ma mère et ma sœur étaient déjà couchées, causant entre elles, et ma mère me confirma qu'elle n'avait pas quitté sa chambre, que j'étais le jouet d'une hallucination, cependant que, quelques minutes auparavant, elles avaient causé de moi.

Hallucination, soit : mais j'étais à ce moment-là si sain de corps et d'esprit, j'étais si peu préoccupé, sans excitation cérébrale aucune, aussi froid qu'au moment où j'écris ces lignes, et j'ai entendu si nettement, si distinctement, reconnaissant la voix de ma mère, que je n'ai jamais voulu m'avouer que je m'étais trompé et avais eu une hallucination auditive.

Tels sont les deux faits qui me sont personnels et qui me paraissent intéressants.

Veuillez en tirer parti, si vous le jugez utile, et agréer, très honoré confrère, l'assurance de mes sentiments très distingués.

Dr LUCIEN MORISSE,
Monfort-du-Gers.

FORMATION D'UN DOUBLE ATTESTÉE PAR PLUSIEURS TÉMOINS

COMPTE RENDU ANALYTIQUE

PAR MARCEL MANGIN

M. Stead dans le *Borderland*[1] donne quelques nouvelles expériences de photographie spirite, qui forment une suite à celles dont j'ai rendu compte dans les derniers numéros des *Annales*[2]. Mais il les fait précéder cette fois d'un cas de formation d'un Double. Et ce cas, par la façon dont M. Stead a pris la peine de le faire attester par de nombreux témoins, nous paraît extrêmement intéressant et digne d'attirer l'attention des chercheurs. Les personnes mises en cause ne voulant pas être nommées, sont désignées ainsi qu'il suit :

Mme A. est la personne dont le Double a apparu.

Mme B. est une parente.

Mme C. est sa mère.

D., sa femme de chambre.

E., la gouvernante.

Le Dr F., le médecin.

Ce sont les témoins qui étaient auprès du sujet au moment ou presque au moment où le Double a apparu dans l'église congrégationnelle du faubourg de Londres que nous appellerons Z. Ils étaient dans la maison qu'habite Mme A. à Bayswa-

1. Voy. le *Borderland* d'avril 1896.
2. Voy. *Annales des science spsychiques*, année 1896, n° 3, p. 178.

ter. M. Stead les connaît personnellement et a pris lui-même directement leurs témoignages, le lendemain de l'apparition.

Dans l'église de Z. les témoins sont M. Stead, trois membres de sa famille, une femme de chambre, connaissant tous bien Mme A. de vue, tandis que les autres, c'est-à-dire le pasteur, les diacres, les membres du chœur et de la congrégation, déposent en faveur de la réalité de l'apparition que tous ils ont, au moment même, cru être Mme A. en personne.

« Au mois de septembre dernier, raconte M. Stead, Mme A. étant en visite chez sa mère, dans le voisinage de Z., je lui demandai si elle ne viendrait pas le dimanche à l'église congrégationnelle où j'allais très régulièrement. Mme A., qui est très sceptique, s'était montrée surprise que j'allasse à l'église deux fois le dimanche et cela m'avait amené à l'inviter à venir voir par elle-même si c'était là vraiment perdre son temps.

« En ce même mois de septembre 1895, un dimanche matin, Mme A. vint à l'église avec un manteau bleu et une petite coiffure qui lui allait très bien. Son aspect était très frappant et l'originalité de sa mise attirait beaucoup l'attention. Elle vint de bonne heure, avant le commencement du service et choisit sa place dans un banc près de la sainte table, tout près du chœur du côté nord, en face de la chaire. Deux des diacres lui parlèrent, le ministre la remarqua. Et dans le chœur et dans les places avoisinantes bien des gens demandèrent qui était cette étrangère dont l'aspect original frappa tout le monde.

« Peu de temps après, Mme A., qui habite Bayswater, tomba malade. Elle avait des crises qui la prenaient subitement dans la rue, le train ou l'omnibus.

« Elle donna des inquiétudes et il lui fut expressément recommandé de ne pas sortir sans être accompagnée. Je la vis le 7 ou le 8 octobre. Elle semblait au plus mal, mais elle me dit que le dimanche soir 6 elle avait été saisie, sans savoir pourquoi ni comment, par un désir presque irrésistible d'assister au service de notre église. « Promettez-moi, lui dis-je, que vous ne songerez pas à une pareille folie. Vous êtes à peine capable de faire un pas et si vous vouliez faire ce voyage, vous auriez probablement une crise de nerfs dans l'église, et

ce serait une belle affaire! — Oh! je n'y serais pas allée, dit-elle, seulement le désir était très fort. Mais je promets que si cette envie me reprenait, je n'irai pas. Je puis vous le promettre, absolument. »

« Dans la semaine, j'appris qu'elle avait essayé de faire quelques visites rue d'Oxford et qu'elle s'était trouvée si subitement et tellement mal, qu'elle avait eu beaucoup de peine à rentrer.

« Le dimanche soir 13 octobre, pendant qu'on chantait le premier hymne, je vis une personne en noir glisser très rapidement le long de la nef et prendre la même place près du chœur que Mme A. avait occupée le 29 septembre. Nous étions au premier rang dans la galerie. « Mon Dieu! pensai-je, on dirait Mme A. Mais ça ne peut pas être elle, bien entendu. » Au même moment elle entrait dans le banc et je l'ai reconnue. C'était bien Mme A.

« Je ne comprenais pas. Elle m'avait promis de ne pas venir et, depuis dix-huit mois que je la connaissais, je ne l'avais jamais vue manquer à sa parole. Et comme elle paraissait mal! Elle avait une pâleur spectrale, livide, une pâleur de morte. Elle était entièrement en noir, avec un grand chapeau noir que je lui avais vu porter à Londres. Mon premier sentiment fut une surprise mêlée d'incrédulité; puis j'éprouvai un vif ressentiment pour ce manque de parole et cette folle imprudence; mais ce qui ensuite me domina complètement fut une réelle inquiétude. Elle avait l'air si égarée et si malade que j'étais sûr qu'elle tomberait sans connaissance avant la fin du service. Comme j'étais seul à la bien connaître et à savoir que, dans ses crises, elle restait plusieurs heures aussi raide qu'une planche, aussi inanimée qu'une pierre, je ne pouvais m'empêcher de me demander ce que je ferais si, comme je m'y attendais, l'accident arrivait.

« Elle ne se tint pas debout pendant le chant, mais elle resta seule assise dans le banc près de la nef latérale. *Un membre de la congrégation lui offrit un livre de prières, qu'elle prit, mais n'ouvrit pas. Alors l'ouvreuse lui donna un livre qu'elle prit aussi d'un air distrait et laissa sur l'appui devant elle.* Elle resta assise pendant tout le service jusqu'au dernier hymne qu'elle

écouta debout. Pendant le second et le troisième hymne, elle leva quelquefois son livre mais ne parut pas chanter.

« Pendant le sermon elle était tellement immobile, tellement livide, que je croyais que vraiment elle était dans une de ses crises. J'essayais d'arrêter son regard, mais pas un instant elle ne parut m'apercevoir. Une seule explication de sa présence était que peut-être elle s'était crue sur le point de mourir et, se dégageant de sa promesse, avait voulu risquer tout pour aller encore une fois à l'église.

« Au moment de la quête, le quêteur avança la boîte devant elle. Je remarquai qu'elle ne donna rien.

« Comme je l'ai dit, pendant le dernier hymne, elle se leva, son livre à la main. Et, après le dernier verset, elle posa brusquement le livre et, descendant rapidement la nef, elle disparut. J'avais eu le temps de la voir bien en face, de reconnaître tous ses traits, elle ne fit aucun signe de reconnaissance.

« Quelques minutes plus tard la bénédiction était prononcée et l'on se dispersait. Je courus en hâte à la station. Le train que je croyais qu'elle allait prendre se remplissait. Je ne la vis pas sur la route et ne pus la trouver à la gare. Je regardai dans toutes les voitures, elle n'y était pas. Je surveillai les derniers arrivants, rien. Je retournai à l'église, pensant qu'elle était peut-être allée à la salle de prières. Rien encore. Nouvelle course inutile à la gare. Je rentrai profondément ennuyé et inquiet. Que faire de plus cependant? Au dîner, mon troisième fils remarqua que Mme A. avait été à l'église. Le lendemain matin, ma fille aînée dit qu'elle avait vu Mme A. la veille au soir, et que mon fils aîné avait fait quelque remarque sur la rencontre qu'il avait faite d'elle en revenant de l'église. Mon plus jeune garçon, qui n'avait pas été à l'église, dit alors que son ami W. était venu à la maison, et avait fait de lui-même la remarque que Mme A. avait encore été à l'église. Le lundi matin je reçus une lettre de Mme A., commencée le dimanche matin et finie le dimanche soir à 9 heures.

« La voici :

« Cher ami, j'ai été si atrocement mal pendant deux heures « que j'ai demandé à ma sœur d'envoyer chercher le docteur.

« J'aurais bien donné cent francs pour être débarrassée de
« cette horrible crise. Sérieusement je croyais ma dernière
« heure arrivée. Le docteur m'a donné une drogue qui m'a
« fait un bien énorme, une espèce de narcotique qui m'a
« calmée et m'a fait dormir paisiblement... Je voudrais tant
« vous voir demain... Le médecin a dit à Mme B. que j'étais
« vraiment très mal et devais suivre un traitement... Les
« douleurs... etc. »

« Cette lettre n'indiquait certes pas qu'elle avait été à Z. à l'église entre 7 h. 5 ou 10 et 8 h. 30. En la relisant une troisième fois, j'eus tout à coup l'idée que la dame en noir avait été son Double! Je ne pouvais douter un instant de l'identité de la personne que j'avais vue. C'était sa tournure, ses traits, ses mouvements, sa mise simple mais gracieusement originale. Les becs de gaz avaient été réparés et la lumière était d'un éclat presque excessif. Mme A. était restée en plein sous cette lumière pendant une heure et demie, en vue d'une réunion de quelques centaines de personnes, et, pour que toute erreur fût impossible, pendant qu'on chantait le dernier hymne, elle descendit, la tête levée, le bas-côté de l'église, faisant ainsi face à tous les fidèles.

« Après le lunch je pédalai jusqu'à Bayswater. « Comment va Mme A.? demandai-je à la gouvernante. — Un peu mieux. Hier elle a été bien mal; elle n'a pas du tout quitté la maison — Vous en êtes tout à fait sûre? — Tout à fait. Le docteur est venu, elle est allée se coucher. — Mme B. était-elle là? » Et sur la réponse affirmative de E. je demandai à la voir.

« Mais je trouvai d'abord Mme A. elle-même, étendue sur une chaise longue dans le salon. Elle avait l'air aussi spectral que le soir précédent. Je lui demandai si elle était sortie la veille. Elle me répondit que non, qu'elle n'avait pu sortir du lit qu'à trois heures, et qu'après une terrible crise, le docteur lui avait donné un remède, et qu'elle était retournée se coucher vers sept heures. Elle avait dormi jusqu'à neuf heures. En se réveillant elle avait continué sa lettre pour moi et avait recommencé à dormir. Elle aurait été incapable de faire le tour de la maison sans quelqu'un pour la soutenir.

Elle n'avait même pas traversé le seuil de sa porte. « Pourquoi me demandez-vous cela? » Je lui dis que nous l'avions vue à Z., la veille au soir, entre 7 h. et 8 h. 30. « Mais je vous avais promis. Je ne serais pas venue, même si j'en avais eu envie; hier je n'y ai même pas pensé. J'avais seulement envie d'être débarrassée de ma douleur. — Eh bien, que vous y ayez pensé ou non, vous étiez là et nous vous avons tous vue. — Vous devez être fou. — Non, vous dis-je. C'était vous. Nous vous avons tous vue! — Enfin que voulez-vous dire? Je n'ai pas bougé de la maison toute la journée... Si vous ne me croyez pas, demandez à Mme B., à E. et à D. Elles savent toutes que je n'ai pas quitté la maison. » Je vis ces personnes, y compris D., la femme de chambre qui aida Mme A. à se déshabiller vers 6 heures. Elles étaient toutes également affirmatives. Mme A. n'était pas sortie dimanche. Elles avaient été sérieusement inquiètes. E. avait renoncé à une cérémonie à son église pour être auprès de Mme A. dans le cas d'une nouvelle crise. »

Je ne reproduirai pas toutes les lettres donnant chacune force détails concordants. Je ne m'attacherai qu'à ce qui est important, la détermination exacte des heures données par ces témoins, et la possibilité d'avoir pris le train soit éveillée, soit plutôt dans un accès de somnambulisme, hypothèse que M. Stead, je ne sais pourquoi, n'examine pas.

D'après Mme A. elle-même, il est 6 h. 30 quand D. l'aide à se déshabiller. Et quand elle se réveille, elle ne peut préciser l'heure, sa montre étant arrêtée, mais elle croit qu'il est plus de 9 heures. « Je n'avais pas conscience d'avoir été quelque part. Je n'avais pas désiré aller à l'église à Z. Je n'y avais pas pensé... Mes tortures étaient telles que je ne pouvais penser à autre chose. »

Mme B. atteste que le médecin est arrivé à 6 heures et resté un quart d'heure avec la malade et un autre quart d'heure avec elle, qu'il est donc parti à 6 h. 30; qu'elle est montée dans la chambre vers 7 heures et qu'elle a vu Mme A. couchée et paraissant dormir. « Je suis montée encore après 8 heures. » Il devait être 8 h. 30, puisque

Mme C. revenait de l'église. « La malade paraissait raidie et avait un drôle d'air. Je l'éveillai, ce qui la mit de mauvaise humeur. Dans un tel état de faiblesse, je suis absolument sûre qu'elle était dans l'impossibilité physique de quitter la maison. »

Le gouvernante E. atteste avoir vu Mme A. à 6 h. 30 et ensuite à 9 heures ou 9 h. 30.

La femme de chambre ne l'a pas revue dans la soirée après l'avoir aidée à se déshabiller. Toutes affirment l'impossibilité d'une sortie.

La déposition du docteur ne concorde pas avec celle de Mme B. au sujet de l'heure, car il dit être rentré chez lui à 6 heures. Il déclare que rien n'indiquait un dérangement d'esprit comme l'aurait fait supposer un pareil acte de folie. Même en supposant trompeuse cette apparence de santé morale, il considère comme extrêmement improbable qu'elle eût pu faire cette expédition sans accident mortel ou sans perte de connaissance.

La lettre de la mère, Mme C., est la plus importante au point de vue de l'heure, parce qu'elle dit qu'après sa première visite à la malade, elle sortit, alla à une chapelle voisine et revint vers 8 h. 30. Car c'est à cette heure que le service finit, et il y a à peu près cinq minutes de chemin. *A ce moment Mme A. venait de se réveiller et semblait mieux.*

Admettons même qu'il fût 8 h. 45. Pouvait-elle avoir pris le train, être revenue et recouchée? Rien d'impossible à ce que, ayant été vue par le docteur à 6 heures moins un quart environ, elle ait pu courir à la gare et prendre le train de 6 h. 20 à Gloucester Road, de manière à être à Z. à 6 h. 47. Quant à l'heure de l'apparition à l'église, elle peut être fixée avec quelque exactitude. Le service commence à 7 heures. Il y a un chant court, une brève prière, puis le premier hymne. C'est pendant le premier hymne qu'elle entra dans le bas-côté. Les dimanches suivants, 20 et 27 octobre, on a remarqué que le premier hymne était fini à 7 h. 7 m. ou à 7 h. 9. Ceci exclut la possibilité pour Mme A. d'avoir pris le train suivant qui n'arrive qu'à 7 h. 11. Admettons donc qu'elle

ait pris l'autre. Mais ensuite? Le service finit ce soir-là à 8 h. 25 au plus tôt. Les trains partent à 8 h. 14 et à 8 h. 34. Ce n'est donc que de celui de 8 h. 34 que nous devons nous occuper. Car il faut bien noter aussi qu'il ne s'écoula qu'une ou deux minutes entre le départ de Mme A. de l'église, et la course de M. Stead à la gare. Mais en prenant ce train et en supposant qu'il n'y eût aucun retard, le plus tôt qu'elle pouvait arriver chez elle c'était à 9 h. 20, tandis que nous venons de dire que le moment où sa mère la voit en revenant de sa chapelle peut être au plus tard 8 h. 45. L'écart est considérable.

La seconde série de témoins, ceux qui se trouvaient à l'église de Z., sont M. Stead, ses deux fils, sa fille, sa femme de chambre. Sauf l'un des deux fils qui de sa place ne pouvait voir la figure de la dame en noir, tous n'ont aucun doute sur l'identité de Mme A. qu'ils connaissaient.

Voici maintenant la lettre du pasteur K. L. :

« Je me rappelle, dimanche soir 13 octobre, avoir remarqué une dame tout en noir assise au bout du banc le plus voisin du chœur. Je connais tout le monde à l'église. Et elle attira de suite mon attention quand elle entra, et elle resta tout le temps du service. Quand je la vis, je pensai aussitôt : « Voilà encore cette singulière personne qui est venue l'autre dimanche et qui avait ce jour-là une robe de couleur. » Je ne l'avais pas alors autrement remarquée, mais je n'hésitai pas à la prendre pour la même personne que celle qui avait occupé la même place dans le même banc. Je ne l'avais jamais vue auparavant, et je ne l'ai plus revue depuis.

« *Signé :* K. L., 3 novembre 1895. »

Nous avons aussi la lettre d'un diacre qui, le 29 septembre, avait beaucoup remarqué la dame en robe bleue et chapeau noir, mais qui était absent le 13 octobre.

Puis celle, très intéressante, du diacre qui le remplaça. Elle mérite d'être citée en entier.

« Le dimanche soir 13 octobre, je remplaçai A. B. pour placer les fidèles. Pendant qu'on chantait le premier hymne,

une dame habillée en grand deuil avec un grand chapeau noir et que je n'avais encore jamais vue, a ouvert la porte battante et a monté rapidement le bas-côté. Elle m'a paru étrangère, et je m'étonnais de la rapidité de sa marche. Comme elle semblait bien savoir où elle allait, je ne l'ai pas accompagnée. Elle alla droit au banc le plus près du chœur. Après la première lecture de la Bible, pendant qu'on chantait, je remarquai qu'elle restait assise. *J'allai alors vers elle et lui offris un livre de prières. Elle le prit*, mais resta assise. Je vis alors qu'un autre livre lui avait été donné par une dame du banc voisin. Elle n'y avait pas touché. Je n'avais plus fait attention à elle, jusqu'à ce qu'on eût chanté le dernier hymne, quand je la vis descendre rapidement et pousser la porte sans attendre que je l'aidasse. Elle se trompa de côté, sortit et je ne l'ai plus vue.

« Je n'étais pas là le dimanche 15 septembre.

« *Signé* : C. D. »

Vient ensuite l'attestation de celui qui fit la quête, remarqua très particulièrement la dame en noir, lui présenta la boîte où elle ne mit rien.

Puis, c'est une lettre signée par trois personnes qui disent avoir très bien remarqué et reconnu la dame comme la même que celle venue quelques semaines auparavant.

« Des témoignages semblables, dit M. Stead, je pouvais en recueillit indéfiniment. Mme A. aurait pu être choisie entre mille pour l'originalité de son aspect empêchant de la confondre avec une autre. L'évidence est complète des deux côtés. Aucune incertitude sur les heures. Ordinairement, un Double vous laisse à peine le temps de l'apercevoir. Ici, il put être observé pendant une heure un quart. Ordinairement, il n'est vu que par une ou deux personnes. Ici c'est par une foule réunie dans une église. Ordinairement il y a un lien entre le Double et ceux qui le voient, un lien de sentiment. Ici il est aussi bien vu par ceux qui n'ont jamais vu l'original que par ceux qui le connaissent peu ou beau-

coup. Ordinairement, il faut quelques jours pour avoir les témoignages. Ici ils sont donnés avant qu'il soit question de l'apparition. Et ils le sont sans aucune incertitude.

« Ainsi donc, je crois positivement que le Double de Mme A. est apparu à Z. ce dimanche soir. Et il était assez matérialisé pour avoir pu pousser une porte battante en entrant et en sortant, tenir un livre de prières bien qu'ils aient remarqué, dans le chœur, qu'il ne tournait pas les pages, mais garda le livre ouvert comme on le lui avait donné...

« Il n'y avait eu entre Mme A. et moi aucune conversation sur cette sorte de phénomène. Nous n'avions jamais fait aucune expérience pouvant lui suggérer une semblable idée et je n'avais entendu personne raconter que son Double avait déjà été vu. »

M. Stead se rendit peu de temps après avec Mme A. chez M. Z., le photographe dont nous avons parlé dans un précédent article. Il se produisit sur la plaque quelques formes, mais aucune ne ressemblaient à Mme A. ou à M. Stead.

Que M. Z. quelques jours après, entrant dans le bureau de M. Stead où se trouvait aussi M. Glendinning, ait cru voir un instant Mme A. qui n'y était pas, qu'il se soit avancé vers elle, la félicitant de son air de santé et soit resté pâle et tremblant en la voyant s'évanouir, il n'y a évidemment là rien de probant, bien que M. Stead, en spirite convaincu, y voie la preuve que M. Z., comme clairvoyant, pouvait voir le double de Mme A. que ni lui ni M. Glendinning ne voyaient.

On convint d'une l'expérience à l'atelier de Z. Suivant la recommandation de M. Stead, Mme A. devait s'habiller comme elle ne l'avait jamais été dans ses rencontres avec Z. Il y eut trois poses, les deux premières donnèrent un résultat. Dans les reproductions par la gravure on voit pour le premier essai, en pendant du sujet, une vague image de la tête, de la main, chacune dans une pose différente. Le livre fantomal est plus différent encore, *rien de la toilette.*

Pour le second essai, je ne distingue absolument qu'une main très vague dans une pose semblable à la main originale. M. Stead pourtant est très satisfait, d'abord parce qu'il ne



retrouve pas le costume d'un précédent portrait, ensuite parce que l'image fantomale n'est pas symétrique comme on aurait pu l'avoir avec un miroir. Nous ne pouvons bien discuter puisque, je le répète, dans la reproduction par la gravure, le costume est totalement invisible. J'ajouterai que le livre me paraît vraiment trop différent non seulement de pose, mais de nature, et quant à la tête il faudrait nous affirmer que la pose est différente de toutes celles précédemment faites.

Faut-il maintenant vous dire la singulière explication que propose M. A. Russell Wallace? Le savant naturaliste qui a la gloire d'avoir émis les idées de Darwin en même temps que Darwin mérite assurément d'être écouté, quelque éloignés que nous soyons des théories spirites qu'il a résolument adoptées. Voici ce qu'il suppose : le cas de Mme A. serait un cas de lévitation à grande distance. Et les raisons sont les suivantes :

1° Pendant tout le temps qu'elle a été à l'église, c'est-à-dire entre 7 h. 5 et 8 h. 30, elle n'a été vue par personne chez elle, où tout le monde l'a crue endormie de 6 h. 30 à 9 heures. Elle a donc eu largement le temps d'entrer dans un sommeil plus profond, de s'habiller inconsciemment et d'être transportée presque instantanément à travers une grande partie de Londres.

2° Elle avait à l'église toutes les apparences d'une personne en somnambulisme. Elle ne vit ni ne reconnut M. Stead qui la regardait bien en face quand elle sortit. Elle resta assise durant tout le service, prenant le livre de prières quand on le lui offrit, mais ne s'en servant pas et ne remarquant pas la boîte quand le quêteur la lui tendit.

3° Elle entra tard dans l'église et la quitta avant tout le monde. Ceci montrerait que son temps était limité, parce que son départ et son retour ne devaient pas être remarqués. Un sommeil aussi profond que celui que nécessitait un tel voyage peut lui avoir fait du bien momentanément et l'avoir rendue capable, quand elle s'éveilla à 9 heures, de finir sa lettre à M. Stead et avoir permis à celui-ci de réunir un remarquable ensemble de preuves.

4° Le dimanche précédent elle avait été prise d'un désir presque irrésistible d'assister au service spécialement dans cette église. Elle était cependant très malade, et M. Stead lui avait fait promettre de ne pas essayer de venir jusqu'à ce qu'elle fût tout à fait remise. Un tel ardent désir d'aller dans une église spéciale de la part d'une dame qui, nous dit-on, est très sceptique, n'était évidemment pas normal et peut lui avoir été suggéré dans le but de préparer et d'attirer l'attention sur la remarquable preuve qui devait être donnée le dimanche suivant.

Enfin, M. A. R. Wallace appuie son hypothèse sur le cas de Mme Guppy, car, suivant lui, le fait du transport de cette dame depuis sa maison à Holloway jusque dans une chambre située au centre de Londres, où avait lieu une séance, est aussi bien établi que l'apparition de Mme A. à l'église. Rappelons brièvement ce fait absolument fabuleux que M. Wallace ne trouve pas plus merveilleux que celui de l'apparition. Mme Guppy et sa dame de compagnie étaient occupées à faire les comptes de la semaine. Mme Guppy était devant le feu avec une plume à la main et du papier devant elle, consignant les dépenses que lui indiquait sa compagne. Tout à coup, il y eut un silence et la dame levant la tête ne vit plus Mme Guppy. Très surprise, au bout d'un instant, elle se leva pour la chercher et ne la trouva nulle part dans la maison. Ce n'est qu'une heure plus tard qu'elle fut ramenée dans une voiture par deux amis. Ceux-ci affirmèrent que dans la chambre fermée et sans lumière où avaient lieu leur séance, ils avaient trouvé Mme Guppy debout au milieu de la table, en pantoufles, nu-tête, une plume dans une main et dans l'autre un cahier de notes ou un papier sur lequel l'encre de la dernière inscription était encore humide. La porte était fermée. Mme Guppy était assez étonnée et effrayée. Elle dit que, étant occupée, comme je viens de le raconter, elle s'était trouvée tout à coup dans l'obscurité sans avoir le sentiment de mouvement et qu'elle avait entendu des voix étranges. Je connaissais plusieurs des personnes en question et j'ai eu leur témoignage direct. Tous les détails ont été publiés en même temps dans le *Spiritualiste*, et il résulte des correspondances qu'il s'écoula seulement quel-

ques minutes entre la disparition de Mme Guppy à Holloway et son apparition dans la chambre de séance fermée.

M. Wallace ajoute qu'un aussi étonnant phénomène sera, à cause de sa nouveauté, admis par bien peu de gens, même parmi les spirites. Je le crois en effet.

C'est surtout parce que le soi-disant fantôme de Mme A. a montré de la force que M. Wallace veut qu'il soit une personne réelle, qu'un pouvoir étranger poussait et qu'une influence anormale a transportée dans l'église et en a fait sortir.

Mais est-il nécessaire à cause de cela de donner comme explication à ce prodige des prodiges une lévitation d'un corps humain à travers les murs et à grande distance? Dans la vie des saints, dans les récits des voyageurs au pays des fakirs, dans les comptes rendus de séances de Home par Crookes et d'autres personnes que Crookes considère comme des témoins sûrs, la lévitation a été trop souvent attestée pour que nous la niions absolument. Mais il n'en est pas de même pour le passage d'un objet à travers la matière ni surtout pour le passage d'un corps vivant. Nous avons encore à ce sujet le droit d'être très sceptiques.

Pour en revenir au cas de Mme A. il faut, pour proposer une explication par des causes très anormales, partir de ceci qu'il n'y a aucune erreur dans l'établissement des heures, que Mme B. et Mme C. ne se sont pas trompées en disant avoir vu Mme A. l'une à 8 heures et demie, l'autre à 8 heures trois quarts au plus tard, et qu'il est absolument impossible que, le service ayant par extraordinaire fini un quart d'heure plus tôt, Mme A. ait pris le train de 8 h. 14 qui l'aurait fait arriver chez elle à 9 heures. On aurait alors un cas de somnambulisme rendant bien compte de toutes les apparences de la personne de l'église et il resterait aux docteurs à décider si la santé du sujet aurait résisté à une pareille épreuve et si Mme A., réveillée par Mme B., aurait pu même paraître mieux qu'avant la crise.

Tout cela est bien difficile à admettre et finalement, il me semble plutôt voir là un cas d'apparition télépathique compliquée d'extériorisation de motricité, suivant l'heureuse

expression de M. de Rochas. Ni l'un ni l'autre de ces phénomènes ne sont plus contestables, à mon avis : trop d'exemples, surtout du premier, ont été déjà réunis. Pourquoi ne se combineraient-ils pas? Mais la durée? Une heure un quart! Elle est énorme en effet, elle n'a aucun rapport avec celle de la véritable apparition télépathique, toujours si fugitive. Mais est-il absurde de supposer que le milieu, cette assemblée de personnes absorbées dans une pensée commune, et à disposition d'esprit mystique, peut avoir été très favorable à un renforcement considérable de l'influence due peut-être à M. Stead, percipient de l'action exercée par Mme A.? Quant à la force qui a poussé les portes et soulevé le livre de prières, est-elle due à l'action à très grande distance de Mme A. ou à celle de M. Stead ou de quelque autre personne influencée? Il me semble aussi naturel d'en faire remonter l'origine à Mme A., mais d'attribuer également un grand rôle dans ces phénomènes mystérieux à une réaction du ou des percipients.

Dans leurs séances avec Eusapia, MM. Ochorowicz et de Rochas ont cru constater que la force du médium était souvent comme empruntée aux assistants. Rappelons-nous aussi l'expérience si frappante du docteur Gibotteau, ces phénomènes de hantise *provoqués* à distance. Ici, aucun doute : l'agent influençait télépathiquement les percipients et les soi-disant bruits spirites étaient dus à la réaction de ceux-ci qui devenaient momentanément médiums. Dans tous les cas spontanés où, suivant le mot anglais, des « disturbances » anormales se sont produites à l'occasion d'une mauvaise nouvelle, telles que glaces brisées, grands coups dans les portes, lévitation d'objets, etc., nous trouverions encore une information perçue soit télépathiquement, soit lucidement et déterminant des phénomènes d'extériorisation de motricité, complètement inconscients.

On ne peut assez regretter que M. Stead, si au courant de tous les phénomènes psychiques, n'ait eu plus tôt l'idée que la dame de l'église était un Double. Il serait sorti en même temps qu'elle et aurait pu voir le fantôme s'évanouir à son contact, ou bien, s'il se munissait toujours d'un appareil de

poche, nous aurions eu enfin une photographie authentique d'une apparition matérialisée.

MARCEL MANGIN.

RÉFLEXIONS

Ce cas est fort curieux, en effet, mais malgré toutes les apparences en faveur de l'apparition du double de Mme A., — apparences rendues encore plus vraisemblabes par le soin très consciencieux et très minutieux avec lequel l'enquête a été faite, — nous ne pouvons pas admettre l'apparition d'un double psychique, dans les conditions observées. Nous ne pouvons pas l'admettre :

1° Parce qu'en raison des livres donnés à Mme A. et tenus par elle entre ses mains, il faudrait admettre une forme non pas seulement fantomale, mais encore très matérielle, une véritable matérialisation à la Katie King et bien plus extraordinaire encore que celle-ci qui ne se manifestait que dans le proche voisinage du sujet, c'est-à-dire de Florence Cook et puis en plein jour;

2° Parce que la durée pendant laquelle ce double a été vi sible, — une heure un quart, — est beaucoup trop considérable.

Nous croyons qu'il n'y a que deux manières d'expliquer cet étrange phénomène, qui soient quelque peu en harmonie avec nos connaissances actuelles des phénomènes psychiques : l'une, la moins rationnelle et la moins probable, serait l'hypothèse d'hallucination collective, hallucination dont M. Stead aurait pu être le promoteur inconscient; l'autre, comme l'a déjà fait remarquer M. Mangin, — et c'est l'hypothèse la plus rationnelle, — serait la présence effective de Mme A. en état de somnambulisme. On peut admettre, en effet, que Mme A. aurait été capable de faire en état de somnambulisme ce qu'elle n'aurait pas pu faire dans son état normal et qu'il lui était possible de supporter, dans le premier état, des fatigues au-dessus de ses forces dans le second.

Cette hypothèse, pour aussi vraisemblable et aussi rationnelle qu'elle soit, ne tranche cependant pas le débat, puisqu'elle n'est acceptable qu'autant qu'il est permis de douter

de la rigoureuse observation des heures entre lesquelles Mme A... n'a pas été vue dans sa chambre par son entourage.

Quant à l'hypothèse de lévitation formulée par l'éminent naturaliste Russell Wallace, nous ne pouvons nous empêcher de la trouver presque aussi fantaisiste que magique.

Nous ne croyons pas que ces escamotages, à la Robert Houdin, d'une personne vivante, soient jamais sortis du domaine du théâtre ou d'une scène machinée, et nous n'en connaissons aucun exemple d'une authenticité irrécusable.

Avant d'admettre la réalité d'un phénomène aussi exorbitant, il faut pouvoir, en toute évidence, éliminer l'hypothèse, plus acceptable, d'hallucinations collectives, ou plutôt de quelque chose comme un rêve hallucinatoire, dont les divers tableaux seraient transmis à distance, par influence télépathique, respectivement à chacun des acteurs de la scène en cause.

X. D.

VARIÉTÉS

LE CAS DE MLLE COUËDON

PAR LE D^R^ LE MENANT DES CHESNAIS

Le cas de Mlle Couëdon, quelles que soient les opinions de ses partisans comme de ses détracteurs, restera quand même un fait très intéressant pour ceux surtout qui l'étudient sans parti pris.

Lorsque je fus appelé à m'en occuper au mois d'avril dernier, je résolus d'abord de rechercher ce qui dans sa vie antérieure pouvait avoir eu une influence sur son état actuel.

C'est ce qui m'amena à faire une première visite à Mme Orsat le 18 avril, en compagnie de mon ami le Dr Bull.

Les renseignements que nous recueillîmes de la bouche de cette dame nous intriguèrent beaucoup, aussi je retournai plusieurs fois la voir pour compléter mon information, et bien débrouiller la vérité au milieu des flots de paroles de cette très brave personne.

Voici ce que j'appris :

Il y a une douzaine d'années, en 84 ou 85, cette dame recueillit chez elle et soigna pendant plusieurs mois une petite nièce de 19 ans, atteinte de tuberculose pulmonaire.

Églantine, c'était le nom de la jeune malade, était très pieuse, très résignée et causait souvent avec sa tante de sa mort prochaine. Elle croyait sincèrement avoir vu un jour un ange s'asseoir sur le bord de son lit, et l'avoir entendu lui

expliquer le peu de valeur des choses d'ici-bas, en comparaison du bonheur qui l'attendait dans l'éternité. Peu de jours avant de mourir, elle dit à sa tante : « Tu auras beaucoup à souffrir, mais ne te tourmente pas ; de là-bas, je veillerai sur toi. »

La tante est bonne, très impressionnable, elle a une très grande imagination et très peu d'instruction. Pour la consoler de la mort de sa nièce, une amie l'entraîna dans des réunions spirites. Là on lui trouva les qualités de parfait médium, mais tout ce dont elle fut témoin lui parut diabolique et elle résolut de n'y plus retourner.

Son ange gardien, nous dit-elle, approuva sans doute cette résolution, car ce jour-là en rentrant chez elle, elle trouva sa chambre magnifiquement ornée de palmes vertes.

C'est à partir de ce moment aussi qu'elle se sentit inspirée.

Voici comment les choses se passaient :

Ses paupières se fermaient tout à coup et tant que l'ange était là, elle ne pouvait les rouvrir.

Cependant elle ne dormait pas et entendait tout ce qui se disait autour d'elle, contrairement à ce qui se passe dans le cas de dédoublement de la personnalité. Cette remarque est importante à faire et nous aurons à y revenir.

Dans ces moments-là, Mme O... sentait une force spéciale, étrangère à elle, ayant son siège dans sa poitrine, et qui lui faisait dire des choses qui étonnaient son entourage et elle-même. Sa famille, ses amis croyaient comme elle à une inspiration et ne prenaient plus aucune décision importante sans avoir consulté l'ange préalablement. L'ange? mais était-ce réellement un ange? N'était-ce pas plutôt l'esprit de la petite Églantine, la nièce que pleurait Mme O...? Cette dernière priait pour le savoir. Elle apprit enfin par l'ange et par des parents, des amis auxquels l'ange s'était également manifesté quelquefois, qu'il n'était pas l'esprit de la petite Églantine, mais l'ange de la Charité, un peu plus tard il précisa davantage et dit être l'ange Gabriel.

Depuis cette époque, c'est-à-dire depuis 84, Mme O... continua à recevoir les inspirations de son ange et à en faire profiter la petite clientèle qui gravitait autour d'elle.

Comme elle n'est pas riche, elle accepte pour ses consultations des honoraires qui varient d'ordinaire entre 0 fr. 50 et 1 franc.

Quelquefois l'ange prévient son sujet, car c'est ainsi qu'il nomme Mme O..., que la consultante est pauvre : dès lors cette dame refuse toute offrande.

Le mercredi et le samedi Mme O... donne, à deux heures, une séance publique, pendant laquelle, nous dit un habitué de la maison, l'ange lui inspire souvent des sermons magnifiques sur l'utilité de la prière et sur la charité.

Quand l'ange parle par la bouche de son sujet, il tutoie ceux à qui il s'adresse, mais n'aime pas qu'on le tutoie.

Voilà déjà de bien grandes ressemblances avec ce qui se passe chez Mlle Couëdon.

Mais la lumière va se faire de plus en plus sur ce point.

Mme O... donne souvent des consultations à des hommes d'affaires qui viennent la consulter sur les procès qu'ils ont à soutenir. Parmi eux figurait autrefois M. Couëdon.

La bonne dame ne prédit pas toujours mal, puisqu'elle a des clients qui la fréquentent depuis un grand nombre d'années. Néanmoins, elle reste très modeste dans ses allures, ne s'attribuant aucun mérite du choix fait par l'ange. Elle n'est, dit-elle, que l'instrument. C'est aussi l'expression dont se sert Mlle Couëdon.

Comme je le disais tout à l'heure, Mme O... est entourée de familiers qui croient également avoir des manifestations extra-naturelles. Une dame présente à l'une de nos visites, par exemple, nous a déclaré avoir vu un jour très nettement la Sainte-Vierge.

Mlle Couëdon nous a raconté que l'ange lui avait prouvé son identité, en lui montrant un jour Notre-Seigneur crucifié et la Sainte-Vierge pleurant au pied de la Croix. Un jeune homme a vu l'ange Gabriel et en a dessiné le portrait tel qu'il l'a vu. Des enfants d'amis ou de parents ont eu aussi des visions angéliques. Un de ceux-là a déclaré dernièrement que l'ange Gabriel n'avait pas abandonné Mme O..., comme le prétendaient les amis de Mlle Couëdon, mais qu'il était resté « avec la vieille ».

Bref, dans ce milieu on fait constamment intervenir le surnaturel, les imaginations en sont imprégnées et chacun le commente à la couleur de son esprit, d'autant plus que certaines fidèles de la maison s'occupent en même temps de tables tournantes et de spiritisme.

C'est là que M. et Mme Couëdon eurent le tort, à mon avis, de conduire leur fille, il y a cinq ans, et que pendant trois ans, par suite de la rapide intimité qui s'était établie entre les deux familles, l'imagination, l'esprit et le jugement de Mlle Couëdon durent être lentement influencés par mille récits pleins de merveilleux et par des doctrines dont on devine toute la fantaisie.

Ajoutez à cela que Mme Couëdon, suivant une déclaration écrite par un témoin digne de foi, disait à la femme de ménage de la maison : « Catherine, priez bien pour que ma fille devienne comme Mme O... »

Le vœu de la mère fut sur le point de se réaliser en août 1894. Sa fille fut prise un jour chez Mme O..., avec qui elle venait de déjeuner, d'une espèce de crise somnambulique pendant laquelle elle voyait quelque chose qui paraissait la rendre heureuse. A la suite de cette crise, elle avoua son espérance que peut-être l'esprit de la petite Églantine s'incarnerait en elle. Ses souhaits à cette époque étaient plus modestes que ses prétentions d'aujourd'hui.

Néanmoins cette crise avait passé presque inaperçue dans l'entourage de la jeune fille, et M. Couëdon venait comme par le passé consulter Mme O...

A cette époque deux graves affaires le préoccupaient, d'autant plus qu'il y était directement intéressé. L'ange de Mme O... lui avait répondu très favorablement, surtout au sujet de l'une d'elles. Malheureusement le sens des paroles de l'ange avait été mal interprété, M. Couëdon n'eut pas ce qu'il espérait tant et en ressentit un excessif mécontentement.

C'est à ce moment que le fait suivant arriva.

M. et Mme O... devaient partir en voyage. L'ange consulté leur dit un jour : « Ce voyage sera retardé. » Il n'en dit pas davantage. Mais quelques jours avant l'époque projetée, une lampe à pétrole fit explosion dans les mains de Mme O... et lui

brûla tout le visage. Heureusement l'ange lui ferma les yeux au moment de l'explosion et, grâce à cette attention des plus charitables, elle eut la vie sauve. Mme O..., sachant par ouï-dire que les brûlures causaient de cruelles souffrances, offrit ces dernières à Dieu pour l'expiation de ses péchés, des péchés de tous ceux qui venaient la consulter, et pour le soulagement des âmes qui souffrent le plus en purgatoire. L'ange l'en récompensa par une nouvelle charité et lui dit : « De l'eau va couler en abondance de ton visage pendant deux jours et tu n'auras aucune souffrance. » Son mari *entendit* l'ange prononcer ces paroles *par la bouche de sa femme*. La prédiction s'accomplit; Mme O... guérit sans souffrances.

Néanmoins M. Couëdon considéra cette brûlure comme une punition de l'ange avant d'abandonner Mme O..., qui, disait-il, l'avait « galvaudé ».

Aussitôt guérie Mme O... partit avec son mari pour la Suisse vers le 2 ou 3 août 1895.

Deux jours après, Mlle Couëdon avait chez son père sa première grande incarnation, non pas de l'esprit de la petite Églantine, mais bien de l'ange Gabriel lui-même.

A son retour Mme O... apprit ce qui se passait et vit une grande partie de sa clientèle l'abandonner pour courir rue de Paradis. Les deux familles dès lors cessèrent de se voir.

Telle est l'origine de l'inspiration de cette jeune fille qui, douée d'une intelligence vraiment très ordinaire, a copié presque complètement la manière de procéder de Mme O...

Même ange dont elle n'est que l'instrument.

Même manque de bonne éducation de l'ange qui tutoie tout le monde.

Même indépendance de l'ange qui ne vient que quand il lui plaît.

Comme Mme O..., Mlle Couëdon, en dehors des séances particulières, a deux séances publiques par semaine. Comme le merveilleux disparaît en face d'une semblable constatation!

A la mauvaise influence du milieu O... sur l'esprit de Mlle Couëdon, nous devons ajouter celle du milieu de sa propre famille.

Mme Couëdon, nous l'avons vu, rêvait que sa fille devînt inspirée et M. Couëdon croyait à l'inspiration de Mme O..., puisqu'il la consultait. Au lieu de craindre que le nouvel état psychique de sa fille ne soit un commencement de déséquilibration cérébrale pouvant aboutir à la folie, M. Couëdon, très expert en affaires, a, dès les premières manifestations angéliques de sa fille, saisi tout le parti qu'il en pourrait tirer.

« Encore aujourd'hui je viens de gagner un procès, nous dit M. Couëdon, comme me l'avait annoncé l'ange de ma fille; c'était un procès très embrouillé que je craignais de perdre. »

Il faut voir avec quelles apparences de franche conviction, M. et Mme Couëdon se joignent à leur fille pour affirmer que c'est bien l'ange Gabriel qui se manifeste en elle, etc.

Tout le monde et les médecins en particulier savent avec quelle facilité les crises nerveuses, de quelque nature qu'elles soient, sont contagieuses, surtout chez les femmes. Or Mlle Couëdon, bien qu'elle ne présente aucun stigmate de l'hystérie, comme l'a bien établi notre confrère le Dr Hacks dans son rapport à la Société des sciences psychiques, était elle-même un excellent terrain pour ces sortes de contagion.

Sanguine et nerveuse, elle a un grand besoin d'activité et une excessive impressionnabilité. Tout ce qu'elle entend ou voit l'émotionne et surexcite fortement son imagination. En outre elle a l'esprit vif, la riposte facile et une remarquable volubilité de langage. Malheureusement Mlle Couëdon est, comme nous l'avons dit déjà, peu intelligente et ne jouit, par suite, que d'un jugement faible. Ajoutez à cela, que, fille unique, elle a toujours été très gâtée par ses parents, et que, du témoignage de personnes qui la connaissent depuis longtemps et très intimement, elle est très éprise d'elle-même. Le défaut de simplicité de ses manières et une trop constante préoccupation de sa personne lui ont même été très préjudiciables, il y a peu d'années. Est-il étonnant que chez une jeune fille ainsi organisée, et ne vivant que dans de semblables milieux, des troubles fonctionnels se soient manifestés du côté du cerveau?

Aussi avons-nous promptement rejeté l'idée qui nous était venue tout d'abord, comme à beaucoup d'autres, que

Mlle Couëdon n'était qu'une farceuse. Sans doute dans son cas, comme chez la plupart des nerveuses déséquilibrées, on peut trouver bien des supercheries plus ou moins conscientes, surtout inconscientes. Mais nous croyons que chez elle le désir d'être inspirée comme Mme O... l'a amenée peu à peu à s'auto-suggestionner qu'elle l'était. Aussitôt ce premier pas franchi, elle est entrée, comme tous les suggestionnés, dans son rôle tel qu'elle le concevait; c'est-à-dire en copiant Mme O... et en ajoutant seulement à la grande simplicité du procédé de celle-ci une certaine mise en scène. Jusqu'à ce moment Mlle Couëdon avait vécu entre son père et sa mère, sans grand but dans la vie, et de son propre aveu elle avait un caractère « capricieux et maussade ». Mais dès qu'elle eut la conviction, encouragée par ses parents, qu'un ange, que l'ange Gabriel l'inspirait, une grande transformation se fit en elle, et son caractère en particulier est devenu doux et enjoué. Elle paraît très heureuse et très fière du choix dont elle croit avoir été l'objet.

Voici bientôt un an qu'à la grande joie de ses parents, et aux applaudissements de son entourage, elle s'exerce avec toute l'ardeur dont elle est susceptible et par un entraînement quotidien à développer chez elle de plus en plus cet état spécial dit d'inspiration. On conçoit dès lors la grande perfection qu'elle a dû atteindre dans ce genre et pourquoi son cas à première vue paraît très complexe et d'une étude d'autant plus difficile qu'elle se refuse à tout examen sérieux pendant l'inspiration.

Toutefois nous ne croyons pas que l'on soit parvenu chez elle à rompre l'harmonie des fonctions cérébrales au point d'obtenir cet état que l'on rencontre de temps en temps chez des nerveux qui ne l'ont pas souhaité et dont Felida du Dr Azam est un des cas les plus connus : je veux parler du dédoublement véritable de la personnalité avec perte du souvenir d'un état dans l'autre.

Nous l'avons vue en effet passer instantanément de l'état normal à son autre état pour faire dire à l'ange seulement ces mots : « Il n'y a pas nécessité » et rentrer aussitôt dans son état normal pour continuer la conversation.

D'autre part, beaucoup de réflexions qu'elle fait incidemment à ceux qui l'écoutent semblent prouver, malgré ses déclarations contraires, que pendant l'inspiration elle entend très bien ce qu'elle dit, ressemblant encore sur ce point à Mme O... qui, beaucoup plus franche, reconnaît que tout en étant dans l'impossibilité d'ouvrir les yeux, elle entend tout ce qu'elle dit et tout ce que l'on dit autour d'elle pendant qu'elle est inspirée.

Du reste, Mlle Couëdon, pour s'éviter sans doute des explications contradictoires et embarrassantes, déclare qu'elle préfère qu'on ne lui raconte pas à son réveil ce que l'ange a dit par sa bouche pendant l'inspiration.

Un autre point sur lequel, surtout comme médecin, nous devons attirer l'attention dans l'état psychique de Mlle Couëdon est le rôle que le *moi* joue dans tout ce qu'elle raconte. En voici un exemple. Je lui demande :

— Est-il vrai, mademoiselle, que l'ange ait dit que le roi s'appellera Henri ?

— Il m'a dit : « Il s'appellera comme toi. » Et je m'appelle Henriette. Ce sera donc Henri son nom.

— L'ange vous a-t-il fait la description de ce roi ?

— Il m'a dit : « Il te ressemble. » Cependant il est blond, et moi je suis brune.

— Vous l'avez donc vu ?

— Oui, une nuit je me suis réveillée pendant que l'horloge sonnait minuit, et j'ai vu, dans une chambre, devant moi, le roi entouré d'une grande lumière, avec sa couronne royale. Il était blond, bien fait de sa personne. C'était même un fort joli garçon.

— C'est la seule fois que vous l'avez vu ?

— Une autre fois, il s'est montré habillé comme on représente la justice.

« Il s'appellera comme toi, il te ressemblera », voilà des paroles de l'ange qui s'harmonisent joliment bien avec la bonne opinion que des intimes affirment qu'elle a toujours eue d'elle-même.

Aussi quand j'ajoute : « Mais si le roi vient, votre situation, mademoiselle, sera transformée », ses yeux brillent-ils de contentement.

A côté de l'auto-suggestion et de l'exagération du moi, il y a ici l'hallucination de l'ouïe et de la vue.

Faire de l'entraînement chez un pareil sujet me paraît bien dangereux pour l'avenir de son état mental.

Et comment admettre cependant que cette jeune fille autosuggestionnée n'ait pas été entraînée ?

Avant de se déclarer inspirée, du témoignage de ses intimes, son langage n'avait jamais rien qui ressemblât à celui qu'elle emploie quand elle fait parler son ange, et qui est peut-être le seul point vraiment original par lequel son procédé de vaticination diffère de celui de Mme O...

On connaît ce langage, car il a été décrit partout. Elle parle pendant des heures sans la moindre hésitation, sans quitter la forme rythmée ni la terminaison en *é* qu'elle donne à toutes ses phrases et cela avec une rapidité telle qu'on ne peut sténographier ce qu'elle dit.

« J'assistai, écrit M. Gaston Méry, deux heures la première fois à ce spectacle; il dura encore trois heures après mon départ. Je me promis pour la séance suivante d'amener un sténographe. Je fis part de mon intention à Mlle Couëdon; elle interrogea l'ange et elle me déclara : « L'ange « m'a annoncé que ce serait impossible, que le sténographe « ne pourrait pas écrire, mais vous pouvez essayer. » J'essayai donc, mais en effet le sténographe ne put accomplir sa tâche. On peut recommencer l'expérience, je souhaite qu'on réussisse, mais j'en doute. »

Le Dr de Chateaubourg est cependant parvenu, dit-on, à avoir une sténographie assez fidèle, mais à quelles conditions! Il aurait amené avec lui trois sténographes, et c'est en se complétant à eux trois, qu'ils auraient pu ensuite reconstituer leur texte.

Est-il admissible que sans aucun entraînement préalable Mlle Couëdon ait pu donner tout à coup à son langage une forme aussi difficile à soutenir, et puisse s'en servir avec l'aisance et la rapidité que nous venons de signaler? Songez en effet quelle tension d'esprit nécessiterait un pareil travail intellectuel. Elle ne paraît cependant éprouver aucune

fatigue à ce genre d'exercice, auquel elle se livre pendant la plus grande partie de ses journées. Elle déclare même gaiement ne s'être jamais si bien portée. Un tel phénomène, expliqué même par l'entraînement, semble sortir des conditions ordinaires et révèle chez cette jeune fille une aptitude spéciale.

A plus forte raison, si on niait l'entraînement, ce phénomène deviendrait tout à fait inexplicable et tournerait au merveilleux.

Aboutir à quelque chose ressemblant à du merveilleux dans un cas ou le fait de simple auto-suggestion est aussi démontré que dans le cas présent par le rapprochement du procédé de M[me] Orsat et de sa copie par M[lle] Couëdon, serait extrêmement intéressant. Aussi n'avons-nous pas hésité à poursuivre notre enquête au sujet de la prétention d'inspiration et de clairvoyance de M[lle] Couëdon.

Et nous avons divisé en défavorables et favorables les témoignages les plus sérieux que nous avons recueillis.

Les voici:

TÉMOIGNAGES DÉFAVORABLES A L'INSPIRATION ET A LA CLAIRVOYANCE

Ces témoignages sont de quatre sortes.

1° Impuissance de répondre aux questions posées;

2° Erreurs fréquentes dans des réponses à des questions sincères;

3° Erreurs constantes chaque fois qu'on veut la tromper;

4° Contradictions dans les réponses de M[lle] Couëdon.

1° M. B... lui demanda un jour de lire dans sa pensée, que, par une volonté très explicite, il ouvre largement devant elle. — Elle ne peut rien dire. — Il pensait à un tableau de saint Jérôme qui est au-dessus de son bureau.

M[me] de H... lui demande : Combien ai-je d'enfants?

Réponse. « Je t'en vois entourée.

« Tu es bien partagée. »

« Très bien, reprend M[me] de H..., mais comptez-les et dites-moi combien il y en a. — Impossible. »

Il n'était pourtant pas bien difficile de compter jusqu'à cinq.

M. X... lui demande des nouvelles d'un sien ami. Elle lui dit qu'il est « comme du clergé », qu'il habite près de chez lui. Ces deux points sont vrais, mais elle ne peut dire la couleur du vêtement de cet ami. Il s'agissait d'un dominicain.

Un autre témoin lui demande l'adresse d'une personne à laquelle il pense, et ne peut l'obtenir.

« Je lui demandai, écrit un autre témoin, des nouvelles d'une personne que je lui disais m'être chère, mais je n'en pus rien tirer, ni que cette personne était une sœur, ni qu'elle était en Algérie. L'ange n'était pas lucide ; il n'y avait pas à insister.

2° Mlle Couëdon se trompe souvent en répondant même à des questions sincères.

« Où est l'ami auquel je pense?

Réponse. — Il est jeune, bientôt il va arriver, je vous vois causer tous les deux, etc.

Or il s'agissait d'un homme mort à un âge assez avancé, il y a plus d'un an. Le consultant au contraire était encore jeune.

Les faits de ce genre abondent, mais il nous paraît inutile d'en citer davantage.

3° Mlle Couëdon se trompe toujours quand on veut la tromper.

Zola venant incognito n'a pas été reconnu, — ce qui, entre parenthèses, a dû un peu vexer cet homme modeste.

— Voudriez-vous, lui demande le frère de M. M..., me donner des nouvelles de mon plus jeune fils qui est malade?

« Il ne faut pas s'inquiéter,
« Tu vas le soigner.
« Il va mieux aller,
« Il te sera conservé. »

Or ce monsieur n'a pas d'enfants et n'est même pas marié.

« J'avais entendu dire, écrit Mlle N... et Mlle Couëdon me l'a répété elle-même, que l'ange se taisait quand on essayait de le tromper. C'est ce que j'ai voulu contrôler en lui demandant ce que je devais penser des enfants d'une personne, qui, je le sais pertinemment, n'en a pas. L'ange s'est laissé prendre au

piège, car il m'a parlé même assez longuement du bien que je pouvais faire à ces malades imaginaires.

« Répondant à une autre de mes questions, ajoute le même témoin, l'ange fit une substitution de personnes, s'embrouilla, en vint à m'interroger pour s'assurer s'il ne faisait pas fausse route. Je me suis contentée de lui dire qu'il se trompait et la chose en est restée là. »

Ici encore, il n'est pas nécessaire de multiplier les témoignages.

4° M[lle] Couëdon tombe dans la contradiction. « Que dois-je penser, lui demande une jeune fille, de la personne que je vois en ce moment dans mon esprit?

Réponse. « Il n'a pas la vérité,
« Il ne faut pas l'écouter.
« Il manque de véracité. »

Et de cette autre personne?
« Tu peux te laisser guider,
« Il a de la vérité.
« Il ne peut se tromper,
« Il est chargé de t'éclairer. »

Et de cette troisième personne?
« Tu peux le fréquenter
« Sans pourtant le rechercher.
« Il a la charité
« Mais n'est pas éclairé,
« Faut t'en défier. »

Or c'était au sujet de la même personne qu'étaient posées ces trois questions différentes. Un autre témoin: « Voudriez-vous me faire le portrait de la personne à laquelle je pense?
« C'est un esprit éclairé
« Qui a la charité.
« Tu peux te laisser guider. »

« Je suis retournée le surlendemain, écrit encore le même témoin, chez M[lle] Couëdon et j'ai posé la même question sur la même personne.
« Il n'est pas éclairé,
« Ne te laisse pas guider. »

Un des premiers et des plus fidèles adeptes de la voyante,

familier des réunions du jeudi et du dimanche, a toujours reçu de l'ange les compliments les plus flatteurs : il est appelé au plus bel avenir que puisse rêver un ambitieux. Le malheur veut qu'entre temps, il soit arrêté par la justice. Et il devient pour le même ange, un misérable, un indigne qui mérite toutes les réprobations.

Mais voilà bien assez de témoignages défavorables à l'inspiration.

A beaucoup de lecteurs, j'en suis sûr, la cause doit déjà paraître jugée. Ils auraient tort toutefois de précipiter leur jugement, car voici un tout autre ordre de faits, non moins authentiques que les précédents et dont quelques-uns plus particulièrement obligent notre impartialité à reconnaître chez cette nerveuse autre chose que de l'auto-suggestion et de l'entraînement.

TÉMOIGNAGES FAVORABLES A L'INSPIRATION ET A LA CLAIRVOYANCE

Nous rangeons ces témoignages sous six titres bien distincts :

1° Lecture de pensées;

2° Vue du passé ;

3° Connaissance du présent, même à distance;

4° Prédictions réalisées;

5° Révélation simultanée et pour le même cas du passé, du présent et de l'avenir;

6° Maladies dévoilées et guérison obtenue.

1° *Lecture de pensée.* — Notre collègue, le Dr Dariex, a soumis, à ce point de vue, Mlle Couëdon à un examen sérieux, et il a obtenu des résultats paraissant indiquer un certain degré de lucidité chez la voyante. Il en a déjà parlé dans ses excellentes *Annales des Sciences psychiques*.

2° *Vue du passé.* — Un prêtre qui administre, en province, un grand établissement d'éducation, l'a entendue avec stupéfaction lui raconter toutes les épreuves par lesquelles avait passé sa maison.

A M. B... elle a raconté des faits passés connus de lui seul et parfaitement précis.

« Interrogée par moi, nous dit M. F..., sur mon passé et sur des événements présents, connus de moi seul, Mlle Couëdon m'a répondu des choses qui m'ont frappé par leur véracité. Une seule des réponses était entachée d'erreur. »

A M. M... elle a tracé aussi le portrait de son frère, avec une fidélité parfaite et des détails fort précis.

A M. Gaston Méry, à deux autres rédacteurs de la *Libre Parole* elle a dit des choses passées qui les ont convaincus du premier coup.

« D'une voix claire, sans que nous ayons rien demandé, écrit le rédacteur du *Temps* dans son numéro du 31 mars, elle nous a parlé de notre caractère, de notre existence passée, de nos projets d'avenir. Les détails sont assez précis, et, en ce qui concerne le passé et le présent, exacts. Nous ne pouvons nous défendre d'une sensation d'étonnement. »

3° *Connaissance du présent, même à distance.* — Les faits présents peuvent être connus ou inconnus du consultant.

(*a*) *Faits connus du consultant.* — M. l'abbé S..., passant par la rue de Paradis, monte chez Mlle Couëdon, qui ne le connaît pas, et lui demande :

— Ma mère est-elle vivante ?

— Oui, très malade il y a deux ans, mais va mieux depuis grande prière.

Or Mme S... a été en effet très malade il y a deux ans, et va mieux depuis son pèlerinage de Lourdes.

« A la troisième fois que je vis Mlle Couëdon, écrit M. M..., je méditai en moi-même une idée sur une personne qui m'est chère, et je priai la voyante de me dire, sans question de ma part, ce que je pensais. — Cette fois elle fut encore plus précise que par le passé.

« A peine les yeux fermés, c'est de cette personne même qu'elle me parla ; et elle me donna, de sa vie et de ses idées, les détails les plus vrais. » Il s'agissait de sa mère qui habite la Syrie.

A M. le docteur de Ch... elle dit : « Tu soignes des malades nombreux, et c'est pour la charité, et tu es tourmenté et

préoccupé pour cela. » Je prends le texte du docteur, qui ne tient pas autant que l'ange aux assonances en *té*. La voyante, ajoute-t-il, ignorait à cette première visite que j'étais médecin.

Dans cette lettre que cite M. Gaston Méry dans sa première brochure, page 27, le docteur de Ch... écrit : « Dans la même séance, je pose la question suivante : « Je pense à une de mes malades, quelle issue aura sa maladie ? — Rép. : — Elle a deux maladies, une ancienne, une nouvelle ; la maladie récente guérira, elle va mieux déjà, mais de l'autre n'y compte pas, elle ne guérira pas. Dix minutes après, je lui demandai, comme s'il s'agissait d'une autre malade : *Et une telle ?* — (Ici le prénom de la malade.) Rép. : — Elle est comme possédée, mais elle guérira, cela a déjà commencé ; cependant il y a une autre maladie, que je ne vois pas guérir. » Tout cela est exact, ma malade vient d'avoir une crise de manie aiguë et est tuberculeuse au 3e degré ; sa manie est en voie de guérison, mais je n'en puis dire autant de sa phtisie. Jamais les parents de ma malade n'ont vu la famille Couëdon. »

(*b*) *Faits inconnus du consultant.* — Un témoin a fini d'interroger l'ange. Celui-ci continue spontanément : « Tu as un deuil dans ta famille. — Mais non, répond le témoin. — Si, reprend l'ange, tu as un deuil dans ta famille. — « Mais non, reprend encore le témoin, je le sais bien, voyons ; et cette fois vous vous trompez. — Eh bien ! je t'affirme que tu as un deuil dans ta famille. » M. N... rentre chez lui et trouve un billet de part pour lui annoncer la mort d'un proche parent.

J'ai dit comment la voyante avait raconté à M. S... la maladie de sa mère. Quand elle a fini de lui parler de sa mère elle ajoute : « Mais tu ne me parles pas de ta sœur, elle est malade justement, elle a mal ici. » Elle indique le ventre.

« Ma sœur, écrit M. S... était loin en province ; je la croyais bien portante. Une lettre reçue le soir même vint confirmer le dire de Mlle Couëdon. J'ajoute qu'elle m'a donné sur un de mes amis des détails qui sont d'une exactitude parfaite. »

4° *Prédictions réalisées.* — Le nombre et l'importance des prophéties de Mlle Couédon sont très considérables. Elle n'annonce rien moins que les plus horribles calamités, la guerre extérieure, la guerre civile, l'invasion, la ruine presque totale de Paris, la disparition de Marseille et de beaucoup d'autres villes, l'apparition de nouveaux continents, la destruction de Rome, le rétablissement de la royauté, d'un Bourbon, et mille choses encore. L'avenir seul pourra nous apprendre la valeur réelle de ces terribles prophéties.

En attendant, voyons si quelques-unes de ses prophéties ne se sont pas déjà réalisées.

J'en trouve dans la brochure de M. Gaston Méry, p. 25, une douzaine déjà, qui paraissent assez sérieuses et dont M. Méry lui-même nous a confirmé la parfaite authenticité.

A ces faits déjà publiés, j'en ajouterai seulement quelques-uns encore inédits.

M. l'abbé X... va trouver Mlle Couëdon à la fin du mois de mars de cette année, sans donner ni son nom ni son adresse.

Question. — « Comment mes affaires vont-elles tourner? »

Réponse. — « Tu vas beaucoup voyager,
« A Rome tu vas être appelé,
« Par un personnage tu es protégé,
« D'une robe couleur de sang, je le vois habillé,
« Tu vas beaucoup voyager
« Et par là tes ennuis seront de courte durée. »

Or, le 29 avril, ce prêtre, qui ne s'y attendait pas autrement, a été mandé à Rome par le cardinal X...

Question. — « Aurai-je des ennuis de la part d'une personne à laquelle je pense? »

Réponse. — « Pour te vexer, elle va s'acharner,
« Mais le temps ne lui en sera pas donné. »

Or quatre jours après, elle est tombée gravement malade et ses jours sont actuellement en danger.

5° *Vue simultanée du passé, présent et avenir.* — Un autre fait doit être signalé, bien que nous ne puissions le raconter dans ses détails connus seulement de M. le chanoine B... qui l'a résumé dans la note suivante :

« Il s'agit d'une famille parfaitement honorable d'ailleurs,

mais en proie depuis trente ans à toutes sortes de complications et d'épreuves. C'est un peu l'inextricable écheveau, que la main la plus habile saurait à peine démêler.

« Mlle Couëdon, qui ne connaît pas cette famille, en a décrit l'histoire complète depuis ces trente ans, et en a suivi toutes les trames avec la plus parfaite précision jusqu'au moment présent. Elle en a dépeint la situation actuelle avec une exactitude rigoureuse ; elle est allée plus loin encore et a prophétisé son avenir; c'est la seule chose qui reste à contrôler. Le temps se chargera de le faire.

« C'est ainsi que dans le même fait, se rencontrent, en Mlle Couëdon, la connaissance du passé, du présent et de l'avenir. »

6° *Maladies dévoilées et guérison obtenue.* — « Après avoir dit beaucoup de banalités, écrit Mme la comtesse de H..., l'ange m'a parlé de ma santé et il l'a fait d'une façon si claire, si précise que j'en ai été stupéfaite.

« Il faut dire que quatre mois auparavant j'avais été sérieusement malade. Tous les conseils que m'a donnés l'ange, pour éviter une rechute, sont les mêmes que ceux du médecin. »

M. M... nous assure que la voyante lui a fait connaître du premier coup, et sans la moindre hésitation, une maladie dont il souffre depuis plusieurs années, et que les princes de la science, dit-il, à l'exception d'un seul, n'avaient point su découvrir.

Nous terminerons la relation de ces divers témoignages en rappelant le fait, vraiment bien intéressant, de la guérison de l'enfant de M. R..., qui a confirmé en tous points la lettre qu'il avait écrite à M. Gaston Méry, et dont je reproduis le passage principal.

« Mon plus jeune enfant, un bébé de trois ans, était atteint d'un gros rhume avec une toux de coqueluche qui ne lui laissait de repos ni le jour ni la nuit, les quintes se succédaient nombreuses et pénibles, l'enfant ne se nourrissait plus, et, circonstance aggravante, la vie de notre cher petit avait été bien compromise, l'année dernière, par une bronchite et une grippe infectieuse.

« Le 4 mars, notre médecin, M. le Dr M. de T..., prescrivait une potion calmante qui ne fut pas administrée.

« Le lendemain, jeudi 5 mars, la mère et moi nous nous rendîmes chez celle que l'on a surnommée « l'oracle de Dieu », convaincus que le Dieu tout-puissant peut se manifester dans ses créatures les plus humbles.

« C'était jour de réunion, rue de Paradis. — A peine entrés, la voyante s'adressa à la mère :

« Faut pas te tourmenter

« Ton enfant va mieux aller. »

« Puis, un peu plus tard, l'ange interrompant ses prédictions, et la visionnaire se tournant encore vers la mère (il était quatre heures dix), lui dit textuellement :

« Faut pas te tourmenter,
« Ton enfant va mieux aller;
« Je vais le soigner.
« Et quand tu vas entrer,
« Oh! tu seras étonnée
« Du changement qui sera opéré. »

« Quel ne fut pas notre étonnement, en rentrant chez nous, d'être accueillis par ces paroles d'une de nos fillettes, restée auprès de notre cher petit malade : « Oh ! vous ne savez pas ce que Fernand m'a dit vers les quatre heures un quart?... Il m'a dit : « Nanan plus bobo, Nanan guéri. » Nous restions muets, saisis, n'osant croire encore à la réalité d'un tel prodige. L'enfant était gai; il nous répéta les mêmes paroles. Notre cher petit était bel et bien guéri. Les quintes de toux avaient complètement disparu, et, depuis ce moment, l'appétit ne lui a pas fait défaut.

A. R.

« Paris 12 mars 1896. »

Ce n'est pas la première fois que des gens reçoivent de somnambules des réponses qui les frappent d'étonnement par leur précision.

Mais ces femmes d'ordinaire vous font de nombreuses questions, auxquelles il faut répondre. Certaines sont de véritables artistes par l'adresse avec laquelle elles obtiennent

de vous-même sans que vous vous en aperceviez les premiers renseignements nécessaires pour le petit boniment qu'elles vont vous raconter.

Chez M[lle] Couëdon, les choses ne se passent pas ainsi. Il semble au contraire, d'après le récit des témoins, que plus vous restez calme et silencieux, la laissant parler à sa guise, plus elle précise les faits qui vous concernent.

Il semble également que cette clairvoyance se manifeste plus ou moins facilement suivant les individus auxquels elle s'adresse.

Tels sont les faits et les opinions des témoins qu'il nous a paru utile de vous rapporter.

Doit-on, faute de pouvoir expliquer ces faits, ne voir en eux qu'une supercherie de la part de cette nerveuse?

Doit-on regarder ces faits comme de simples coïncidences?

Il ne serait pas étonnant en effet que, dans le jet continu des paroles qui s'échappent des lèvres de M[lle] Couëdon et au milieu des erreurs dont les témoignages abondent, il se trouvât des coïncidences donnant à certaines de ses phrases les apparences d'une révélation. C'est ce que nous pensions trouver dans tous les faits, mais comment soutenir une pareille thèse devant ceux que nous venons de rapporter?

Étant donnée l'honorabilité des témoins en cause, étant donnée la précision de quelques-uns de ces faits en particulier, peut-on nier, au nom de la science, l'existence d'une certaine clairvoyance qui se montrerait par instant chez M[lle] Couëdon, au milieu d'erreurs et de divagations?

Et cette constatation, devons-nous craindre de la faire? Si nous agissions ainsi, nous ne serions pas des hommes de science.

Souvenons-nous de ce qui se passa à l'Académie de médecine en 1825 à la suite du rapport du D[r] Husson, sur le magnétisme animal, rapport si consciencieux et si digne d'attention. On lui en refusa même l'impression dans la crainte que *la divulgation de tels faits ne portât le trouble dans les connaissances physiologiques de l'époque.*

Et l'article du D[r] Dechambre, qui cependant était un grand

esprit et un érudit, article sur le *Mesmérisme* publié en 1874, ne prouve-t-il pas où en était encore l'Académie de médecine sur cette question, grâce à son parti pris, alors que, depuis dix ans déjà, avaient paru des travaux d'une valeur aujourd'hui incontestée.

C'est en effet en 1866 que le Dr Liébaut, de Nancy, ce praticien aussi modeste que grand observateur, publia son livre sur le sommeil provoqué et l'action du moral sur le physique.

Mais l'attitude de l'Académie avait tellement influencé les esprits que le Dr Liébaut fut considéré par ses confrères comme un rêveur ou un charlatan.

Il a fallu la conviction profonde de M. Charles Richet, l'autorité de M. Charcot, l'indépendance de MM. les professeurs Bernheim à Nancy et Dumontpallier à Paris, pour que les études du magnétisme fussent enfin reprises sérieusement.

C'est à ce moment seulement, c'est-à-dire il y a une quinzaine d'années à peine, que l'on a rendu hommage à toute la vérité contenue dans les conclusions du Dr Husson.

Je ne parlerai pas ici des luttes de M. Pasteur contre la génération spontanée à laquelle croit encore M. Berthelot; mais l'exemple de ces pionniers de la science, bravant les préventions académiques, doit nous encourager à rechercher partout la vérité, même dans un milieu comme celui de Mlle Couëdon où elle peut être enveloppée de mille supercheries, et nous croyons ne pas dépasser les limites de la prudence scientifique en adoptant la conclusion suivante au sujet de la clairvoyance de cette jeune fille :

Malgré tous les motifs de défiance que nous inspire le cas de Mlle Couëdon, nous reconnaissons qu'en plusieurs circonstances, elle a fait preuve d'une clairvoyance qui, en dehors d'une supercherie dont le mécanisme nous échappe complètement, ne peut être expliquée par aucune des données actuelles de la science officielle.

Dr Le Menant des Chesnais.

Ville d'Avray (Seine-et-Oise).

AUTRE PRÉDICTION RÉALISÉE

A l'étude qui précède, l'impartialité nous fait un devoir d'ajouter que dès les premiers jours du mois d'avril, M. le chanoine Brettes qui a aussi étudié le cas de Mlle Couëdon, nous fit part de la prédiction suivante que les événements paraissent avoir confirmée :

Mlle Couëdon, en la présence de M. Brettes, dit au général Dodds, que rien ne pouvait lui faire reconnaître et qui partait le lendemain pour le Tonkin :

Sur mer je te vois voyager,
Mais ce sera de courte durée,
Dans trois mois je te vois retourner.

Ce sont les premiers mots qu'elle lui adressa au moment où elle s'endormit.

Comme le général se récriait sur l'inconvénient de faire un si long voyage pour trois mois seulement, elle reprit :

Quand même il faut y aller ;
Mais ce sera de courte durée,
Dans trois mois je te vois retourner.

Qu'il s'agisse de coïncidence fortuite, — coïncidence qui serait alors d'une précision bien surprenante, — ou qu'il s'agisse de clairvoyance dans l'avenir, et par conséquent de prédiction vraie, le fait est fort remarquable par sa précision même et par l'impossibilité matérielle d'en avoir connaissance par aucun artifice et par aucun procédé à la portée de nos sens normaux. Il est bien certain qu'à l'époque où il a été prédit, non seulement ce fait ne pouvait être connu de personne, mais qu'il devait être considéré comme une chose très improbable.

X. D.

SUR L'AUTOMATISME

ANALYSE

Par MARCEL MANGIN

Mlle X... est un des membres les plus actifs de la Société anglaise des recherches psychiques et en même temps le plus sérieux collaborateur de M. Stead au « Borderland ». Elle rivalise de zèle et d'intelligence avec les obstinés chercheurs tels que M. Myers et Mme Sidgwick. De plus, elle est elle-même un remarquable médium, si bien que le professeur William James, auteur d'importants ouvrages de psychologie, dans le discours prononcé comme président de la S. F. P. R. à la dernière assemblée générale, la cite, elle et la célèbre Mme Piper, « comme présentant chacune dans leur genre des phénomènes si fréquents que, pour expliquer l'origine de toutes ces connaissances supernormales, les plus endurcis sceptiques, plutôt que d'émettre une théorie de coïncidence accidentelle, aimeront mieux accuser les « sujets » de tromperie et les croyants de naïveté...

Ce qui me frappe peut-être le plus chez Mlle X..., car le cas est, je crois, unique, c'est la solidité et la logique de son jugement unies à ses remarquables facultés médianimiques. Elle reçoit des messages sous la forme la plus spiritique et ne se croit pourtant pas obligée de croire aux esprits. Elle enregistre ces communications avec le calme du vieux savant le le plus maître de lui-même et vous montre leur origine terrestre. J'en citerai deux exemples qui doivent à cela leur originalité.

Auparavant je résumerai les remarques de Mlle X... sur l'au-

tomatisme. Fort justement, elle demande que nous ne nous habituions pas, comme nous semblons le faire volontiers, à dire en parlant d'un acte ou d'un fait : « ce n'est que de l'automatisme », ou : « ce n'est que de la télépathie », comme si nous nous doutions de ce que sont ces deux choses, comme si nous avions une notion tant soit peu claire de ces problèmes encore si profondément obscurs.

« Un acte devenu automatique paraît par cela même très simple puisqu'il ne nous donne plus de peine. Mais nous savons bien combien il nous a coûté de peine avant qu'il en soit arrivé à s'exécuter automatiquement.

« Exemple : la bicyclette. Exemple surtout : le piano. Quelle accumulation d'efforts suppose l'exécution d'une sonate de Beethoven dans l'obscurité.

« Mais cet automatisme est celui des sujets normaux. Nous en voyons journellement des exemples plus ou moins complexes. Nous assistons en nous-même à son mécanisme. Il nous semble beaucoup moins mystérieux que celui des sujets exceptionnels pour qui le nom de médium paraît être maintenant adopté et qu'il vaudrait mieux appeler automatistes.

« Dans celui-là, Mlle X... demande que l'on distingue bien deux choses. D'un côté, nous avons toujours soit de l'écriture, soit une image, ou une scène vue dans un globe de cristal, soit des coups frappés, soit des sons entendus dans une coquille ou autrement, et de l'autre côté l'idée ou les idées que cette écriture, cette image, cette scène, ces sons arrivent à représenter. Ces divers procédés employés par la subconscience du médium sont comme les diverses incarnations d'une même âme. Une même nouvelle annoncée à plusieurs personnes réunies produira, suivant la différence des caractères de ces personnes, autant de manifestations d'espèces très différentes. La joie peut faire pleurer comme elle fait rire. De même chez les automatistes un même « message », quelle que soit sa source, s'extériorisera très différemment suivant l'idiosyncrasie du médium. Il est probable que le highlander aura une vision, le journaliste de l'écriture, le musicien des sons, la personne sans tendance intellectuelle spéciale interrogera les tables, un caractère versatile se servira de l'une quel-

conque de ces méthodes ou de toutes indifféremment.

« Ceci étant compris, il s'ensuit que nous devons bien distinguer entre automatisme visuel et clairvoyance ou bien entre automatisme auditif et clairaudience.

« Clairvoyance, clairaudience, ce sont des cas de télesthésie, c'est-à-dire de perception directe à distance par le moyen de nous ne savons quel sens, ou, pour mieux dire, de perception directe sans le secours d'aucun sens.

« Il n'en est pas de même de l'automatisme. Prenons par exemple un cas d'automatisme auditif : je sais qu'entre Brighton et Portsmouth, on a souvent à changer de train à une petite station intermédiaire... Impossible de me rappeler son nom. Mais je suis sûr de l'avoir su. Je ne serai pas assez sotte pour perdre mon temps à essayer de me le rappeler, ni pour le chercher dans l'indicateur, car je sais qu'avant peu, je recevrai un message. Il pourra venir de plusieurs manières. Je peux, comme tout le monde me rappeler subitement que cet endroit s'appelle Ford (en français : gué). Ou plus probablement, je verrai le gué traversant l'Arun, d'où vient le nom de l'endroit, ou l'écriteau de la station avec ces mots : « Ford junction », ou j'entendrai les employés crier : « Ford ! changement de voiture pour... », etc. Dans ce dernier cas, le phénomène sera un cas d'automatisme auditif et nullement de clairaudience. Parce que j'entendrai les employés, il sera prouvé non pas du tout qu'ils crient en ce moment, mais seulement que le hasard a voulu que cette notion qui était en moi s'extériorise de cette manière.

« Quelquefois le message peut s'extérioriser dans une odeur, un contact, un goût, ou un sentiment de peine. J'ai déjà publié un cas de cette nature qui m'est arrivé. J'étais très incommodée par une forte odeur de brûlé qui n'était pas localisée, mais semblait me suivre, qui dura une grande partie de la soirée, et que personne ne sentait. J'appris le lendemain qu'une amie habitant assez loin avait mis le feu aux rideaux de sa chambre et que, comme guidée par une pensée lui venant de moi, elle était retournée à l'endroit de l'accident (qu'elle ignorait) et avait pu sauver le reste de la maison.

« Enfin, nous avons encore une quatrième sorte d'automatisme : l'automatisme moteur, où le message s'extériorise par un acte tel que celui de peindre, d'écrire, de jouer d'un instrument de musique, de frapper des coups au moyen d'une table, ou par quelque autre acte encore.

« Les faits ou les assertions ainsi amenés au jour par les différentes sortes d'automatisme peuvent avoir trois origines :

a) Ils peuvent venir de la subconscience du sujet, soit comme souvenirs revivifiés, soit comme rêves ou phénomènes tout à fait analogues, ou ils peuvent être le résultat de quelque faculté inconsciente comme la clairvoyance.

b) Ils peuvent être dus à la transmission de la pensée d'un esprit vivant ;

c) Ou à la transmission de la pensée d'un mort.

Cette dernière hypothèse n'implique pas nécessairement la survivance des morts. Une pensée peut avoir été transmise au médium avant la mort de l'agent et sa production au jour n'avoir lieu qu'après cette mort. Le cas peut se compliquer si le médium lit dans l'esprit d'un vivant A, une pensée qui y a été jadis imprimée, par une personne actuellement morte et que cette pensée est restée dans la région complètement inconsciente de l'esprit de A.

Voilà pourquoi la discussion entre les immortalistes et leurs adversaires n'aura pas de fin, car ceux-ci pourront toujours répondre à ceux-là par ce dilemme : Ou la révélation que vous me donnez comme une preuve de l'immortalité de l'âme est vérifiable, ou elle ne l'est pas. Si elle ne l'est pas, elle ne m'apprend rien de certain. Si elle l'est, elle l'est par des documents que l'esprit du médium peut connaître directement par clairvoyance, ainsi que le soi-disant esprit Rector l'a expliqué lui-même à Stainton Moses, ou bien indirectement par transmission mentale venant de quelque vivant ayant connu le mort.

Mais revenons à Mlle X... et au cas qu'elle considère elle-même comme un cas d'automatisme bien qu'en apparence il se présente sous une forme très spiritique.

Sir Richard Burton était un voyageur connu. Sa veuve, lady Burton, désira faire la connaissance de Mlle X... Après

beaucoup de rendez-vous manqués, il y eut une soirée passée chez lady Burton, mais où peu de paroles furent échangées entre les deux dames, les invités étant assez nombreux. Une ou deux semaines plus tard, visite au cottage de Mortlake, lady Burton fait voir à Mlle X... le mausolée élevé à la mémoire de sir Burton.

Le 26 juillet 1895, séance avec l'appareil nommé ouija [1] chez des amis à la campagne, M. et Mme D... Le but est d'obtenir quelques renseignements sur une maison hantée visitée peu de temps auparavant. Au bout de quelques minutes les messages changent complètement de sujet et il en vient un signé Burton. En même temps il est conseillé au médium de laisser là le ouija et de prendre le crayon.

— Le message sera-t-il long à venir ?

— Trois minutes.

Moins de trois minutes d'attente se passent et l'écriture commence. « Dans mon désir anxieux de ne diriger aucunement l'écriture, je ferme les yeux mais constamment l'écriture sort du papier ; j'écris donc les yeux ouverts, mais le papier placé très loin de mes yeux. Les premières phrases, celles écrites les yeux fermés, l'avaient été très rapidement et elles étaient très lisibles. Pourtant c'était de l'écriture renversée, c'est-à-dire lisible avec un miroir. Il s'agissait d'exploration en Afrique... Puis il vint ceci :

« Lady B... Regarder dans cristal. Les demi-sphères de sir Richard. *Elle n'a plus bien longtemps, huit mois seulement.* Ne pas perdre de temps. Dites-lui de se hâter lentement. Le collier de perles est le vrai talisman. Dites-lui de le porter et de m'attendre. Richard. »

« Puis les phrases suivantes vinrent très rapidement, très lisibles, mais sans ponctuation.

« Vous n'auriez pas dû donner mon épingle. *Vous* ne l'auriez pas perdue. Je n'ai pas besoin qu'un garçon épicier porte mes affaires. Ne donnez plus rien. Mettez à votre cou la breloque avec l'enfilade de perles que je vous ai donnée.

1. Dans cet appareil les lettres de l'alphabet sont marquées sur un cadran et la main faisant tourner un index sur ce cadran s'arrête sur les lettres qui formeront les mots du message.

Ne les perdez pas. Donnez sphères de cristal à voyant non à étranger. Ne perdre pas lien avec année dernière. Le plus précieux de tous. N'ôtez pas perles. Plus qu'ornement — lien avec moi. Plus de magnétisme en eux que dans toute autre chose. »

« Puis en une autre écriture vint le nom d'Henriette, puis le mot Richard trois fois et l'on eût dit que ces deux signatures étaient des essais de reproduction de son écriture.

« Z... l'a perdue — l'épingle. Envoyez argent à H. House pour prières pour moi. » Puis plusieurs fois le nom «Richard». Séance du lendemain avec la planchette. Le nom de Z... est écrit, et après un intervalle « n'avait pas à faire avec mon épingle » nous demandons : « Est-ce R. Burton ? — Oui. » On nous dit ensuite que Z... a quitté Londres. « Qui l'avait (l'épingle)? — Z... — Était-elle volée ? — Donnée. — Qui l'avait donnée ? — Isabelle. C'est rue Marylebone, une boutique de bric-à-brac au coin, High Street. — Est-ce à la vitrine ? (Vérification faite, la boutique existait, M. D... y alla, demanda à voir tous les objets en corail, le bijou n'y était pas. Le marchand remarqua avec raison qu'un objet de cette sorte avait dû se vendre très facilement. Aucun de nous ne connaissait consciemment cette boutique. L'endroit ne m'est pas familier.)

« — Allez voir à l'intérieur. Elle a été perdue. Le garçon épicier l'a trouvée. — Voulez-vous que nous le disions à lady B... — Oui. — Mais elle va très probablement quitter Londres. Où la trouverons-nous? — Où sonnent les clochettes des chameaux. — Que voulez-vous dire ? — Elle est là. Lady Burton. »

« M. D... suggéra qu'il était probablement question du mausolée où les clochettes venant de la caravane de sir Richard étaient suspendues au plafond et le mot « mausolée » suivit aussitôt. Ensuite l'appareil marcha si rapidement que nous avions la plus grande peine à le suivre et des phrases restèrent incomplètes.

« — Boule turque — boudoir. Regardez dedans.

« — Voulez-vous dire que quelqu'un doit regarder dans la boule turque?

« — Oui.

« J'expliquai qu'il s'agissait sans doute d'une boule de cristal que j'attendais de Turquie et qui s'était perdue en route.

(Il vint encore à propos de ce cristal quelques renseignements que j'ignorais complètement, et qui se vérifièrent. Personne en Angleterre ne savait rien là-dessus.)

... Plus tard M. D... désirant obtenir quelque chose qui pourrait être vérifié sans l'aide de lady B... demanda :

« —Pouvez-vous me dire quelque chose d'Alec (un ami à lui)?

« — Alec doit partir pour l'Écosse. Arrêtez-vous là. »

« Le fait fut vérifié plus tard. »

Ayant reçu communication des notes de ces séances, lady Burton répondit :

« 1. J'ai les deux demi-sphères de cristal.

« 2. Je n'en ai plus pour bien longtemps et je me tourmente parce que mon temps est perdu quand je suis faible. Je comprends très bien « Hâtez-vous lentement », afin que mes forces puissent durer et que ma tâche ne soit pas mal remplie.

« 3. Il est parfaitement vrai que j'ai donné la broche de corail... à un certain Z... qui l'a perdue.

« 4. J'ai envoyé de l'argent à H. House aujourd'hui, pour des prières. C'est un couvent catholique romain où il y a sans doute quelque personne qui peut lui faire du bien. »

... Le 5 août séance à Mortlake chez lady B... avec M. D... Après beaucoup de choses médiocrement intéressantes ou qui ne le seraient qu'avec les vérifications données à côté, il vint ceci : « Êtes-vous contents des bêtises de Z...? — Oui, répondîmes-nous. — Je ne m'occupe de cette broche que pour convaincre la voyante guidée par Sidgwick (allusion à mes rapports avec la Société de recherches psychiques) difficile à convaincre de la réalité de ce qu'elle a sous le nez. Z... est une preuve pour elle. Maintenant êtes-vous contents ? »

... Après des conseils sur ce qu'il fallait faire des boules de cristal et d'autres relatifs à la santé de lady B..., la séance allait finir, lady B... et M. D... discutaient sur l'époque où la

broche avait été perdue, Mlle X... écrivit : « Elle a été perdue un dimanche en juillet 1894. » C'était exact, on le constata plus tard.

Après le thé, Mlle X..., suivant le conseil de l' « esprit », se plaça devant le portrait de sir Richard par Leighton, il devait servir alternativement avec les boules de cristal, comme fond aux visions. Après plusieurs paysages ou scènes sans grande signification, de l'écriture devint visible sur le portrait. C'étaient encore des conseils à lady B... sur l'emploi de son temps, et ensuite il y eut ceci : « Otez cette relique de la cheminée. Les feuilles mortes ne sont pas jolies et ne font de bien à personne. Gardez-les vivantes dans votre esprit si vous voulez. Et du reste, qu'avez-vous à faire avec les partis politiques ? » Perplexité de lady B... Elle se rappelle enfin que sur la cheminée et sous verre, il y avait une rose prise sur la tombe de lord Beaconsfield. Ni M. D... ni Mlle X... n'en avaient jamais eu connaissance.

... Un fait également remarquable fut que lady B..., envoyée à Eastbourne par un spécialiste, se trouva là avoir pour médecin un docteur du nom de « Vavasour », nom très peu commun et que Mlle X... croit unique parmi les médecins anglais. Or dans une séance le « contrôle » avait dit : « Dites-lui de voir Vavasour pour ses maux de tête. »

Au commencement de novembre, soirée chez M. et Mme D... Le résultat le plus intéressant fut l'annonce que la broche serait retrouvée si l'on insérait un avertissement dans le *Morning Post*. Lady B... inséra l'avertissement, et vingt-quatre heures après la broche fut rapportée par un joaillier de la province qui avait acheté les pierres et l'enchâssement séparément pour refaire la broche plus à la mode.

Lady Burton eût désiré avoir bien d'autres séances. « Quant à moi, mon sentiment était tout contraire. Je n'aime pas du tout, je désapprouve que l'on provoque les phénomènes, et le mot même de séance s'associe dans mon esprit aux idées de fraude, de vulgarité et d'irrévérence. Les phénomènes spontanés, au contraire, je les accueille avec joie, même en mettant de côté d'autres raisons plus importantes, parce que je les crois d'une valeur scientifique infiniment plus grande

que les phénomènes provoqués. L'attention expectante explique tant de choses, qu'on arrive à douter du reste, quelle que soit la conscience que l'on mette à se bien observer soi-même, à se critiquer.

« A la fin, lady Burton se confiait si pleinement à moi non seulement pour les affaires de la vie journalière, mais pour ses sentiments et ses pensées, que j'aurais regardé avec défiance et comme le produit d'une transmission mentale, ou simplement comme venant de moi-même, toute communication, à moins que son objet n'eût été entièrement inconnu à elle comme à moi.

« Si mon opinion personnelle peut avoir quelque intérêt, je tiens à dire bien nettement que je ne suis pas du tout convaincue d'avoir communiqué directement ou indirectement avec sir Richard Burton, bien que poser des questions auxquelles je n'aurais pu répondre cela paraisse supposer l'existence de quelque entité étrangère. Les communications que j'obtins étaient pour moi du plus grand intérêt, surtout celles relatives aux sujets d'une évidence moins frappante ; mais, bien que je ne trouve pas absurde l'hypothèse spirite, je ne la trouve pas non plus démontrée. Je ferai remarquer que bien que l'information donnée me fût, dans beaucoup de cas, — vingt-cinq au moins, je crois, — inconnue, elle n'était pas, sauf une fois, inconnue à d'autres esprits vivants. En face de la difficulté d'établir la liaison entre ces esprits et le mien, il faut donner une extension considérable à l'hypothèse de la transmission mentale et de l'activité subconsciente de l'esprit ; mais jusqu'à ce que nous ayons de la communication spirite des preuves plus nettes que celles que nous possédons actuellement, je trouve que nous sommes tenus de considérer la question comme encore ouverte. »

On se souvient qu'au commencement de cet article j'ai montré qu'à mon avis la question resterait éternellement ouverte, parce que les anti-immortalistes pourront toujours répondre par le dilemme sur la possibilité ou l'impossibité de la vérification.

Mlle X... met à part, comme seul de son espèce, le fait de la prophétie de la mort de lady B... Il est certain que si prophétie

il y a, bien qu'on puisse supposer que c'est le pressentiment de lady B... qui s'est transmis à Mlle X..., il est naturel de distinguer cette transmission de celles relatives à des faits déjà accomplis. Mais Mlle X... est, cela va sans dire, trop avisée pour ne pas penser aussi à une autre possibilité plus concevable encore peut-être : lady B... aurait été, dans les profondeurs de son être moral, beaucoup plus frappée de la prédiction qu'elle ne paraissait l'être, et cette auto-suggestion aurait amené sa fin prématurée.

J'arrive aux conclusions de Mlle X... C'est à l'automatisme qu'elle attribue les phénomènes ; ses procédés sont extrêmement variés, mouvements, sons, visions, l'écriture est obtenue par l'ouija (petit appareil à cadran avec index marquant les lettres), ou par l'écriture ordinaire. « Avec l'ouija, j'espérais bénéficier de l'aide de mon ami M. D..., et je suis tentée de croire que c'est dans son esprit qu'étaient puisés les matériaux, même quand sa main n'était pas au même moment sur l'instrument.

« La production de l'écriture « inversée » n'est pas rare, et c'est peut-être pour cela que l'on a supposé que les énoncés de faits qui semblent ne pas venir du sujet sont l'œuvre de son hémisphère cérébral le moins employé.

« Il y a des enfants gauchers qui épellent à l'envers et disent par exemple *tahce* pour épeler *chat*, et j'en ai connu à qui il faut un réel effort, même lorsqu'ils commencent à écrire, pour ne pas tourner les lettres de façon à ce que l'écriture soit lisible dans un miroir

« Je rappellerai aussi que quand j'étais fatiguée par l'emploi prolongé et ennuyeux de l'ouija à Mortlake, j'étais portée à écrire de la manière ordinaire, et quand ce procédé à son tour me fatiguait, je cherchais à voir l'écriture sur la surface d'une peinture obscure, et ensuite à écouter la fin du message comme si une voix me parlait.

« Dans ce dernier cas, je me hâte de dire que ce n'était pas une voix particulière, de même que quand nous sommes obsédés par un air, cet air n'est pas nécessairement joué sur un instrument particulier.

« Le contenu du message automatique, bien qu'on puisse

lui attribuer une origine spiritualiste, était dû, bien probablement, à l'une des trois sources que j'ai déjà indiquées. Ainsi, par exemple, nous ignorions l'histoire de la broche et les détails des arrangements domestiques de lady Burton, mais j'avais été chez elle et j'avais pu, soit subconsciemment, soit par clairvoyance, obtenir des renseignements sur ses ennuis, sur la perte de l'objet, pénétrer dans la connaissance des caractères, des habitudes de ses domestiques, bien que je ne me fusse pas aperçue d'avoir fait aucune remarque.

« Je n'avais jamais consciemment entendu lady Burton parler de « Vavasour », qu'elle connaissait du reste à peine, je crois. Mais je ne puis prouver que la chose n'ait pas eu lieu.

« Que quelques détails, comme la signature d'Henriette ou le garçon épicier aient été faits de « l'étoffe dont sont faits les rêves », cela est presque certain, à moins que ces deux personnages ne prouvent leur existence.

... De toutes les formes d'automatisme, l'écriture est celle qui me semble avoir le moins de valeur. Peut-être cela m'est-il particulier, mais je trouve qu'inévitablement je gêne le résultat par mon désir anxieux d'éviter l'expectation et une influence inconsciente. Avec l'ouija et tous les appareils de ce genre, on va si lentement qu'on ne peut éviter la réflexion sur les mots produits et, par conséquent, une action dirigeante qui n'est pas intentionnelle, mais qui (si l'on est consciencieux) pourrait être contraire au sens apparent.

« Dans l'écriture, tant qu'on peut voir les mots, on est naturellement tout à fait averti de ce qui se passe, et même si l'on s'efforce de ne pas influencer, on est difficilement bien certain de ne pas l'avoir fait. De sorte que, dans les deux cas, le résultat n'est pas satisfaisant. »

On le voit, on ne peut désirer une plus grande probité scientifique que celle de Mlle X... La plus grande confiance doit être accordée à des expériences conduites avec cette conscience sur soi-même et cette logique serrée que nous admirons d'autant plus que nous la trouvons ici chez une femme.

A PROPOS
D'UNE MACHINE A ÉCRIRE
ÉCRIVANT SANS OPÉRATEUR VISIBLE

Dans le dernier numéro des *Annales des Sciences psychiques*, nous avons publié sous le titre « Machine à écrire écrivant sans opération visible » un article en apparence assez invraisemblable auquel nous n'aurions pas voulu ouvrir nos *Annales*, il n'y a encore que deux ans, et que nous n'aurions même pas encore inséré si l'auteur n'avait été tout particulièrement connu de l'un de nos meilleurs amis et collaborateurs, et s'il n'avait mérité toute notre confiance; mais après tout ce que nous avons publié et vu des expériences d'Eusapia, nous avons pensé que pareille rigueur n'était plus opportune puisque l'action à distance et sans contact visible, constitue un phénomène que de nombreuses expériences doivent faire regarder comme réel et non plus comme impossible. Que ce soit le plateau d'une balance qui s'abaisse, la manivelle d'une boite à musique qui tourne, la note d'un piano qui résonne, ou la lettre d'une machine à écrire qui s'imprime sous l'influence de l'action à distance, il s'agit, au fond, du même phénomène, et la différence ne réside que dans le plus ou moins d'intelligence avec lequel le phénomène se manifeste. Évidemment il faudra qu'il soit déployé plus d'intelligence pour donner un message avec la machine à écrire que pour moudre un air avec la manivelle de la boite

à musique; mais, en tant qu'action à distance, le phénomène est identique.

Ces considérations nous ont amené à ne pas repousser *a priori* comme impossible la mise en œuvre, par action à distance, d'une machine à écrire, et, sous le bénéfice des quelques réserves que nous avons formulées à la fin de l'article, à propos du contrôle des mains du médium, nous avons jugé dignes d'être signalées des expériences faites consciencieusement par un expérimentateur dont la sincérité nous a toujours paru hors de doute.

M. Richard Hodgson, qui connaît beaucoup les médiums américains, d'habitude si truqueurs, et qui s'est donné la louable tâche de découvrir et de signaler leurs fraudes, nous a informé que les sœurs Bangs, dont l'une est le médium en cause dans le cas de la machine à écrire, ont été démasquées et qu'il faut considérer comme de la tricherie les expériences en question.

L'auteur de l'article, M. M..., à qui nous avons fait part de l'opinion de M. Hodgson, nous a répondu qu'il savait, avant d'expérimenter, que les sœurs Bangs avaient été convaincues de fraude; mais que, sa propre expérience l'ayant amené à considérer qu'il n'est guère de médium qui ne truque jamais, il avait quand même voulu expérimenter, tout en se tenant sans cesse sur ses gardes et en prenant autant de précautions qu'il pouvait. Il nous a répété que, pendant que la machine fonctionnait, tenue en l'air et — croit-il — hors de la portée du médium resté assis et contrôlé par ses deux voisins, il a passé, à plusieurs reprises, ses mains sur le clavier de la machine jusqu'à en toucher les touches et que, tandis qu'il entendait la machine fonctionner, il n'a rien trouvé de suspect et n'a rencontré aucune main, comme il aurait dû le faire si le médium avait agi frauduleusement avec sa propre main.

On comprendra que nous ne puissions pas prendre parti dans cette cause et que nous bornions notre rôle à signaler impartialement les deux opinions contradictoires que nous trouvons d'ailleurs rationnelles l'une et l'autre : il est tout naturel que M. Hodgson, qui sait que Mme Bangs a été con-

vaincue de fraude, et qui, même avec Eusapia, n'est pas parvenu à avoir des expériences satisfaisantes sur les mouvements sans contact, ne voie que tricherie dans le cas de la machine à écrire; mais il n'est pas moins naturel que M. M... qui a raison de penser que, de ce qu'un médium a truqué cela n'implique pas qu'il n'ait jamais fait et ne puisse jamais faire que truquer, admette la réalité d'un phénomène qu'il croit avoir suffisamment contrôlé.

X. Dariex.

BIBLIOGRAPHIE

AKSAKOW, « **les Précurseurs du spiritisme** »,
Saint-Pétersbourg, 1889, par M. PETROVO-SOLOVOVO.

La question des phénomènes dits de hantise est à mon avis la plus intéressante et la plus perplexe de toutes celles ayant rapport aux différentes branches des faits psychiques. M. Podmore a beau nous prouver dans un récent article dans les *Proceedings of the S. P. R.* que tous les faits de ce genre sont archi-faux et dus à la fraude d'une part, à la « mal-observation » de l'autre ; tout observateur consciencieux hésitera, je pense, à se ranger à son avis, tant ses assertions sont insuffisantes à expliquer les faits. En particulier, la fameuse « mal-observation » dont voilà bientôt dix ans qu'on nous rebat les oreilles n'a rien à voir dans les faits de ce genre — ou tout au moins bien peu. Il ne s'agit pas là, en effet, de manipulations d'ardoises tenues par le médium, placées d'abord sous la table, puis dessus, etc., etc., mais de mouvements d'objets se passant très souvent à une distance notable de qui que ce soit, mouvements que leur simplicité même rend plus faciles à contrôler. Les témoins de ces faits, d'après M. Podmore même, sont fort souvent des personnes instruites et par conséquent aptes à bien observer ; est-il donc possible qu'ils ne soient pas en état de juger que tel objet qui vient d'être projeté d'un coin quelconque de la chambre l'a été d'une façon naturelle ou non? La chose est si simple ! De là à conclure que tous les faits de ce genre dont nous entendons parler sont vrais, il y a loin ; là comme partout, il y a fréquem-

ment fraude ; M. Podmore même l'a prouvé pour quelques cas ; mais gardons-nous bien de généraliser : étudions chaque fait séparément, sans parti pris ; et ne concluons que lorsque nous aurons assez de matériaux pour le faire.

Pour toute enquête de ce genre, le nouvel ouvrage de M. Aksakow sera de la plus grande utilité. Le lecteur y trouvera la description détaillée de la plupart des cas connus de hantise à partir des manifestations dans la famille de M. Mompesson à Iedworth (Angleterre) au XVIIe siècle jusqu'à différents faits de date assez récente.

Les cas d'origine *russe* tiennent une place fort importante dans l'ouvrage ; et je ne connais rien de plus curieux que l'énumération faite par M. Aksakow de tous les faits de ce genre publiés dans le *Rébus* depuis la fondation de ce journal.

Ils sont très nombreux, ces cas ; beaucoup viennent de première main et semblent être on ne peut mieux attestés. Il y y en a un qui rappelle étrangement une histoire racontée dans les *Proceedings* où des morceaux de bois ont volé tout seuls pendant six semaines ; et celui-là vient aussi de première main et semble fort probant. Je crois que si M. Podmore connaissait le russe et avait devant lui le livre de M. Aksakow en écrivant son article, il aurait quelque peu hésité à tirer ses conclusions négatives.

La pièce de résistance de cet ouvrage est la publication *in extenso* des pièces d'une enquête administrative et judiciaire à laquelle des phénomènes analogues ont donné lieu à Liptzy (province de Kharkow) il y a de cela plus de quarante ans. L'enquête ne dura pas moins de trois ans, car les phénomènes se renouvelèrent à plusieurs reprises et à d'assez longs intervalles, sans qu'on ait jamais pu en découvrir la cause. Une foule de témoins furent interrogés et certifièrent sous la foi du serment avoir assisté à des mouvements et bris d'objets les plus divers sans cause apparente.

Finalement il se produisit des cas de combustion spontanée et en fin de compte la maison où les phénomènes avaient lieu et plusieurs autres avoisinantes furent réduites en cendres.

Voici encore, toujours d'après le livre de M. Aksakow, quel-

ques autres exemples d'enquêtes judiciaires motivées par des cas de hantise.

En 1814, le tribunal d'arrondissement de Kourmysch, province de Simbirsk, eut à statuer sur un cas de ce genre (coups frappés, mouvements d'objets) qui s'était passé dans la maison de la paysanne Razdiakonow, habitant Koumysch : les coupables ne furent pas découverts et une ordonnance de non-lieu fut rendue (D'après le journal *Rousskaïa Starina*, mai, 1878).

En 1874 le tribunal de Wilna acquitta le paysan Bardadym accusé d'avoir été l'auteur de phénomènes en apparence, extraordinaires qui s'étaient passés dans la maison du paysan Bieganski, à Schakoldany, province de Wilna (Cf. *Rébus*, 1894, p. 182).

En 1885, le maître d'école Martin fut jugé pour la même raison par le tribunal de Tavastehus (Finlande) ; nombre de témoins ayant certifié avoir assisté à des mouvements divers d'objets sans cause apparente, le prévenu fut acquitté (V. *Rébus*, 1885, p. 123).

Pour ce qui est des cas de combustion spontanée à Liptzy, le phénomène n'est pas isolé. En 1871, M. Stchapow put à plusieurs reprises le constater dans sa maison à Ouralsk.

Ce dernier cas était connu depuis longtemps, le *Rébus* en avait donné une description détaillée il y a de cela dix ans; mais grâce à l'infatigable persévérance de M. Aksakow, il nous présente dans son ouvrage beaucoup de documents inédits du plus haut intérêt se rapportant à l'histoire racontée par M. Stchapow (p. 183-215).

Mon impartialité me fait cependant un devoir d'ajouter que deux des témoins qui vinrent faire une enquête sur les phénomènes accusèrent le médium inconscient, Mme Stchapow, de fraude. Mais ils ne semblent pas avoir apporté aucune preuve à l'appui de leurs assertions; du moins je n'en trouve pas dans les documeuts publiés. Il est plus probable que, comme le soutient du reste M. Stchapow, c'est leur « misonéisme » (pour employer l'expression de Lombroso) qui leur suggéra leurs accusations ou plutôt leurs insinuations. Il était, en outre, tout à fait impossible pour Mme Stchapow

de simuler des phénomènes en son absence; et il est bien peu probable qu'elle ait mis le feu à sa propre robe (qui fut brûlée en partie) pour le plaisir de tromper son entourage. Le *processus* même de la combustion, observé à différentes reprises par plusieurs témoins, par M. Stchapow lui-même, entre autres, ne laisse du reste aucune place à l'hypothèse de la fraude.

Bien curieuse est aussi l'histoire des phénomènes qui se passèrent en 1888, dans une *izba* de paysans à Silino, province de Nijny Novgorod. Le médium paraît avoir été une petite fille de 10 ans et les manifestations consistaient surtout en *voix humaines* se faisant entendre dans l'obscurité (p. 216-226). C'est là un phénomène bien connu des spirites, quoiqu'il n'ait jamais été, que je sache, observé dans des conditions probantes.

M. Aksakow compare plus loin le cas de Silino à un cas américain, qui aurait eu lieu en 1889, près de Shawville (Canada) chez le fermier Dagg[1]. Là aussi on entendait une voix humaine — une voix de vieillard — qui parlait longuement aux personnes présentes, même en plein air. Mais cette fois, je l'avoue, ma raison proteste un peu. Le cas est-il vraiment bien attesté? Le M. Woodcock, « membre de l'académie des sciences de Brockville » (Canada), qui conversa des heures avec cette voix mystérieuse, en présence d'une foule nombreuse, est-il digne de foi? Le *Medium and Daybreak*, d'où M. Aksakow a tiré ce cas extraordinaire, a-t-il toujours été (car il ne parait plus) d'une exactitude scrupuleuse? Pour le moment, j'hésite à croire à l'authenticité du cas Dagg; pour en être convaincu, il me faudrait d'autres preuves que celles que donne le journal spirite londonien.

Viennent ensuite :

Les manifestations qui eurent lieu en 1860-62, en Suisse, dans la maison de M. Joller, membre de l'assemblée nationale du canton d'Unterwalden (p. 234-302). C'est la traduction *in extenso* d'une brochure publiée par M. Joller.

1. Je ne suis pas sûr de l'orthographe du nom, que M. Aksakow écrit avec des lettres de l'alphabet russe et qui est peut-être non pas Dagg, mais Degg ou Dugg.

Les phénomènes de Bergzabern (Palatinat bavarois), en 1852; traduction de plusieurs brochures de M. Blanck, directeur de la *Gazette de Bergzabern.*

Les phénomènes de Cideville (Seine-Inférieure), en 1851, d'après Dale Owen et De Mirville.

Le cas de Dibbersdorf (Allemagne), en 1767.

Les cas anglais d'Epworth et de Tedworth (XVIII[e] et XVII[e] siècles).

Les « Hydesville knockings » de 1848, en présence des sœurs Fox — point de départ du spiritisme moderne. J'aime ce dernier cas le moins, les sœurs Fox étant ensuite devenues médiums de profession, ayant été fréquemment accusées de fraude et ayant même déclaré, en 1888, avoir fraudé dès le début. Il est vrai qu'elles se rétractèrent ensuite, et que, comme point de transition des phénomènes spontanés aux phénomènes obtenus expérimentalement, le cas est précieux. Or, c'est un des buts du travail entrepris par M. Aksakow de démontrer la similitude qui existe entre les deux ordres de faits; et c'est pourquoi il fait suivre le cas de Hydesville d'une traduction de quelques procès-verbaux relatifs aux séances d'Eusapia Paladino (expériences de Milan et de l'île Roubaud), le tout abondamment pourvu de notes — qui forment à elles seules tout un travail — et de commentaires.

En fin de compte, je ne connais pas d'ouvrages se rapportant au spiritisme et occultisme que je pourrais mettre audessus des *Précurseurs du spiritisme.* D'un intérêt absorbant, fruit d'un travail prodigieux, c'est, autant que *l'Animisme et le Spiritisme*, une mine inépuisable de renseignements précieux que nous offre M. Aksakow.

MICHEL PETROVO SOLOVOVO.

Nous devons signaler le premier fascicule des **Leçons de clinique médicale** faites par le D[r] J. GRASSET, l'éminent professeur de la Faculté de médecine de Montpellier, leçons recueillies et publiées par le D[r] V. VEDEL, chef de clinique médicale; Charles Boehm, éditeur, imprimerie du *Nouveau Montpellier médical.* Dans ce fascicule, le professeur Grasset

s'occupe des diverses variétés cliniques d'aphasie et surtout de l'automatisme psychologique; il traite ces questions, pour lesquelles sa compétence est si grande et si connue, avec une clarté remarquable : aussi, malgré qu'il s'agisse de leçons médicales, point n'est besoin d'être médecin pour lire et comprendre ce livre qui intéresse les psychologues à un très haut degré. On sait, en effet, que l'automatisme psychologique est devenu, surtout depuis les travaux de M. Pierre Janet, un sujet très important pour tous ceux qui s'occupent de recherches psychiques.

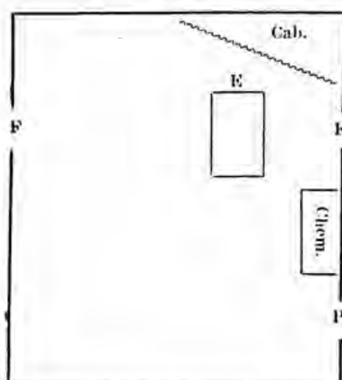
M. J. Bouvéry vient de faire paraître un livre intitulé : **le Spiritisme et l'Anarchie devant la science et la philosophie**, 1 vol. in-8, 3 francs; Chamuel, éditeur, 5, rue de Savoie, Paris.

L'auteur est un spirite convaincu, très préoccupé de sociologie ; on trouve, dans son livre, nombre de réflexions philosophiques pleines de bon sens et de justesse.

X. D.

L'Éditeur-Gérant : Félix Alcan.

sible par une seule porte et pourvue de deux fenêtres se faisant vis-à-vis. Cette pièce, sans placard et sans autres meubles que ceux nécessaires pour les expériences, ne pouvait permettre à personne de s'y cacher ou de s'y introduire subrepticement. D'une part, en effet, nous étions au second étage, avec fenêtres et persiennes fermées ; d'autre part la porte unique située au bout de la pièce, opposé à celui où nous expérimentions, restait toujours fermée et ne pouvait s'ouvrir sans être entendue et vue, car, ou bien la lumière était allumée et éclairait suffisamment la pièce, ou bien elle était éteinte, et alors une clarté révélatrice serait venue de la rue dès qu'on aurait ouvert cette porte qui donne sur un très large balcon formant galerie de passage, et se trouve peu éloignée de l'un des becs de gaz de la rue. D'ailleurs, les persiennes des deux fenêtres laissaient toujours filtrer assez de lumière pour qu'il fût possible de distinguer encore la silhouette des personnes présentes et de s'apercevoir aisément de la présence de tout intrus qui se serait aventuré parmi nous.



Enfin nous étions chez un ami intime et sûr et entre personnes se connaissant, sûres les unes des autres et n'ayant toutes pas d'autre préoccupation que la recherche impartiale de la vérité, quelle que puisse leur paraître cette vérité.

Personne n'accompagnait Eusapia, et pendant toute la séance nul autre que les expérimentateurs et le médium n'était admis dans la salle.

Le groupe des expérimentateurs se composait des personnes suivantes :

Mme Boissaux, très au courant des recherches psychiques et apportant dans ces recherches beaucoup de sang-froid et de logique.

M. le docteur Xavier Dariex, chef de clinique ophtalmologique à l'hospice national des Quinze-Vingts, directeur des *Annales des Sciences psychiques*.

M. Émile Desbeaux, rédacteur à l'*Illustration*, auteur d'un important traité de physique.

M. Anthonny Guerronnan, rédacteur au *Paris-Photographe*.

M. Marcel Mangin, rédacteur aux *Annales des Sciences psychiques*.

M. Sully Prudhomme, de l'Académie française.

En raison de l'époque de l'année qui était encore la période des villégiatures, tous les expérimentateurs n'ont pas pu assister à toutes les séances. Sous ce rapport nous n'étions pas aussi bien organisés que l'année dernière à l'Agnélas où, habitant tous sous le même toit, nous vivions côte à côte et d'une commune vie, ayant pour principal objectif les expériences en vue desquelles nous nous étions réunis.

Les comptes rendus qu'on lira sur les expériences de Paris proviennent de notes prises immédiatement après les expériences, ou dès le lendemain matin. Personnellement, je me bornerai à décrire les phénomènes pour lesquels je jouais un rôle important dans le contrôle, et qui m'ont paru réalisés dans des conditions satisfaisantes.

Avec le compte rendu de M. Desbeaux, celui de M. Mangin et le mien, l'on possédera un ensemble assez complet et très exact. Peut-être eût-il mieux valu prendre les notes séance tenante et en extraire un compte rendu unique et collectif; mais l'irrégularité des expérimentateurs aux séances a rendu la chose pratiquement irréalisable; d'autre part le compte rendu particulier a l'avantage de mieux mettre en relief l'opinion et l'impulsion du narrateur qui se trouve ainsi mieux à même d'insister sur les faits qui lui ont paru les plus dignes d'être remarqués.

Mme Boissaux et M. Sully Prudhomme ont jugé inutile de tomber dans les redites en ajoutant un compte rendu personnel à ceux dont je viens de parler, mais ils n'en restent pas moins convaincus qu'ils ont incontestablement été témoins de phénomènes psychiques authentiques.

Je n'ai, pour ma part, relaté que les faits qui m'ont paru

véridiques, et j'ai insisté tout particulièrement sur les conditions de contrôle satisfaisantes et capables de leur donner un caractère d'authenticité; mais il ne faudrait pas en conclure que je n'ai pas d'autre souci que celui de défendre une thèse favorable à la réalité des phénomènes. Ce qui me préoccupe avant tout, c'est de savoir si les phénomènes en cause sont vrais ou faux et si oui ou non nous pouvons les accepter comme réels. Or, pour qu'ils soient vrais, il n'est pas nécessaire qu'ils le soient toujours et qu'ils restent à jamais exempts de tout mélange de truquage; il suffit de pouvoir être quelquefois certain de leur authenticité.

Actuellement je suis, de par mon expérimentation, obligé d'admettre un mélange de vrai et de faux. Le faux ne mérite pas d'être rapporté avec détails: il est parfaitement inutile de décrire de nouveau et longuement tel phénomène truqué et la manière suivant laquelle il a été truqué. Les personnes que cela intéressera, — et c'est très intéressant pour se faire une idée exacte des séances avec Eusapia, — trouveront ces descriptions dans la collection des *Annales psychiques*, à partir de 1892.

Non seulement je fais abstraction de tous les phénomènes simulés ou suspects, me bornant à dire qu'à toutes les séances, un certain nombre de ceux qui se produisaient n'étaient pas exempts de suspicion; mais je repousse encore ceux qu'il est possible d'attribuer aux membres inférieurs, toutes les fois que les pieds ne sont pas tenus à pleine main par les expérimentateurs, car nous n'admettons comme contrôle efficace des pieds que celui qui est exercé avec les mains, comme nous le pratiquions souvent en 1895, aux expériences de l'Agnélas [1]. Dans cet ordre de recherches, nous ne pouvons admettre que les phénomènes offrant toute garantie de contrôle et, *sans aller jusqu'à penser qu'il y a tricherie toutes les fois que le contrôle n'est pas irréprochable*, nous sommes autorisés à dire qu'il y a *maldonne* et que cela ne compte pas. Or nous disons maldonne toutes les fois qu'Eusapia se borne à poser ses pieds sur les pieds de ses

1. Voyez *Annales des Sciences psychiques*, année 1896.

contrôleurs de droite et de gauche, parce que nous savons qu'un pied peut se substituer à l'autre, que le même pied peut parfois s'appuyer en même temps sur le pied des deux voisins du médium et donner à chacun d'eux l'impression de contact et par conséquent de contrôle du pied dont ils sont chargés, alors qu'en réalité ce contrôle est illusoire.

Assurément ces tours de passe-passe ne résistent pas à l'attention et à l'analyse du contrôle que l'on exerce; mais à quoi bon nous embarrasser de ces petits côtés de la question? Ce que nous voulons savoir, *ce qu'il importe de savoir au point de vue scientifique*, c'est si oui ou non Eusapia est douée de la faculté de déplacer des objets sans contact, sans action matérielle directe, et par conséquent si les mouvements à distance, sous l'influence d'une force qu'il restera à préciser, sont bien une réalité. Ce que nous voulons encore savoir, — et ceci est bien plus extraordinaire, — c'est si les mains dont on éprouve si souvent le contact et que l'on voit quelquefois, sont aussi une réalité ou rien qu'une supercherie. Tels étaient nos préoccupations, notre objectif.

Nous n'avons pas la prétention de considérer nos expériences comme devant entraîner la conviction de ceux qui n'ont pas vu eux-mêmes, et nous ne cherchons d'ailleurs pas à convaincre; nous nous bornons à exposer, avec toute la sincérité et l'impartialité qui convient à une contribution scientifique, ce que nous avons vu et ce que nous pensons. Nous apportons des faits et laissons à chacun le soin de les apprécier et de méditer à son gré sur ces problèmes dont l'étude s'impose et qui reposent déjà sur des faits trop souvent et trop exactement constatés pour qu'il soit encore possible de ne les considérer que comme des chimères.

Quant à l'hypothèse d'hallucination, nous la repoussons *catégoriquement*, car il n'est pas admissible que depuis plus de douze ans tous ceux qui, soit isolément soit en groupe, ont expérimenté avec Eusapia, aient tous eu les mêmes hallucinations, aient tous vu de la même manière. Ils sont peut-être plus de deux cents, ceux qui ont expérimenté avec Eusapia, — rien qu'en France j'en compterais plus de trente, — et parmi eux figurent des savants de premier ordre ayant

une réputation universelle. D'ailleurs la photographie a quelquefois contrôlé et confirmé matériellement la réalité des faits observés; elle a par conséquent prouvé que l'hallucination était hors de cause.

J'ai dit, plus haut, qu'il y avait dans les phénomènes produits par Eusapia un mélange de vrai et de faux : elle semble avoir besoin de s'entraîner et surtout de se reposer par des intermèdes, tout au moins suspects, avec lesquels elle occupe les expérimentateurs. Elle me fait un peu l'effet d'un musicien s'entraînant préalablement par des exercices qui précèdent le concert et qui viennent souvent s'intercaler entre les vrais morceaux de musique. On pourrait dire qu'Eusapia a aussi ses gammes et ses exercices, mais comme elle ne prévient pas toujours et que ses exercices sont fort analogues à ses vrais morceaux, il en résulte qu'il faut être attentif et un peu habitué à son jeu pour pouvoir distinguer le vrai du faux. Cela est regrettable et gênant pour l'expérimentation rendue ainsi plus difficile et plus délicate ; mais ce n'est affaire que d'éducation et d'attention. Ne faut-il pas en toute chose faire son apprentissage ? Les expériences avec Eusapia et, d'une manière plus générale, les expériences psychiques ne font pas exception à la règle, cela tombe sous le sens commun. Et pourtant que de gens qui n'ont aucune notion ni aucune pratique des recherches psychiques se permettent de trancher ces questions et d'émettre une opinion formelle !

Xavier Dariex.

COMPTE RENDU DE M. ÉMILE DESBEAUX

1re séance, 16 septembre 1896. — Présents : Dr Dariex, Sully Prudhomme, Marcel Mangin, Mme Boissaux, Guerronnan, et moi. (Sardou, qui devait être des nôtres, s'est fait excuser pour cause de travail.)

Très bonne séance d'ouverture. Contrôleurs : Sully Prudhomme et Mangin. Lourde chaise d'architecte apportée plusieurs fois sur la table. Table soulevée. Boîte à musique jouant à distance et

transportée sur la table. Sully Prudhomme semble en butte aux espiègleries du médium : c'est contre lui que la lourde chaise se presse, c'est sa tête qu'elle franchit ; il reçoit des chocs, qui ne sont pas des caresses, et une formidable claque, au milieu du dos, entendue de nous tous. Il est inquiet, très inquiet, et son inquiétude m'amuse. « Mais ce sont des êtres hostiles ! » s'écrie-t-il à plusieurs reprises. Nous partons à 11 heures et demie, convaincus de la sincérité du médium et de la réalité des phénomènes obtenus. Sully Prudhomme et Mangin ont contrôlé avec soin.

Impossible d'assister à la 2e *séance.*

3e séance, lundi 21 septembre. — Pluie battante, pendant toute la séance. Présents : Sully Prudhomme, Mangin, Guerronnan et moi. Le Dr Dariex est malade.

Je suis l'un des contrôleurs et je prends place à la droite d'Eusapia. M. Mangin contrôle à sa gauche. Guerronnan a préparé ses appareils au magnésium.

Eusapia me fait mettre ma main gauche sur ses deux genoux pour me prouver qu'elle ne se servira pas de ses jambes : elle met son pied droit *sur* mon pied gauche ; elle pose sa main droite *sur* ma main gauche que, souvent, elle serre avec force. Quelques mouvements de la table se produisent. Nous désirons une lévitation complète et assez longue pour qu'on puisse en prendre une photographie.

On est en demi-lumière et on distingue fort nettement les mains d'Eusapia ; ma main gauche contient toujours ses deux genoux petits et maigres. Sully Prudhomme, Mangin et moi, nous sommes en ce moment fort bien placés pour voir ; Guerronnan est à ses appareils. Eusapia demande qu'on fasse la chaîne, et voici que la table se soulève des quatre pieds. Guerronnan a le temps d'en prendre une photographie, mais il craint qu'elle ne soit pas bonne. Nous prions Eusapia de recommencer. Elle y consent de bonne grâce. De nouveau la table est soulevée des quatre pieds. Mangin en avertit Guerronnan qui, de son poste, n'avait pas vu, et la table reste ainsi, en l'air, jusqu'à ce que Guerronnan ait eu le temps d'en prendre l'image (de 3 à 4 secondes au maximum). La lumière éclatante du magnésium nous a permis à tous les trois,

Sully Prudhomme, Mangin et moi, de constater la réalité du phénomène[1].

... Le rideau, établi dans l'angle de la pièce, vient subitement me couvrir la tête, puis, je sens successivement trois pressions d'une main sur ma tête, pressions de plus en plus fortes, je sens les doigts qui appuient comme pourraient faire ceux de Sully Prudhomme, mon voisin de droite, dont je tiens la main gauche en faisant la chaîne.

C'est une main, ce sont des doigts qui viennent de me presser ainsi, mais de qui? J'ai toujours eu la main droite d'Eusapia sur ma main gauche, qu'elle a saisie et serrée au moment de la production du phénomène. Son pied droit est sur mon pied gauche. Mangin contrôle soigneusement de son côté. Nous faisions alors la chaîne, je n'avais donc plus le contrôle des genoux.

... Je rejette le rideau resté sur ma tête, et nous attendons. « *Meno luce* », demande Eusapia. On baisse encore la lampe et on en cache la lumière derrière un paravent.

En face de moi est une fenêtre aux persiennes closes, mais d'où filtre la clarté de la rue.

Dans le silence, mon attention est surprise par l'apparition d'une main, une petite main de femme, que je vois grâce à la faible clarté venant de la fenêtre. Ce n'est pas l'ombre d'une main, c'est une main en chair (je n'ajoute pas « et en os », car j'ai l'impression qu'elle n'en a pas) ; cette main se ferme et se rouvre trois fois, et cela dans un temps suffisamment long pour me permettre de dire : « A qui est cette main ? à vous, monsieur Mangin ? — Non. — Alors, c'est une matérialisation ? — Sans doute, si vous tenez la main droite du médium, je tiens l'autre. »

J'avais alors la *main droite* d'Eusapia sur ma main gauche, et *ses doigts entrelaçaient les miens.*

Or, la main que j'ai vue était une *main droite,* étendue, présentée de profil. Elle est restée un instant immobile, dans

1. 8 novembre 1896, je reçois aujourd'hui deux épreuves photographiques de cette expérience, et, en les examinant, je me demande *où étaient alors les mains d'Eusapia ?* Était-ce, comme je le crois, *M. Mangin qui les tenait de sa main droite ?...*

l'espace, à 60 ou 70 centimètres au-dessus de la table, et à 90 centimètres environ d'Eusapia. Comme son immobilité (je suppose) ne me la faisait pas remarquer, elle s'est fermée et rouverte ; ce sont ces mouvements qui ont attiré mes regards.

Ma position favorable par rapport à la fenêtre n'a malheureusement permis qu'à moi seul de voir cette main mystérieuse, mais M. Mangin a vu, à deux reprises, non pas une main, mais l'ombre d'une main se profiler sur la fenêtre opposée.

Puis, toujours contrôlant, Mangin et moi, les mains du médium, nous sommes touchés SIMULTANÉMENT, et cela à sept ou huit reprises, et la pression dure assez longtemps pour que nous puissions le constater ensemble, Mangin étant touché à la tête ou sur l'épaule, moi dans le dos du côté du médium, avec la sensation de la pression lente d'une main ouverte.

Cette *simultanéité* semble devoir écarter toute idée de fraude. Il serait nécessaire, en effet, pour supposer la fraude que nous eussions, Mangin et moi, perdu tous les deux, et pendant un temps relativement long, le contrôle de l'une et de l'autre main, ce qui n'est guère admissible. On peut prétendre qu'Eusapia s'est servie de ses pieds, les genoux n'étant pas contrôlés. Alors il faut qu'elle soit extraordinairement désarticulée pour que Mangin et moi, placés comme nous l'étions, presque serrés contre elle, nous n'ayons perçu aucune des contorsions qu'elle eût dû s'imposer.

... Le rideau me couvre de nouveau la tête, et la pesée d'une main sur ma nuque m'oblige doucement à m'incliner vers la table. Je me dégage du rideau (la lampe s'est éteinte), je sens sur l'occiput de légères tapes caressantes, et on me tire gentiment, me caresse l'oreille gauche. Le contrôle est bon.

... La lampe est rallumée, on est en demi-lumière. Eusapia tourne quelques instants la tête dans la direction du rideau derrière lequel se trouve un lourd fauteuil de cuir, et le lourd fauteuil vient, écartant le rideau, s'appuyer contre moi.

Eusapia me prend la main gauche, l'élève au-dessus de la table de toute la longueur de son bras droit et fait le simu-

lacre de frapper trois fois : trois coups retentissent sur la table.

Une sonnette est mise devant Eusapia. Celle-ci étend ses deux mains à droite et à gauche de la sonnette, à une distance de 8 à 10 centimètres, puis elle ramène ses mains vers son corps, et voici la sonnette entraînée, glissant sur la table jusqu'à ce qu'elle butte et se renverse. Eusapia recommence l'expérience plusieurs fois. On croirait que ses mains ont des prolongements invisibles, et cela me semble justifier le nom de « force ecténique », que donna à cette énergie inconnue le professeur Thiry, de Genève, en 1855.

Je me demande si, entre ses doigts, elle ne tient pas quelque fil invisible quand, soudain, une démangeaison irrésistible lui fait porter la main gauche à son nez ; la main droite est restée sur la table auprès de la sonnette ; les deux mains sont éloignées en cet instant de 60 centimètres environ. J'observe avec soin. Eusapia repose sa main gauche sur la table à quelques centimètres de la sonnette, et celle-ci est, de nouveau, mise en mouvement. Étant donné le geste d'Eusapia, il lui aurait fallu, pour exécuter ce tour, un merveilleux fil élastique, absolument invisible, car avec la lumière suffisante, nos six yeux étaient, pour ainsi dire, sur la sonnette, les miens en étaient distants de 30 centimètres au plus.

C'est un phénomène sûr, indéniable, et je ramène chez lui Sully Prudhomme, parfaitement convaincu comme moi.

4e séance. — Impossible d'y assister.

5e séance, 26 septembre 1896. — Présents : Dr Dariex, Mangin, Guerronnan et de Rochas (qui assiste extraordinairement à la séance).

Le Dr Dariex est aujourd'hui le contrôleur de gauche. Je contrôle à la droite d'Eusapia, M. Mangin est à ma droite, M. de Rochas à la gauche de M. Dariex ; Guerronnan, après avoir préparé ses appareils, vient s'asseoir entre MM. Mangin et de Rochas.

Nous sommes en demi-lumière. La séance débute par des mouvements et une lévitation de la table. Puis, Eusapia de-

mande « *Meno luce* », et bientôt le rideau vient me couvrir la tête et le bras gauche. Je suis touché, Dariex aussi. Je dégage ma tête et, *simultanément*, nous sommes touchés, Dariex et moi, de coups successifs assez nombreux pour que nous puissions compter ensemble, à haute voix : 1, 2, 3, 4, 6, 7, 8, 9, 10. C'est au côté gauche que je suis touché, M. Dariex l'est à l'épaule (gauche, je crois); puis, sur nous deux, les coups légers se multiplient *simultanément* et se succèdent avec une telle rapidité que nous renonçons à les compter.

« Moins de lumière encore », a demandé le médium. La lampe est placée derrière une tapisserie et baissée au dernier degré. Nous sommes alors dans l'obscurité à peu près complète, mais une certaine clarté vient des fenêtres de la rue.

Derrière Eusapia, dans l'ouverture du rideau, un *point lumineux* apparaît (deux autres points lumineux s'étaient montrés pendant que j'avais la tête sous le rideau). C'est un rond de la grandeur d'une pièce d'un franc, le centre est *rouge*, les bords sont auréolés de *bleu*. J'ai bien vu. Puis nous distinguons des formes imprécises, toutes de 25 à 30 centimètres, *bleuâtres*, que nous supposons être des mains qui n'ont pu se former.

Mais voici une main, bien formée et juste au-dessus de la tête d'Eusapia ; elle est ouverte, la paume étant du côté de la tête. Cette main est *blanchâtre*. Comment pouvons-nous la voir ainsi, si elle n'est pas douée d'une certaine luminosité ? M. Guerronnan fait cette remarque : « On dirait une main gantée de blanc. » Oui, un gant blanc empli d'air, c'est un peu cela, mais pas exactement. Le contrôle est bon.

Encore d'autres mains ; puis, le rideau se gonfle de mon côté de façon que Dariex, seul, puisse voir à l'intérieur, et, tout à coup, il dit : « Oh ! qu'est cela?... qu'est cela?... Je vois une forme, une forme blanche, indécise... » Et comme il répète : « Qu'est cela? » Eusapia lui répond *en français*, d'un ton triste : « C'est ta femme. » Puis, il sent sur sa main les caresses d'une main mignonne. Le contrôle est bon.

A plusieurs reprises j'ai demandé à pouvoir toucher une de ces mains mystérieuses (et mon intention secrète, depuis longtemps arrêtée, est d'essayer de retenir cette main dans

la mienne). M. Mangin se décide à faire part de mon désir au médium.

Eusapia prend ma main gauche (qui contrôlait sa main droite) ; elle l'élève de la hauteur de son bras, l'approche de l'ouverture du rideau et l'abandonne. Immédiatement, brusquement, une main sort de dessous le rideau, à gauche, SERRE FORTEMENT MES DOIGTS, et s'enfuit du côté d'où elle est venue.

Cette main était une *main gauche* (*Dariex contrôlait la main gauche du médium*) ; le pouce était en bas, du côté du sol, il était très nettement visible ; les quatre doigts ne se distinguaient pas les uns des autres, et le reste de la main était caché (si ce reste était formé) par le rideau. Cette sorte de pince s'est élancée de derrière le rideau avec la promptitude d'un oiseau fondant sur une proie, donnant un coup de bec et disparaissant.

Elle est arrivée entr'ouverte, s'est fermée sur mes doigts, s'est rouverte et s'est enfuie, comme si elle devinait mon intention de m'en emparer.

Je n'ai pas eu la sensation de la pression d'une main corporelle. Ce n'était ni chaud ni froid (par suite, ce devait être à la température de ma main). Cela était *blanc* comme le moule de plâtre d'une main que le sculpteur n'aurait qu'ébauchée ; le pouce était mal modelé ; il n'avait pas d'ongle.

La blancheur de cette main dynamique devait être donnée par une luminosité propre, puisque ma main, dans cette obscurité, restait invisible.

Quelques instants après, sur l'observation de MM. de Rochas et Guerronnan qui pensaient qu'en entr'ouvrant davantage le rideau on verrait mieux ce qui pourrait se passer là, je retirai ma main gauche de la table, où elle touchait celle d'Eusapia et je la portai au rideau ; ma main était alors à 60 centimètres du sol environ.

Au moment même où je touchai le bord du rideau de gauche du bout de mes doigts, ces doigts furent *violemment* repoussés. Oui, les extrémités de mes quatre doigts furent repoussés par les extrémités d'*autres doigts* (j'ai eu cette sensation), et avec une telle vigueur que je ressentais encore la

pression sur le bout de mon index gauche deux ou trois minutes après. Il faut remarquer que je n'ai pas vu ces doigts (en exécutant la manœuvre qu'on me demandait, je ne regardais pas), et que j'avais forcément perdu le contrôle de la main droite d'Eusapia. Quel intérêt aurait-elle eu à accomplir elle-même cet acte? Elle pouvait se faire prendre en fraude aisément et bien inutilement.

Ensuite, toujours en obscurité, nous distinguons au-dessus de la table des mains, ou mieux des ombres de mains; elles n'ont pas l'éclat blanc; puis, nous sommes touchés. Je reçois, pour ma part, sur la nuque cinq petites claques amicales, que *tout le monde entend*. Le contrôle est bon.

Qu'est-ce que cela?... Un buste *noir*, qui s'avance sur la table, venant de la direction d'Eusapia; puis un autre, puis un autre, puis un autre : « On dirait, remarque M. Mangin, des ombres chinoises », avec cette différence que, moi, très favorablement placé à cause de la clarté de la fenêtre, je peux constater les dimensions de ces singulières images, et surtout leur *épaisseur*. Tous ces bustes noirs sont des bustes de femmes, de grandeur nature, mais, quoique imprécis, ne ressemblant pas à Eusapia. Le dernier, mieux formé, est celui d'une femme paraissant jeune et jolie. Ils glissent entre nous, ces bustes qui semblent émaner du médium, et, parvenus au milieu ou aux deux tiers de la table, ils s'inclinent *tout d'une pièce*, et s'évanouissent. Cette rigidité me fait penser à des ombres de buste, qui se seraient échappées de l'atelier d'un sculpteur, et je murmure : « On croirait voir des bustes moulés en carton. » Eusapia a entendu. « Non! pas carton (*sic*)! » dit-elle d'une voix indignée. Elle ne donne pas d'autre explication, mais elle ajoute, cette fois en italien : « Pour montrer que ce n'est pas le corps du médium, vous allez voir un homme avec de la barbe, attention. » Je ne vois rien, mais M. Dariex se sent le visage caressé assez longuement par une barbe.

Deux, trois coups violents résonnent sur le milieu de la table. La boîte à musique voltige, en jouant, au-dessus de nos têtes.

Eusapia se met debout en demandant qu'on n'interrompe

pas la chaîne, *la catène*, comme elle dit. Nous espérons assister à la lévitation du médium, mais c'est la lévitation de la table qui nous est donnée. Elle se lève si haut et si brusquement que je suis forcé de lâcher la main d'Eusapia (ou est-ce elle-même qui s'est dégagée ?) Je recherche cette main aussitôt, je la retrouve et je la sens qui *appuie fortement sur l'extrémité de l'angle de la table*. La table était alors, d'après la position de mes bras, à 1m,60 du sol, et elle y est restée quelques secondes.

Ce n'est pas le geste que j'ai surpris, qui a pu élever et soutenir la table (surtout si, comme je l'espère, le Dr Dariex n'a pas perdu, lui, le contrôle de la main gauche); mais il est certain que, par ce geste, Eusapia venait en aide, inconsciemment ou sciemment, à ses mains dynamiques.

Plusieurs faits remarqués au cours de ces séances appuieraient l'hypothèse de la formation et de l'utilisation de ces mains. Aussi, au début de la soirée, avant que le rideau de gauche ait recouvert ma tête, Eusapia non seulement regardait ce rideau, mais encore faisait avec son épaule droite les mêmes mouvements qu'elle eût faits si son bras droit et sa main droite avaient attiré le rideau. Cela me frappa tellement que je tins et serrai avec force sa main droite, — et le rideau vint tout de même sur ma tête.

Il y a dans ces expériences des faits extrêmement probants, et d'autres qui, à la réflexion, laissent un doute. Eusapia « truquerait » volontiers, comme tous les médiums.

Tous debout après que la table vient de se retourner en l'air et de se reposer sur le parquet, nous faisons la chaîne. *Je tiens bien* la main droite d'Eusapia, M. Dariex tient la gauche, et nous sommes touchés; on défait le dernier bouton de mon gilet; en même temps, une main caresse ma main gauche que tient M. Mangin et M. Mangin perçoit cette caresse, voilà donc qui paraît sûr. Mais Eusapia rompt la chaîne et dit de regarder. Elle souffle et à la faveur de la clarté venant de la fenêtre, nous apercevons, chaque fois qu'elle souffle, la silhouette d'une main qui se forme et s'évanouit; cela est moins sûr. Enfin, elle prie M. de Rochas de lui tenir les mains, l'avertissant qu'elle va faire apparaître

une main sur son épaule droite, à elle Eusapia. Mais tout à coup, de Rochas s'écrie : « Truc! » En effet, elle a dégagé une de ses mains que de Rochas a rattrapée au vol. Eusapia se lamente, veut recommencer et n'obtient pas de résultat. Il est vrai qu'il est plus de minuit et qu'elle est tout à fait épuisée.

Sixième séance. Lundi 28 septembre 1896.

Pour cette séance, mon cher docteur Dariex, je ne transcrirai pas mes notes sur l'expérience si remarquable de la balance, que vous avez certainement relatée mieux que moi. Je dirai seulement quelques mots à propos de la boulette de terre à modeler.

« ... Nous désirions obtenir l'empreinte d'une main ou d'un visage dans un bloc de terre à modeler.

Avant la séance, M. Mangin avait placé ce bloc, derrière le rideau, sur le lourd fauteuil de cuir, et on ne s'en était plus occupé.

Vers la fin de la soirée, alors que nous faisons la chaine, les mains sur la table, nous entendons quelque chose tomber sur cette table. L'obscurité est presque complète. Serait-ce un apport? J'étends la main, et, à tâtons, je trouve un objet de la grosseur d'une noisette. C'est un petit morceau de terre à modeler. Je constate, tout haut, qu'il est TIÈDE. On n'avait pas allumé de feu ce soir-là, mes mains étaient froides, la différence de température était facile à percevoir.

La séance terminée, nous examinons le bloc de terre. Tout au bord, perpendiculairement au dossier de la chaise du médium, nous voyons une trace creusée comme par un doigt. La portion de terre raclée, enlevée, est venue tomber sur la table sous forme d'une espèce de boulette où l'on remarque comme l'empreinte de l'extrémité d'un doigt (j'ai cette boulette chez moi). Aucun de nous n'attache d'importance à ce fait qui n'était pas contrôlable. En effet, dans l'obscurité, alors que la table se levait et que nous étions tous debout dans un désordre momentané, Eusapia aurait pu, de son doigt corporel, imprimer ce sillon dans la terre et cacher la boulette obtenue dans son corsage, près de sa peau, et

cela même expliquerait la *température de ladite boulette*. Toutefois, immédiatement après la tombée de l'objet, M. Dariex avait palpé les doigts du médium et n'y avait point senti de traces de terre à modeler. Et il faut admettre aussi que, puisqu'elle a pu — indéniablement — faire baisser, sans contact, le plateau d'une balance, elle a bien pu, sans fraude, produire le dernier phénomène. Et, dans ce cas, la *température de la boulette* serait *un fait particulièrement intéressant à noter.* »

Voilà ce que j'écrivais au lendemain de la VIe séance.

Or, le 15 octobre dernier, en relisant un compte rendu de la séance de l'Ile Roubaud du 4 août 1894 [1], je remarque des apports ou mieux des transports de pièces de 5 francs. Dans les conditions du contrôle le plus rigoureux exercé par MM. Richet et Ochorowicz, seuls en présence d'Eusapia, une troisième pièce de 5 francs est transportée de derrière le rideau, et M. Ochorowicz écrit : « *Cette pièce était chaude.* »

On pourrait, par ces deux constatations rapprochées : les températures anormales de la boulette de terre et de la pièce de métal, supposer que le phénomène dont nous avons été témoins n'a pas été plus entaché de fraude que celui de l'Ile Roubaud; en tout cas, les expérimentateurs seront avertis d'avoir à constater la température des objets si extraordinairement apportés.

7e *séance.* — Impossible d'y assister.

Je n'ai pu assister à cette dernière séance, et voilà que disparaît l'occasion rare et difficile à trouver, dans d'aussi bonnes conditions, d'interroger l'Inconnu et d'essayer de voir dans l'Au-delà. Néanmoins, il résulte, pour moi, que nous avons été réellement mis en face d'une Énergie aux lois non définies émanant de l'organisme d'Eusapia, d'une force ecténique, εκτενια (extension), comme l'appelait M. Thury; mais rien ne m'a prouvé la nécessité, pour la production de ces phénomènes, de l'intervention d'Êtres invisibles, âmes de morts, élémentals, élémentaires, esprits supérieurs ou inférieurs. Rien, dans ces séances, ne m'a permis de croire, malgré le

1. *L'extériorisation de la motricité*, par A. de Rochas, p. 203.

vif désir que j'en aie, à la présence de ceux qui vécurent avant nous.

Au point de vue psycho-physiologique, je dirai que je n'ai éprouvé aucune fatigue pendant ni après les séances. Aucun des phénomènes, pas même celui de mes doigts, saisis par la main, ne m'a donné la moindre émotion. J'ai constamment gardé tout mon sang-froid, et si j'ai éprouvé un sentiment quelconque, ce ne fut que celui d'une surprise amusée, d'une joie de voir réussir les expériences.

COMPTE RENDU DE MM. MARCEL MANGIN ET XAVIER DARIEX

Première séance, 16 septembre. — Le médium est contrôlé à sa droite par M. Sully Prudhomme à sa gauche par M. Marcel Mangin. A droite de M. Sully Prudhomme, est assis M. Guerronnan, puis le docteur Dariex, puis Mme Boissaux, puis M. Desbeaux, qui se trouve par conséquent être le voisin de M. Mangin. Au bout d'une demi-heure environ d'attente, pendant laquelle nos mains sont posées sur la table, Eusapia sent un grand malaise et sort, accompagnée de Mme Boissaux. J'ai su depuis qu'elle était arrivée en bas pâle comme une morte et tout à fait sur le point de se trouver mal. Était-ce simplement parce que nous avions dîné trop tard et trop précipitamment? Elle revient sans corset mais disant qu'elle aurait bien voulu pouvoir changer son corsage de soie contre un corsage de laine. Je ne crois pourtant pas qu'il faille attacher aucune importance à ce détail. Il serait bien plus désirable d'obtenir que le costume soit blanc[1].

Presque aussitôt qu'elle a repris sa place, des craquements se produisent dans la table puis des lévitations très légères, puis d'autres très accusées. La table est ronde son diamètre est d'environ 90 centimètres. Elle a quatre pieds. Les soulèvements de la table tout entière, à une hauteur d'environ 40 centimètres, ont lieu simultanément des quatre pieds

1. Il y a un an, à l'Agnelas, nous avons eu une séance avec Eusapia portant un corsage blanc.

alors que ma main gauche repose sur les deux genoux, que ma main droite tient la main gauche du médium et que M. Sully Prudhomme est sûr de la main droite du médium. Je ne crois pas que la jambe puisse se replier sans aucun mouvement sensible du genou correspondant et le pied venir soutenir le pied de la table. Même cela se pourrait-il, il faudrait encore que le médium fût doué d'une force extraordinaire. Car les mains sont posées à plat. La lumière est plus que suffisante pour les distinguer et s'apercevoir du mouvement que ferait celle qui viendrait saisir le bord de la table. Les choses se passent comme s'il y avait attraction venant d'en haut, et comme si cette attraction coûtant beaucoup d'effort au médium cessait brusquement et laissait retomber très lourdement la table. (J'avoue que cette apparence n'est pas celle que j'imaginais. D'après les descriptions lues de lévitations obtenues avec d'autres médiums, je me figurais que l'objet semblait, au moins quelquefois, comme planer dans l'air et retombait doucement. Jamais cela n'a lieu avec Eusapia et cela est fâcheux, cette apparence d'effort, cette retombée brusque, c'est bien ce qui se produirait si le soulèvement était dû à un effort musculaire très violent et très court[1].

Eusapia frappe avec sa main des coups sur la table et nous en entendons d'autres assez sourds mais bien nets faisant écho, alors que ma main est sur les genoux du médium et que nous voyons tous le dessus de la table. Je jurerais que les coups sont reproduits à l'endroit même où ils ont été donnés. (Plus tard nous nous sommes assurés que nous pouvions assez bien localiser un coup frappé sur la table sans trop nous tromper.)

Le meuble qui a joué le plus grand rôle dans la soirée est une grande et très lourde chaise cannée, dont le siège est haut de plus d'un mètre. Elle se trouvait très près de M. Sully Prudhomme. Eusapia la touche, comme elle fait souvent d'un objet avec lequel on dirait qu'elle cherche à entrer en communication. Elle la regarde en poussant de grands sou-

1. M. Mangin a mis entre parenthèses les réflexions qu'il a ajoutées plus tard à son compte rendu.

pirs et avec l'expression d'un effort pénible. Les mouvements obtenus sont très sensibles et visibles. Je suis très sûr du contrôle de tout mon côté, presque toujours des deux jambes entre lesquelles elle serre la mienne fortement. M. Sully Prudhomme dit ne pas perdre la main droite, et c'est seulement de son côté qu'il pourrait y avoir dégagement d'un membre. (Est-il impossible que dans ces contacts préparatoires dont je parlais tout à l'heure un fil ait été passé autour d'un barreau de la chaise, ou bien un fil muni d'une sorte d'hameçon ne pourrait-il agir accroché à un trou de siège? Toujours est-il que je ne vois pas encore comment on pourrait expliquer, dans les conditions susdites de contrôle, la lévitation de cette chaise monumentale venant se coucher sur nos bras en travers de la table.

L'homme le mieux doué en force musculaire ne pourrait, en restant assis et sans se retourner sensiblement, faire mouvoir, par ces procédés, un meuble pareil. La chaise, une fois, s'est balancée très régulièrement, comme mue par une main humaine, pendant qu'Eusapia exécutait synchroniquement une légère contraction d'une de ses mains, toujours tenues. L'hypothèse du fil expliquerait bien cela.)

Remarque de M. Dariex. — La réflexion de M. Mangin n'est pas absurde, mais, pour ma part je la rejette parce que toutes les évolutions de cette énorme et lourde chaise ne pouvaient pas être réalisées par ce procédé. Et d'abord c'est une ficelle qu'il faudrait dire, car un fil se serait rompu; puis, en supposant la ficelle passée ou la chaise hameçonnée, il eût fallu, pour l'amener sur la table, tirer sur la ficelle et se livrer à des mouvements assez étendus que les mains seules, à l'extrême rigueur les dents — mais celles d'Eusapia sont rares et bien peu solides — auraient pu exécuter. Or l'éclairage est resté, pendant les évolutions de la chaise, toujours suffisant pour distinguer la position et les mouvements de la tête et des mains. Je pouvais, de la place que j'occupais, me rendre suffisamment compte de leur situation. D'autre part, les mains étaient tenues, et des mouvements tant soit peu étendus n'auraient pas été permis ou auraient été immédiatement suspectés par le contrôleur. Toutefois, en enroulant la ficelle autour de la main ou du poignet l'on pourrait parvenir à attirer la chaise puis, avec beaucoup d'adresse et avec le secours du coude à la soulever et à

la faire basculer sur la table; mais pour exécuter cette manœuvre, il faut que la main se libère et puisse exécuter des mouvements de moulinet, il faut donc qu'elle échappe au double contrôle de la vue et du toucher, ce qui peut bien arriver une ou deux fois, mais non pas se répéter avec persistance au cours d'une séance où la vigilance de six observateurs est en éveil.

De mon côté se trouvait la petite table et dessus une boîte à musique à manivelle. La petite table a été attirée et appuyée contre moi tandis que le contrôle me paraissait satisfaisant. Mais je ne puis être très catégorique sur ce point et je le serai encore moins sur les mouvements de la manivelle qui pouvaient, je crois, être obtenus par le coude pendant les mouvements semblables de la main que je tenais. Mise au milieu de nous la boîte a été soulevée bien des fois, même à une lumière qui aurait, je crois, permis de voir une main (mais pas un fil).

M. Sully Prudhomme exprime le désir de la voir jouer véritablement; ceci ne nous a malheureusement pas été accordé, mais je dis à Eusapia : « Sarebbe molto bello se poteva sonare. »

Il faudrait pour cela que la manivelle tournât. Eusapia nous prévient qu'elle va toucher la boîte. Je remarque qu'elle tient à la poser sur le flanc et non sur ses pieds. Pourquoi cela? Très probablement parce qu'une simple pression ou une simple traction de bas en haut agissant sur l'extrémité de la manivelle suffit à faire entendre quelques notes, tandis que la manœuvre dans le sens ordinaire exigerait peut-être un appareil spécial. Un soupçon me traverse aussi l'esprit : la dentelle de la manche ne peut-elle accrocher la manivelle et la faire mouvoir? Comme dans nos conversations, pendant la journée, Eusapia m'avait dit qu'elle n'aime que les gens bien francs et que quand on a des doutes elle veut qu'on les exprime, je lui avoue les miens. Elle y répond en faisant rentrer la dentelle de la manche et en me priant de contrôler le bras. Plusieurs fois ensuite, quand un phénomène aura eu lieu, elle me demandera d'un ton de triomphe : « Eh bien! est-ce la dentelle cette fois? »

Encore au sujet de cette boîte à musique, le phénomène le plus étonnant aura été le suivant si la main que tenait

M. Sully Prudhomme ou qui tenait celle de ce dernier (grande différence) ne s'est pas dégagée une seconde. Car alors Eusapia s'était levée et appuyait sa tête sur la mienne. J'étais donc sûr des deux jambes, de la main gauche et de la tête, de sorte que, je le répète, toute la question repose sur la continuité du contrôle de la main droite. La boîte, posée sur le petit guéridon auquel Eusapia tournait le dos, a paru passer par-dessus son épaule pour venir tomber devant elle, au milieu de nous. D'un côté je me demande, s'il y a un truc, comment Eusapia nous prévient-elle de ce qui va avoir lieu.

Il y a des contacts comme d'une main. Je laisse à ceux qui les ont sentis de les décrire. C'est surtout M. Sully Prudhomme qui est en butte à ces étreintes, à ces coups. Il se plaint d'une façon très plaisante de cette animosité. Une fois c'est comme un coup de battoir qu'il reçoit dans le dos. Ou bien il se sent pris sous les bras comme par quelqu'un de très fort. Et puis c'est sa chaise sur laquelle on s'acharne et nous entendons les efforts qu'il fait pour rester assis dessus et l'empêcher de se dérober sous lui. A un moment il se dit aussi comme *rivé* à sa chaise. Ceci a lieu à la fin de la séance et il est à remarquer que depuis le moment (11 heures moins 5) où l'on a parlé de lever la séance, les phénomènes ont pris plus d'intensité et de fréquence. Je dois pourtant ajouter que j'ai cédé ma place au contrôle de Mme Boissaux. Mais au sujet de la substitution des mains suivant le procédé signalé par les Anglais et expliqué dans les *Annales*, je puis affirmer formellement qu'il n'y en a pas eu dans cette soirée. La main droite s'est-elle, une seconde, dégagée de l'étreinte de M. Sully Prudhomme, c'est à lui de nous renseigner exactement sur ce point. Je me rappelle bien que deux fois au moins Eusapia se plaignait d'avoir le pouce de cette main trop serré et que M. Sully Prudhomme a répondu que c'était là sa sûreté. Mais quand même, beaucoup de phénomènes ne s'expliqueraient pas par une simple action de cette main. Et pour moi personnellement, dans toute cette séance, ce qui me semble le plus inexplicable par le truc, ce sont les occasions où Eusapia m'a donné le contrôle des deux mains et des deux

pieds et où cependant la grande chaise a fortement remué. Cela a eu lieu, je crois bien, au moins deux fois.

Observations de M. Dariex sur la première séance.

Je dois compléter le compte rendu de M. Mangin en disant que durant presque toute la séance, il y avait dans la salle assez de clarté pour qu'il nous fût possible de distinguer la silhouette des personnes et des objets et que lorsqu'une tête, un objet ou une main se déplaçait, il était possible de le voir. Nous pouvions donc, chose extrêmement importante, joindre le contrôle de la vue à celui du toucher et corroborer par les yeux le contrôle qui était exercé par les mains.

Je signalerai tout particulièrement les faits suivants parce qu'ils sont ceux qui m'ont laissé, durant cette séance, le plus de satisfaction et de confiance.

La guitare, — c'était un tambourin-guitare, un objet assez léger, — qui se trouvait sur le guéridon, entre Eusapia et Mangin, avait été transportée devant nous, sur la table, apparemment par la force psychique en cause. M. Sully Prud'homme dit : « Je voudrais bien entendre jouer de cette guitare. » Bientôt Eusapia se fait accompagner la main droite, tenue par Sully Prudhomme et, tandis que la main de celle-ci reste à une quinzaine de centimètres au-dessus de la guitare, et que je vois cette main ainsi distante et isolée de l'instrument, les cordes résonnent et nous entendons tous quelques sons. Un peu plus tard, Eusapia se lève, et, debout, les deux mains bien tenues, l'une par Mangin, l'autre par Sully Prudhomme, — leur silhouette étant d'ailleurs visible, — Eusapia penche sa tête vers la boite à musique déjà sur la table depuis un moment et ayant déjà joué à deux ou trois reprises ; son visage est distant d'environ 20 centimètres de cet instrument qu'elle ne touche pas, elle fait un mouvement d'aspiration et l'instrument s'élève — comme s'il était véritablement aspiré, — jusqu'au visage d'Eusapia. Je vois l'instrument, je vois le visage d'Eusapia, et, au loin, la silhouette de ses mains qui n'ont pas cessé d'être doublement contrôlées par le toucher et par la vue ; à aucun moment rien n'est venu

toucher cette boîte qui cependant s'est élevée jusqu'à sa figure, comme s'élèverait un morceau de fer attiré par un électro-aimant que vient à traverser un courant, puis elle est retombée brusquement comme l'aurait fait un morceau de fer doux lorsque le courant électrique aurait été interrompu.

Cette expérience se renouvelle à plusieurs reprises, toujours avec assez de clarté pour distinguer la silhouette des objets et des assistants, et jamais je ne vois rien de suspect : toujours la boîte s'élève, attirée à distance et comme aspirée par la force psychique émanée du médium. Ce phénomène m'a paru se réaliser dans de bonnes conditions de contrôle et présenter des garanties de véracité. Toutes les fois, j'ai mis à l'observer l'attention la plus grande et la plus soutenue.

2[e] *séance, 19 septembre.* — Hier soir, nous n'avons été que quatre. Le D[r] Dariex, M[me] E..., M. Guerronnan et moi. La table n'est plus la même, c'est une table de cuisine longue d'un mètre, large de 55 centimètres. Elle pèse 12 kil. et demi. Le premier phénomène n'est pas le moins curieux, car il est absolument inexplicable par un truc quelconque. La table est immobile. Mais je sens, et nous sentons tous, un véritable frémissement sous nos doigts. Il n'y a pas d'autre moyen d'exprimer cette extraordinaire sensation. Véritablement elle frissonne. Quelques petits coups sont frappés comme dans l'intérieur de la tablette supérieure. Plusieurs fois elle se penche. Puis Eusapia se lève et tout se passe comme s'il y avait aimantation. Car la lumière est largement suffisante pour nous permettre de voir un très large espace entre Eusapia et la table et seulement le contact d'une ou de deux mains d'Eusapia sans étreinte du pouce. La table reste assez longtemps maintenue en équilibre sur ses deux pieds, les deux qui sont le plus loin d'Eusapia. Cela n'a rien d'extraordinaire, car avec le bout du doigt on peut lui faire garder cette position. Mais ce qui ne peut s'imiter, c'est le soulèvement des deux derniers pieds alors que les mains, n'ayant pas changé de place, se sont seulement légèrement contractées. Aussitôt Eusapia semble épuisée et va tomber sur sa chaise. Ceci a eu lieu deux fois.

Pendant que la table est en équilibre sur ses deux pieds et que les genoux sont à une grande distance et bien visibles, plusieurs fois nous avons entendu de petits coups frappés dans l'intérieur de la planche supérieure, quelquefois spontanément, quelquefois en réponse à un nombre égal de coups frappés soit par Eusapia, soit par la main de Mme E... ou celle de M. Dariex tenue par Eusapia. A noter la différence des sons clairs quand c'est la main de Mme E..., sourds quand c'est celle du docteur.

Productions des mains. — J'avais cette fois installé un rideau qui fermait diagonalement un angle de la chambre. Eusapia s'assoit de manière à en avoir une partie sur l'épaule entre M. Dariex et elle. Le contrôle de mon côté est toujours très bon, mais il paraît qu'il ne l'est pas toujours du côté du docteur. Comme elle fait presque toujours, elle essaie le phénomène avec sa main réelle et touche le docteur à travers le rideau. Plusieurs fois nous voyons le rideau poussé de la même façon, malgré le contrôle, et le docteur dit qu'il se sent touché soit à l'épaule, soit même au milieu du dos, endroit qui me semble être à une distance sensiblement plus grande que le bras d'Eusapia dont le corps, nous en sommes absolument sûrs, ne se penche pas; la lumière est très suffisante.

Bientôt quelque chose d'important se prépare, car Eusapia nous assigne nos places pour nous bien assurer du contrôle. (Du moins en apparence peut-être; n'y avait-il pas là au contraire de l'habileté comme le prouverait la phrase suivante?) A mon grand déplaisir je suis invité à me mettre sous la table pour tenir les pieds. J'arrive à les tenir tout en ayant la tête appuyée sur la table. Je les sens se raidir et la boîte à musique tombe lourdement sur la table. Je ne puis en ce cas parler du contrôle des mains ni surtout de la tête, Mme E... et le docteur m'assurent que celui des mains était bon. J'émets franchement un doute sur celui de la tête. Il est parfaitement saisi par Eusapia, qui me semble pourtant être en état de transe ou tout au moins de demi-transe, mais toujours, comme je l'ai dit, très susceptible, et elle demande qu'on lui place un mouchoir sur la tête pour que ce blanc soit visible dans l'obscurité. J'oubliais de dire que la lampe avait été em-

portée de la chambre sur la demande d'Eusapia. A travers les persiennes venait encore quelque lueur due aux becs de gaz de la rue ou à la lune, de sorte que Mme E... et le docteur pouvaient voir un peu la silhouette obscure du médium. Je reviens au mouchoir. C'est le mien que je place sur la tête d'Eusapia et, au même moment, je sens trois doigts qui me font tellement l'impression d'être ceux d'Eusapia que je me dis : Tiens! pourquoi m'empêche-t-elle de mettre le mouchoir puisqu'elle vient de me le demander? Mais le contrôle était bon. J'exprime alors ma profonde stupéfaction. Et aussitôt Eusapia a ce petit rire de triomphe si particulier qu'elle a souvent au moment des phénomènes. M. Dariex et Mme E... accusent ensuite plusieurs fois des contacts à l'épaule, au milieu du dos.

C'est à ce moment de la séance que j'ai vu, en un point qui paraissait à environ 1 mètre de la table et au-dessus d'Eusapia, une petite lumière très vive quoique ne rayonnant pas du tout, de forme plutôt carrée et un peu moins grande qu'un timbre-poste. Je crois bien qu'il y en a eu deux se succédant et durant une seconde chacune. Un peu plus tard j'ai vu, dans la même direction, un point ressemblant exactement à ce qu'on obtient quand on touche le bout d'une allumette dans l'obscurité. Ce dernier phénomène a été perçu simultanément par M. Guerronnan et par moi.

Observations de M. Dariex sur la deuxième séance.

Il filtrait à travers les fenêtres assez de lumière pour que les personnes voisines d'Eusapia puissent encore voir la silhouette de celle-ci ; dès que M. Mangin lui eut mis un mouchoir sur la tête, tous les assistants pouvaient, par la vue, contrôler la position de la tête et s'assurer qu'elle n'était pas employée à simuler les phénomènes.

Quant au contrôle des mains il était fait du côté gauche par moi, et je réponds que cette main n'a pu être employée à aucun truc; du côté droit par M. Mangin d'abord, puis par Mme E... A plusieurs reprises, j'ai été touché à la tête et à la figure, par une main qui m'a tiré quelquefois les cheveux et

la barbe, pendant que Mme E..., interrogée sur le contrôle de la main droite, m'assurait qu'elle la tenait d'une manière sûre, car non seulement son bras était passé autour du bras d'Eusapia, mais encore ses doigts étaient entre-croisés avec ceux d'Eusapia. Je connais Mme E... depuis plusieurs années et M. Mangin la connaît depuis très longtemps et a souvent discuté avec elle sur les moyens de fraude et les manières de se libérer une main ou un pied. Nous devons donc prendre en considération le contrôle exercé et affirmé bon par Mme E...

Je terminerai mes observations sur cette séance en disant que le phénomène dont j'ai été le plus satisfait est celui du déplacement sans contact de la boite à musique, car, au contrôle des mains fait par Mme E... et par moi, j'ai pu joindre celui de la vue. La boite à musique était sur la table et je la voyais se profiler sur la fenêtre ; sa silhouette m'apparaissait suffisamment nette et détachée pour que le médium, même s'il s'était libéré une main, puisse venir la toucher sans être vu ; dans de telles conditions, cette boîte à musique a quitté la table et par trois fois s'est soulevée pour venir toucher mon visage. Ces déplacements ne se sont pas succédé coup sur coup, mais se sont produits à d'assez longs intervalles *pour satisfaire à la demande que je venais de formuler*. Il n'y avait donc pas de surprise et toute l'attention était portée sur l'observation et le contrôle de ce phénomène attendu. Toujours la silhouette de la boite, se profilant sur la fenêtre lumineuse, est restée nette et isolée : aucune main ni autre objet ou partie du corps n'est venu la saisir et la mouvoir et le contrôle de la vue corroborait le contrôle des mains par les mains, qui était d'ailleurs déclaré sûr.

La dernière fois, la boite à musique est venue, par son fond un peu creux, se coller contre mon visage où elle a exercé, pendant un petit instant, une pression pas brutale, mais assez forte pour m'aplatir le nez ; il y avait un peu d'impatience et d'agacement dans ce mouvement qui semblait dire : « Ah ! monsieur l'exigeant ! vous la voulez encore la boîte à musique ? Eh bien, la voilà ! » et la boîte m'était collée en pleine figure, à la manière d'un gamin facétieux qui écrase une poignée de neige sur le nez d'un camarade.

3e séance. Lundi 21 septembre. — 9 heures moins 5 ; sont présents : MM. Sully Prudhomme, Desbeaux, Guerronnan, Marcel Mangin. Lumière très suffisante. Contrôle à droite : M. Desbeaux. A gauche : MM. Mangin. M. Guerronnan a disposé ses appareils avec lumière instantanée, pour tâcher de saisir une lévitation de la table. Eusapia semble encore bien éveillée, tout à fait dans son état normal, et ne cherche qu'à nous satisfaire. Elle voudrait surtout que, dans la photographie, l'on voie bien ses deux pieds. La première expérience est très curieuse au point de vue psychologique. Eusapia a beau faire tous ses efforts que je veux bien croire sincères, c'est à peine si le petit bout de ses pieds dépasse la robe. Les chaussures et la robe sont noires, de sorte que certainement dans la photographie on ne verra rien de net; il faudrait, pour bien faire, trois appareils braqués en des points tout à fait différents; continuellement la pointe du pied qui est de mon côté rentre sous la robe, comme s'il souffrait de se montrer. C'est à dessein que j'emploie cette expression. C'est que je crois maintenant connaître trop le caractère d'Eusapia pour l'accuser de tricherie dans le sens ordinaire du mot et je pense m'exprimer exactement en disant que quand il y a tricherie, c'est plutôt son corps qui triche, que sa volonté consciente. Je sàis que les malins riront en lisant ces lignes, mais peu m'importe, l'avenir décidera. Je dirai donc que quand a eu lieu cette première lévitation, les pieds n'étaient pas distincts et celui de mon côté a pu venir toucher le pied de la table à travers la robe. Mais peut-être cela prouve-t-il uniquement qu'un point de contact semble aider considérablement le médium. Ce qui rend le mieux l'apparence du phénomène, c'est de dire qu'un pied supplémentaire ou quelque membre mal défini semble se former et, derrière la robe, recherche le contact de l'objet à soulever. En somme, je pense que, dans cette première expérience, c'est plutôt le véritable pied qui a touché le pied de la table.

Mais Eusapia ne s'en est pas tenue là. Comme je lui proposais d'essayer autre chose, par exemple avec le petit guéridon, l'amour-propre de « John » s'est piqué. De petits cou

frappés dans la table se sont fait entendre et je dis à M. Guerronnan de se préparer vite. Les deux pieds sont très visibles (ou du moins les extrémités des chaussures, ce qui est bien différent). M. Desbeaux tient toujours les genoux. La table se soulève très également des quatre pieds et reste ainsi à une vingtaine de centimètres pendant plusieurs secondes. Nous sommes très satisfaits. (Je suis devenu plus sceptique, comme on le verra plus loin.)

C'est entre ces expériences qu'il faut classer les suivantes. Nous plaçons une petite sonnette en métal blanc au milieu de la table et Eusapia fait aller et venir d'avant en arrière et d'arrière en avant ses deux mains étendues, le pouce plutôt fermé, chacune à une distance de 3 centimètres environ de la sonnette et à la hauteur du bas du manche. Plusieurs essais infructueux qui sont importants puisqu'ils montrent qu'il n'y pas de fil ou de cheveu; mais deux fois la sonnette est renversée dans le sens où la pousserait un lien réel qui unirait subitement les deux mains. On pourra discuter ce cas à cause de la faible lumière qui ne nous aurait certainement pas permis de voir un cheveu et j'avoue qu'un prestidigitateur habile pourrait en faire autant

Matérialisation de mains. — Le contrôle ne change pas. Il est toujours satisfaisant. De la manière dont je tiens la main d'Eusapia il ne peut y avoir substitution. Et M. Desbeaux affirme être bien sûr aussi de son côté. Et pourtant je suis touché plusieurs fois. Aucune différence entre la sensation reçue et celle que donnerait une main réelle. Souvent les doigts séparés sont distinctement sensibles. Une fois ils étaient réunis et j'ai nettement eu la sensation d'une température légèrement plus élevée que celle de ma main. Certains contacts sont tout à fait caressants et à ce moment Eusapia me dit des paroles qui certainement ont rapport au grand deuil qui m'a frappé dernièrement : « Ne sois pas triste, tu verras... tu verras... Dans l'autre maison... l'autre maison... une séance... » etc. Évidemment elle me promet une matérialisation plus complète de la chère morte. Mais en moi-même je repousse absolument cette possibilité. Rien ne me serait plus

cruel, et, le miracle serait-il comparable à celui de Katie King que je n'en resterais pas moins incrédule, et aussi sûr que la mort nous sépare, hélas! pour toujours.

Le rideau joue un rôle important dans les phénomènes de cet ordre. La pression, ou le pincement, est très renforcée, sans devenir du tout malveillant quand la main se forme derrière le rideau.

M. Desbeaux, qui est aussi souvent touché que moi, s'écrie qu'il vient de voir une main, qu'elle avait la couleur d'une main naturelle. Une définition exacte de la couleur me paraît impossible, car nous n'avons plus de lampe et dans ces conditions une main humaine vue en silhouette sombre sur la clarté vague de la fenêtre paraîtra forcément sans couleur. Une fois, et l'apparition ne durant qu'une seconde, j'aperçois comme l'ombre d'un poing très mal formé, avec peut-être un pouce. Et une autre fois, tout aussi rapidement, quatre ou cinq petits doigts très mal formés mais écartés et ressemblant très suffisamment à une main comme peuvent en dessiner les enfants quand ils font un « bonhomme ». (Je crois bien avoir eu le temps, malgré l'extrême rapidité de l'apparition, de remarquer que cette ombre n'avait pas l'opacité qu'aurait eue la chair, et ce phénomène est certainement un des plus intéressants, car je demande par quel truc cette apparition, avec sa forme enfantine ou celle du poing, aurait pu être produite).

C'est encore de la même façon que j'ai vu vaguement plusieurs fois l'ombre d'un petit piano-harmonica passer devant la lueur de la fenêtre et se mouvoir comme si l'instrument était tenu par le médium, et pourtant M. Desbeaux et moi nous sommes sûrs d'avoir tenu les bras d'Eusapia au même moment. L'harmonica m'a été appuyé et frotté sur la figure assez longtemps pour ne pas pouvoir supposer que M. Desbeaux ne s'apercevait pas qu'il avait perdu le contact de l'autre main. Je ne sais plus à quel moment, des notes ont été frappées très rapidement et au hasard, car, il faut bien le dire, jamais aucun phénomène ne se prolonge plus d'une seconde. Celui qui m'a paru le plus long et le plus concluant, le voici : *Eusapia nous prévient qu'elle va pouvoir nous toucher, M. Des-*

beaux et moi, en même temps. Et en effet, deux fois au moins je sens une main bien étendue. aux doigts écartés, qui appuie sur ma tête lentement et assez fort pour me forcer à la baisser, pendant que M. Desbeaux accuse un contact très net.

Une fois, elle et moi restant assis, elle me fait lever la main gauche le plus possible, comme pour me dire : Tu vas être touché à cette hauteur. Mais je ne l'ai pas été. En revanche, je l'ai été sur le dos de la main qu'elle m'avait fait placer entre ses épaules, à un endroit où tout le monde sait que pour se toucher il faut faire avec les bras des mouvements difficiles. Comment ne nous serions-nous pas aperçu d'un pareil déplacement?

En résumé il me paraît certain que, comme distance, les pouvoirs d'Eusapia sont limités. S'il y a des exceptions à cette règle, ce n'est pas moi qui jusqu'à présent puis en citer. M. Ochorowicz en cite, et je crois me rappeler qu'à l'île Roubaud et à l'Agnélas on a vu quelques cas où la longueur du bras naturel était dépassée. Parmi les médiums, c'est un trait caractéristique d'Eusapia.

Mais ne me trompé-je pas en disant que dans cette séance il n'y a pas eu de ces exceptions, car alors qu'on parlait de terminer, il y eut un grand mouvement du rideau qui fut projeté jusque sur M. Sully Prudhomme... chose impossible à réaliser par un dégagement de main sans mouvement du corps, et deux fois au moins, M. Sully Prudhomme est touché.

Enfin je n'ai pas encore dit ce qu'il y a eu de plus irréprochable : c'est qu'à M. Desbeaux et à moi, à chacun successivement, Eusapia a permis de contrôler ses deux mains et ses deux pieds en même temps et que nous avons été touchés dans ces conditions.

Le dernier phénomène a été le déplacement du fauteuil que nous avions placé au fond du petit cabinet. Mais ici je ne puis assez préciser si vraiment il venait de l'angle de la pièce où je l'avais primitivement placé.

4e séance. Mercredi 23. — Pendant une grande partie de la séance, le côté gauche du médium était contrôlé par M. Sully

Prudhomme et le droit par M. Ernest Archdeacon, qui assistait à ces expériences pour la première fois et n'était pas familiarisé avec ces phénomènes : aussi le contrôle du pied droit du médium lui a-t-il échappé, ainsi que j'ai pu m'en rendre compte, au moins en une circonstance, et ce pied a-t-il servi à soulever le guéridon ? C'est grâce à une petite lampe à esprit-de-vin, placée dans le cabinet formé par le rideau, pour entretenir la chaleur du bain-marie où plongeait un récipient plein de paraffine, que j'ai pu voir la chose : la faible lumière de cette lampe se trouvait derrière le médium et me permettait de voir une ombre correspondant bien à ce qu'aurait donné la jambe manœuvrant pour soulever le guéridon et cette ombre n'était plus visible aussitôt le phénomène terminé.

Pour en finir de suite avec ce que j'ai cru peu satisfaisant, je citerai une des expériences avec la petite sonnette. Un instant auparavant Eusapia avait tenu les bras levés comme quelqu'un qui se détire, et la chose m'avait légèrement surpris. Je l'ai comprise peu après. Eusapia, ayant fait de véritables gestes de magnétisation sur la sonnette, fit ensuite, très rapidement avec un doigt de la main gauche, le tour du manche comme pour y enrouler un cheveu ; JE CROIS même avoir entendu le cheveu se casser quand il a eu soulevé la sonnette.

REMARQUE DE M. DARIEX. — J'ai vu aussi le mouvement circulaire décrit par le doigt et j'ai tenu le phénomène pour suspect, — ainsi d'ailleurs que celui du renversement de la sonnette, — pensant à la possibilité de sa simulation à l'aide d'un cheveu : mais je n'ai pas entendu le cheveu se casser.

A part ces deux tours de passe-passe, il y a eu un ensemble de faits indiscutables et des phénomènes nouveaux qui ont rendu cette séance plus intéressante encore, à mon avis, que les précédentes. J'ai vu, nous avons vu la fameuse main. Pour ma part, je l'ai vue une fois assez bien, deux fois très bien. L'apparition avait été précédée de nombreux pincements, tapes, étreintes sur M. Sully Prudhomme ou sur M. E. Archdeacon. Le rideau est fait avec trois morceaux de

largeur inégale se recouvrant un peu. Le troisième morceau, qui est à gauche, est très étroit. La première apparition a lieu entre le premier et le second morceau. Elle est extrêmement rapide, comme le sera du reste aussi la seconde. Mais d'un côté nous contrôlons bien les mains charnelles du médium. La lumière est suffisante pour qu'un mouvement illicite ne nous échappe pas, même en supposant qu'un des deux contrôleurs ait eu une seconde de distraction. Et, d'un autre côté, la direction de la portion de bras qui fait suite à la main (environ la moitié d'un avant-bras) n'est pas celle que pourrait donner un des bras réels du médium. C'est là-dessus qu'il faut insister et que les observateurs devront à mon avis porter toute leur attention, puisque, à notre grand regret, notre essai de photographie n'a pas réussi. Si le phénomène doit toujours être aussi rapide, aussi impossible à prévoir, comment arriver à viser juste? Je me rappelle très bien cette direction du bras. Or, à cause de mon métier de peintre, et de peintre de nu, on ne me refusera pas, j'espère, une certaine compétence à ce sujet. Je prétends que ni dans cette première apparition, ni encore moins dans la seconde, la direction du bras *fantomal* n'était possible, anatomiquement parlant, sans un mouvement important du corps.

Il ne reste donc qu'une fente imperceptible par laquelle le doute peut encore *postérieurement* s'insinuer dans l'esprit : notre surprise aurait-elle été assez vive et durable pour permettre à ce mouvement de passer inaperçu? Oui peut-être. Mais la surprise n'a lieu qu'après le phénomène. Il faut donc supposer une inattention générale juste avant le phénomène. C'est le contraire qui avait lieu pour la seconde apparition. E... venait, je crois, de nous faire espérer la possibilité de la photographie; en tous cas, nous y comptions, et M. Guerronnan avait tout préparé.

La couleur n'est pas définissable, la luminosité est celle d'une main de chair, la forme, très nette, n'a rien de phosphorescent.

La lueur éblouissante que M. Guerronnan a fait jaillir de son appareil a paru faire souffrir vivement Eusapia. Il est tard. On parle de s'en tenir là. Mais M. Sully Prudhomme

annonce qu'il est touché et cela se répète plusieurs fois. On s'acharne après sa chaise, qui est déplacée bien qu'il résiste et s'y appuie de tout son poids. Puis c'est le tour de M. E. Archdeacon qui résiste également. Le médium lui demande de ne pas résister. M. Archdeacon se soulève légèrement; alors la chaise s'élève, cherche à grimper sur son dos, puis retombe brusquement.

Observations de M. Dariex sur la quatrième séance.

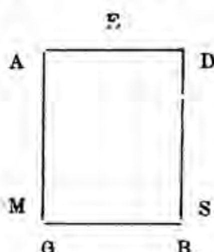
Pendant la dernière partie de cette séance M. Sully Prudhomme m'avait cédé sa place à la gauche d'Eusapia et il me fut possible d'observer, à plusieurs reprises, le contact d'une main alors que je contrôlais moi-même, avec mes mains, les mains d'Eusapia. J'attache une très grande importance à ce phénomène réalisé dans de telles conditions, car l'hypothèse de supercherie par l'un quelconque des expérimentateurs étant hors de cause, je n'ai plus qu'à savoir si le contrôle que j'exerçais était suffisant, je n'ai plus à m'en rapporter à l'efficacité du contrôle d'un tiers, je dispose moi-même de tous les éléments d'appréciation et je sais non seulement de quelle manière je tenais les mains, mais encore à quelle distance elles se trouvaient l'une de l'autre et par conséquent s'il était possible ou impossible qu'une main se substituât à l'autre par des procédés de passe-passe ou de prestidigitation.

Je tenais beaucoup à constater les contacts d'une main alors que je tiendrais moi-même les deux mains du médium, et comme je savais que durant les séances on ne dirigeait pas les phénomènes à volonté et qu'il valait mieux s'attacher à bien observer ceux qui se présentaient, j'avais au préalable préparé Eusapia à cette expérience, laquelle avait d'ailleurs été réalisée par d'autres expérimentateurs, notamment à l'île Roubaux. Un soir, pendant le dîner, j'insistai longuement sur l'importance qu'il y avait pour un observateur à éprouver le contact bien net d'une main alors qu'il tient bien et sûrement les deux mains du médium, et je dis combien la constatation du phénomène dans ces conditions aurait de poids dans mon opinion ; enfin je fis ressortir que cette expé-

rience était possible puisqu'elle avait déjà été réalisée plusieurs fois. En un mot je m'efforçai de suggérer à Eusapia, en état de veille, de produire ce phénomène dans les conditions expérimentales que je désirais.

Ce ne fut pas peine perdue car, à la séance qui suivit cette tentative de persuasion, Eusapia me dit de lui tenir les deux mains et que j'allais être touché par une autre main. J'étais donc bien prévenu et je portai toute mon attention sur le contrôle des mains du médium.

Ce contrôle était exercé de la manière suivante : j'étais à la gauche d'Eusapia, en D, ma main droite tenait à pleine



E Eusapia; D Dariex.
S Sully Prudhomme; B Mme Boissaux.
G Guerronnan ; M Mangin; A Archdeacon.

main sa main gauche sur laquelle elle était posée et qu'elle emprisonnait et maintenait parfaitement entre le pouce et les quatre autres doigts, ma main gauche ne tenait pas, elle était complètement sous la main d'Eusapia et nos deux mains avaient exactement, l'un par rapport à l'autre, la position de deux mains qui se superposent frileusement dans un manchon de fourrure : c'est-à-dire que la paume de la main d'Eusapia reposait sur mes doigts et que la face palmaire de ses doigts était sur la face dorsale de ma main. D'autre part, mes mains, et par conséquent celles d'Eusapia, étaient à trente centimètres au moins l'une de l'autre : je m'en rendais compte et par la sensation de position respective et par la vue de mes manchettes qui, à cause de leur couleur blanche, pouvaient être vues, grâce à la faible clarté qu'il y avait encore dans la pièce.

Dans ces conditions, je savais que la main gauche du médium, bien serrée par ma main droite, ne pouvait ni se libé-

rer pour simuler elle-même le phénomène, ni venir sur ma main gauche se substituer à la main droite du médium et permettre à celui-ci de m'abuser par ce truc que connaissent bien ceux qui ont sérieusement expérimenté avec Eusapia, mais je n'oubliais pas que les points délicats du contrôle consistaient : 1° à être bien sûr que c'était la main droite d'Eusapia qui reposait sur ma main gauche ; 2° à ne pas perdre un seul instant le contact de cette main qui me tenait au lieu d'être tenue et que je n'avais pas à ma merci comme la main gauche.

Deux moyens étaient à ma disposition pour savoir si c'était bien la main d'Eusapia : d'abord le volume de cette main qui était notablement plus courte qu'aucune de celles des personnes présentes — et en effet la main était courte et me donnait tout à fait l'impression de celle d'Eusapia — enfin — et c'était le meilleur moyen — la continuité de cette main avec le bras du médium. Ne me contentant pas du premier moyen, je mis en œuvre le second en m'assurant, avec ma main droite, que la main qui reposait sur ma main gauche était en parfaite continuité avec le bras d'Eusapia et qu'il s'agissait bien de la main droite d'Eusapia et non pas de celle d'une autre personne — Je savais qu'Eusapia se sert quelquefois de la main d'une autre personne quelle substitue à la sienne et donne à contrôler au lieu de la sienne ; mais ce procédé ne peut tromper que des expérimentateurs novices et non prévenus.

Je tenais donc bien les deux mains d'Eusapia, et il suffisait d'un peu d'attention pour savoir si l'une d'elles se libérait et pouvait produire les contacts annoncés. Je suis obligé de dire qu'à aucun moment aucune de ses deux mains n'a quitté les miennes le plus petit instant : la main gauche était toujours serrée et emprisonnée dans ma main droite, la main droite était toujours bien appuyée sur ma main gauche ; les doigts se soulevaient parfois et quittaient la face dorsale de ma main comme pour mimer et rythmer l'action de la main qui devait me toucher (on sait qu'Eusapia mime très fréquement, par des mouvement synchrones de l'un de ses membres, l'action qui se produit à distance, sous l'influence de la force psychique) mais à aucun moment, je puis l'affirmer, la paume

de sa main droite n'a quitté mes doigts ni cessé d'appuyer sur eux; d'ailleurs dès que la face dorsale de ma main perdait le contact des doigts, je faisais aussitôt, avec cette main, un petit mouvement, — comme un mouvement de défiance et de rappel, — et aussitôt les doigts venaient se réappliquer sur ma main et me permettaient de me rendre parfaitement compte de leur continuité avec la paume qui n'avait pas du tout quitté mes doigts. Donc, je le répète et j'insiste sur ce point, je suis obligé de tenir le contrôle pour suffisamment rigoureux et efficace, et pourtant j'ai été touché, nettement touché, par une main et des doigts qui tantôt s'appuyaient sur ma tête, tantôt me caressaient la figure, tantôt me tiraient les cheveux ou la barbe. Et ce n'est pas une fois que j'ai senti ces contacts et ces tractions, mais bien une quinzaine de fois, alors que le contrôle ne cessait pas d'être nettement satisfaisant.

Cinquième séance, samedi 26 septembre. — Sont présents MM. Dariex, de Rochas, Desbeaux, Guerronnan et Marcel Mangin. Contrôleurs : M. Dariex à gauche, M. Desbeaux à droite. Lévitation de la table avec contrôle satisfaisant. Eusapia fait mettre à Dariex sa main à plat sur la table et il sent distinctement de légers coups un peu sourds tandis que nous voyons clairement qu'il n'y a rien dessous. J'imite tout à fait le phénomène ne frappant sous la table, avec la main, comme quelqu'un qui frappe doucement à une porte. Cela est répété plusieurs fois et pour ainsi dire à volonté.

Très tôt, Eusapia demande beaucoup moins de lumière ; c'est le docteur qui est tout à fait favorisé. Les contacts de la main mystérieuse sont, dit-il, doux et caressants, quelquefois assez prolongés et très souvent répétés. Je ne sais pas exactement quels termes emploie Eusapia pour lui faire entendre que cette main est celle de Mme Dariex. Ces contacts ont lieu soit hors du rideau, soit avec interposition du rideau, tandis que les deux contrôles sont très bons. Ils sont plus fréquents et plus prolongés quand le rideau est interposé. Il y a aussi un essai de matérialisation plus complète, excessivement rapide et qui saisit vivement le docteur, mais lui seul, car à

nous, notre place ne nous permet de voir qu'une agitation très brusque et très accentuée du rideau. Je lui laisse donc le soin de décrire le phénomène.

M. Desbeaux a, dès le commencement de la séance, exprimé le désir de pouvoir toucher avec sa main la main mystérieuse. Croyant voir le médium bien en train, je lui transmets ce désir en italien. Un instant après il est réalisé. Eusapia fait mettre à M. Desbeaux sa main droite en l'air dans l'ouverture du rideau. Plusieurs fois nous avions vu sur ce fond noir de l'ouverture une apparition de main très informe, tantôt aussi blanche qu'une main ordinaire, tantôt beaucoup moins visible.

Une lumière est signalée par M. de Rochas. Et, en effet, nous la revoyons deux ou trois fois. C' est la petite lueur exactement pareille à ce que donne le contact d'une allumette dans l'obscurité, mais une fois je la vois décrire un cercle rapide qui me paraît avoir une dizaine de centimètres de diamètre.

Aujourd'hui il est question de «John», c'est à lui que le médium attribue le phénomène. Eusapia se lève et annonce que pour faire voir que ce n'est pas le corps du médium qui se dédouble, il y aura production d'une tête avec une barbe. Le mot barbe est répété plusieurs fois. Et, en effet, le docteur sent un léger contact comme d'une barbe. Est-il sûr du contrôle de la tête à ce moment et n'est-ce pas les cheveux d'Eusapia qu'il a sentis?

Comme le médium s'est levé, M. de Rochas espère une lévitation, mais elle ne se produit pas. En revanche Eusapia prononce le mot « ombre » et nous dit de regarder la fenêtre. Cest, en effet, la seule ressource qui nous reste car l'obscurite est profonde. C'est M. Desbeaux qui est bien placé pour cela. Je le suis beaucoup moins bien. Il nous dit voir plusieurs fois la silhouette d'un buste se pencher en avant.

Quant à moi l'ombre que je vois s'avancer n'a jamais de forme définissable. Ce serait plutôt ce que donnerait une main enveloppée dans un épais rideau, une main dont l'extrémité se dirigerait vers le sol tandis que le poignet très recourbé resterait le plus haut possible mais dans les limites de ce que

pourrait faire la main réelle d'Eusapia. Une seule fois, et à la fin, je crois, de cette série d'expériences, une silhouette de mains et de bras très fluets et allongés s'est beaucoup plus avancée, mais si rapidement!

« Pourquoi n'avez-vous pas mis la musique? » nous dit Eusapia. M. Guerronnan va la chercher. La manivelle en est tournée et fait rapidement plusieurs tours consécutifs, puis elle est transportée assez haut. Je mets ma main sur ma tête, ayant toujours une certaine crainte que dans ces mouvements peut-être inconscients et souvent brutaux, elle ne vienne me frapper. Et alors on la fait me frapper légèrement cette main exactement comme si elle était bien tenue par en haut.

M. Dariex a eu son lorgnon ôté de sur son nez et le mouchoir de M. Desbeaux a été enlevé.

Trois fois nous entendons un coup extrêmement violent, comme d'une main qui frapperait à plat sur le milieu de la table. Je crois que si l'on en faisait autant, on se ferait réellement mal. Ayant la tête très près de la table, il m'a bien semblé sentir le vent produit par la rapidité du passage de la main. Du reste, des tapes que nous entendons très bien sont données à MM. Dariex et Desbeaux sur l'épaule et le dos. A différentes reprises également, le dos de la main du docteur placée entre les épaules ou sur la tête d'Eusapia a été touché.

(Comment supposer qu'à chacun de ces phénomènes, qui se suivent de très près et demanderaient des mouvements considérables du médium, un des contrôleurs ait été assez inattentif pour se dessaisir de la main?)

Il est minuit environ. Ces grands coups indiquent une force considérable. Nous allons en avoir une nouvelle preuve inconcevable. « La chaîne, la chaîne! » réclame Eusapia. Nous sommes tous debout, nous donnant la main. La table s'élève des quatre pieds, de 50 ou 60 centimètres. La chose me paraît tellement invraisemblable que je cherche une explication de tricherie. Mais quelle force il faudrait pour soulever cette table avec une jambe! ce serait impossible sans un renversement complet du corps. Et les contrôleurs disent que ce ren-

versement n'a pas eu lieu. Du reste j'exprime mon incrédulité je ne sais plus comment, et Eusapia, à qui rien de ce genre n'échappe, même au milieu des plus fortes manifestations, donne à Dariex le contrôle de ses jambes et le phénomène recommence. Nous tâtons et constatons le renversement de la table. Ses quatre pieds sont en l'air. Je ne suis, je l'avoue, que médiocrement rassuré de cette animation d'un objet aussi lourd dans l'obscurité et je suis ennuyé du bruit considérable produit, à cause des personnes très fatiguées qui essaient de dormir dans la maison, et des attroupements dans la rue qui pourraient se former malgré que le quartier soit très désert.

Les productions de main recommencent. J'exprime le désir d'être à mon tour touché, ne l'ayant pas encore été de la soirée. Eusapia, toujours tenue par MM. Dariex et Desbeaux, s'approche un peu et souffle de mon côté : je suis touché à la barbe. (Toujours tenue par MM. Dariex et Desbeaux n'est pas exact; je l'ai su à la séance suivante, M. Desbeaux nous ayant dit alors qu'à ce moment il ne tenait pas la main d'Eusapia. Je modifie donc ici mes notes qui donnaient le phénomène comme authentique.) Le phénomène semble se répéter si facilement que MM. de Rochas et Guerronnan invitent M. Desbeaux à venir voir de leur place. Mais alors l'attente se prolonge. A la fin Eusapia murmure : « Troppo... troppo... — D'attenzione? ajouté-je. — Si, si, d'attenzione (oui, oui c'est cela). » Alors nous nous mettons à échanger quelques mots, je ne perds pourtant pas la main, et je me sens encore touché à la barbe, et ces trois messieurs revoient la main.

Puis vient une expérience où M. de Rochas contrôle seul les deux mains et croit surprendre le moment où l'une d'elles cherche à se dégager. Il s'écrie alors : « Du truc, du truc! » Eusapia, très vexée, discute. Longue attente... Plus rien.

Compte rendu de M. Dariex sur la cinquième séance.

Cette séance a été la meilleure de toutes pour la variété et l'intensité des phénomènes. Pendant toute la séance je suis resté placé à gauche d'Eusapia, contrôlant toujours sa main

gauche, que je tenais à pleine main, et je réponds qu'à aucun moment cette main ne s'est dérobée pour simuler les phénomènes.

Après les lévitations qui marquent habituellement le début des séances, Eusapia, dont on a le contact des pieds, dont les genoux sont tenus, dont les mains sont sur la table, *tenues et vues*, me dit de poser ma main à plat sur la table, aux endroits que je voudrais, et qu'il allait y avoir des coups dans la table, directement au-dessous de ma main. Je place ma main successivement en différents endroits et, en effet, je sens, à travers le bois, que des coups sont directement frappés sous elle. Le sens de l'ouïe est d'accord avec celui du toucher, car nous sommes tous d'accord pour localiser ces bruits, que nous entendons tous, au même endroit que ma main. Nous nous mettons alors à frapper nous-mêmes des coups analogues sur les pieds de la table et en différents endroits de celle-ci, pour nous rendre compte jusqu'à quel point l'ouïe et le tact permettent de localiser les coups, car ces deux moyens de contrôle ne sont pas, — nous le savons, — d'une très grande précision. Cependant nous parvenons assez bien à nous rendre compte de l'endroit où sont frappés les coups lorsque l'un de nous les produit, et je dois dire que ceux qui sont frappés directement sous ma main sont les seuls qui, pour le tact aussi bien que pour l'ouïe, présentent des sensations analogues à celles ressenties pendant le phénomène.

Eusapia paraît ce soir bien en train et bien en force, aussi les phénomènes vont se succéder très nombreux et très satisfaisants.

Après avoir été touché plusieurs fois à la tête, aux épaules et à la figure, je passe mon bras derrière le dos d'Eusapia et à travers les barreaux du dossier de sa chaise; ma main et mon avant-bras se trouvent ainsi dans le cabinet formé par les rideaux. La main gauche du médium est solidement tenue par ma main gauche, Desbeaux dit qu'il est sûr de la main droite dont le contrôle lui revient.

Dans ces conditions, ma main droite est touchée et caressée un très grand nombre de fois, et cela à différentes

reprises, car je laisse très longtemps ma main plongée dans le cabinet, peut-être une demi-heure en deux fois.

L'impression que me produisent ces doigts qui touchent, serrent ou tiraillent les miens, est une impression nette — absolument nette — de doigts humains, en chair et en os, ne différant pas des doigts d'une personne vivante. A un moment donné je sens un ongle s'enfoncer dans le bord radial de la dernière phalange du médius et m'occasionner une légère douleur, si bien que si M. Desbeaux ne m'avait pas affirmé qu'il tenait bien la main droite d'Eusapia, j'eusse été convaincu que celle-ci me touchait avec sa propre main. J'avoue être dérouté par la constatation des contacts d'une main aussi complètement formée et aussi complètement identique à une main humaine, et je suspecterais fort l'efficacité du contrôle de Desbeaux si des contacts de main n'avaient pas été éprouvés par d'autres expérimentateurs, comme par moi-même, alors que ces expérimentateurs tenaient les deux mains du médium. Si je ne parle pas de la main gauche d'Eusapia pour la production de ces contacts c'est, d'une part, parce que je tenais cette main à pleine main et d'une façon absolument certaine, d'autre part parce que, même si je l'avais lâchée par étourderie ou inconscience, il lui eût encore été tout à fait impossible d'être utilisée, en raison de la position que j'occupais et qui condamnait le bras, et en raison aussi de la direction des doigts qui venaient toucher les miens d'ailleurs tout à fait inaccessibles pour la main gauche du médium, même complètement libérée.

J'avais bien l'intention de saisir ces doigts et de les maintenir, mais il ne se sont pas laissé prendre et je crois même que c'est une tentative de préhension qui m'a valu le petit coup d'ongle que j'ai signalé. Je n'ai pas pu les saisir parce que la main ne se livrait pas et ne me touchait que du bout des doigts ; elle se mouvait et manœuvrait avec beaucoup de promptitude et d'habileté.

Peut après ces contacts, j'aperçois, à deux reprises, une lueur bleuâtre, sans fumée ni odeur, qui, de ma place, me paraît avoir les dimensions d'une pièce de deux francs.

Quelques instants plus tard, je vois tout à coup le rideau

s'écarter brusquement et en même temps j'aperçois devant moi, dans l'angle opposé du cabinet, et au moins à 1 mètre du médium, comme une apparition en pied d'une femme svelte et d'une taille un peu au-dessus de la moyenne, dont je vois bien les contours du buste et de la tête, sans cependant pouvoir reconnaître les traits; cette apparition reste visible pendant environ deux secondes, pour s'évanouir ensuite comme un fantôme. Pour la première fois depuis que j'expérimente avec Eusapia, je suis très impressionné. J'ai vu seul cette apparition parce que seul j'étais placé pour pouvoir la voir : elle était dans l'angle du cabinet, et le rideau la masquait aux autres expérimentateurs ; mais tous ont vu, en même temps que moi, le mouvement du rideau s'entr'ouvrant. Ce fait est important, car il élimine l'hypothèse de vision hallucinatoire. Il n'est pas admissible, en effet, que j'aie été halluciné pour le fait de l'apparition et pas pour celui du rideau, et puisque mes deux impressions ont été simultanées et que la seule qui pouvait être éprouvée et corroborée par les autres personnes présentes l'a été unanimement, il en résulte que l'autre impression aussi répondait à une réalité objective et n'était pas que pure hallucination.

Eusapia aurait-elle pu simuler ce que nous venions de voir, même si elle avait eu la main droite complètement libre? Je ne le crois pas : d'abord il faut noter que l'apparition était dans l'angle du cabinet à au moins 1 mètre d'Eusapia, c'est-à-dire hors de la portée directe de sa main ; en second lieu il faut considérer que le mouvement du rideau, qui est resté plus longtemps écarté que n'a duré l'apparition, n'a pas précédé l'apparition qui était peut-être préalablement formée, de sorte qu'il eût fallu disposer de deux mains pour manœuvrer à la fois le rideau et le fantôme.

Pourquoi ai-je été impressionné? Pour des spirites, la réponse sera vite trouvée ; mais je n'adopte pas leurs séduisantes hypothèses : aussi, malgré ce qu'a dit Eusapia et malgré l'analogie de taille, je ne crois pas avoir été en présence de l'apparition de ma femme car je ne crois pas à la possibilité de ces apparitions ni à la possibilité de rapports conscients entre notre monde et l'autre, comme l'admettent

les spirites. Si ces communications étaient possibles et si aisées que le prétendent les disciples d'Allan Kardec, ma femme n'aurait pas attendu plus de huit ans pour se manifester par un procédé quelconque, et elle aurait bien trouvé le moyen de se faire reconnaître, sinon par une apparition lui ressemblant, ce qui, pris isolément, ne serait pas encore une certitude, au moins par des indications établissant son identité et sa personnalité. Je pense donc que c'est à la brusquerie et à la simultanéité des deux phénomènes, — mouvement du rideau et apparition, — qu'il me faut attribuer l'émotion ressentie, et, jusqu'à preuve du contraire, je ne verrai là qu'une émotion par surprise.

Parmi les phénomènes importants dont j'ai à parler, il me faut maintenant signaler l'apparition d'une étoffe blanche, me donnant, à la vague clarté qu'il y avait dans la pièce, l'impression d'un morceau de cachemire blanc chiffonné comme un mouchoir tenu à la main. Cette étoffe se mouvait dans le cabinet à la manière d'un feu follet et s'élevait parfois à une hauteur trop grande pour que la main d'Eusapia restée assise, puisse y atteindre; d'ailleurs, je n'ai aperçu ni bras, ni main, ni rien qui tienne ce tampon d'étoffe. J'ai seul vu, mais c'était encore dans l'angle du cabinet auquel je faisais face, vers l'endroit où l'apparition s'était montrée, que se passait ce phénomène, et je devais encore être seul placé pour le voir. Il est probable que c'était le mouchoir pris à M. Desbeaux qui était ainsi mis en mouvement.

Quant aux formes se profilant sur la fenêtre, dans lesquelles M. Desbeaux a reconnu un buste de femme, je n'en ai vu qu'une partie ayant une forme angulaire et rappelant un peu le coin d'un sac; mais je faisais vis-à-vis à M. Desbeaux, et c'est sur la fenêtre opposée que je voyais se profiler cette forme, dont une partie peut-être apparaissait pour moi dans le champ lumineux, tandis que l'autre restait dans l'ombre et n'était pas visible. Je trouve dans cette supposition la seule manière rationnelle et vraisemblable d'expliquer pourquoi nous n'avons pas tous vu la même forme.

J'arrive enfin aux énormes lévitations de la table qui ont marqué la fin de cette séance et j'en signalerai deux que j'ai particulièrement remarquées. Dans l'une, la table s'est élevée assez haut pour venir à la hauteur de mon visage et me permettre de la voir se profiler sur la fenêtre lumineuse ; j'ai bien regardé en dessous, pour voir si elle n'était pas soulevée avec un pied ou un bras ; je n'ai vu que le profil de la table et rien ne m'a paru suspect. Dans l'autre, que je regarde encore comme meilleure, je contrôlais entièrement Eusapia, sauf la main droite tenue par M. Desbeaux ; le médium serrait ma jambe entre les siennes par une pression continue et toujours bilatérale qui les immobilisait toutes les deux : sa tête était appuyée sur mon épaule droite et je tenais à pleine main sa main gauche. Je pouvais donc répondre de tout, sauf de la main droite confiée à Desbeaux qui, pour sa part, déclarait son contrôle sûr. Dans ces conditions la table, une table de 12 kilos et demi, s'est élevée très haut pour retomber avec fracas, les quatre pieds en l'air.

Sixième séance, lundi 28 septembre. — Étaient présents : Mme Boissaux, MM. Dariex, Desbeaux, Guerronnan, Mangin.

Ce soir Eusapia se sent très faible. Elle vient d'avoir avant la séance beaucoup d'émotion et de contrariété. Nous ne sommes pas dans de bonnes conditions. Pourtant elle paraît pleine de bonne volonté. Elle essaie de nous montrer une lévitation de la table avec la lampe posée par terre de façon que les deux pieds sortant un peu de dessous la robe soient visibles pour nous tous. Elle nous dit de regarder la robe, qu'elle se gonfle. Je ne vois rien mais les genoux montent, et il me semble tout à fait que le pied de mon côté doit sortir de la pantoufle pour venir sous le pied de la table qui s'est soulevée par un mouvement de bascule obtenu facilement par pression de la main du côté opposé, de sorte que quand ensuite les mains quittent la table et que celle-ci reste deux de ses pieds en l'air il n'y a là rien d'étonnant. L'effort du bout du pied peut n'être que très faible pour la soutenir ainsi.

Une balance à peser des lettres est mise devant Eusapia : sur le petit plateau il y a un poids de 30 grammes. Je pro-

pose à Eusapia d'obtenir la lévitation de ce plateau même par un simple contact, comme dans l'expérience de la table. La même force qui soulève une table assez lourde ne peut-elle soulever un poids de 30 grammes? Longue attente inutile. Du reste le docteur Dariex déclare plus satisfaisante la preuve contraire, c'est-à-dire ce qui semble être l'abaissement du plateau vide comme sous une pression. Cela, nous l'obtenons trois fois complètement, deux fois incomplètement, sans qu'il nous soit possible de croire à la fraude, c'est-à-dire à l'emploi d'un cheveu. Le docteur passe sa main autour de celles de Eusapia et ne trouve rien de suspect. Je crois bien qu'il a pris aussi cette précaution avant le phénomène et non pas seulement après.

Ayant compris de quoi il s'agissait, elle nous dit que ses cheveux sont trop courts. Pourtant j'en vois d'assez longs et je suis sûr qu'avec de l'habileté la chose est faisable.

Mais un signe que je ne crois pas possible d'imiter à volonté, c'est la froideur des mains. Sans doute dans cette séance nous avons tous eu froid; le temps changeait subitement. Mais j'ai bien remarqué qu'après les expériences du pèse-lettres, la chaleur revenait aux mains d'Eusapia. Elle dit que quand le phénomène a lieu, elle se sent refroidir, puis à la fin elle dit aussi qu'elle sent dans le bras une douleur. Le docteur s'assure que c'est un tendon du biceps droit. Pourquoi d'un bras seulement? Je voudrais bien qu'elle essayât avec une main seulement, ou à une distance plus grande, ou même sans mouvement de la main.

« Moins de lumière, moins de lumière », demande Eusapia. La lumière de la lampe est presque entièrement supprimée et il ne nous reste que la lueur rouge de la petite lampe de photographie. Trois fois le rideau est agité par de grands mouvements dans de très bonnes conditions de contrôle. Je suis touché à travers le rideau par quelque chose qui appuie faiblement. Et Eusapia m'ayant fait mettre la main gauche le plus haut possible, je sens sur cette main trois légers tapotements à travers le rideau. Le phénomène me paraît excellent puisque je sens la main gauche sur le genou et que le

docteur n'a pu laisser faire à la droite une pareille escapade.

Et à côté de cela, comment comprendre qu'une fois, dans cette même séance, j'ai vu distinctement Eusapia se renverser, me toucher la hanche avec son pied. Évidemment elle oubliait la lueur révélatrice de la lampe rouge.

L'expérience de la terre glaise non plus ne m'a pas satisfait. Je n'avais de la main que le contact du bout des doigts ce qui est tout à fait favorable, comme on sait, à la substitution. Justement Dariex me dit ne tenir que le poignet. Or, c'est dans ces conditions que nous entendons toucher le papier qui enveloppait la terre glaise et un instant après la main droite, suivie par celle du docteur qui ne tient que le poignet s'élève en l'air, et une boulette de terre tombe sur la table. Je reste très réservé pour ce phénomène, je dis même en italien « Questo non mi piace molto (ceci ne me plaît pas beaucoup) ». — Et elle, d'ordinaire si susceptible, ne répond rien.

Observations de M. Dariex sur la sixième séance.

Lorsque a eu lieu l'expérience de la balance à peser les lettres, la lampe était placée sur la cheminée, à 2 mètres environ de la table sur laquelle reposait la balance ; nous étions assez bien éclairés, mais pas aussi bien que l'année dernière à l'Agnélas où la lampe, d'un calibre un peu plus fort, avait un abat-jour et n'était qu'à 60 centimètres du pèse-lettres. Tandis qu'à l'Agnélas, l'éclairage était très vif et eût permis de voir le cheveu le plus fin et même un simple fil de cocon, il n'en était pas de même à Auteuil, où un cheveu aurait pu passer inaperçu.

Eusapia fit, durant quelques instants, des tentatives infructueuses, puis, tout à coup, le plateau de la balance s'abaissa à fond, faisant basculer un poids de 30 grammes qui chargeait le plateau opposé ; immédiatement je saisis les deux mains d'Eusapia avec mes deux mains et vérifiai soigneusement si elle n'avait pas employé un cheveu pour abaisser ainsi le plateau de la balance, seul moyen de truquer qui aurait pu échapper à nos regards très attentifs. Je n'en trouvai pas, ni

rien autre chose de suspect; d'ailleurs Eusapia n'avait fait, avant l'expérience, aucun mouvement que nous puissions suspecter.

A deux autres reprises le plateau s'abaissa à fond, de la même manière, et deux autres fois il ne s'abaissa que partiellement et seulement de quelques millimètres. Enfin Eusapia plaça latéralement ses mains à quelques centimètres de chaque côté du petit plateau qui supportait le poids de trente grammes, et ce plateau, tout chargé, s'éleva de toute sa course; ceci était pour satisfaire M. Mangin qui avait exprimé le désir de voir l'expérience se réaliser ainsi.

En aucun cas nous n'avons rien vu de suspect.

Malgré ces conditions relativement satisfaisantes, j'accorderais à cette expérience moins de crédit si je ne l'avais vue se réaliser, l'année dernière, dans des conditions d'éclairage absolument parfaites et alors que, d'autre part, le professeur Sabatier tenait les deux mains du médium.

Au sujet de la boulette de terre à modeler, tombée sur la table, je dois dire que le phénomène doit être considéré comme suspect, car, d'une part je ne tenais que le poignet droit d'Eusapia et celle-ci avait porté à sa tête cette main droite, dont les doigts étaient libres, peu avant la chute de la boulette ; d'autre part la boulette était chaude. On peut donc supposer que cette boulette se trouvait dans ses cheveux où elle avait pu être cachée à un moment quelconque de la séance, et que le médium était allé l'y chercher lorsqu'il avait porté sa main à sa tête.

Séance de jour. Mardi, 2 heures. — Les deux fenêtres sur des murs opposés sont arrangées de façon que l'une ne laisse passer que quelques filets de jour entre le mur et plusieurs rideaux superposés, et l'autre est cachée par un paravent tout à fait opaque laissant à nu et sans rideaux environ 50 centimètres des deux vitres par lesquelles le jour de cette journée ensoleillée venait abondamment. Nous voyons admirablement. La table se balance. Nous pouvons étudier à fond la façon dont les choses se produisent. C'est Mme Boissaux qui

est du côté de l'ombre et spécialement chargée du contrôle des pieds par le contact, tandis qu'à moi il est permis seulement de voir plusieurs fois lorsque, m'étant assis sur un tabouret, je veux avoir la main sur le pied. Eusapia trouve moyen de m'écarter en faisant pencher la table sur moi. Une fois même elle me dit : « Non, pas comme ça! » Et toujours il n'y a que trois centimètres environ des souliers de visible. Ces souliers sont des bottines à boutons dont je ne m'imagine pas qu'il est possible de sortir sans effort et sans être aperçu. Aussi, suis-je satisfait même sans pouvoir toucher et en ne voyant que les extrémités des chaussures. Mais voici que maintenant, en rédigeant ces notes je me demande : pourquoi toujours le pied gauche, le pied suspect en cette occasion se retire-t-il légèrement en arrière? Pourquoi Eusapia dit-elle elle-même qu'elle le sent attiré ainsi? Pourquoi le mouvement de la table commence-t-il toujours par un balancement qui la penche de mon côté, de manière à permettre précisément au pied suspect de se placer sous celui de la table? Pourquoi vois-je toujours un gonflement de la robe qui vient en contact avec le pied de la table? En somme, ici, la question se résume ainsi : Mme Boissaux peut-elle avoir été le jouet d'une illusion quand elle sentait sous sa bottine les deux pieds d'Eusapia et même quand elle les avait posés sur un des siens avec l'autre dessus, car c'est dans ces conditions que plusieurs fois elle, une fois le docteur et moi nous avons senti, derrière la robe, quelque chose de dur, qui venait nous pousser la main.

Ayant été si satisfait quelquefois des conditions dans lesquelles une et même deux mains supplémentaires se produisaient, je ne vois pas plus de difficulté à admettre la production d'un pied. Ce pied servirait de point d'appui. Mais je reconnais que ce que j'ai vu dans cette séance est encore insuffisant pour convaincre. Je voudrais voir les mêmes soulèvements avec Eusapia assise au grand côté de la table. Là les pieds sont écartés d'environ 90 centimètres.

Avec la balance nous n'obtenons rien aujourd'hui, malgré notre longue patience.

Nous laissons entrer moins de lumière, mais je donnerai

une idée exacte de ce que nous gardons en disant qu'à un moment le docteur Dariex a très bien pu voir l'heure à sa montre. Sans doute elle n'est pas égale partout, cette lumière. Elle filtre entre le mur et le rideau derrière Mme Boissaux qui se place debout pour masquer à Eusapia cette fente lumineuse qui peut la gêner. Mais un mouvement de bras ne peut pas nous échapper. Nous tenons chacun, Dariex et moi, la main de notre côté. Deux fois, Mme Boissaux et moi, nous voyons très nettement le rideau poussé en un point, qui est derrière le docteur, et même il se sent touché à l'épaule, ce qui, cela va sans dire, ne peut être obtenu avec le pied, à moins d'un renversement très accentué du corps [1].

Derrière le rideau, le fauteuil très lourd, avec ses 7 kilos de terre glaise, la mandoline et le petit piano-harmonica placés dessus, est remué bruyamment, rapproché, repoussé, tourné, pendant qu'Eusapia paraît souffrir et se contracte en gémissant. C'est au docteur de dire ce qu'il pense du contrôle des jambes. Je sais que pendant plusieurs de ces phénomènes, je tenais la jambe droite soulevée par le bas du mollet avec ma main droite, ma main gauche continuant à tenir la main droite d'Eusapia.

Pour répondre à l'invitation de M. Mangin et compléter son compte rendu, je dois dire que, pendant cette expérience, j'étais à gauche d'Eusapia, à la place occupée précédemment par Mme Boissaux; je tenais à pleine main, avec ma main gauche, la main gauche du médium dont les deux mains étaient visibles, tandis que son pied gauche reposait sur mon pied droit, et que ma main droite était posée sur ses genoux. Suivant mon habitude, j'apportais au contrôle du pied par mon pied une attention soutenue, sachant combien Eusapia se livre volontiers à la substitution d'un pied à l'autre. Je ne perdis pas un seul instant le contrôle de ce pied qui ne quitta pas le mien, et je puis affirmer avoir toujours eu *le contact d'un pied;* malgré cette certitude, je ne tenais pas le phénomène comme probant parce que je connaissais, pour l'avoir souvent constatée, la tendance et l'habileté d'Eusapia à pratiquer la substitution des pieds, substitution qui peut permettre au mé-

1. Eusapia est plus petite que moi, elle a 40 ans, n'est pas acrobate, porte des robes longues et n'est certainement pas capable de lever si haut le pied. (Dariex.)

dium de se libérer une jambe et qui rend très difficile et par conséquent aléatoire, le contrôle des pieds par les pieds; mais, lorsque M. Mangin m'eut dit qu'il tenait, avec sa main, la jambe droite du médium soulevée au-dessus du parquet, et que, par conséquent, le pied droit était bien immobilisé, il n'y avait plus de doute, pour moi, que l'autre pied, dont je n'avais pas perdu le contact, ne s'était pas dérobé et n'avait pas pu simuler le phénomène : aussi je déclarai que le contrôle me paraissait irréprochable et qu'il fallait considérer le phénomène comme véridique. (Dariex.)

Mme Boissaux, comme je l'ai dit, est debout et peut voir, grâce à la lumière qui filtre derrière elle, les objets placés sur le fauteuil dont le dos gênerait beaucoup le passage de la main réelle d'Eusapia, puisqu'il est tourné justement de façon à se trouver entre elle et les objets.

J'oubliais de dire qu'avant que cette disposition eût lieu, nous avions entendu frapper très distinctement et relativement très longtemps sur le tambourin-mandoline qui, je crois, était par terre à ce moment-là. Le docteur ne paraissait pas très satisfait du contrôle[1]. Je ne me souviens plus comment ce tambourin s'est trouvé ensuite sur le fauteuil. Toujours est-il qu'il s'y trouve et est visible pour Mme Boissaux, quand tout à coup il est enlevé de là par une main invisible et transporté tout près de moi, derrière les épaules d'Eusapia, qui se retourne pour le regarder avec des yeux hagards et effrayés.

Après la séance, quand nous lui racontons ce phénomène, Eusapia dit que c'est la première fois à sa connaissance qu'une lévitation a lieu en vue et à la lumière du jour. Elle se sent extrêmement fatiguée et se plaint d'une douleur dans la poitrine. Elle demande elle-même la fin de la séance. Pourtant, à 7 heures et demie elle n'est pas mal, elle dîne. Mais la nuit elle ne dort pas du tout. Vers 2 heures j'étais moi-même réveillé, j'entends distinctement trois coups

1. Oui, je n'étais pas très satisfait du contrôle parce que je ne savais pas encore que M. Mangin tenait la jambe droite à pleine main, étendue au-dessus du parquet, et que, n'ayant moi-même que la sensation du contrôle d'un pied, je suspectais une jambe; mais lorsque M. Mangin m'eut expliqué de quelle manière il contrôlait la jambe droite, ce fut une véritable satisfaction qui remplaça mes appréhensions.

venant de sa chambre qui est au-dessous de la mienne. Me suis-je trompé? — J'attends. Trois coups encore, exactement comme si elle frappait pour qu'on vînt. Mme E... descend, la trouve tout éveillée et disant qu'elle n'a pas frappé. Les concierges, qui couchaient à l'étage supérieur, avaient aussi entendu. On passe en revue les chambres, les portes et fenêtres, on regarde dehors, personne. Nous concluons, pour ne pas effrayer les gardiens, que c'est quelque mauvais plaisant qui passait dans la rue. Beaucoup plus tard j'ai encore entendu quatre coups très distincts paraissant venir de beaucoup plus loin que sa chambre. Les gardiens disent qu'aux premiers coups le chien avait aboyé et que les oiseaux étaient tombés des barreaux de leur cage. Quant à Eusapia, qui était fort mal à son aise et ne dormait pas, elle avait entendu si bien des pas hors de sa chambre qu'elle était descendue dans le sous-sol, à la cuisine, voir qui marchait et elle n'y avait trouvé personne, bien entendu. Elle avait aussi entendu les coups. Aussitôt que j'ai su que ce n'était pas elle qui avait frappé, j'ai compris que nous avions affaire à un phénomène spontané dû sans doute à la fatigue de la séance de jour, ou au dérangement des habitudes. Et, loin de m'étonner, je me demandais comment cela n'était pas déjà arrivé d'autres fois.

CONCLUSION

On voit que les phénomènes que produit Eusapia sont peu nombreux et se répètent un grand nombre de fois dans des conditions identiques; il est donc facile de bientôt se rendre compte comment ils pourraient être simulés. Quant au contrôle des mains, qui est la question capitale de ces expériences, nous savions comment il fallait le faire et dans quelles conditions on pouvait le considérer comme bon, suspect ou mauvais. On conviendra que lorsqu'on a médité ou expérimenté depuis cinq ans sur des expériences toujours identiques et sur un fait aussi simple que celui de savoir si l'on tient ou si l'on ne tient pas une main, et quelle est la main que l'on tient, il est possible, — même sans être d'une

perspicacité extraordinaire, — de savoir si l'on a immobilisé telle ou telle main du médium ou bien si l'on a laissé cette main se libérer et par quel procédé elle s'est libérée.

Il est évident que lorsque M. Desbeaux, ou M. Mangin, ou toute autre persoune aussi versée qu'eux dans l'étude des phénomènes psychiques, — et particulièrement des phénomènes que produit Eusapia, — dit : « Je suis sûr de la main droite, je réponds du contrôle de la main droite, » il est évident qu'il faut considérer ce contrôle comme bon, car ni leur capacité ni leur sincérité ne peuvent être suspectées, et, d'autre part, la suspicion ne doit pas franchir certaines limites sans lesquelles il n'y aurait plus de progrès scientifique possible.

L'obscurité relative ou complète dans laquelle se passent la plupart des phénomènes en question est, assurément, une chose regrettable qui discrédite ces expériences aux yeux de ceux qui ne les ont pas vues ; mais pour quiconque a été témoin lui-même, cette question diminue d'importance, car, tout au moins pour certaines séances, le contrôle est souvent si satisfaisant et les phénomènes sont si nombreux, qu'il n'est pas admissible que le médium ait toujours pu déjouer le contrôle et produire, avec sa propre main, tous les phénomènes observés et imputables seulement à l'action d'une main. Que ferait un prestidigitateur flanqué de deux personnes lui tenant chacune une main? Imiterait-il quand même tous les phénomènes décrits et donnerait-il ainsi le change depuis douze ans à des hommes qui se sont scrupuleusement appliqués à l'étude du contrôle bien simple qu'il s'agit d'exercer? Nous ne le croyons pas.

Serait-il admissible, s'il ne s'agissait que de trucs, que la conviction des expérimentateurs augmentât d'autant plus qu'ils ont été mieux à même de pouvoir juger et apprécier des expériences si souvent répétées? La vérité peut seule résister et gagner à une longue et minutieuse investigation et s'il n'y avait jamais eu de phénomènes authentiques pendant les séances d'Eusapia, des hommes dont la science s'honore et qui occupent des situations des plus en vue, n'auraient pas consacré, pendant plusieurs

années, des semaines ou des mois à pareilles expériences.

Nous n'oublions pas que dans le monde scientifique, tous les expérimentateurs ne sont pas d'accord au sujet de l'authenticité des phénomènes d'Eusapia; mais qu'est-ce que cela prouve sinon qu'Eusapia a des période de faiblesse ou d'impuissance psychique, — ce que nous savons, — ou bien encore que tous les expérimentateurs n'ont pas su manier cet être si impressionnable, cet instrument si délicat, et ne sont parvenus qu'à fausser leurs expériences.

Il ne faut pas oublier que dans cet ordre de faits si complexes, non seulement nous ne pouvons pas disposer des éléments de l'expérience, mais encore que nous ne connaissons pas, ou ne connaissons que très incomplètement les conditions nécessaires à sa réussite. Il ne faut donc pas s'étonner que les expériences ne réussissent pas toujours et qu'alors le médium, cet être impulsif et éminemment suggestible, tourmenté par le désir de satisfaire les expérimentateurs, excité et énervé par l'attente de ceux-ci, donne le coup de pouce quand il en trouve l'occasion. Nous croyons aussi que l'état d'esprit des assistants n'est pas sans influence sur ses facultés psychiques, qui peuvent se trouver paralysées ou exaltées suivant qu'il se sent ou ne se sent pas à son aise et qu'il est rassuré ou craintif sur l'issue des expériences.

Eusapia n'expérimente pas volontiers avec les étrangers, — je veux dire les inconnus, mais, quand elle est rassurée et confiante, elle s'abandonne volontiers à un contrôle rigoureux et souvent suffisant, surtout lorsqu'elle se sent en bonnes dispositions et capable de produire de bons et vrais phénomènes. Qu'importe dès lors qu'elle donne quelquefois le coup de pouce? Elle le donne, cela est entendu, mais pourquoi la tracasser inutilement, pourquoi ne pas lui passer cet exercice qui lui est peut-être nécessaire et lui permettre de se reposer et de reprendre des forces sans cesser d'occuper l'attention des expérimentateurs. J'avais pris le parti de ne pas la tourmenter ni l'agacer, et si je découvrais ou même soupçonnais le coup de pouce, je me bornais à lui laisser voir que je ne faisais pas cas de l'expérience. Elle ne s'y trompais pas et n'en était pas moins préoccupée de me donner

un bon contrôle. Ce que je lui passais n'était d'ailleurs relatif qu'au contrôle des pieds, auquel j'attachais moins d'importance, ayant résolu de faire abstraction de tous les phénomènes qui pouvaient leur être imputables, et de ne m'attacher essentiellement qu'à la constatation de deux phénomènes: celui de mouvements d'objets sans contact, et celui du contact d'une main, produits hors de la zone accessible aux membres inférieurs.

Il me faut maintenant insister sur un fait d'ordre psychologique, dont n'est exempt aucun esprit façonné par une longue éducation scientifique et non porté au mysticisme. Je veux parler du doute après coup qui s'infiltre progressivement et tend à devenir prépondérant en présence de faits qui paraissent invraisemblables, que l'on ne comprend pas, que l'on ne s'explique pas et que l'on ne peut pas renouveler à volonté. Deux impressions opposées se trouvent en lutte : d'une part celle qui résulte de ce que l'on a vu, celle laissée par les expériences ; d'autre part celle qui résulte de l'éducation et de l'habitude qu'à notre esprit de n'admettre que ce qu'il s'explique ou ce qui est *admis*. Aussi arriverait-il que la première impression qui n'a pour elle que des souvenirs que le temps amoindrit, finirait par s'efffacer complètement devant la seconde, si l'on ne réagissait pas par la volonté et le raisonnement; mais la volonté et le raisonnement ne doivent pas laisser s'accomplir cette œuvre destructive et injuste. Il est bien certain que l'opinion qu'il faut conserver d'une expérience, surtout quand il s'agit d'une expérience sur des choses sur lesquelles on a longuement réfléchi, c'est l'impression du moment, celle que l'on avait au moment même où les choses se passaient et où l'on observait ces choses, parce que c'est alors seulement que l'on disposait de tous les éléments d'appréciation, éléments dont on ne dispose plus ultérieurement, lorsque l'on n'a plus à sa disposition que des souvenirs déjà lointains et amoindris, sinon altérés.

XAVIER DARIEX.

TABLE DES MATIÈRES

INDEX ALPHABÉTIQUE DES MATIÈRES

P

R

S

TABLE ALPHABÉTIQUE DES AUTEURS

L'Éditeur-Gérant : FÉLIX ALCAN.

Paris. — Typ. Chamerot et Renouard 19, rue des Saints-Pères — 34466

Les Annales des Sciences psychiques paraissent tous les deux mois. Chaque livraison forme un cahier de quatre feuilles in-8° carré de 64 pages.

Elles ont pour but de rapporter, avec force preuves à l'appui, toutes les observations sérieuses qui leur sont adressées, relatives aux faits soi-disant occultes, de *télépathie*, de *lucidité*, de *pressentiment*, d'*apparitions objectives*. En dehors de ces recueils de faits, sont publiés des documents et discussions sur les bonnes conditions pour observer et expérimenter; des *Analyses*, *Bibliographies*, *Critiques*, etc.

S'ADRESSER POUR LA RÉDACTION :

A **M. le Dr Dariex**, 6, rue du Bellay, Paris;

POUR L'ADMINISTRATION :

A **M. Félix Alcan**, libraire-éditeur, 108, boulevard St-Germain, Paris.

PRIX D'ABONNEMENT :

Un an (à partir du 15 février) pour tous pays. . . . . 12 fr.

La livraison : 2 fr. 50.

On s'abonne à la librairie Félix Alcan, *chez tous les libraires et dans tous les bureaux de poste.*

Paris. — Typ. Chamerot et Renouard, 19, rue des Saints-Pères. — 31465


Princeton University Library
32101 063849374

